

LOUKIA DROULIA

SENS ET PORTÉE DU PHILHELLÉNISME



DIGITAL PUBLICATIONS 01

ΙΝΣΤΙΤΟΥΤΟ ΙΣΤΟΡΙΚΩΝ ΕΡΕΥΝΩΝ | ΕΘΝΙΚΟ ΙΔΡΥΜΑ ΕΡΕΥΝΩΝ
INSTITUT DE RECHERCHES HISTORIQUES | FONDATION NATIONALE HELLÉNIQUE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Illustration de la couverture

Aux Philhellènes, la Grèce reconnaissante.

Titre de la liste des philhellènes, dernière planche de l'album
illustrant les scènes de la guerre de l'indépendance, fait par le
Général Makrygiannis et Panagiotis Zographos entre 1836-1839.
Athènes Musée historique national.

SENS ET PORTÉE DU PHILHELLÉNISME

Sens et portée du philhellénisme

Author

Loukia Droulia

Editor

Alexandra Sfoini

Artistic Design and Layout

Christos Simatos, Marianna Poga

www.psdesign.gr

ISBN: 987-960-371-071-4

© 2020 Institute of Historical Research

Section of Neohellenic Research

National Hellenic Research Foundation

48 Vassileos Constantinou Ave., 116 35 Athens, Greece

Tel. +302107273673, Fax +302107234145, iie@cie.gr

Institute of Historical Research Bookstore

<https://history-bookstore.cie.gr/en/>

The project entitled "ANAVATHMIS. Historical research and digital applications" (MIS 5002357) is implemented under the "Action for the Strategic Development on the Research and Technological Sector", funded by the Operational Programme "Competitiveness, Entrepreneurship and Innovation" (NSRF 2014-2020) and co-financed by Greece and the European Union (European Regional Development Fund)



ΕΡΑΝΕΚ 2014-2020
OPERATIONAL PROGRAMME
COMPETITIVENESS
ENTREPRENEURSHIP
INNOVATION



ΑΝΑΒΑΘΜΙΣ

LOUKIA DROULIA

SENS ET PORTÉE DU PHILHELLÉNISME

TEXTES RÉUNIS
PAR ALEXANDRA SFOINI

DIGITAL PUBLICATIONS 01



ΙΝΣΤΙΤΟΥΤΟ ΙΣΤΟΡΙΚΩΝ ΕΡΕΥΝΩΝ | ΕΘΝΙΚΟ ΙΔΡΥΜΑ ΕΡΕΥΝΩΝ
INSTITUT DE RECHERCHES HISTORIQUES | FONDATION NATIONALE HELLÉNIQUE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

ATHÈNES 2020

TABLE DES MATIÈRES

NOTE ÉDITORIALE	9
EN GUISE DE BIOGRAPHIE*	13
SENS ET PORTÉE DU PHILHELLÉNISME. OUVRAGES INSPIRÉS PAR LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE GRECQUE 1821-1833.	23
ANNEXE	195
LE PHILHELLÉNISME MOUVEMENT POLITIQUE LIBÉRAL ET RADICAL.	197
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET L'IMAGE DE LA GRÈCE : DE L'HELLÉNISME AU PHILHELLÉNISME	227
LES RÉSISTANCES AU PHILHELLÉNISME PENDANT LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE GRECQUE	237
L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS LA VIE QUOTIDIENNE DU NOUVEL ÉTAT GREC	247

NOTE ÉDITORIALE

Le phénomène philhellène a été l'un des principaux sujets d'étude systématique de Loukia Droulia, si ce n'est son principal sujet ; cette recherche a produit des résultats nombreux et riches d'enseignement, parus dans des livres, des articles scientifiques et des publications de presse.

Son ouvrage le plus important est sa thèse de doctorat, soutenue en 1974 à Paris, intitulée *Sens et portée du Philhellénisme. Ouvrages inspirés par la Guerre de l'Indépendance grecque 1821-1833*. Cette étude, qui dépasse les cinq cent pages, n'a pas pris dans son intégralité le chemin de l'imprimerie. La troisième partie, qui comprend le catalogue des éditions philhellènes, a été publiée à part la même année (1974) par le Centre de Recherches Historiques de la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique de Grèce d'alors, sous le titre *Philhellénisme. Ouvrages inspirés par la guerre de l'Indépendance grecque 1821-1833. Répertoire bibliographique*. Au cours des quarante années environ qui se sont écoulées depuis la première édition, le *Répertoire bibliographique* est devenu un livre de référence pour tous ceux qui étudient le phénomène philhellène. En outre, beaucoup de nouveaux titres ont été repérés dans cet intervalle, ce qui a imposé qu'on procède en 2017 à une seconde édition augmentée, accompagnée d'additions de l'auteur et de ses collaborateurs Efstathios Finopoulos, Konstantinos Arniakos, Konstantinos Maras et Kostas Lappas, dont nous avons-nous-même assuré l'édition¹.

1. Loukia Droulia, *Philhellénisme. Ouvrages inspirés par la guerre de l'Indépendance grecque 1821-1833, Répertoire bibliographique*, seconde édition revue et augmentée sous la direction d'Alexandra Sfoini, Athènes, IRH/FNRS, 2017.

Les deux premières parties de la thèse sont donc publiées pour la première fois dans le présent volume. Cette publication a été jugée indispensable, car l'auteur y étudie le phénomène éditorial du philhellénisme. Dans cette étude, elle s'applique au dépouillement et à l'analyse des données quantitatives des éditions suivant leur répartition géographique, telles qu'elles ont été enregistrées dans *le Répertoire bibliographique* du philhellénisme, de façon à déterminer très exactement les dimensions du mouvement philhellène. Il s'agit de 2085 documents écrits qui ont fait l'objet d'éditions autonomes entre 1821 et 1833, ce qui veut dire que les revues et les journaux ne sont pas compris dans ce nombre. Parallèlement, l'auteur opère la mise en catégorie des éditions suivant le genre littéraire auquel elles appartiennent, accordant une attention particulière aux figures ou aux groupes dont l'action ou l'expression s'est déployée au cours du combat de libération, à une période où le courant du romantisme était à son comble. Le matériau, enregistré et commenté dans la thèse, présente une grande diversité de registre et une grande hétérogénéité d'ensemble : livres, brochures, tirés-à-part, poèmes, programmes de théâtre, partitions, cartes géographiques, gravures, lithographies. La répartition géographique de ces éditions montre que les principaux pays de l'Europe ont participé au courant philhellène, surtout la France, l'Allemagne et l'Angleterre, tandis que la participation de la Russie, de la Pologne, de la Suède, du Danemark et de l'Espagne est bien moindre. Ne font pas partie de ce recensement l'Autriche et les pays sous domination ottomane, où la liberté d'expression était limitée. On peut noter que l'Italie voisine a participé dans une modeste mesure, en raison de la sévérité de la censure, en dépit de la proximité idéologique des deux peuples et du *Risorgimento* italien. Le mouvement philhellène s'est étendu aux États-Unis d'Amérique, il est même arrivé jusqu'en Inde, où existaient des communautés marchandes grecques au Bengale et à Calcutta. Assurément, certaines données quantitatives ont été modifiées en raison des 1087 additions à la bibliographie (elles représentent un tiers des 3172 lemmes), mais les caractéristiques générales demeurent inchangées et illustrent la production intellectuelle inspirée par la Grèce, ainsi que le retentissement international du combat des Grecs pour leur indépendance, dans sa version positive aussi bien que négative.

Les éditions philhellènes s'adressaient soit aux gouvernements et aux corps constitués qui pouvaient exercer une pression sur les décisions politiques, soit au large public, dans l'espoir de favoriser la formation d'une opinion publique favorable à la cause. On doit souligner que les ouvrages philhellènes qui soutenaient le combat des Grecs n'étaient pas bien reçus par les gouvernements qui avaient condamné la

Révolution grecque au cours de la Restauration, période durant laquelle la Sainte Alliance dominait en Europe. Afin de bien estimer le phénomène éditorial du philhellénisme, il faut prendre en compte le fait qu'il a eu lieu à une époque où la liberté de la presse était limitée. Selon Loukia Droulia, son apport était secondaire par rapport aux évolutions politiques, mais il a indubitablement contribué à l'information du public qui montrait un vif intérêt pour la Grèce, aux manifestations du courant romantique ainsi qu'au soutien économique et moral du combat des Grecs.

Le présent volume comprend, en Annexe, encore quatre publications de Loukia Droulia parues dans des ouvrages collectifs, qui décrivent le phénomène et éclairent des aspects importants du philhellénisme. Dans la thèse comme dans les autres textes, on a conservé dans les grandes lignes l'organisation plus ou moins homogène des premières publications, en dehors des interventions indispensables. À la place d'une biographie de Loukia Droulia, on a proposé la traduction en français d'un texte littéraire inspiré, dans lequel l'auteur se livre à une auto-présentation sous le prisme de *l'ego-histoire*.

Le philhellénisme, un phénomène complexe qui n'a cessé d'occuper les chercheurs au niveau international, continue d'être un objet d'étude à l'Institut des Recherches Historiques, sous la direction de Georges Talias et de moi-même. Il est dans les intentions de l'Institut de créer un site Web qui comprendrait la bibliographie du philhellénisme corrigée et augmentée, ainsi qu'une bibliothèque numérique des éditions philhellènes fondée sur la bibliographie. Parallèlement, on prévoit de créer un atlas numérique des itinéraires des principaux philhellènes dans la Grèce insurgée, ainsi que la cartographie des événements (affrontements militaires et initiatives institutionnelles) auxquels ils ont participé. On prévoit également la préparation d'un musée virtuel des œuvres d'art et des artefacts philhellènes contenus dans les collections publiques et privées de Grèce.

L'édition du volume en hommage à Loukia Droulia, qui fut pendant de nombreuses années directrice de ce qui était alors Centre de Recherches Néohelléniques, et la continuation de son œuvre sur le philhellénisme, constituent le moindre des témoignages de respect et de gratitude que nous rendons à sa mémoire.

Alexandra Sfoini

EN GUISE DE BIOGRAPHIE*

Déconcertée, face à un défi. Voilà ce que j'ai ressenti lorsque j'ai reçu la proposition du Département de Littérature grecque de l'Université Démocrite de Thrace et de notre amie Vassiliki Kontogianni de participer à cette rencontre.

Déconcertée, car lorsque, enfants, on nous enseignait l'histoire, nous apprenions les grandes batailles et les faits importants, les rois, les généraux et les personnalités marquantes. Par la suite, en tant qu'historienne, l'étude de l'histoire s'est concentrée pour moi sur la vie quotidienne de toutes les classes sociales, sur des phénomènes collectifs – des mentalités collectives –, et, par conséquent, sur des gens dont la vie était « normale », mais jamais je n'ai imaginé que l'étude de l'histoire, sous le prisme de l'ego-histoire, rechercherait ma propre expérience, livrée du point de vue d'une femme qui s'est trouvée dans la position de servir la recherche historique, qui a exercé des fonctions administratives et qui a pris des décisions concernant la promotion et le rayonnement de cette discipline.

Cette quête et l'idée que les chercheurs en histoire deviennent les historiens d'eux-mêmes, qu'ils élaborent un genre nouveau, ouvrant ainsi un nouvel âge de la conscience historique, a été formulée pour la première fois par un historien français de renom, Pierre Nora, et le cercle de ses confrères, auxquels il s'est adressé afin de publier en 1987 l'ouvrage collectif *Essais d'ego-histoire*. Et ce, car, ainsi que le note

* Première publication : « Ένα δύσκολο εγχείρημα: η αυτοπαρουσίαση » [Une entreprise difficile : l'auto-présentation], *Λόγος γυναικών* [Discours de femmes], Actes du colloque international de Komotini, 26-28 mai 2006, éd. Vassiliki Kontogianni, Athenes 2008, p. 26-32. Traduction de Danielle Morichon. Les notes sont dues à la traductrice. En français dans le texte.

P. Nora dans sa présentation, « Toute une tradition scientifique a poussé les historiens, depuis un siècle, à s'effacer devant leur travail, à dissimuler leur personnalité derrière leur savoir, à se barricader derrière leurs fiches, à se fuir eux-mêmes dans une autre époque, à ne s'exprimer qu'à travers les autres [...] »¹. Il fera les mêmes remarques au sujet de la méfiance traditionnelle vis-à-vis de l'historien qui travaille sur l'histoire de son temps. Mais ceci est un autre sujet, qui n'appartient pas à l'instant présent.

Assurément, l'invitation d'aujourd'hui, je ne pense pas que ce que je viens de rapporter en soit la cause. Mais je l'ai mentionné car cela m'a aidée à progresser dans la difficile entreprise qui m'a été demandée, d'effectuer une présentation de moi-même. Une présentation qui ne constitue pas une notice biographique sèche, soumise pour des raisons professionnelles, ni même une interview où les questions de l'interlocuteur facilitent la tâche, ni même évidemment une autobiographie littéraire, dans laquelle l'écrivain peut présenter librement ses propres expériences vécues, ses pensées, ses actions, souvent même sans utiliser cette difficile première personne. Mais qu'il le présente ainsi n'est pas surprenant, c'est son rôle, son inspiration, son droit imprescriptible.

Nous convenons tous que la présentation de soi qui a lieu aujourd'hui est une occasion d'exprimer un grand nombre de choses, diverses mais aussi connexes : le développement d'une branche de l'histoire, les *Women Studies*², la greffe de l'anthropologie sur la science historique, enfin le dépassement du repli sur soi et bien sûr des limites de l'éducation, disons, « victorienne », de l'entre-deux-guerres. C'est cette dernière, d'ailleurs, qui circonscrit les inhibitions du « moi haïssable » dont j'entendais parler au cours de mes jeunes années auprès de K. Th. Dimaras, ou bien celles de la phrase répétée par mon institutrice, à un âge très tendre, suivant laquelle « les enfants, on doit les voir, mais on ne doit pas les entendre » (*little children should be seen, but not heard*).

En dépassant ainsi, aujourd'hui, le « déconcertement », j'ai décidé de relever le défi. Défi de partager avec vous un parcours, le mien, qui contient bien sûr des moments de facilité et de difficulté, des joies et des déceptions. Dans cette direction, j'ai été encouragée par des personnes aimées : ma fille, mes amies de longue date, mes nouvelles amies, qui appartiennent à la nouvelle génération. De cette façon, une

1. Pierre Nora, « Présentation », *Essais d'ego-histoire*, collection « Bibliothèque des histoires », éditions NRF -Gallimard, 1987, p. 1.

2. Historiographie de l'histoire des femmes, en anglais dans le texte.

occasion m'a été donnée de rechercher comment certaines choses, que je considérais comme allant de soi, sont arrivées, mais des choses qui, si elles allaient de soi pour moi, n'étaient pas du tout ainsi pour d'autres personnes de ma génération. Il est vrai que mon enfance a été sur-protégée. Et, en même temps, encadrée de gens aimant l'étude, de gens aimant la lecture, et de livres : ma mère n'est jamais allée à l'école, elle a grandi avec des percepteurs, mais pour son propre plaisir elle récitait la moitié de Shakespeare et tout Eschyle. Ma mère avait voulu apprendre l'anglais dans le seul but de lire Shakespeare dans le texte. C'est du moins ce que rapportait la tradition orale à la maison. Et je pense que ce n'est pas sortir du sujet que mentionner à ce propos la relation intellectuelle ambiguë que j'ai eue avec ma mère. En suivant de près mon parcours et les méthodes introduites par la nouvelle technologie dans les sciences humaines, ma mère, Ioanna Zaïmi, fut la première présidente du Lycée des Grecques à proposer, autour de 1985, que le Lycée effectue des missions de recherche organisées dans le but de faire la collecte systématique de matériel laographique pragmatologique afin de créer une archive classée suivant une méthode scientifique, à l'aide de la technologie contemporaine.

Suit la période scolaire, avec ses enseignants éclairés, le principal de collège Giorgos Ioannidis, originaire de Chypre, l'écrivain renommé I. M. Panagiotopoulos, le jeune historien Mihalis Sakellariou, l'actuel académicien, et Alkiviadis Margaritis, versé dans les lettres françaises, qui, par les travaux en histoire qu'il nous imposait et les débats (*debates*) qu'il organisait autour d'événements historiques, employait une méthode d'enseignement très en avance sur son époque, à savoir la fin des années quarante. C'est véritablement à partir de mes années de collège que s'est manifesté mon intérêt pour l'histoire moderne.

Au cours de ces années, un fait déterminant a été l'insistance de mes parents, et de mon père une insistance plus pressante encore, que nous fassions des études, ma sœur et moi. C'est ce qu'il considérait de son devoir de nous offrir – évidemment comme assurance d'une sécurité économique – afin que nous puissions affronter les difficultés de l'époque. « C'est seulement ce que vous avez dans la tête qui est et qui sera à vous », et il entendait par là « votre propre bien ». L'historienne française Michèle Perrot mentionne quelque chose d'analogue à propos de son père à elle : « il pensait que l'indépendance des femmes passe par un métier, seul capable de leur assurer l'autonomie »³. Des années plus tard, lorsque j'entendais de nombreuses

3. Traduit en grec puis cité en français dans le texte.

femmes de mon âge, mais aussi plus jeune, se plaindre de ce que leurs parents ne les laissaient pas étudier – « les femmes n’ont pas besoin de s’instruire » –, et lorsque deux de mes cousines entendirent de tels arguments à leur tour, je me suis demandée comment cela se faisait que les parents aient eu des idées si progressistes. La réponse me semble aujourd’hui simple et évidente : mon père était officier et il il vécut l’éphémère de son existence en temps de guerre. Mais il était aussi le petit-fils du géologue et académicien Phocion Negri. Sa mère, qui avait eu de nombreux enfants, avait été nommée vice-présidente du Lycée des Grecques. Cela explique beaucoup de choses. Dernièrement encore, en feuilletant un tome de la revue *I’Hellenis*⁴ de 1924, je suis tombée sur un texte d’Irimi Al. Fotiadou intitulé « Féminisme et éducation », dans lequel on pouvait lire : « Donc, pour la femme grecque, le féminisme ne peut aujourd’hui signifier autre chose qu’Éducation, éducation saine, éducation systématique ». C’est dans de tels principes que nos parents avaient été élevés – et d’ailleurs la tante de ma mère, Rallou Giorganta, était un membre actif du Conseil national des femmes grecques, dont elle nous parlait souvent –, et nous, leurs filles, nous en avons bénéficié. Et autre chose encore. L’éducation n’était pas destinée à notre seul profit, mais elle était une forme d’obligation de la mise à disposition de soi envers l’ensemble social.

En terminant la Faculté de Philosophie d’Athènes, j’aspirais à servir – au sens entier du terme – dans une école de Thrace ou de Macédoine, régions dont je croyais qu’elles avaient besoin de gens visionnaires, et que j’ai connues et aimées bien plus tard, dans le cadre d’un programme de recherche. Les premières visions, cependant, atterrirent à Athènes. « L’amour vaincu au combat » imposa ses propres lois. En outre, les miens, particulièrement mon grand-père, voulaient que je devienne archéologue.

Si je cherche aujourd’hui quelles étapes m’ont conduite à devenir chercheuse dans le champ disciplinaire qui m’intéressait, à savoir l’histoire moderne, et à consacrer par la suite mes forces à ce domaine, à faire carrière au Centre de recherches néohelléniques de la Fondation nationale de la recherche de Grèce, je dirai que j’ai bénéficié de circonstances favorables. Et tout d’abord de l’invitation de K. Th. Dimaras de travailler en 1960 au Centre de recherches néohelléniques de l’EIE⁵, nouvellement créé. Il avait fait ma connaissance lorsque, à peine sortie de l’université, j’avais été

4. La femme grecque.

5. Initiales du « Ethniko Idryma Erevnon ». C’est ainsi que les chercheurs grecs désignent leur fondation.

conviée avec l'une de mes condisciples à faire l'inventaire de la bibliothèque du grand linguiste Manolis Triantaphyllidis, sous la direction de ce dernier. Mon long « apprentissage » auprès de Dimaras, la rencontre et l'amitié d'Aikaterini Koumarianou était ce qui pouvait m'arriver de mieux au cours de ces années où rien encore n'avait pris forme pour moi. Il en va de même de l'échange quotidien et des discussions avec mes collègues au Centre de recherche néohelléniques, qui sont désormais connus dans le monde intellectuel, les historiens Spyros Asdrachas et Vassilis Panagiotopoulos, le philologue Manolis Frangiskos. J'ai beaucoup gagné à leur contact, et j'espère leur avoir apporté, à mon tour, un regard différent sur les choses.

À un moment donné pourtant les circonstances donnent un autre cours à l'histoire. Certains collègues s'en vont en 1965 faire des études de troisième cycle à Paris, et K. Th. Dimaras va prendre la direction, un peu plus tard, en 1969, de l'Institut d'études néohelléniques de la Sorbonne ainsi que la chaire des Études néohelléniques. C'est dans cette même ville que va s'installer Aikaterini Koumarianou, qui succèdera plus tard à Dimaras à ces postes. Grandes pertes pour le Centre de recherche, inquiétude et angoisse, incertitude et déception, mais aussi motivation à l'action, lorsque j'en arrivai à la conclusion, après beaucoup de réflexion et une grande lutte intérieure, que si le Centre fermait à ce moment-là, on reconstituerait difficilement un socle aussi bien adapté aux études néohelléniques. Il fallait donc, à mon avis, le conserver, ne serait-ce qu'à un état latent⁶ au cours de la difficile période de dictature qui suivit le coup d'état d'avril⁷. Parmi les chercheurs, trois seulement étaient restées. Mais je suis persuadée que notre position s'est trouvée justifiée quand, à partir de 1975, notre Centre commença à attirer de nouveaux collaborateurs et parvint, une décennie plus tard, à disposer d'une force de trente scientifiques et, de façon analogue, d'un nombreux personnel administratif et d'une section spéciale d'informatique où sont préparées depuis les éditions du Centre.

Ma patience et cet effort ont été reconnus par mes collègues, et, lorsque la vacance du poste de direction du Centre de recherches néohelléniques a été proclamée, ils ont considéré qu'il me revenait de droit. Et ainsi fut fait. Grâce à leur soutien j'ai réussi, nous avons réussi, beaucoup de choses : nous avons organisé sur de nouvelles bases tout ce qui concernait la recherche – c'est alors qu'a été introduite la notion de Programme (*Project*) fondé sur une planification et d'autres choses encore, c'est alors

6. Traduction française dans le texte.

7. « De la dictature d'avril » : référence au coup d'état de la junte des colonels en avril 1967.

qu'ont fait leur apparition ce que nous ignorions jusque-là, les « mois-hommes » et les heures-homme », qui nous ont choqués dans nos convictions de gauche, car comment pouvait-on mesurer le travail intellectuel en nombre de mots et d'heures d'activité humaine ? Mais nous nous y sommes habitués, bien sûr, et je les ai utilisés à mon tour à l'envi dans les dix programmes que j'ai coordonnés durant les années qui ont suivi. Par la suite, nous avons organisé des congrès scientifiques, nous avons publié des collections éditoriales et, empruntant l'idée à mon époux technicien, j'ai introduit l'enseignement de l'utilisation des ordinateurs. Certains collègues ont eu la curiosité de s'en instruire immédiatement, d'autres ont préféré alors « leur crayon et leur fiche ». Quoi qu'il en soit, notre Centre a été le premier espace de recherche en histoire à introduire ces « nouveaux démons ».

Au cours des années qui ont suivi, nous avons travaillé en parfaite entente – même s'il y a eu des exceptions, des doutes et des différends, naturellement, ils sont là pour confirmer la règle. Ma conviction véritable était que chaque chercheur, chaque chercheuse devait être encouragé à approfondir sa spécialité, son domaine de prédilection, tout en contribuant au développement du Centre. Ces deux parcours ne se sont pas toujours avérés aisément compatibles. Dans mon cas à moi, l'administration d'un Centre de recherche, qui était encore essentiellement en formation, absorbait beaucoup d'énergie, évidemment au détriment de mon propre travail scientifique.

En 1981, après avoir suivi les orientations méthodologiques et théoriques tracées par Dimaras, nous avons considéré que l'heure était venue de faire le bilan de ces vingt premières années, et de greffer sur nos nouveaux programmes de nouvelles idées fraîchement importées de France où dominait l'École des Annales. Dans l'exposé de ce bilan des Vingt années, outre la présentation des travaux et des programmes, j'ai noté dans la notice introductive que ce dernier « exprime aussi l'esprit qui régit le Centre : esprit de collaboration, ouvert dans de nombreuses directions, où s'épanouit un climat propice à la culture de la science néohellénique par l'action commune de ceux qui la servent ». C'est ainsi que je pensais et que je sentais que devaient être les choses. Sans rivalités inutiles, sans égoïsmes, tous engagés vers un objectif commun : la mise en valeur du néohellénisme, tellement écrasé par l'éclat de l'éducation classique et de la grandeur byzantine, même aux yeux de nos contemporains, et je dirais insuffisamment connu alors au-delà de nos frontières. Permettez-moi de vous raconter à ce sujet un incident. Comme je participais deux fois par an, en tant que représentante des instituts de sciences humaines de la Fondation Nationale de Recherche, à des rencontres de l'organisation non-gouvernementale de la Fondation

Européenne de la Science⁸, qui siège à Strasbourg, où sont organisés, coordonnés et financés les programmes de recherche européens, j'ai voulu proposer un programme sur la Grèce moderne. Tous ceux qui siégeaient à mes côtés m'ont jeté un regard incrédule, car lorsque le nom de « Grecs » était mentionné, leur esprit allait à l'antiquité classique. Et, sans vraiment réfléchir, j'ai lancé spontanément « mais les Grecs modernes existent, nous existons ! » (*we exist*). Je pensais, et je pense encore, que nous ne mettons pas suffisamment en valeur, en tant que corps collectif, nos réalisations et nos capacités, et que nous nous appuyons encore trop, en général, sur l'antiquité grecque ou sur ce que l'on appelle philhellénisme. Peut-être parce que nous ne fonctionnons pas suffisamment comme un corps collectif. Mais ceci est une autre histoire.

À présent, puisque notre rencontre a pour thème « Discours de femmes », je dois interpréter en quelque sorte l'endroit où intervient l'élément du féminin dans mon parcours, et s'il a été déterminant. Je ne vais pas me référer aux nombreux rôles que les femmes sont appelées à jouer. À notre époque, les choses ont probablement évolué, mais dans les années soixante et soixante-dix, il était cruellement nécessaire que les rôles d'une femme moderne (épouse, mère, fille, scientifique) soient équilibrés au plus juste. Bien sûr, notre génération a trouvé une voie davantage aplanie par les combats des générations précédentes. Et le fait que ma mère était élève de Glinos, et qu'elle ait admiré Kallirroï Parrain, que ma grand-mère ait été membre de l'Association des femmes grecques, ainsi que je l'ai déjà mentionné, on peut en trouver des traces dans ma propre idiosyncrasie, une idiosyncrasie très tôt en quête de la « liberté », alors que je n'en avais pas été privée à la maison, mais qui m'a fait saisir le gouvernail, « fuir, quand je le désirais ». J'ai eu la chance de trouver en général dans ma famille un acquiescement, sans être pourtant sûre d'avoir su toujours garder l'équilibre. Mais ce dont je suis la plus certaine, c'est que mon activité de recherche m'a comblée, et qu'elle me comble encore, au point qu'elle m'aide de multiple façon à me réjouir des beaux instants de la vie et à surmonter ceux qui sont difficiles. Mais surtout, je n'ai jamais considéré moi-même mon sexe comme un obstacle. Cela est peut-être dû à la façon dont ma famille envisageait la question des femmes. Et puis, peut-être que d'autres dans mon entourage percevaient aussi cela chez moi. Mais je devrai dire que le chemin jonché de roses a lui aussi ses difficultés, souvent douloureuses, qui laissent des marques : la façon dont certains me considèrent, toi la « privilégiée », toi qui n'a pas eu à lutter pour obtenir la reconnaissance sociale,

8. *European Science Foundation*, en anglais dans le texte.

puisque tu la possédais à ta naissance, c'est vrai que ce chemin-là a été difficile : « vivre clandestinement » afin de ne pas provoquer par ton existence, la « couvrir », et même de la réduire, au besoin, afin de ne pas te distinguer, ne pas même utiliser ton nom, afin de ne pas contrarier.

Mais revenons à l'équipe du Centre de recherches néohelléniques, que je considérais et que je considère comme une partie de ma famille, à ses membres dont les joies me réjouissent et les chagrins m'affligent. Je ne sais pas si cette identification au point où je la vis personnellement est positive. Mais je crois que ce climat a favorisé l'épanouissement de mes collaborateurs, qui m'ont acceptée tout comme je les ai acceptés, chacun, chacune, avec leurs préférences, leurs mentalités, leurs partis-pris, et bien sûr de mon côté mes propres positions, plus sévères – en raison de mon devoir – les premières années, plus souples alors que venait la maturité au fil du temps. Je pense que, dans une proportion satisfaisante, a fonctionné ce que l'on appelle *esprit de corps*⁹ et la foi dans la collaboration, la modération du ton et l'effort de compréhension des réactions. Ainsi, succédant à un « monstre » d'érudition, d'expérience et de savoir, K. Th. Dimaras, avec lequel on pourrait difficilement se comparer, j'ai occupé un certain espace et acquis une certaine reconnaissance, quelle qu'elle soit, à ma façon, sans pouvoir à présent déterminer quels traits genrés ont éventuellement joué un rôle dans mon parcours.

Enfin, je voudrais remercier de tout cœur Vassiliki Kontogianni qui m'a exhortée, avec le sourire mais persuasion... persuasion, à répondre à cette invitation-défi, à dépasser une inhibition, et, bien sûr, je la remercie de son amitié. Et vous remercier vous tous qui avez supporté sans trop de peine, je l'espère, cette longue auto-présentation.

9. En français dans le texte.

SENS ET PORTÉE DU PHILHELLÉNISME.
OUVRAGES INSPIRÉS PAR LA GUERRE
DE L'INDÉPENDANCE GRECQUE
1821-1833*

*Thèse pour le doctorat du 3ème cycle présentée à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) (mai 1974)

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS	27
PREMIÈRE PARTIE	31
LE PHILHELLÉNISME	
ORIGINES ET DIMENSIONS	31
CHAPITRE I	
LES PRÉCURSEURS	31
CHAPITRE II	
LE CONTEXTE IMMÉDIAT	43
DEUXIÈME PARTIE	57
LE PHILHELLÉNISME ET SON EXPRESSION DANS LES DIVERSES	
PUBLICATIONS	57
CHAPITRE III	
APERÇU GÉNÉRAL DES IMPRIMÉS	
AU POINT DE VUE QUANTITATIF ET GÉOGRAPHIQUE	57
CHAPITRE IV	
LA PRODUCTION PHILHELLÉNIQUE	
EN ALLEMAGNE, EN ANGLETERRE ET EN FRANCE	67
CHAPITRE V	
PAYS DE PRODUCTION QUANTITATIVE LIMITÉE	103
CONCLUSION	165
OUVRAGES DE RÉFÉRENCE	169
ANNEXE	183
Table chronologique	183

AVANT PROPOS

Les études sur les signes d'intérêt qui ont été manifestés dans le domaine international envers les Grecs de l'antiquité, aussi bien qu'envers ceux des temps modernes sont loin de constituer un sujet original. En effet, l'hellénisme et son prolongement le philhellénisme, ont été maintes fois abordés et traités dans bon nombre d'œuvres récentes ou antérieures. Toutefois, les travaux sur ce mouvement complexe, appelé « philhellénisme », qui est lié à la régénération de la Grèce pendant les premières décennies du XIX siècle, ont repris dernièrement un nouvel essor.

Dans le présent ouvrage, nous nous proposons de donner une vue d'ensemble de la création intellectuelle inspirée par la Grèce, aussi bien si elle provient d'une disposition positive que d'une disposition négative des auteurs envers le « risorgimento » hellénique. L'ensemble de ces activités est désigné ici par le terme « imprimé philhellénique ». En outre, nous nous proposons d'étudier le retentissement qu'eut la révolution grecque de 1821 dans les divers écrits, publiés lors de l'insurrection grecque et plus tard, jusqu'à la fondation du nouvel état hellénique. Nous essaierons d'examiner ce circuit d'idées provoqué par un fait concret, l'insurrection grecque, dans une période précise qui va de 1821 à 1833. Limité dans le temps et dans l'espace, ce fait eut néanmoins une répercussion de dimensions internationales.

L'esprit de cette étude est orienté surtout vers la production globale d'écrits qui n'ont pas été insérés dans des publications périodiques ou des journaux, mais qui ont été publiés à part, comme des unités bibliologiques. La presse périodique n'est pas comprise dans cet examen, car elle offre des traits caractéristiques distincts. Quelques uns des articles parus dans les journaux ou les revues ont été certes aussi diffusés sous forme de « tirés à part », tout comme le contenu de certaines brochures a été l'objet d'insertions dans la presse périodique d'un pays ou a paru en traduction dans celle

d'un autre pays. Il y aurait là toute une enquête à faire, qui présenterait un très grand intérêt. Cependant des travaux de recensement de tous les articles sur la Grèce, qui auraient paru dans des revues ou dans des journaux à travers le monde, exigeraient des procédés d'investigation qui dépassent les capacités d'un seul chercheur et qui présentent, encore aujourd'hui, des difficultés insurmontables¹. Il nous a donc fallu laisser de côté ce chapitre de l'histoire du philhellénisme. Les coups de sonde, en de pareils cas, ne pourraient pas donner de résultats valables.

D'ailleurs il faut signaler, dès à présent, quelques traits qui différencient les écrits, publiés dans la presse d'une part, et de l'autre les publications séparées. Ainsi, la presse ayant un caractère de périodicité, éphémère par sa nature, même lorsqu'elle n'est pas quotidienne, se trouve en proche contact avec le lecteur et produit sur lui une influence immédiate mais fugitive ; par contre, la forme et souvent les dimensions d'un volume ou d'une brochure lui assurent une certaine longévité et, par conséquent, dans plusieurs circonstances, un effet plus durable. Les petites pièces détachées constituent un groupe à part, intermédiaire entre le périodique et le livre. Toutefois, comme l'absence de périodicité de ces publications les rapproche nécessairement, du livre nous avons jugé préférable de les comprendre dans notre enquête.

Enfin il faut enregistrer ici une différence essentielle entre la presse et les autres formes d'imprimés. La première – à laquelle on pourrait ajouter les brochures politiques – est considérée comme une force conductrice de l'opinion publique. Par contre, les autres imprimés expriment justement, dans la plupart des cas, cette opinion publique, libre ou pas de se manifester, suivant les conditions politiques et sociales qui prédominent dans chaque pays. Ainsi, sous toutes ses formes, l'imprimé constitue, d'une façon ou d'une autre, un témoin important de l'opinion publique. Ici, ce témoignage concerne le déroulement de la guerre d'indépendance hellénique et ses répercussions sur le monde civilisé.

Notre travail est fondé sur les matériaux fournis dans la troisième partie de cet ouvrage. Par conséquent, l'étude quantitative sur les imprimés philhelléniques, par rapport à l'étude géographique, contribuera à présenter la production globale et – de cette façon – à déterminer les dimensions du courant philhellénique qui nous intéresse ici. Ces mêmes faits auraient pu être examinés d'un point de vue sociologique. Il y

1. Voir sur le philhellénisme dans la presse, les œuvres comprises dans notre bibliographie de « Travaux relatifs au philhellénisme » tel par exemple celui de Jean Dimakis, de Byron Raizis et Alex. Papas, de R. Arnold et d'autres qui ont étudié le philhellénisme à travers la presse périodique.

aurait eu lieu, alors, de détecter les agents principaux de ce mouvement, ainsi que les facteurs propulsifs ou suspensifs qui ont joué un rôle déterminant sur son cours. Cette étude n'a pas été entreprise ici en détail.

Notre ouvrage en dehors des données quantitatives et géographiques qu'il offre, se limite à un objet différent : il distingue, dans les grandes lignes, les forces conductrices qui ont agencé le mouvement ; il indique les groupes et les individus isolés qui ont pris l'initiative d'agir ou simplement de s'exprimer. Ces activités sont perçues dans le courant romantique du temps, parallèlement à des causes d'un caractère strictement individuel. Il va de soi que – dans l'un ou l'autre cas – les tendances idéologiques et les impératifs économiques se dessinent en filigrane au fond de notre tableau. En même temps, notre étude établit un rapprochement entre les écrits en les classifiant par genres littéraires ou catégories d'imprimés. Ceci dans le but d'indiquer les moyens employés par les différents écrivains, publicistes, géographes et autres pour arriver à exciter la curiosité des lecteurs et à mettre l'opinion publique au courant des affaires grecques.

Nous désirons, surtout, exprimer notre gratitude à tous ceux qui nous ont permis de mener à bien cet ouvrage. Qu'il nous soit permis, en premier lieu, de témoigner ici notre reconnaissance à Monsieur le Professeur C. Th. Dimaras, qui non seulement a guidé nos recherches dès nos premiers pas, mais a dirigé aussi cette étude depuis ses débuts. Sa sollicitude constante, sa bienveillance et les conseils qu'il nous a prodigués n'ont cessé d'entourer et de faciliter nos investigations et notre rédaction, présentée ici. Disons aussi tout ce que nous devons à l'amitié de madame Catherine Coumariou et spécialement aux échanges de vues auxquels nous avons eu bien souvent l'occasion de nous livrer ensemble, sur le sujet traité.

Pour ce qui est des remerciements chaleureux qui sont dus à nos multiples amis et aux conservateurs de diverses bibliothèques dans plusieurs pays du monde pour leur collaboration empressée, quant à la collecte du matériel qui constitue le *Répertoire bibliographique*, nous nous réservons de leur exprimer plus en détail dans l'Introduction du dit *Répertoire*.

Enfin, j'éprouve le besoin impérieux d'exprimer ma profonde gratitude aux miens, qui ont créé autour de moi, par leur affection et leur patience jamais démenties, les conditions nécessaires à ce que je puisse mener à bonne fin cette étude.

PREMIÈRE PARTIE

LE PHILHELLÉNISME ORIGINES ET DIMENSIONS

CHAPITRE I LES PRÉCURSEURS

L'insurrection grecque de 1821 n'a pas seulement annoncé la fin de la domination ottomane sur une partie des territoires grecs et de ses habitants. Cette date marque encore le terme de la période de la domination turque dite « turcocratie » et, essentiellement, les débuts de l'expulsion des Turcs de l'aire européenne, projet tant discuté dans les siècles passés.

En ce qui concerne les Grecs, en tant qu'entité politique, une nouvelle période s'ouvre dans leur histoire, qui avait été interrompue par l'occupation intégrale des provinces helléniques après la prise de Constantinople, en 1453. Si, toutefois, notre but est d'étudier ici la variété et le nombre des imprimés motivés par le conflit gréco-turc de la troisième décennie du XIX^e siècle, nous ne devons pas oublier de mentionner que l'expansion ottomane dans le continent européen et la suppression de l'empire byzantin, au XVe siècle, avaient provoqué aussi des manifestations similaires. Ainsi on peut affirmer que l'un des premiers imprimés, lors de la découverte de la typographie – outre la Bible – fut une brochure de douze pages de sujet fort approchant. Cet écrit, intitulé « Un Appel à la Chrétienté contre les Turcs », et daté de 1454² s'adressait aux peuples chrétiens et les exhortait à se battre contre les conquérants de la capitale jadis glorieuse de l'empire d'Orient. Notons donc

2. *Eyn Manung der Cristenheit widder die Durken* ; imprimé allemand avec les caractères de Gutenberg, il n'en subsiste qu'un seul exemplaire à la Bibliothèque d'État de Munich, cf. Svend DAHL, *Histoire du Livre de l'antiquité à nos jours*, Paris, 1960, pp.103-104. Sur le même sujet, voir aussi les indulgences papales imprimées, de la même date 1454, données par le pape Nicolas Ier à la demande du roi de Chypre, à tous ceux qui désiraient contribuer par des dons ou de l'argent, à une campagne contre les Ottomans, cf. D. MCMUTRIE, *The Book*, Oxford University Press, 1967, pp. 148-150.

que l'un des premiers produits de la nouvelle technique de diffusion fut un texte « philhellénique ».

Naturellement, nous reconnaissons qu'il y a une certaine exagération dans cette constatation, les manifestations anti-ottomanes ne présupposent pas indispensablement des sentiments philhelléniques. Rien au contraire, diverses raisons complexes n'identifient pas toujours les points de vue, pas plus que les intérêts occidentaux avec ceux des peuples du Levant, et notamment des Grecs. Si l'empire byzantin servait de brise-lames contre les invasions successives des peuples de l'Asie, des différends de nature religieuse, commerciale ou économique en général existaient souvent entre les peuples de l'Europe occidentale et les Byzantins. Sans parler aussi des antagonismes inter-européens qui se transportèrent petit à petit dans les régions du Levant. Ainsi, les multiples projets d'organiser des croisades pour libérer les peuples chrétiens assujettis par les Ottomans ou de proposer le partage de l'empire Turc n'étaient dictés que fort peu par des préoccupations au sujet du sort du peuple grec³.

C'est par les textes des voyageurs que nous pouvons connaître les intérêts prédominants qui attiraient les gens à chaque époque vers l'Orient. L'homme du Moyen Âge, de mentalité statique, fixé sur sa terre et dans les limites étroites de son pays, ne se laissera convaincre de dépasser ces bornes que si l'on fait appel à sa foi chrétienne. C'est ainsi que les pèlerins partiront pour la terre Sainte ou autres lieux d'adoration et que les missionnaires iront prêcher le verbe du Christ aux peuples « sauvages » de l'Asie et de l'Afrique. Petit à petit, les commerçants occidentaux qui, jusqu'alors, ne dépassaient pas les limites du monde chrétien – les échanges s'effectuaient juste sur les frontières – se réveillèrent ; voulant profiter du commerce des Indes et de l'Orient en général, ils essayèrent de rompre le monopôle des musulmans et des israélites et de pénétrer dans les pays non chrétiens. Ce projet était d'ailleurs évident déjà du temps des Croisés : leur but n'était pas limité seulement à la reconquête des Lieux Saints pour les chrétiens ; ils cherchaient aussi à briser les barrières de frontière de la Mer rouge, pour libérer ainsi le commerce oriental au profit des chrétiens.

Cependant, l'initiative privée des marchands occidentaux fut, avec le temps, soutenue par l'état. Si les villes italiennes conservaient leurs privilèges commerciaux, reçus

3. Certes les Grecs réfugiés en Occident espéraient toujours en une prochaine croisade et cultivaient l'idée de son organisation. Voir à propos de la première conception idéologique qui se présente parmi les Grecs, juste après la chute de Constantinople, appelée par le professeur D. A. Zakythinos, « idéal de croisade », son article intitulé « Valeurs supranationales de la civilisation grecque pendant la Turcocratie », *Néa Hestia*, 88 (1043), 1970, pp. 7-8, (en grec).

des empereurs byzantins et ensuite des Sultans, la France parvint, sous le règne de François Ier, à signer un traité commercial, les « Capitulations » (1535), garantissant ainsi la propulsion et la protection de ses négociants dans la Méditerranée orientale. Plus tard, d'autres commerçants occidentaux s'installèrent en Orient. En 1581, avec la fondation de la Compagnie du Levant (Levant Company), l'Angleterre obtint aussi des privilèges analogues pour ses sujets, qui étaient apparus dans le Levant déjà depuis le début du XVI^e siècle⁴. La rivalité qui naquit dans ce domaine entre la France et l'Angleterre était étroitement liée à l'antagonisme politique de ces deux pays dans l'aire européenne. Car leurs intérêts n'étaient pas seulement de caractère commercial ; leur politique extérieure les obligeait à étendre réciproquement leur influence sur l'empire ottoman pour renforcer ainsi leurs alliances. Notons ici que cette même rivalité, dans ce même domaine, joua un rôle prépondérant dans la façon de voir et de vouloir résoudre le problème grec au cours du XIX^e siècle.

Quand on observe le développement de la politique européenne dans le bassin oriental de la Méditerranée, on constate une augmentation graduelle des relations diplomatiques entre ces divers pays. Ainsi, outre les consulats déjà fondés dans les échelles du Levant, afin de répondre aux besoins commerciaux accrus, plusieurs missions diplomatiques s'orientent vers Constantinople et les autres villes de l'Est.

Nous pouvons donc ranger sous la rubrique générale de « voyageurs » tous ces êtres humains de toutes les catégories qui se déplacèrent pour des raisons diverses pèlerins, missionnaires, marchands, fonctionnaires diplomatiques, marins. Et encore on peut considérer leurs écrits comme des relations de voyage. C'est que les motifs de leurs voyages ne les ont pas empêchés de voir, d'observer et de décrire tout ce qu'ils avaient vu et connu pendant leurs pérégrinations. Ce sont eux, d'ailleurs, qui ont ouvert la voie au voyageur proprement dit, à l'homme qui voyageait, poussé par les courants intellectuels de son époque. Ainsi, les savants curieux, désireux de satisfaire leurs multiples intérêts scientifiques – d'ordre géographique, naturaliste, historique, archéologique ou philologique – se mettent en route, soit comme membres d'une mission spéciale, soit par l'initiative privée. Cette tendance s'intensifiera pendant la Renaissance, période dont le trait caractéristique est la conscience de l'examen personnel des lieux et des faits.

4. Signalons aussi que « la Porte signa, le 6 juillet 1612, pour la première fois avec les Provinces unies des Pays-Bas une capitulation rédigée dans le sens de celles obtenues par la France et l'Angleterre », voir J. de HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours*, traduit de l'allemand par J. J. Hellert, 8 (1600-1623), Paris, 1837, p. 192.

En ce qui concerne les Grecs et l'aire grecque pendant la domination ottomane, il existe, dans les textes des voyageurs, plusieurs témoignages intéressants. Plus rares dans les temps les plus reculés, quand ces territoires n'étaient qu'un passage vers la Palestine et Constantinople, les descriptions se multiplient dans les siècles suivants ; la Grèce proprement dite, ses reliques antiques et ses habitants modernes commencent alors à exciter une certaine curiosité aux yeux des voyageurs qui fréquentent plus souvent ces régions. Cependant, si l'intérêt pour le sort des descendants des anciens Hellènes avait subi un sérieux fléchissement après la prise de Constantinople, la curiosité étant maintenant orientée vers le nouvel empire des Turcs, les savants Grecs qui se réfugièrent en Occident contribuèrent d'une manière décisive à conserver et à répandre la culture antique. Rappelons ici les missions de Janus Lascaris et des autres savants grecs du XVe siècle, envoyés par les princes italiens dans l'empire ottoman pour en rapporter des manuscrits byzantins contenant des textes classiques de l'antiquité hellénique. Ces voyages se renouvelèrent et redoublèrent au cours des siècles suivants. Ainsi au XVIe siècle, les princes et les dignitaires ecclésiastiques, surtout français, dans leur effort pour encourager les études grecques, ont organisé de pareilles missions dans le but, aussi, d'enrichir leurs bibliothèques et collections par des manuscrits, des 'anciennes inscriptions', des médailles et enfin de toute sorte de reliques de l'antiquité. Ces missions n'ont pas été accomplies seulement par des savantes ; des fonctionnaires diplomatiques, des marchands et des marins ou même des agents spéciaux ont souvent entrepris, avec grand succès, de satisfaire les demandes culturelles de leurs maîtres. Signalons encore les efforts analogues des Anglais du XVIIe siècle et surtout le nom du comte Arundel, devenu fameux par sa riche collection de statues, de bustes, d'inscriptions et autres objets artistiques du passé.

Il n'est certes pas toujours facile de tracer la ligne de démarcation entre l'admiration et l'amour pour la culture antique d'une part et, d'autre part, l'ambition personnelle des amateurs qui les poussait à vouloir se constituer une riche collection. Un curieux manuscrit anglais du XVIIe siècle, contenant des instructions aux voyageurs, relatives aux régions où se trouvent d'anciens monuments et aux moyens de les acquérir, conseille aux lecteurs de couper les grandes statues en fragments pour en faciliter le transport⁵. Le zèle des envoyés fut souvent funeste pour les trésors anciens : dans leur effort pour exécuter leurs mandats, ils abîmaient les monuments.

5. Cité par Terence SPENCER, *Fair Greece, Sad Relic. Literary Philhellenism from Shakespeare to Byron*, Londres, 1954, pp. 79-80.

Nous nous abstenons de commenter ici le cas des marbres de lord Elgin, au début du XIXe siècle, qui a provoqué tant de discussions contradictoires⁶. Toutefois dans ce même cadre nous devons rappeler l'apport important aux sciences et aux lettres effectué par les missions diplomatiques officielles françaises en Orient. Les ambassades, encadrées d'habitude par des savants et des artistes rapportaient, lors de leur retour dans leur pays, des avantages non seulement de nature politique mais aussi d'ordre scientifique et artistique. Cette tradition des gouvernements français se prolongea tout au long des siècles qui nous intéressent ici ; ainsi à côté des missions diplomatiques du marquis de Nointel, du comte de Choiseul-Gouffier et d'autres ambassadeurs français, on peut placer l'expédition scientifique d'Égypte, qui accompagna l'armée de Napoléon, et encore l'expédition scientifique de la Morée qui escorta l'expédition militaire sous le général Maison et qui compléta, d'un certain point de vue, l'intense intérêt philhellénique de la période de la guerre d'indépendance grecque.

Toutefois, nous ne jugeons pas nécessaire de répéter ici tout ce qui a déjà été amplement exposé dans des ouvrages relatifs à la question, à propos de l'attitude de l'Europe occidentale envers les Grecs pendant toute la période de la domination ottomane⁷. Notons seulement que cette attitude variait selon les croyances respectives et les besoins politiques, religieux, commerciaux ou intellectuels des différents milieux, à travers les siècles. Citons en passant la croyance assez répandue aux XVe et XVIe siècles que la chute de l'empire d'Orient était une juste vengeance pour la prise de l'ancienne Troie par les Grecs⁸ ; tandis que le clergé catholique voyait dans cette chute pendant toute la « turcocratie » le châtimement divin qui s'appesantissait sur les « hérétiques » de l'Église orientale pour leur schisme. D'autre part, plus tard, au XVIIe siècle le rapprochement des groupes protestants avec le Patriarcat grec de Constantinople provoqua une nouvelle cause de rivalité anglo-française dans ces régions.

Cependant, tandis que l'opinion prépondérante était que les descendants des anciens Hellènes n'avaient plus aucune des qualités de leurs brillants ancêtres, il y eut des voix qui s'élevèrent dès le XVIe siècle pour proclamer les dettes classiques et

6. Voir à ce sujet le livre d'Ioannes GENNADIOS, *Lord Elgin et les invasions archéologiques précédentes en Grèce et spécialement à Athènes, 1440-1837*, Athènes, 1930, (en grec) et celui de William ST. CLAIR, *Lord Elgin and the Marbles*, Londres, 1967.

7. Nous renvoyons surtout à l'étude exhaustive de T. SPENCER déjà mentionnée, voir note 5.

8. T. SPENCER *op. cit.*, p. 9 et suiv.

chrétiennes de l'Europe envers les Grecs infortunés⁹. On peut constater aussi, au cours de ce même siècle, un certain intérêt pour la production néohellénique. Ainsi outre la chasse aux manuscrits de textes classiques, on voit dans certains cas assez rares, un enregistrement des chansons populaires de la Grèce moderne¹⁰.

Entre-temps les études classiques se poursuivent¹¹ ; à partir du XVII^e siècle les regards des voyageurs se fixent avec plus de persévérance sur la Grèce. Le retour vers l'antiquité devient ensuite le trait caractéristique du XVIII^e siècle, surtout dans sa seconde moitié. C'est que ce siècle des Lumières, qui se distinguait des autres époques modernes par sa foi dans la force du rationalisme, par son effort novateur pour l'approche des problèmes, et par sa soif d'instruction, éprouve aussi la nécessité de communiquer aux autres les connaissances acquises. Les voyages, le déplacement, moyens fondamentaux pour satisfaire à ces demandes qui augmentent de plus en plus, multiplient ainsi les contacts entre l'Occident et l'Orient. Dans ce mouvement de l'*Aufklärung*, l'antiquité ne fut pas écartée par les idées nouvelles ; au contraire, elle devint la source où les hommes puisèrent leurs modèles pour la liberté de penser et la dignité de l'individu. Les fouilles archéologiques et les études de Winckelmann en Italie confirment la valeur de la science archéologique et raniment le monde ancien aux yeux des contemporains qui ne cessent de l'imiter dans diverses manifestations : dans le costume, l'architecture, les arts. D'autre part, l'extension du Grand Tour de nobles Anglais dans l'aire grecque, à cause des guerres napoléoniennes, la fondation de la Société des Dilettanti, d'intérêt archéologique, elles aussi dirigèrent à tout moment les pas des voyageurs vers la Grèce. Mais cette terre ancienne, parsemée de ruines antiques n'était pas déserte d'habitants contemporains. Les Grecs modernes commencent à intéresser, d'une manière plus intense les visiteurs. On étudie leurs coutumes et leurs mœurs et on les compare à leurs aïeux ; cependant si ce parallélisme ne tourne pas toujours en leur faveur, il y a eu des personnes qui pensèrent qu'à travers l'étude

-
9. Telle, celle du belge Augier Ghiselin de Bushecq, représentant diplomatique de l'empereur d'Autriche Ferdinand à la cour de Suléïman le Magnifique, ou encore celle de Benjamin Woodroffe, professeur au « Collège grec » à Oxford, cf. T. SPENCER, *op. cit.*, pp. 21-22 et 105. Sur des propos de ce genre exprimés par la bouche du moine grec Damascène et cités dans le livre de LA GUILLETIÈRE (Georges Guillet), *Athènes ancienne et nouvelle*, Paris, 1675, pp. 235-249, cf. Vassiliki PAPOULIA, « Ein Vorläufer der Philhellenen », *Südost-Forschungen*, 25 (1967), p. 74 et suiv.
 10. Martin CRUSIUS professeur à l'Université de Tübingen, dans son *Turcograecia* publia le premier échantillon de la poésie populaire des Grecs modernes, cf. Miodrac IBROVAC, *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecque et serbe*, Paris, 1966, pp. 30-31.
 11. Voir à ce propos surtout l'œuvre d'Émile EGGER, *L'Hellénisme en France*, Paris, 1869, 2 vols.

des Grecs modernes on pourrait tracer des anneaux de liaison dans la chaîne qui les unissait à leurs ancêtres et faciliter ainsi la connaissance plus approfondie du monde antique. Parmi les premiers qui ont avancé de pareils arguments citons le voyageur français P. A. Guys avec son ouvrage *Voyage littéraire de la Grèce ou lettres sur les Grecs anciens et modernes ; avec un parallèle de leurs mœurs*, (Paris, 1783, 4 vols). Néanmoins, l'hellénisme qui avait déjà pris son grand essor et avait atteint son apogée vers la fin du XVIIIe siècle et les débuts du XIXe, commence maintenant à présenter petit à petit certains traits du philhellénisme. Ainsi, comme nous le verrons par la suite, le mouvement que nous appelons dans cette étude « philhellénisme » prend naissance dans cette période, s'accroît dans les premières décennies du XIXe siècle et s'affirme enfin ouvertement avec le déclenchement de la guerre de l'indépendance grecque de 1821.

L'un des facteurs décisifs dans le développement de ce mouvement fut aussi l'accroissement des relations grecques avec le monde occidental et la Russie orthodoxe, en dehors du contexte géographique de l'Empire ottoman. Le cours des choses, en ce domaine, fut inverse. Aux colonies déjà existantes, composées par les Grecs réfugiés lors des siècles passés, viennent s'en ajouter maintenant de nouvelles, en Europe occidentale, en Russie du Sud ou encore dans les Indes Lointaines. Motivés par le commerce et la marine marchande qui, dans l'empire turc, se trouvaient presque totalement entre leurs mains, des marchands grecs, quittant leur patrie, formèrent petit à petit des communautés dans plusieurs pays étrangers. Grâce à des conditions internationales favorables et à des privilèges qu'ils surent acquérir, ils commencèrent, surtout à partir du milieu du XVIIIe siècle, à prospérer et à constituer des groupes sociaux importants, éveillant souvent l'intérêt des divers gouvernements.

Nous n'insisterons pas ici pour exposer les multiples efforts fournis par une certaine partie de ces Grecs de la « diaspora » afin de rappeler les « Muses dans leur ancien berceau »¹². Imitant les tentatives similaires de prélats inspirés, qui avaient vécu aux XVIe et XVIIe siècles, entre autres le patriarche Jérémie II ou Cyrille Loucaris, ils ont voulu, en maintenant des contacts avec les courants intellectuels de l'époque, non seulement participer de tout leur zèle à cette culture, mais aussi en faire

12. Pour la participation des Grecs à la culture européenne et l'expansion de l'Aufklärung en Grèce, voir les essais de C. Th. DIMARAS, dans *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969. Voir aussi, pour l'apport décisif de ce mouvement à l'éveil de la conscience nationale en Grèce, la récente étude de Catherine KOUMARIANOU, « The Contribution of the Intelligentsia towards the Greek Independence Movement, 1798-1821 », in : *The Struggle for Greek Independence*, édité par R. Clogg, Macmillan 1973, pp. 67-86.

profiter les Grecs qui étaient sous le joug. S'il s'est trouvé des Grecs qui au début du XIXe siècle soutenaient que leurs compatriotes, les négociants avaient favorisé l'instruction « dans l'intérêt de leurs entreprises commerciales, plutôt que comme un moyen d'améliorer l'état de leur nation »¹³, il y eut cependant bien des personnes qui avaient bien compris que la régénération de leurs pays et son affranchissement du joug étranger dépendaient directement du degré de culture de son peuple. La comparaison entre l'anarchie et la tyrannie ottomane avec le bonheur et la sécurité des états bien gouvernés constituaient pour tous le critère du désir de changement.

Il fallait donc remédier à l'ignorance du peuple grec ; et c'est vers ce but que s'orienta toujours l'intelligentsia grecque, aidée dans son effort par une grande partie des marchands enrichis. Nous renvoyons, sur ce sujet, à l'excellent *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce* par Adamance Coray, qui, déjà en 1803, avait pris conscience de ce profond changement effectué dans la vie économique, sociale et intellectuelle des Grecs¹⁴.

Les jeunes gens quittaient donc leurs foyers et prenaient la route qui menait vers les universités européennes, afin de compléter l'instruction insuffisante qu'ils avaient acquise dans les écoles helléniques. N'ayant aucun point de contact culturel avec leurs suzerains turcs, ni en matière de langue, ni en matière de religion – rappelons ici le mépris des Turcs pour les Chrétiens et leur répugnance à apprendre les langues européennes – il était tout naturel qu'ils cherchassent à profiter de la culture occidentale. De cette manière ils subissaient l'influence des courants idéologiques et politiques de l'étranger et se rapprochaient ainsi – tout naturellement – des peuples européens sans que cela les séparât obligatoirement ou les différenciât profondément du peuple grec, au service duquel ils mettaient leurs nouvelles connaissances et expériences¹⁵. D'autre part, ce rapprochement des Grecs de la 'diaspora' avec les autres peuples a beaucoup contribué à atténuer l'idée qui prédominait jusqu'alors concernant le prétendu avilissement intellectuel et moral des descendants des anciens Hellènes. En même

13. Lettre de St. Canéllos, publiée par Karl IKEN dans son recueil *Leukothéa*, Leipzig 1825, p.158 et traduite en français, cf. *Bibliothèque Universelle des Sciences, Belles-Lettres, et Arts...*, t. 32, Onzième année, Littérature, Genève-Paris, 1826, p. 45.

14. Ce *Mémoire*, lu à la Société des Observateurs de l'homme, fut publié en 1803 et réimprimé par Coray lui-même en 1818, avec la même date 1803, cf. Ath. HADGIDÉMOS, « Le "Mémoire sur l'état actuel de la civilisation en Grèce" par A. Coray et ses deux premières éditions », *O Eranistis*, 3 (1965), pp. 89-96 (en grec). Une traduction allemande du *Mémoire* fut insérée par K. IKEN dans son *Hellenion*, de 1822, voir *Répertoire bibliographique*, no 241.

15. Voir C. KOUMARIANOU, *op. cit.*, p. 77.

temps on voit se dessiner un courant d'intérêt croissant pour leur sort. Cependant, les choses ne pouvaient pas changer si rapidement, d'un moment à l'autre, pas plus que les difficultés existantes, qui avaient été créées et cultivées pendant des siècles ne pouvaient être facilement neutralisées : n'oublions pas la déception exprimée par un grand nombre de philhellènes qui s'étaient précipités en Grèce, lors de l'insurrection de 1821. Signalons toutefois que les contacts des Grecs avec le monde extérieur avaient déjà créé un climat propice, et c'est justement à cause de cela que partout dans tous les endroits fréquentés par des Grecs, on remarquera une accentuation du sentiment philhellène pendant toute la période de la guerre d'indépendance, dû, non seulement à la motivation bien connue des tendances internationales, mais aussi aux relations personnelles et aux amitiés contractées et cultivées avec des Hellènes. Plusieurs exemples nous le prouvent. Ainsi, en Allemagne, les professeurs d'Université, admirateurs convaincus de l'ancienne Hellade, liés aussi d'amitié avec les étudiants d'origine grecque se manifestent aussitôt. Le professeur Krug, à Leipzig, dédie sa première brochure philhellénique, écrite dès mai 1821, à « Kumas, Manussis et Mauros »¹⁶. À Amsterdam et dans les Indes lointaines, les négociants grecs convainquent leurs amis d'offrir leur obole aux quêtes effectuées, tandis qu'en Russie les membres des colonies marchandes s'occupent des réfugiés qui avaient fui la vengeance turque. En Amérique du Nord, la seule présence des orphelins grecs, conduits de ville en ville, provoque spontanément des manifestations philhelléniques enthousiastes. Par ailleurs, Jean Maye, Grec de Marseille, a beaucoup contribué à la formation du Comité grec de la Nouvelle Orléans¹⁷. Inutile d'énumérer ici les activités similaires de Coray et de son entourage d'intellectuels à Paris, pas plus que celles des marchands Grecs de Chio qui résidaient en Angleterre.

Dans l'énumération des différents points de contact entre les Grecs et les pays étrangers, nous ne devons certainement pas omettre de citer les préoccupations de la politique extérieure de ces puissances envers l'empire ottoman. À la rivalité de la France et de l'Angleterre dans la Méditerranée orientale, déjà mentionnée, viennent s'ajouter plus tard les plans d'expansion russes vers le sud et les efforts des gouvernements européens pour entraver ou contrecarrer ces projets. Les Grecs, quoique ayant subi une période d'assujettissement prolongée, n'avaient jamais complètement perdu

16. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 87 et 88.

17. Il est intéressant de lire les sentiments de reconnaissance exprimés dans une note manuscrite adressée à Jean Maye pour les services qu'il avait rendus, par le représentant de la Nouvelle Orléans, A. Davezac, dans un exemplaire de son « Discours », cf. *Répertoire bibliographique*, no 523.

l'espoir d'une émancipation future. Les témoignages des lettrés, qui dès le XVI^e siècle, les rattachaient à la gloire de leurs ancêtres¹⁸, les croyances populaires qui circulaient en abondance sur le rétablissement – tôt ou tard – de la nation grecque¹⁹ et, de plus, les soulèvements répétés²⁰ mais localisés et d'une portée limitée, contre l'oppresseur turc, prouvent l'existence constante, mais peut-être à l'état latent, d'une aspiration à la libération.

Afin de ménager leurs intérêts politiques et d'atteindre leurs objectifs dans ces régions, les diverses puissances attisaient, chaque fois, les tendances d'affranchissement des Grecs et organisaient, à leurs dépens, contre les Turcs des révoltes, qui, toutefois n'ont jamais abouti à une heureuse issue pour le sort des Grecs. Ces contacts offrant à première vue des traits philhelléniques, se limitaient – en réalité – à servir les activités de la politique étrangère fluctuante, dont l'objectif entre-temps changeait²¹. Néanmoins, malgré la réalité des tentatives échouées, il faut signaler que le peuple grec était parvenu à obtenir certains privilèges qui ont concouru graduellement à le préparer à un essor décisif pour son destin. En effet, les traités signés à Carlowitz (1699) puis surtout, à Kütchuk-Kainardji (1774) et ensuite à Jassy (1792) sans donner

18. Cf. C. Th. DIMARAS, *op. cit.*, pp. 107-108.

19. Cf. N. G. POLITIS « Croyances populaires sur le rétablissement de la Nation hellénique », In : *la Revue de Grèce* I (I), Sept. 1918, pp. 151-170. Rappelons ici la tradition très répandue au sujet de « la race blonde » et le livre prophétique d'*Agathangélos* qui fixent le début du XIX^e siècle comme devant être l'époque de la défaite des Mahométans. Cf. Alexandre SOUTZO, *Histoire de la Révolution grecque*, Paris, 1829, p. 19 et l'article d'Alexis POLITIS, « Sur le seul exemplaire connu de l'*Agathangélos* », *O Eranistis* 7 (1969), pp. 175-192, (en grec), ainsi que les articles récents de R. CLOGG, « Aspects of the Mouvement of Greek Independence », In : *The Struggle for Greek Independence*, Macmillan 1973, pp. 21-23, et de C. MANGO, « The Phanariots and the Byzantine Tradition », *ibid.*, pp. 54-55. Il est intéressant de remarquer qu'un des premiers livres considéré convenable à être réimprimé à propos de la guerre d'indépendance de 1821 fut celui intitulé *Tableaux prophétiques prédisant la ruine de la monarchie Turque. Ouvrage imprimé en 1620 à Lyon*, voir *Répertoire bibliographique*, no 110.

20. Cf. Const. SATHAS, *La révolution de la nation grecque au cours du XVII^e siècle (1684-1775)*, Athènes 1865, (en grec), et le même dans le per. *Chryssallis*, t. 3 (1865), pp. 681-697 et 712-722 ; N. SVORONOS, *Histoire de la Grèce moderne*, 3^e éd. mise à jour, Paris PUF 1972, pp. 12-14 ; Ap. VAKALOPOULOS, *Histoire de l'hellénisme moderne. C. La Turcocratie, 1453-1669 ; Les Lutttes pour la croyance et la liberté*, Thessalonique, 1968 (en grec).

21. Les Grecs avaient bien compris la manière d'agir des différentes puissances et s'indignaient contre elles à cause de leur conduite inconséquente ; voir à propos ce qu'écrivait Coray en 1793 à son ami Chardon de la Rochette, dans *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette (1790-1796)...*, Paris 1877, pp. 89-91, et encore le texte d'une satire intitulée *Francanglorusse* qui circulait alors en manuscrit ; cf. « Anonyme. Francanglorusse », édité et commenté par C. Th. DIMARAS, *Anglohelléniki Epitheorissis*, 1948 (en grec) et du même, « Deux manuscrits inconnus du 'Francanglorusse' », *O Eranistis* 3 (1965), pp. I-II (en grec). Notons que des passages de ce texte avaient été publiés dans les notes de *Childe Harold* en 1812 et aussi dans les *Researches in Greece*, Londres 1814, p. 140-154 de William LEAKE.

de solutions de nature nationale au problème grec, avaient assuré des conditions favorables pour le commerce et la marine marchande de la nation grecque. Il en résulta comme nous l'avons déjà mentionné, la naissance, en dehors de l'Empire ottoman, de communautés grecques florissantes, qui jouèrent un rôle de premier rang dans la formation de la conscience nationale et dans la régénération du peuple grec.

D'autre part, une étude approfondie sur les causes du partage de l'Empire ottoman pourrait démontrer, pourquoi, quand et comment l'intérêt international commença vraiment à s'occuper de la question grecque. En effet, les multiples projets qui avaient été proposés dès l'apparition même des Ottomans en Europe, au XVe siècle, n'avaient pas pris en considération les problèmes des différentes nations qui habitaient la Turquie d'Europe²². Sans s'occuper des populations, les projets de partage se référant à la distribution des territoires, étaient dictés plutôt par les vues des souverains intéressés, ou par des plans souvent utopiques de personnes irresponsables. Voltaire lui-même, qui est considéré comme le premier « philhellène », envisageait de voir sur le trône de Constantinople l'impératrice de Russie, Catherine II. L'admiration de ce « philosophe » pour la culture antique, son attitude antiturque et ses arguments répétés dans sa correspondance avec l'impératrice ou le roi de Prusse Frédéric, pour stimuler leur amour-propre en faveur des « pauvres » Grecs lui valurent ce titre, qu'il mérite sans aucun doute²³.

La guerre gréco-turque de 1821 donna de nouveau lieu, dans le cadre du philhellénisme, à de nouvelles propositions au sujet du « grand malade ». Cependant, une fois de plus, cette question se heurta à la réserve des puissances qui étaient opposées au démembrement de l'empire turc.

22. Cf. T. G. DJUVARA, *Cent projets de partage de la Turquie, 1281-1913*, Paris 1914.

23. Cf. B. KNÖS, « Voltaire et la Grèce », *L'Hellénisme Contemporain* 9 (1955), pp. 18-19, et Costas KÉROFILAS, *Voltaire philhellène*, édité par le « Messenger d'Athènes », 1929, 29 p.

CHAPITRE II

LE CONTEXTE IMMÉDIAT

La révolution grecque, en 1821, fut la manifestation active finale d'une série de facteurs complexes résultant d'un processus historique qui avait abouti à une prise de conscience plus nette chez le peuple grec. Déjà pendant la dernière période de l'Empire byzantin, on peut relever certains éléments qui caractérisaient l'ensemble des Grecs et marquaient une différenciation évidente entre ces derniers et les autres groupes nationaux. On peut constater la même chose au cours des siècles de la « turcocratie », dans l'Empire Ottoman. La densité des phénomènes pendant le XVIII^e siècle et les débuts du XIX^e, entraîne enfin l'éveil national des Grecs, qui envisagent désormais avec plus d'ardeur que jamais, leur réhabilitation dans leurs droits à une existence politique²⁴.

Il a été souvent répété que l'Aufklärung et la Révolution française avaient contribué d'une manière décisive à l'éveil national des Grecs ; on pourrait cependant ajouter que la réaction internationale qui les suivit servit aussi à imprimer une vigoureuse impulsion à la prise de conscience nationale des différents peuples de l'Europe, les Grecs y compris ; le mouvement romantique et l'opposition à l'extension des

24. Nous renvoyons sur ce point à l'œuvre détaillée déjà mentionnée d'A. VAKALOPOULOS, *Histoire de l'hellénisme moderne*, Thessalonique, (1961-1974, 4 vol.) et surtout au vol. A. *Origines et formation* (1961, 2^e éd. 1974), (en grec), qui trace les éléments formant les traits caractéristiques de l'hellénisme moderne (dans le sens d'« ensemble des Grecs modernes ») depuis le XIII^e siècle – l'année 1264 de la croisade étant considérée, conventionnellement, comme en marquant le début. N'oublions pas qu'essentiellement l'empire Byzantin, à partir de 1261, est, en fait, restreint aux territoires helléniques. L'évolution du monde byzantin et sa transformation graduelle en monde néo-hellénique, dont – naturellement – l'apparition ne s'accomplit pas subitement, se développe dans la période entre le Xe et le XIII^e siècle. – Cf. aussi N. SVORONOS, *op.cit.*, pp. 5-39, et dans le domaine culturel l'œuvre synthétique de C. Th. DIMARAS, *Histoire de la littérature néo-hellénique des origines à nos jours*, Collection de l'Institut français d'Athènes, 1962, pp. 1-265.

forces militaires impériales de Napoléon, ont beaucoup développé le sentiment de la nationalité.

En effet, si le rationalisme des Lumières avait débouché sur la Révolution française, ses principes essentiels correspondaient à une civilisation plurinationale ou universaliste²⁵ qui se dressait contre les objectifs des nations. Il en a été de même en ce qui concerne les Grecs. Ce n'est pas cet aspect d'universalisme qui les a influencés et inspirés. Leur contact prolongé avec l'Aufklärung leur avait offert, comme nous l'avons déjà mentionné, des avantages de nature culturelle : les assimilant pour en tirer le plus grand profit possible dans la situation où ils se trouvaient, ils ont toujours tâché de répandre l'instruction dans des couches de plus en plus vastes du peuple grec. Cependant, la Révolution française, tout en proclamant les Droits de l'Homme, avait affirmé le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, se déclarant hostile à « toute idée de conquête territoriale et à toute atteinte à l'indépendance nationale des peuples »²⁶. C'est dans ce principe que les Grecs trouvèrent l'expression de leurs aspirations nationales.

À la fin du XVIIIe siècle, les Grecs, avaient vu en la personne de Bonaparte, le réalisateur des idées révolutionnaires libératrices. Vu son intérêt pour l'Orient et les multiples activités de ses agents dans ces régions, ils attendaient de lui leur prochain affranchissement, sous la protection du drapeau français. Rhigas²⁷, précurseur du mouvement libérateur dans les Balkans, comptait ardemment sur l'aide de la France. Esprit clairvoyant, conscient de la situation qui régnait dans la Turquie d'Europe : décomposition du pouvoir central dans le gouvernement turc et, par conséquent, abus accrus des autorités locales²⁸, manque de sentiment de sécurité parmi les Grecs mais aussi parmi les Turcs, accroissement de la force politique acquise par les Phanariotes dans les pays roumains – imbu en même temps des idées de la Révolution française, il fut le premier qui essaya d'organiser et de réaliser les idées qui avaient longtemps couvé ainsi que les projets qui avaient été nourris au cours du XVIIIe siècle parmi

25. J.-R. SURATTEAU, *L'idée nationale de la révolution à nos jours*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, p. 6.

26. *Ibid.*, p. 65

27. Sur la vie et les activités de Rhigas, cf. L. VRANOSSIS, *Rhigas Ferraios*, (Vassiki vivliothiki no 10), Athènes 1954, pp. 7-114 (en grec) et N. PANTAZOPOULOS, *Rhigas Velestinlis. L'idéologie politique de l'hellénisme précurseur de la guerre de l'indépendance*, Thessalonique, 1964, (en grec).

28. Cf. à ce propos Halil INALCIK, *The Ottoman Decline and its efforts upon the reaya*. Rapport International des études du Sud-Est Européen, Athènes 7-13 mai 1970, Athènes 1970.

les Grecs²⁹. Cependant, ses plans ne se limitaient pas seulement à la résurrection nationale des Grecs. Influencé d'une part par les Phanariotes, parmi lesquels il avait longtemps vécu, comme nous l'avons déjà mentionné, et imprégné d'autre part de l'esprit universaliste des Lumières, Rhigas avait formulé un programme politique et social plurinational. Certes l'élément grec, devait selon lui jouer un rôle principal dans l'organisation de cette fédération balkanique, à laquelle il rêvait tout comme jadis, dans l'Empire byzantin ou encore au temps d'Alexandre le Grand. Rien que le fait que Rhigas fit imprimer un portrait d'Alexandre est significatif en soi-même. Également, la carte géographique, pleine d'allusions à l'histoire grecque, qu'il dressa, en y renfermant toute la péninsule balkanique, prouve bien qu'il aspirait à la création d'un état fédératif qui devait embrasser toutes les nations vivant dans cette région, les Turcs y compris³⁰. La fédération devait être organisée sur des bases démocratiques ; sa future charte constitutionnelle, dressée elle aussi par Rhigas, était fortement inspirée de la Constitution française.

La mort prématurée de Rhigas, survenue en 1798, non seulement fit échouer ses plans, mais l'empêcha aussi d'assister à la route nouvelle que Bonaparte fit prendre à la France. Toutefois, la recherche n'a pas encore prouvé si Rhigas, parallèlement à ses projets susmentionnés, avait aussi procédé à l'organisation d'un soulèvement général par la force des armes, liant ainsi les deux tendances pour l'affranchissement de la Grèce du joug étranger qui pesait sur elle³¹. Notons seulement ici, entre parenthèses, que Rhigas, comme tous les intellectuels grecs de son temps, avait bien compris la force de propagande de l'imprimé. Parmi les textes qu'il traduisit et mit en circulation nous devons signaler l'œuvre de l'abbé Barthélémy, *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Ce livre traduit, en partie, en grec par Rhigas et ses compagnons, joua, comme nous pouvons le constater, un double rôle ; d'une part le succès qu'il remporta dès sa première parution en 1788 et ses rééditions successives, qui ne cessèrent de

29. N. PANTAZOPOULOS, *op. cit.*, pp. 13 et suiv.

30. Voir la carte de Rhigas, G. LAIOS, « Les cartes de Rhigas », *Deltion tis Istorikis kai Ethnologikis Eterias tis Ellados*, 14 (1960), pp. 231-284, 293-245.

31. Arnold TOUNBEE, *A Study in History. Abridgment (by D.C Somervell)*, Oxford, 1946, p. 132 note que « Between the outbreak of the French Revolution and the Greek War of Independence the Greeks were under the spell of two incompatible aspirations. They had not given up the Phanariot ambition of entering into the whole heritage of the Osmanlis and keeping the Ottoman Empire intact as a "going concern" under Greek management ; and at the same time they had conceived the ambition of establishing a sovereign independent national state of their own – a Greece which should be Greek as France was French. The incommensurability of these two aspirations was demonstrated conclusively in 1821 when the Greeks attempted to realise them both simultaneously ».

se renouveler pendant toute la période de la guerre d'indépendance grecque lui assurent une place prépondérante dans la littérature philhellénique française³². D'autre part, sa traduction grecque contribua à mieux faire connaître aux Grecs l'antiquité classique et à éveiller leur conscience nationale en stimulant leur amour-propre. L'œuvre commencée par Rhigas ne fut pas suspendue par la fin tragique de celui-ci. Au contraire, le processus, qui avait déjà été mis en branle, prit un nouveau cours et ne semblait plus devoir s'arrêter. Il aboutit, de toute évidence, à la résurrection nationale des Grecs. L'idée de libération avait mûri dans tous les esprits. Certes, on vit apparaître plusieurs tendances différentes, représentatives des groupes sociaux qui commençaient alors à prendre une forme plus concrète dans la collectivité hellénique. Chacun parlait de liberté, mais ce mot n'avait pas toujours le même sens dans toutes les bouches. Il y avait aussi des divergences d'opinion sur les moyens d'en arriver à cette fin, sur les méthodes pratiques à suivre et sur le choix du moment convenable pour agir. La majorité du peuple grec n'était pas du tout éloignée de croire que son affranchissement dépendait absolument de l'aide étrangère. Quoique souvent déçus par la politique intéressée des puissances chrétiennes, les Grecs n'étaient pas encore arrivés à avoir confiance en leurs propres forces. D'ailleurs, certains étrangers prévoyants, sentant leurs inquiétudes, continuaient à proposer l'exploitation des diverses agitations grecques en faveur de la politique de leurs pays³³.

32. M. BADOLLE dans son livre *l'Abbé J. J. Barthélemy et l'hellénisme en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle* Paris (c. 1926), jusqu'à 1821 signale 15 éditions de l'*Anacharsis*. Dans notre recensement, nous comptons, pour les années 1821 à 1833, 33 éditions complètes ou abrégées. À propos des éditions grecques de l'*Anacharsis*, cf. L. VRANOSSIS, *op. cit.*, pp. 50-51 et 331.

33. Ainsi William ETON dans la préface (p. VIII) de son œuvre *A Survey of the Turkish Empire*, Londres, 1798, signale déjà que « ... the expulsion of the Turks from Europe, and the re-establishment of the Greek empire, would be more advantageous to British than even to Russia itself ; that so far from being an usurpation, it is an act of justice ; and that, according to the laws of nations the Turks have not, by length the possession, acquired a right to the dominion of the countries they have conquered. The importance of the alliance of Russia appears every day more strongly... ». Soutenant une collaboration avec la Russie sur ce sujet, il conclut : « That the Greeks will emancipate themselves from the yoke of Turkey is equally certain. If this event take place by the assistance of the French, we shall certainly have an enemy in Greece ; if though the interposition of Russia, and with our concurrence, a friend ». D'autre part, par un rapport consulaire inédit, daté de 1808 et publié par Chryssis PÉLÉKIDÈS (« Courants idéologiques et spéculations politiques de l'Hellénisme pendant la période de la domination turque », Jannina 1974) (en grec) on voit que Fr. Pouqueville, tout attribuant les révoltes des chrétiens à l'instigation de la Russie – dont l'influence se répand chaque jour de plus en plus dans les provinces de la Turquie d'Europe – soumet le projet d'utiliser ces soulèvements au profit de la politique française. Et, spécialement au sujet des Grecs, il se demande « faut-il renoncer aux services qu'on en peut tirer ? faut-il les réduire à se jeter dans le sein de la Russie, et augmenter ainsi les moyens de cette grande puissance ? ».

C'est dans ce même cadre qu'on pourrait placer l'encouragement des Grecs à former des sociétés qui, sous prétexte de contribuer au développement culturel du peuple grec, s'occupaient essentiellement à préparer la Révolution nationale. La participation active de membres étrangers à ces institutions qui avaient un double objectif, laissait deviner – outre un certain sentiment philhellénique, l'intention des puissances protectrices. La France dans le cas de l'« Hellinoglosson Xénodocheion » fondé à Paris en 1809 et l'Angleterre dans celui de la « Société des Philomuses », fondée à Athènes en 1812, de contrôler les activités grecques et de les diriger au profit de leur propre politique en Orient. D'autre part, comme nous le verrons par la suite, la formation de la « Société des Philomuses » de Vienne, dont Capodistrias fut l'un des principaux promoteurs, servira – elle aussi – l'intérêt croissant de la politique russe dans ces mêmes régions.

Lord Byron fut l'un des premiers à indiquer aux Hellènes qu'ils devaient prendre seuls l'initiative de leur sort :

*Hereditary bondsmen! know ye not
Who would be free themselves must strike the blow?
By their right arms the conquest must be wrought?
Will Caul or Muscovite redress ye? no.
True, they may lay your proud despoilers low,
But not for you will Freedom's altars flame.
Shades of the Helots! triumph o'er your foe!
Greece! change thy lords, thy state is still the same;
Thy glorious day is o'er, but not thy years of shame³⁴.*

Byron publiait ces vers en 1812. Deux années plus tard, des marchands grecs formaient une société secrète, à l'instar de celles qui étaient si répandues dans tous les pays de l'Europe à l'époque. La « Philiki Hétairieia » (Société des Amis), fondée à Odessa en 1814, sans aucun déguisement d'ordre culturel, visait directement à l'organisation du soulèvement général des Grecs. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que son activité devait rester secrète, autant que possible. Ses fondateurs étaient de petits marchands errants³⁵ – n'oublions pas que les deux protagonistes du mouvement

34. *Childe Harold's Pilgrimage*, Canto II, p. lxxvi.

35. Sur les membres de l'Hétairie, leur statut social et les nombres statistiques représentant les divers groupes sociaux qui la composaient, voir l'article de Georges D. FRANGOS, « The Philiki Etairia : A

libérateur grec, Rhigas et Coray, avaient quitté leur patrie en qualité de marchands. S'étant mêlés, pendant leurs voyages, aux différentes sociétés secrètes ou loges maçonniques, les fondateurs de l'Hétaireia avaient connu de près le fonctionnement interne de ces organisations et ils ont essayé de l'imiter. Toutefois, si l'initiative de cette société était par sa nature, purement grecque, ses dirigeants ont cru nécessaire de faire croire à l'appui russe. Afin de proposer leur mouvement, de persuader les gens de la solidité de leurs intentions et de la possibilité de la réalisation de leurs plans, ils semblaient toujours insinuer qu'une grande puissance du Nord favorisait leurs projets. Si ces arguments servirent au recrutement d'un plus grand nombre de membres hétairistes, ils ont cependant fait beaucoup de tort plus tard, à la cause des Grecs, car les autres puissances ne virent, dans cette insurrection, que l'expression de la politique d'extension russe vers le Sud.

Compte tenu de toutes les difficultés auxquelles se heurtèrent les fondateurs de l'Hétaireia, pour sa formation et son fonctionnement, et si l'on note aussi les problèmes qui se présentaient pour la collaboration de ses membres, composés d'éléments hétéroclites, il faut avouer que – malgré tout – cette société secrète réussit en grande partie à mener à bonne fin son œuvre. Il s'agissait – pour elle – de fixer les buts à atteindre, de discipliner les hétairistes afin d'organiser et de diriger l'insurrection grecque. Si son rôle fut minimisé, même par les Grecs, après qu'eut éclaté la révolution de 1821, ce ne fut que pour protéger la légitimité de leur lutte contestée, surtout par l'Autriche.

Le mot « légitimité », fort employé pendant la période qui succéda à la chute de Napoléon, fut interprétée et exploitée différemment par les états et les peuples, au service – chaque fois – de leurs propres intérêts. Durant le Congrès de Vienne et dans les traités signés en 1814-1815 on voit que les participants opposaient continuellement le principe de « légitimité » au principe des nationalités. Les grands États, tout occupés à réparer les conséquences des désordres produits en Europe par la Révolution française et par les guerres napoléoniennes, et, de plus, n'estimant pas assez la force des nationalités, tentaient de tirer profit de ces bouleversements pour renforcer leur prestige³⁶. Dans le but de rétablir l'ordre, ils remirent en place – dans les petits états – les anciens souverains absolutistes, et ils essayèrent, par diverses combinaisons, d'assurer un véritable équilibre européen. D'autre part, tout en évoquant le principe

Premature National Coalition », in : «The Struggle for Greek Independance », *op. cit.*, pp. 87-103.

36. Cf. J. B. DUROSELLE, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Nouvelle Clio, PUF, 1970, pp. 84-85.

du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, les différentes nations révoquaient vainement en doute la légitimité, soutenue par les grandes puissances, et espéraient une solution à leur problème : les nations divisées en petits états cherchaient à rétablir leur unité, tandis que les peuples subjugués à des états multinationaux – tel l'empire Autrichien ou l'empire ottoman – aspiraient à leur rétablissement national, mais sans aucun résultat satisfaisant.

C'est dans le but de garantir la paix en Europe et de se protéger aussi contre une future menace provenant de nouveau de la France, que les Puissances décidèrent alors de former un système d'alliance, connu sous le nom de « Sainte Alliance ». En réalité il s'agissait, comme on le sait, de deux traités. Le premier, sous le nom de Sainte Alliance, fut conclu secrètement à Paris, le 26 septembre 1815, entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Produit du mysticisme chrétien pratiqué par le tsar Alexandre Ier, ce traité signé « au nom de la très sainte et indivisible Trinité » faisait reposer le gouvernement des états et le règlement de leurs relations mutuelles sur les principes du christianisme. Le ministre anglais Castlereagh refusa d'adhérer à une coalition si vaguement définie. Aussitôt, il prit l'initiative de la remplacer par la Quadruple Alliance, signée, elle aussi secrètement, le 20 novembre 1815, entre la Russie, la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre. Cette nouvelle alliance, contractée au début contre la France, visait essentiellement à s'opposer à tout mouvement pouvant diminuer les privilèges des souverains par l'introduction de régime libéraux ; elle se déclarait, de plus, hostile à l'émancipation et à l'indépendance des peuples asservis à des états étrangers³⁷.

Pour assurer ses fins, le traité du 20 novembre prévoyait la convocation périodique de conférences et de congrès – tels ceux d'Aix-la-Chapelle (1818), de Karlsbad (1819), de Vienne (1820), de Troppau (1820), de Laybach (1821), de Vérone (1822) – afin d'« examiner les mesures propres à maintenir la paix et à faire respecter les grands intérêts communs »³⁸. L'ensemble de ces traités et congrès constituèrent la base d'application de la politique de la Sainte Alliance, qui joua un rôle important pendant la première moitié du XIXe siècle, période critique pour l'éveil national des peuples asservis. Plus tard, en 1823, après une dernière intervention en Espagne,

37. Voir à ce propos Félix PONTEIL, *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848)*, nouvelle édition mise à jour, PUF 1968, Chapitre IV : « Quadruple Alliance et Sainte Alliance, le triomphe provisoire de la réaction (1815-1818) », pp. 63-77, et bibliographie pp. 63-64. Cf. aussi J. B. DUROSELLE, *op. cit.*, pp. 87-88.

38. DUROSELLE, *ibid.*

décidée par le congrès de Vérone, on voit s'élever entre les alliés des désaccords qui aboutirent, petit à petit, à l'affaiblissement de la force des principes conservateurs de la Sainte Alliance. Le revirement de Canning dans sa politique extérieure, surtout à propos de la Grèce, dès 1823, annonce déjà la rivalité anglo-russe qui dominera pendant tout le XIX^e siècle et qui influencera, profondément l'évolution des affaires grecques.

La formation du premier état grec, qui fut la « République des Sept Îles unies », instaurée par le traité russo-turc signé à Constantinople, le 27 mars à la suite des événements internationaux de l'époque, avait fait naître, chez les Grecs de grandes espérances sur leur avenir. Cependant, la fin de la guerre entre la Russie et la Turquie (1806-1812) et la chute de Napoléon diminuèrent considérablement les illusions grecques. La convocation du congrès de Vienne ralluma, une fois de plus, les espoirs des Grecs qui voyaient en la personne du tsar Alexandre I^{er} – surtout après le traité de Kütchuk-Kainardji (1774) – le protecteur naturel des peuples habitant la Turquie d'Europe. De plus, l'un des membres de la députation russe au congrès était d'origine ionienne : le comte Jean Capodistrias, qui jouissait alors de la faveur de l'empereur de Russie allait certainement soutenir, autant que sa situation délicate le permettrait, les intérêts grecs et essayer de trouver une solution au problème de la libération de ses compatriotes.

D'autres Grecs aussi se mobilisèrent à cette même fin. Le métropolite Ignatios, dans l'entourage immédiat du Tsar, dressa un mémorandum qui se référait aux conséquences du traité de Bucarest et à la condition lamentable des chrétiens asservis aux Turcs. En un moment où les puissances s'occupaient de la paix et du rétablissement de l'ordre légal dans l'Europe entière, il s'adressa au souverain russe pour lui demander sa protection et des bénéfices analogues pour les nations susmentionnées. Néanmoins Ignatios et ses compatriotes donnaient à l'expression « établissement de l'ordre légal » une signification différente de celle qui était conçue par les souverains européens. Ajoutons encore ici, la présence des délégués ioniens présidés par le comte Valsamakis et n'oublions pas, surtout, la grande colonie grecque de Vienne, ville qui était l'un des centres économiques et culturels les plus importants des nationaux grecs, qui ont sûrement tenté d'influencer les représentants internationaux en faveur de la cause hellénique³⁹.

39. C. M. WOODHOUSE, *Capodistria, The founder of Greek Independence*, Londres 1973, Chapitre 5 : « The Congress of Vienna 1814-1815 » et spécialement p. 113.

Toutefois, le congrès de Vienne n'ayant pas inclus au nombre des sujets à discuter l'Empire ottoman, puisqu'il n'avait pas participé aux guerres napoléoniennes et n'avait par conséquent pas été ébranlé par elles, ne s'occupa pas non plus du sort des nations qui le composaient. Metternich, d'ailleurs, ignorant intentionnellement l'existence des différents peuples à l'intérieur de cet Empire, considérait les Grecs comme faisant partie tout simplement des sujets du souverain légitime ottoman, du Sultan. Ainsi, à l'exception du problème des Îles Ioniennes pour lequel on proposa plusieurs solutions, qui aboutirent finalement à la résolution bien connue d'en faire un état libre et indépendant placé sous la protection de l'Angleterre (Paris 5 novembre 1815), le problème grec ne fut même pas considéré ou mentionné. Pour compenser cette position indifférente et plutôt négative des congressistes, Capodistrias essaya d'attirer leur attention par un autre moyen encouragé par les cercles intellectuels grecs de Vienne, et surtout par Anthime Gazis, il proposa la fondation d'une société culturelle ayant pour principal objectif de répandre l'instruction dans le peuple grec. Il soumit alors son projet au Tsar, tout en lui exposant les avantages qui pouvaient résulter d'une telle institution, et – éventuellement – servir l'influence russe dans sa politique orientale. Le Tsar offrit son appui à cette nouvelle « Société des Philomuses », à laquelle des personnalités distinguées – entre autres l'empereur d'Autriche – ont volontiers adhéré. Cela n'empêcha cependant pas Metternich de considérer qu'il avait à faire à une nouvelle société de conspirateurs, cette fois-ci patronnée par la Russie. Placée sous l'égide du métropolite Ignatios, elle ne pouvait qu'attiser les aspirations nationales grecques⁴⁰. En fait, il ne se trouvait pas loin de la réalité.

Si les Puissances croyaient avoir pris toutes les précautions nécessaires pour garantir la paix et l'équilibre en Europe, qui étaient certes conformes à leurs propres intérêts, elles se heurtèrent cependant au mécontentement des peuples dont les vœux étaient restés insatisfaits. La politique de la Sainte Alliance provoqua des réflexes violents. Il se déclencha alors une série d'agitations et de révoltes contre l'absolutisme et la répression, dont les principes avaient été clairement formulés pendant les discussions internationales entre grands États. Signalons encore, qu'après le Congrès de Vienne, l'Empire turc, qui avait été mis aussi sous la protection des Puissances,

40. C. M. WOODHOUSE, *op.cit.*, p. 118 ; Hélène KOUKKOU, *Capodistria et l'éducation, 1803-1822. A. La Société des Philomuses à Vienne*, Athènes, 1958, 230 p. (en grec). Sur Anthime Gazis et son désir de combiner en même temps avec la Société des Philomuses de Vienne, la fondation d'une Académie et d'un musée archéologique dans sa ville natale, Mileae de Thessalie, voir surtout KOUKKOU, *op. cit.*, p. 38 et suiv.

avait été accepté comme un état souverain légitime, conformément aux notions juridiques européennes en vigueur. De cette façon, les peuples qui composaient l'Empire turc étaient considérés – du point de vue légal – comme des sujets et par conséquent leurs soulèvements étaient jugés comme étant des insurrections politiques et non pas nationales. C'est donc dans ce climat défavorable aux mouvements révolutionnaires, qu'éclata, la guerre d'indépendance grecque de 1821. Elle donna lieu naturellement, à des manifestations dans des sens divers : d'une part l'attitude nettement hostile ou simplement réservée des États alliés, et d'autre part l'approbation enthousiaste des masses, approbation qui était aussi une façon d'exprimer leur prise de position contre la Sainte Alliance.

Nous ne nous proposons pas d'analyser, ici, tous les éléments qui furent considérés comme favorables par les protagonistes de la lutte grecque, et qui contribuèrent à les décider de se manifester dans les premiers mois de l'année 1821. Nous désirons seulement répéter que ce soulèvement général constituait l'aboutissement d'un processus déjà commencé depuis un certain temps et qui ne pouvait plus être arrêté. Il s'agissait une fois de plus, ainsi que cela a été observé dans toutes les révolutions du XIX^e siècle, d'une révolte organisée, préparée, et amenée à maturité par le début du progrès⁴¹. Si les Grecs, dans leurs premières proclamations, se sont servi pour arguments, à plusieurs reprises, de protestations contre la misère insupportable et abrutissante provenant du joug ottoman, ce n'était que pour éveiller la sympathie des étrangers envers leur lutte. Les Turcs, par le massacre du Patriarche et des autres dignitaires ecclésiastiques et civils à Constantinople, n'ont fait que renforcer et justifier les arguments grecs aux yeux des peuples, tant en Europe qu'en Amérique. Toutefois, dès le commencement, le mot d'ordre qui se trouvait sur les lèvres de tous ceux qui combattaient, soit par les armes, soit par la plume, était : « la liberté ou la mort ».

On constate, en outre, que – si la plupart des révoltes grecques précédentes avaient été provoquées par le désespoir et la misère souvent attisées par divers intérêts étrangers, l'insurrection de 1821 avait des traits caractéristiques différents ; d'abord elle fut « préparée » ; en second lieu, elle éclata juste au moment où les puissances, liées par la Sainte Alliance, n'étaient pas libres de soutenir ouvertement une insurrection,

41. Cf. J. D. DUROSELLE, *op. cit.*, p. 96. Voir aussi l'article mentionné (note 33) de Chrysis PÉLÉKIDÈS, où l'auteur cite des opinions similaires exprimées par Alexis de Toqueville : les révolutions ne s'effectuent pas au moment où une nation se trouve au dernier degré de sa décadence et de son oppression, mais au contraire, quand le progrès moral et matériel commence à s'accomplir par la cession de libertés du côté de l'opprimeur.

même profitable à leurs propres projets politiques, comme c'était par exemple le cas de la Russie.

Par contre, l'opinion publique ayant acquis une certaine liberté d'expression – tantôt plus affirmée, tantôt plus restreinte – a eu la possibilité de marquer d'une manière évidente et rigoureuse ses dispositions favorables à la guerre d'indépendance grecque. Ainsi, le philhellénisme, cultivé déjà par ses précurseurs littéraires, se manifeste par de multiples moyens, lors de l'explosion de cette guerre de liberté, et devient un mouvement universel. À l'admiration pour l'ancienne Hellade et pour ses principes de liberté, à l'intérêt croissant envers ses descendants, vient s'ajouter maintenant un enthousiasme beaucoup plus concret, provoqué par l'action : par la lutte généreuse entamée par ce même peuple qui – dès les temps les plus reculés – plaçait au premier rang des valeurs la liberté de la pensée et le respect dû à l'individu. Cette action alors prend des dimensions croissantes parmi les différents peuples opprimés ou dans certains groupes sociaux qui voient dans la lutte grecque l'expression de leurs propres problèmes. Le philhellénisme n'est donc plus seulement le prolongement de l'hellénisme, ni même la lutte de la Croix contre le Croissant, il représente aussi la protestation des individus contre les gouvernements à tendances conservatrices qui ont créé par ailleurs la Sainte Alliance. Ainsi s'explique aussi et se justifie la participation active d'un grand nombre d'individus appelés philhellènes. Les groupes opposés à l'esprit de la Sainte Alliance, souvent dissemblables par leurs idées politiques, leurs croyances religieuses, présentaient, selon les conditions prédominantes dans chaque pays, des tendances différenciées, en effet les partis politiques qui appartenaient à l'opposition ne constituaient pas toujours, et partout, un groupement d'éléments de nature homogène. Cela n'empêcha pas les membres de ces partis, tout en proclamant leur sympathie pour la liberté grecque, d'utiliser le mouvement philhellénique au profit de leur propre influence politique.

Il faut toutefois ajouter ici, que, si le classicisme, puisant dans les sources classiques gréco-latines, considérait d'un œil favorable la régénération grecque, c'est surtout le romantisme qui a joué un rôle décisif dans la propulsion du philhellénisme. L'éclosion du mouvement romantique dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique pendant les trois premières décennies du XIXe siècle, coïncide avec l'intérêt amical manifesté par les peuples envers le sort des Grecs qui s'efforçaient de se soustraire au joug ottoman. Comme nous le verrons par la suite, le romantisme trouva, dans le sort des Grecs asservis un grand nombre de concepts qui lui étaient chers et servaient même à le définir. Il devint ainsi, plus encore que le classicisme, le

véhicule efficace pour appuyer universellement les aspirations nationales du peuple hellène. La multitude des imprimés y relatifs nous le prouve.

Contrairement à ce qui s'est passé en 1821 au sujet de l'insurrection grecque, les efforts analogues des Serbes ne produisirent pas les mêmes effets sur l'opinion publique de l'Europe, ni de l'Amérique. La révolte serbe, commencée en 1804 et prolongée pendant plusieurs années – interrompue chaque fois par des traités non-respectés par la Turquie – n'a pas eu un tel retentissement parmi les étrangers. Certes, au commencement elle fut considérée comme une révolte de caractère local, événement habituel alors dans les provinces de l'empire ottoman. Mais sa durée prolongée, par des soulèvements répétés, l'insistance des insurgés à atteindre leur émancipation totale, et encore leur proche contact avec la France – n'oublions pas d'ailleurs la fondation éphémère des « Provinces Illyriennes » par Napoléon en 1809 – offraient aussi matière à exciter et à attirer l'attention internationale⁴². Cependant à l'exception des écrits sur les chansons populaires serbes, les publications consacrées aux pays serbes pendant cette période sont plutôt restreintes et proviennent presque exclusivement de l'intérêt politique de la France envers ces régions⁴³.

On doit donc constater qu'outre les idées diffusées par la Révolution française, c'est l'héritage classique qui a beaucoup contribué à la bienveillance avec laquelle fut accueillie la guerre d'indépendance grecque. Il faut prendre en considération le fait que les peuples, fatigués par les guerres napoléoniennes, n'avaient pas encore pris conscience de leur propre situation. C'est après que la Sainte Alliance eut formé sa politique qu'ils se rendirent clairement compte des projets futurs, qui dictés par le conservatisme, allaient leur être imposés. Alors ils réagirent : la guerre gréco-turque coïncide juste avec cette période de prise de position et c'est pourquoi elle fut tellement soutenue par l'opinion publique libérale. D'autre part, la gravité de cette entreprise fut vite comprise par les forces conservatrices. « Après la révolution d'Espagne, après les révoltes de Naples et du Piémont, l'insurrection de la Grèce est à coup sûr l'événement le plus important du moment actuel », écrira, en avril 1821, de Laybach à la *Gazette de France*, le publiciste français Achille de Jouffroy, qui suivait alors les

42. M. Th. LASCARIS, *Grecs et Serbes pendant leurs luttes libératrices, 1804-1830*, Athènes, 1936, pp. 9-10 (en grec). De même que les Grecs, les Serbes avaient envoyé au Congrès de Vienne des délégués qui souhaitaient trouver aussi en la personne de Capodistrias un soutien de leur cause, cf. C. M. WOODHOUSE, *op. cit.*, p. 113.

43. Voir la liste dressée par Miodrag IBROVAC, *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecques et serbes*, Paris 1966, p. 252, note 25.

délibérations du congrès⁴⁴. Et le chancelier autrichien Metternich, en disant « Prenez garde à cela, voilà le commencement d'une révolution immense »⁴⁵, essaya sur-le-champ de lui attribuer des liaisons étroites avec le mouvement des Carbonari et d'en ignorer le caractère national. Ce même Metternich parvint, au congrès de Vienne, à passer la révolte des Grecs sous silence, au congrès de Laybach et Vérone il s'arrangea pour écarter les discussions favorables et relatives, en qualifiant l'insurrection grecque de mouvement illégitime dirigé contre le sultan qui représentait l'ordre établi.

La lutte grecque ne consistait donc pas seulement dans les combats livrés contre l'opresseur ; elle avait à faire aussi avec la politique officielle des grands états. Ainsi, pour pouvoir revendiquer une place au nombre des peuples civilisés, les Grecs devaient se faire d'abord reconnaître comme état belligérant, ayant une administration organisée. Voilà pourquoi leurs premiers documents diplomatiques, les proclamations adressées dès le mois de mars 1821 aux états européens, émanaient d'administrations locales, portant des noms officiels tels que le « Sénat de Messénie » ou le « Directoire d'Achaïe ». Par la convocation de la première Assemblée Nationale à Épidaure (décembre 1821 – janvier 1822) par la rédaction de l'acte proclamant l'indépendance de la « nation grecque » et par la vote de la « Constitution provisoire de la Grèce », les combattants grecs créaient les conditions nécessaires pour réclamer leurs droits.

La république d'Haïti fut la première à reconnaître formellement l'indépendance de la Grèce (15 janvier 1822)⁴⁶, et le président des États-Unis, Monroe, se réfère favorablement à la lutte grecque dans son message annuel de décembre 1822. Ce ne fut qu'en mars 1823 que le ministre anglais des Affaires étrangères Georges Canning, esprit capable de prévoir l'évolution des affaires en Orient, reconnut la Turquie et la Grèce comme états belligérants, tout en déclarant que l'Angleterre comptait observer une stricte neutralité à l'égard des deux pays. Dès lors, la diplomatie internationale est obligée d'admettre qu'elle se trouve devant un fait accompli. Les puissances

44. Cité dans Édouard DRIAULT et Michel LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*. Tome 1er : *L'Insurrection et l'indépendance (1821-1830)*, par Édouard DRIAULT, Paris, 1925, p. 133. Notons ici qu'Achille de Jouffroy fut l'un des ennemis les plus acharnés de la lutte des Grecs pour leur indépendance ; il lui a consacré plusieurs articles, caractérisés par leurs idées conservatrices qui parurent dans la « *Gazette de France*, le journal le plus hostile à la cause des Grecs », voir J. DIMAKIS, *La Guerre grecque de l'indépendance grecque vue par la presse française*, Thessalonique, 1968, p. 143.

45. É. DRIAULT, *op. cit.*, p. 132.

46. Voir à ce sujet la réponse du président de la République d'Haïti. J. Boyer, daté du 15 janvier 1822, à la lettre-appel de Coray et du comité grec de Paris, publiés par P. M. KONTOGHIANNIS, « Lettres inédites de Coray », *Chiaka Chronika*, 5 (1923), pp. 143-147.

comprennent bien qu'elles ne peuvent plus ignorer ce sujet, à moins de perdre leur influence sur les combattants.

Les imprimés que nous étudierons par la suite permettent de constater l'impression favorable mais aussi – parfois – défavorable, produite par le soulèvement des Grecs chez les peuples étrangers. Dans leur majorité, ces écrits, surtout dans les premières années de la guerre gréco-turque, avancent des arguments en faveur de l'indépendance hellénique et font appel aux souverains pour qu'ils reconnaissent la légitimité de la lutte grecque.

DEUXIÈME PARTIE

LE PHILHELLÉNISME ET SON EXPRESSION DANS LES DIVERSES PUBLICATIONS

CHAPITRE III

APERÇU GÉNÉRAL DES IMPRIMÉS AU POINT DE VUE QUANTITATIF ET GÉOGRAPHIQUE

« Laissez les Grecs, s’amollir dans ces amusements frivoles leurs mains, si familiarisées avec le “papyrus”, trouveront le fer plus lourd, et nous les vaincrons toujours avec plus de facilité... » c’est ainsi que délibérèrent les chefs des Scythes, quand ils voulurent envahir Athènes. Alphonse Rabbe, rapportant cette légende dans son Introduction à l’œuvre de Maxime Raynaud, poursuit en ajoutant : « la politique et le bon sens de ces barbares s’étonneraient bien de ces idées de nos jours, où les livres paraissent plus dangereux que le fer et la flamme »⁴⁷. Au cours de cette même année 1824, la revue *Literary Gazette* note que « the French Ministry have re-imposed (by a royal decree) the censorship on the Press ; and the Journal both “ultras” and “libéraux”, already exhibit a very piebald appearance. Some of them even show so much white paper, that we should not wonder to see occasionally a blank sheet “published” as a Newspaper »⁴⁸.

De pareilles informations ou commentaires sur l’activité censoriale sont souvent rapportés dans la presse de l’époque. Dans la plupart des pays la force de l’imprimé était incontestable, et, – outre les journaux quotidiens – la censure s’étendait sur les livres

47. Maxime RAYBAUD, *Mémoires sur la Grèce...* Avec une Introduction historique, par Alph. RABBE, Paris, 1824, t. 1, p. 14.

48. *Literary Gazette*, 21 août 1824, p. 543. Au contraire les censeurs dans les états allemands imposaient aux journaux de ne pas laisser des espaces blancs comme témoignage de la censure faite aux textes, cf. H. WUTKE, *Die deutschen Zeitschriften und die Entstehung der Öffentlichen Meinung*, Leipzig 1875, p. III. Je remercie Melle Regina Quack de m’avoir mis au courant de cette étude.

« qui portent des titres suspects, ou qui contiennent des maximes dangereuses »⁴⁹. Il était donc fort naturel que des écrits, soutenant la guerre de libération des Grecs ou inspirés par elle, éveillent des soupçons et ne soient pas accueillis favorablement par les gouvernants. Mais si la situation politique dans chaque pays joua, en général, un rôle important sur la production philhellénique, nous devons certainement prendre aussi en considération d'autres éléments qui l'influencèrent. Outre la position réservée, et même opposée, des personnes aux tendances conservatrices, qui tenaient à assurer le maintien de l'ordre existant, il faut signaler conjointement un autre facteur décisif. C'est que le mouvement romantique que nous avons déjà mentionné comme principal véhicule servant à communiquer la pensée philhellénique, n'existait pas toujours dans toutes les littératures, à ce moment-là. Il ne se développa pas simultanément dans tous les pays, dans toutes les langues. – (La démarcation entre les diverses littératures doit être tracée par la différence entre les langues et non par les frontières politiques)⁵⁰.

Nous nous bornerons donc ici, à donner – indépendamment de la motivation qui conduisit à la production philhellénique imprimée – un aperçu général de cette production, du point de vue géographique et quantitatif, fondé sur la matière bibliographique qui a pu être assemblée. Ainsi, d'une part, le relevé de la répartition géographique, des écrits permettra de voir à première vue quels pays contribuèrent à cette production, ainsi que la primauté des villes qui se distinguèrent dans cette manifestation. D'autre part, la production quantitative de chaque pays sera présentée par les chiffres qui correspondent à la période étudiée, de 1821 à 1833, dans leur total et par année.

Nous nous empressons de noter que le matériel groupé dans notre *Répertoire bibliographique* est de nature assez varié et, par conséquent, dissemblable dans son total. Outre les livres, les brochures et les pamphlets, ou encore les tirés à part, nous avons fait entrer aussi, dans cet ouvrage, d'autres documents graphiques, tels que prospectus, programmes de théâtre, cartes géographiques et partitions musicales afin de présenter l'ensemble des manifestations sous une forme imprimée, à

49. *Journal Général de la littérature Étrangère*, 1823, p. 341. Le même Journal (*ibid.*) se réfère à des restrictions sur la liberté de la presse à Genève, à Berlin, en Finlande et au pays de Vaud, ou (p. 317) encore à Calcutta. À Leipzig, les censeurs étaient des professeurs d'Université qui exerçaient cette fonction sans sévérité. Ainsi ils laissaient passer plusieurs textes qui ailleurs auraient été défendus, cf. H. WUTKE, *ibid.* Pour le rôle de la censure dans les pays italiens, voir ci-dessous, chapitre V.

50. P. VAN TIEGHEM, *Le Romantisme dans la littérature européenne*, Paris, 1969, p. 114.

l'exception, seulement, des gravures ou lithographies qui avaient été mises en circulation isolément⁵¹.

Les chiffres indiqués doivent être considérés d'une manière approximative, car il est évident qu'un pareil recensement peut difficilement prétendre à être exhaustif, tout au moins dès sa première présentation. Nous pensons, toutefois, que les « Addenda » ne modifieront pas d'une manière essentielle les raisonnements puisés dans les données déjà enregistrées, pas plus dans l'ordre général, que par rapport aux analogies constatées entre les différents pays. Notons aussi que les chiffres, ici, ne suivent pas la numération du *Répertoire*. Ils ne représentent pas le nombre des volumes, mais celui des titres parus au cours de chaque année ; les rééditions et les traductions sont donc numérotées séparément⁵².

Ces données par titre, toutefois, tout en nous indiquant la fréquence de la production d'imprimés philhelléniques parus, ne nous donnent aucune idée de leur diffusion et de leur répercussion au sein du public. Ces imprimés répondaient-ils aux demandes des lecteurs, ou bien satisfaisaient-ils seulement au besoin de s'exprimer des auteurs, ou encore aux efforts de propagande des sociétés philhelléniques et autres organisations politiques ou philanthropiques ? Pour avoir réponse à cette question, il faudrait connaître les tirages et le nombre d'exemplaires de chacun. Nous ne sommes pas en position, dans cette étude, de donner des renseignements précis sur ce point. À titre d'exemple seulement, en parcourant le *Répertoire bibliographique*, nous pouvons trouver des informations éparses, y relatives. Ainsi, pour un certain nombre de livres il est noté qu'ils ont eu plus d'un tirage – ou même plusieurs rééditions – au cours de la même année. D'autre part, cependant, il existe des imprimés qui portent deux dates de publication différentes : une sur la page de titre et l'autre sur la couverture. Il s'agit, d'habitude, de livres restés en librairie que les éditeurs-libraires offrent une fois de plus au commerce après leur avoir mis une nouvelle couverture portant une date récente.

La répartition géographique des livres. Comme nous l'avons déjà mentionné, nous nous abstenons de donner des chiffres exacts en parlant des traits essentiels qui se

51. Sur le critère des titres inclus dans le *Répertoire bibliographique*, voir plus bas : Troisième partie. I. Introduction au *Répertoire bibliographique*.

52. De même, si un ouvrage est constitué de plusieurs volumes publiés dans des années successives, ce même titre prend un nouveau chiffre, pour chaque année (à une exception près, voir no 1004). Nous renvoyons de nouveau à l'« Introduction du *Répertoire bibliographique* », au sujet des sources que nous avons utilisées pour composer et compléter, autant que possible, notre recensement.

dégagent de l'étude des données statistiques. Ainsi, au point de vue géographique, nous constatons que la plupart des pays de l'Europe, la Russie y comprise, ont participé au courant philhellénique. Il faut cependant excepter – presque complètement – l'empire autrichien⁵³ et les nations qui dépendaient de l'empire ottoman et n'étaient – naturellement – pas libres de se manifester. À la liste des pays où des preuves d'intérêt favorables à la lutte des Grecs ont été relevées, ajoutons aussi les États Unis de l'Amérique du Nord ; une faible voix arrive aussi des Indes due manifestement aux efforts du comité philhellénique, organisé à l'instigation des communautés marchandes grecques du Bengale et de Calcutta⁵⁴.

Un relevé du nombre des villes qui ont fourni des imprimés reflète l'extension du courant philhellénique correspondant dans chaque pays. Même si le nombre des imprimés d'une ville est très limité, cela suffit pour déceler l'existence d'un mouvement y relatif, qui s'est manifesté dans cette région. D'ailleurs des études similaires sur le philhellénisme, fondées sur le matériel provenant de la presse quotidienne provinciale, nous le prouvent. Des références répétées, concernant l'insurrection grecque, relevées dans des journaux provinciaux nous donnent les mêmes indications. Ainsi, certaines villes, qui sont représentées, dans notre recensement, par un nombre très restreint – parfois même par un seul numéro d'imprimés, ont souvent fait preuve d'un vif intérêt philhellénique. Tel est, par exemple, le cas des villes de Toulouse, de Liège, d'Auxbourg, de Cincinnati et ainsi de suite⁵⁵.

Le tableau suivant groupe, par ordre alphabétique quant au nom des pays, le nombre des villes qui correspondaient à chaque nation et montre ainsi leur fréquence, telle qu'elle se présente dans notre *Répertoire bibliographique*.

53. Les Tschèques et surtout les Hongrois se sont proclamés en faveur des Grecs, sans toutefois pouvoir s'exprimer librement par écrit, (voir nos 951, 1876 et nos 194-195 et 37). « Un enthousiasme général régnait alors parmi les Hongrois pour la cause des Grecs », écrira plus tard la prince Nicolas Soutso, cf. « Mémoires du Prince Nicolas Soutso... », Vienne 1899, p. 54. Au sujet du philhellénisme des Hongrois, voir aussi ci-dessous p. 164. Quant à l'Autriche, sur les huit imprimés portant, dans notre recensement, comme lieu de publication la ville de Vienne, six constituent des cartes de l'empire ottoman. Une publication provient d'un Grec de la colonie de cette ville (voir no 79), et ajoutons encore une biographie d'Ali Pacha (voir no 376). Les numéros 1952-1955 et 2001-2002 se réfèrent à une réédition d'une publication allemande parus à Gratz en 1831-1832, après la fin de la Guerre de l'indépendance.

54. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 461, 2007.

55. Nous renvoyons aux études analogues, incluses dans la bibliographie des « Travaux relatifs au philhellénisme ».

TABLEAU I

Fréquence des villes ayant produit des imprimés philhelléniques

PAYS	NOMBRES DE VILLES
États allemands ⁵⁶	80
États italiens	13
États Unis d'Amérique	20
France	37
Grande Bretagne	16
Pays-Bas	13
Pologne	6
Russie	3
Suisse	17

L'étude quantitative nous aidera à interpréter ces données. Il faut, en effet, prendre en considération, outre les raisons déjà mentionnées, a) que tous les pays ne se trouvaient pas alors au même degré de progrès typographique : c'est à dire que le nombre de villes disposant d'établissement d'imprimerie différait proportionnellement de pays en pays, et b) que nous avons à envisager tantôt de grands états, ayant une capitale centrale qui prenait le pas sur les villes provinciales – telles la France et la Grande-Bretagne – et tantôt des nations divisées en petits états, d'où la multitude de villes, comme c'est le cas des états allemands ou italiens.

La répartition quantitative des livres. D'après le total des titres relevés dans notre recensement (au nombre de 2085), au cours de la période étudiée, allant de 1821 à 1833, c'est la France qui présente la fréquence la plus élevée sur l'échelle de la production philhellénique ; elle représente 47% de la production totale. Suivent les états allemands avec 21% et la Grande Bretagne avec 13,5% ; viennent ensuite la Suisse avec 5% les États Unis d'Amérique avec 4,5%. Les autres pays se situent beaucoup plus bas sur cette échelle : les États italiens représentent 2,5%, les Pays-Bas 2,3%, la Russie 2% et la Pologne 0,6%, les Pays Scandinaves 0,4% et l'Espagne également 0,4%. On peut difficilement se référer ici aux numéros isolés provenant d'autres pays. Quant aux imprimés émanant des imprimeries de la Grèce en guerre ou des Îles Ioniennes, on les compte au nombre des imprimés philhelléniques, car, n'étant pas écrits en langue grecque, ils s'adressent essentiellement aux lecteurs étrangers, dans le but d'attirer leur attention sur les affaires grecques.

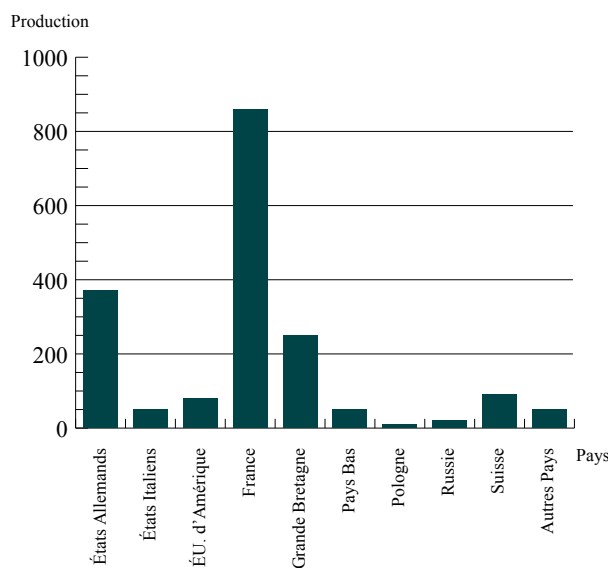
56. L'Autriche n'est pas comprise ici parmi les états allemands.

Le tableau suivant (no II) classe par diagramme à colonnes le nombre total des titres produits dans chaque pays et exprime l'échelle des données déjà citées. (Voir page suivante).

Nous traçons ici un tableau montrant l'ordre de priorité des premières villes dans chacun des pays dont la production dépasse, au total, cinquante imprimés. Ainsi, on peut remarquer tout de suite, d'une part la supériorité numérique importante des capitales dans les grands états (France, Grande Bretagne) sur les villes provinciales et, d'autre part, la répartition de la production quantitative dans les pays confédérés (États Unis d'Amérique, Suisse), ou encore dans les pays divisés en petits états (Allemagne, Italie)⁵⁷. Dans les deux derniers cas, on peut facilement distinguer ainsi quelles sont les villes qui ont pris l'initiative de soutenir la cause des Grecs.

TABLEAU II

Comparatif de la production globale par pays 1821-1833



57. Les Pays-Bas constituent, au cours de cette période, un cas spécial, car leur unité était de caractère éphémère. Quant à la priorité des villes d'Italie, la répartition présentée ici ne doit pas être tout à fait exacte, puisque au moins sept livres portent comme lieu de publication « Italia ». Il s'agit, comme nous le signalons par la suite, (voir ci-dessous, p. 132-133), d'une mesure de protection prise par les auteurs contre la censure policière.

TABLEAU III

Fréquence de la présence des premières villes de production philhellénique 1821-1833⁵⁸.

États allemands	États italiens	États Unis d'Amérique	France	Grande Bretagne	Pays-Bas	Suisse
Leipzig (92)	Venise (8)	N. York (30)	Paris (756)	Londres (222)	Bruxelles (23)	Zurich (28)
Berlin (28)	Milan (7)	Boston (11)	Marseille (15+)	Edimbourg (7+)	Amsterdam (5)	Genève (16)
Munich (27)	"Italia" (7)	Philadelphie (9)	Lyon (14+)	Cambridge (3+)	Rochefort (3)	Bale (14)
Stuttgart (15)	Florence (5)					
Hamburg (12)						

D'après le tableau no II, il appert que trois pays, essentiellement, ont eu, au cours de la période examinée ici, une production totale qui dépassait le nombre de cent imprimés. Ainsi le tableau suivant (no IV) groupera les écrits de l'Allemagne, de la France et de la Grande Bretagne par ordre chronologique et présentera la production annuelle de chacun de ces pays entre 1821 et 1833. Une autre colonne montrera la production annuelle de tous les autres pays ensemble.

Les conclusions qui dérivent de l'examen du Tableau no IV peuvent se résumer en quelques mots. D'abord, la production française commence – dès le premier moment –, à partir d'un degré placé dans l'échelle totale, beaucoup plus haut que celui des autres pays. Elles se maintient à ce degré, avec des variations insignifiantes, pendant les quatre premières années de la guerre d'indépendance grecque. En 1825, et surtout en 1826, elle arrive à l'apogée de son expression philhellénique : c'est l'année de la chute de Missolonghi. En 1827, les imprimés français se trouvent de nouveau au degré qu'ils présentaient lors des premières années, tout en gardant toujours la priorité sur les autres pays. En 1828, se produit encore une hausse importante, due évidemment aux conséquences de la bataille de Navarin. À partir de 1829, l'intérêt philhellénique décline, la guerre étant – pratiquement – terminée, les problèmes grecs commencent à se régler. Le protocole du 3 Février 1830, signé à Londres par les trois puissances, Angleterre, France et Russie, assurait l'indépendance d'une partie des territoires de la Grèce et créait l'État grec. Le but auquel aspiraient les Philhellènes était donc atteint. Les mêmes remarques quantitatives concernant les dernières an-

58. Quelques imprimés portent plus d'un lieu de publication. Le signe + indique qu'il existe encore d'autres imprimés correspondant aux villes, le nombre desquels a déjà été inclus dans celui des capitales.

nées – à partir de 1829 – s’appliquent aussi à la production de la Grande Bretagne et de l’Allemagne.

Quant aux imprimés allemands, ils se trouvent assez haut sur l’échelle, en 1821, et ils atteignent leur sommet en 1822. Suit une chute en flèche au cours des années 1823 et 1824. Elle dénote d’une part la déception éprouvée par les idéalistes allemands après leur contact avec les descendants « dégénérés » des anciens Hellènes et, d’autre part, l’influence efficace de la censure qui est énergiquement intervenue à ce sujet. Le désenchantement allemand se manifesta avec beaucoup de passion dans plusieurs écrits, également recensés dans notre *Répertoire*. La production des Allemands monte de nouveau, de 1826 à 1828, sans toutefois atteindre aux chiffres de 1822.

Enfin, on constate que la fréquence annuelle des imprimés anglais dénote une distribution plus régulière, sans grandes variations. Les nombres relevés ne présentent pas de grands écarts : ainsi, par exemple, pour la période qui se déroule entre 1821 et 1829, on relève un minimum de 12 imprimés en 1821 et un maximum de 35, en 1824, année, de la mort de lord Byron. Ces chiffres démontrent, en quelque sorte, l’absence d’un intérêt vraiment répandu au sein du peuple anglais. Si, nous prenons, de plus, en considération que certains écrits proviennent parfois des mêmes auteurs, ou constituent des rééditions successives – cela s’applique certes aussi aux autres pays – nous pouvons en déduire que le philhellénisme a sans doute inspiré les Anglais, mais en proportion moindre qu’en d’autres pays. Il n’était donc pas aussi répandu en Angleterre que dans les états allemands, où la censure joua un rôle actif, après les premières manifestations de l’opposition libérale en faveur des Grecs ; ou bien qu’en France, pays qui avait – lui aussi – des problèmes quant à la liberté de la presse.

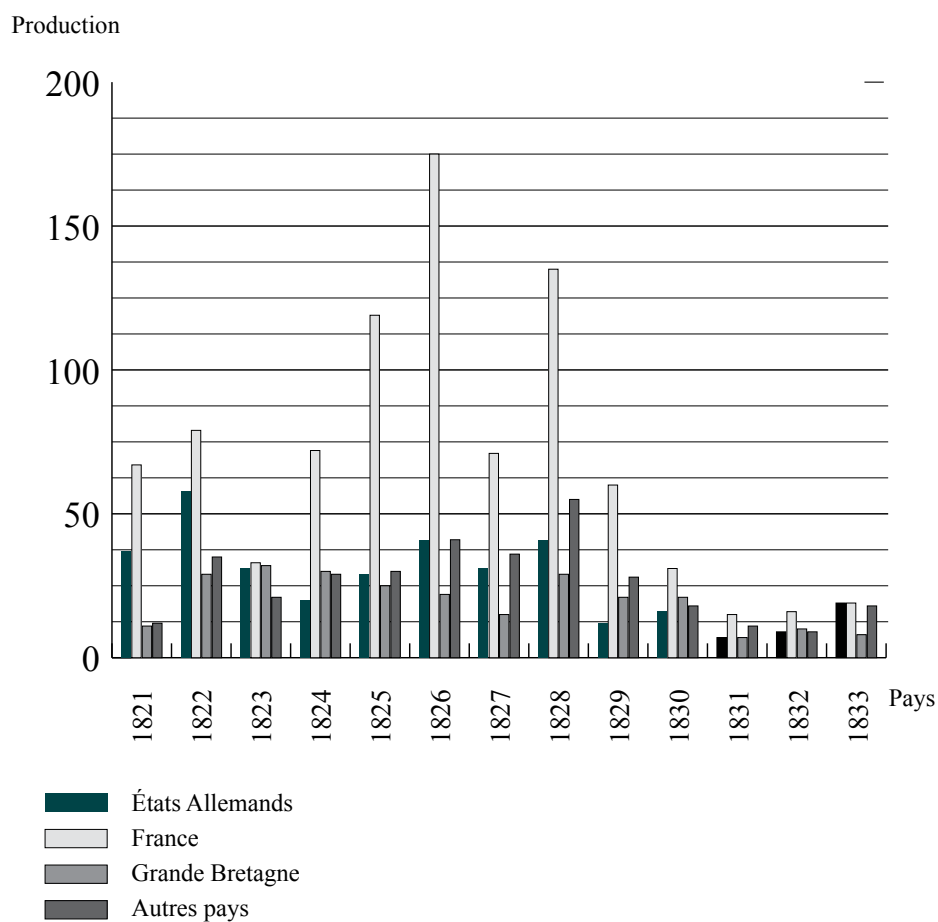
Pour finir, remarquons que la production philhellénique allemande et anglaise, même durant les années de croissance n’a jamais atteint celle de la France. Cette dernière a toujours conservé la priorité en cette matière.

À la suite de cet aperçu général, nous sommes amenés à aborder la production philhellénique des trois pays susmentionnés, dans un cadre commun. Le critère, ici, n’est pas d’ordre géographique : il est principalement fondé sur les données quantitatives qui, étant abondantes et de nature similaire, offrent la possibilité d’aboutir à des conclusions générales, de classer le matériel en catégories d’imprimés, et même en genres littéraires. Après cette étude, nous nous proposons de passer en revue la production limitée des autres pays. De cette façon, en faisant mention des diverses publications en particulier, nous tenterons de donner une image complète du rôle joué par l’imprimé philhellénique dans les autres peuples, en évitant, toutefois d’en

minimiser la contribution par suite d'une documentation insuffisante. Naturellement, cela est valable pour les pays qui présentent un certain nombre d'imprimés, tels que les États Unis d'Amérique, l'Italie, les Pays-Bas et la Suisse. Mais plus le nombre des imprimés diminue, plus la difficulté de représenter le mouvement philhellénique augmente.

TABLEAU IV.

Répartition quantitative Annuelle États allemands, France, Gr. Bretagne, Autres pays.



CHAPITRE IV

LA PRODUCTION PHILHELLÉNIQUE EN ALLEMAGNE, EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

Nous avons déjà parlé des précurseurs qui ont attiré l'attention générale sur la Grèce moderne⁵⁹ ; cependant, nous n'avons pas précisé le cas intermédiaire, à savoir les noms des auteurs qui, par leurs œuvres littéraires, inspirées du matériel offert par les précurseurs, ont donné la poussée décisive au mouvement philhellénique et notamment à la littérature philhellénique.

Néanmoins, même sans entrer dans les détails, il faut en tout cas mentionner, ne fut-ce qu'en passant, les écrivains principaux, dont les œuvres ont influencé de façon décisive l'opinion publique à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, en faveur des Grecs. Ainsi, en Allemagne, J. J. Heinse en situant son roman *Ardinghello et les îles heureuses* (1787) dans la Grèce moderne, fut le premier qui traita poétiquement le thème « de chasser les Turcs de ce pays au climat joyeux »⁶⁰. De même, la renaissance politique de la Grèce fut le sujet du roman lyrique de Fr. Hölderlin *Hypérion* (1797), et, dès lors cette renaissance devient une question actuelle, maintes fois discutée⁶¹. Parallèlement à ces noms, citons celui de Schiller et de son poème « Les Dieux de la Grèce »⁶², celui de Goethe avec son intérêt pour les poésies populaires grecques,

59. Voir Chapitre I, « Les Précurseurs ».

60. R. F. ARNOLD, « Der deutsche Philhellenismus », *Euphorion*, Zweites Ergänzungsheft, Bamberg, 1896, p. 92.

61. ARNOLD, *ibid.* La réédition de l'*Hypérion* en 1822 – quand Hölderlin avait déjà sombré dans la démence – doit sûrement se placer dans le cadre des imprimés philhelléniques, cf. HÖLDERLIN, *Hypérion ou l'Ermite de Grèce...*, traduction et présentation, de Philippe Jaccottet, Gallimard, 1973, p. 8.

62. ARNOLD, *op. cit.*, p. 90.

recueillies par Werner von Haxthausen⁶³ et celui de Kotzebue. Quoique le texte de ce dernier, « Les Ruines d'Athènes », écrit en 1812, ait été jugé médiocre, il a connu un grand succès grâce à la musique composée pour lui par Beethoven⁶⁴.

Parmi les nombreux écrivains français de cette période nous n'en citerons ici que deux qui ont, pourtant, contribué de la manière la plus efficace – sans toutefois y avoir visé de façon consciente – à éveiller et à propager l'intérêt philhellénique. D'une part, l'abbé Jean Jacques Barthélemy par son roman fictif, sous la forme d'une relation de pérégrination, intitulé *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788), réussit à gagner complètement l'intérêt du public : par des allusions historiques et des renseignements instructifs, l'auteur fit connaître de plus près l'antiquité classique. Le succès de l'*Anacharsis* fut immédiat ; ses rééditions et ses traductions en plusieurs langues étrangères tout en prouvant ce fait, témoignent aussi de la vaste influence que cette œuvre a eue sur ses contemporains⁶⁵. D'autre part, François René de Chateaubriand, en publiant, en 1811, son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, arriva aux mêmes résultats. « Je n'ai point fait un voyage pour l'écrire », notera-t-il dans la Préface de la première édition, « j'allais chercher des images, voilà tout ». Et Sainte Beuve en donnant les trois motifs du voyage de Chateaubriand, confirme que l'auteur « cherchait des images », « désirait visiter en croyant, les lieux Saints » et « voulait se faire aimer d'une beauté sensible à la gloire »⁶⁶. Nous ne relevons donc aucune disposition philhellénique dans cette œuvre : son auteur prétend même qu'elle « n'est pas destinée à voir le jour ». Mais la publication de l'*Itinéraire* créa un courant d'esprit favorable à la cause des Grecs modernes, car ce récit combinait la connaissance de l'antiquité classique à celle de la Grèce contemporaine. Bien qu'ayant voyagé lui-même, Chateaubriand voulut enrichir ses « mémoires de voyage » en consultant des ouvrages historiques ou des relations d'anciens voyageurs. L'*Itinéraire* prend un caractère purement philhellénique, plus tard, en 1826. Chateaubriand désirant alors participer davantage au mouvement philhellénique, lui ajoute une nouvelle préface y relative, ainsi que sa « Note sur la Grèce ». L'auteur constate que l'*Itinéraire* est

63. *Ibid.*, pp.106-107.

64. Cette pièce fut présentée lors de l'inauguration du nouveau théâtre royal, à Budapest, le 9 Février 1812. Il est cependant à noter qu'en 1822, après le début de l'insurrection grecque, lors d'une nouvelle représentation, la censure autrichienne imposa au texte des changements qui obligèrent aussi Beethoven à modifier sa composition musicale, *ibid.*, pp. 97-98.

65. Voir ci-dessus Chapitre II, note 32.

66. Cité par Émile MALAKIS *Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Édition critique en deux volumes avec un Avant-propos, une Bibliographie, des Notes etc. Baltimore, 1946, t. 1, p. 70.

devenu un « ouvrage de circonstance, une carte topographique du théâtre de cette guerre sacrée, sur laquelle tous les peuples ont aujourd'hui les yeux attachés »⁶⁷. Quant à sa « Note » publiée aussi dans cette édition, il explique que : « La Note présente la Grèce telle que des Barbares la font aujourd'hui ; l'Itinéraire la montre telle que d'autres Barbares l'avaient faite autrefois »⁶⁸. Cependant si Chateaubriand, par les éditions répétées de son *Itinéraire*⁶⁹, a contribué au développement du sentiment philhellénique avant l'insurrection grecque, ce fait ne constituait qu'une coïncidence heureuse, due plutôt à sa vogue littéraire qu'à ses idées politiques. Byron, l'un des principaux promoteurs de ce sentiment, dès la seconde décennie du XIXe siècle, reprochait à Chateaubriand, selon la comtesse Ciuccioli, d'être « un sceptique qui se faisait le champion du catholicisme, et un libéral qui se faisait le champion du royalisme de droit divin »⁷⁰.

Même ce poète anglais, tout en étant un libéral déclaré, ne peut pas encore être qualifié de philhellène conscient. Cependant, par ses poèmes – si pleins de la Grèce qu'il a connue de près – Byron éclipsa plusieurs autres poètes anglais qui avaient, jusqu'alors, chanté aussi cette terre hellénique⁷¹. Non seulement *Childe Harold's Pilgrimage* qui s'est vite répandu dans toute l'Europe, mais toutes ses œuvres poétiques ont eu une répercussion universelle. C'est que le byronisme, cette révolte de l'individu contre la société, de l'homme contre la vie, cet individualisme absolu, apparaissant juste au moment où l'état des esprits était prêt à le recevoir⁷², s'exprimait très souvent par des sujets puisés dans le Levant, dans la Grèce moderne. Si l'œuvre de Byron devint aussi un véhicule actif pour répandre l'intérêt que l'on portait, de plus en plus, à la cause grecque, son caractère original renfermait un point de contact de plus avec la lutte qui se préparait à se déclencher en 1821 et, en même temps, interprétait les inquiétudes d'une société naissante.

Le byronisme, tout en constituant un genre à lui-seul, se situait difficilement dans les courants littéraires du temps. Les critiques, ne parvenant pas à le classer parmi les œuvres classiques et ayant de la peine, à cette époque-là, à le ranger dans le mouve-

67. *Œuvres complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand, Pair de France, Membre de l'Académie française.* Tome VIII, Paris, 1826, p. VI.

68. *Ibid.*, p. XIII.

69. Voir à ce propos É. MALAKIS, *op. cit.*, pp. 67-68.

70. Cité dans Edmond ESTÈVE, *Byron et le romantisme français*, 2e édition, Paris, s.d., p. 22, note I.

71. Cf. T. SPENCER, *op. cit.*, pp. 247-287.

72. Voir E. ESTÈVE, *op. cit.*, p. 32.

ment romantique, ont préféré le qualifier de « genre frénétique »⁷³. C'est justement ce trait qui le relie plus étroitement à la lutte grecque. Car elle portait elle aussi, des germes de frénésie ; le désespoir du peuple grec, sa décision – loin de tout raisonnement logique – de se mesurer tout seul à une puissance supérieure à lui de beaucoup, sa ferme résolution de « Vaincre ou mourir » sont les traits caractéristiques de l'insurrection des Hellènes. Les quelques mots prononcés par Marco Botzaris, avant la bataille de Karpénissi – bataille où il perdit la vie – peuvent, croyons nous, prouver cette correspondance interne, cette frénésie vraiment existante : « Mes chers frères et compagnons d'armes ! Que ceux qui ont foi en Jésus Christ, dont l'étendard sacré flotte devant nous, se préparent à vaincre ou à mourir. Si nous comparons nos forces à celles des barbares, nous sommes assurément inférieurs en nombre, mais les mesures prises par moi vous permettent de penser que, s'il nous est impossible de nous opposer à toute l'armée des ennemis, nous sommes en état d'attaquer et de vaincre certains des éléments qui la composent. Nous voici maintenant cernés et il ne nous reste plus qu'à accomplir un coup décisif. C'est Dieu qui nous a conduits ici : la patrie et la postérité attendent de nous un grand exemple... Le coup est audacieux : je le sens, j'en suis fier. Que chacun de vous réfléchisse au danger et décide librement, car je ne veux, pour ce beau combat, que des hommes dignes d'y prendre part »⁷⁴.

Outre son œuvre poétique, Byron, ce poète inquiet, jamais satisfait, cherchant toujours de nouvelles émotions, contribua davantage à la cause grecque par le cours qu'il choisit de donner à sa propre existence. Il incarna ainsi le point de rencontre entre les expressions tant littéraire qu'active du mouvement philhellénique. Sa participation à la lutte hellénique – quoique son départ pour la Grèce ait été attribué à des événements fortuits du moment, dus à son état psychologique – son empressement à offrir son aide pécuniaire et, surtout, sa fin tragique, à Missolonghi, parmi les combattants, prouvent d'eux-mêmes la vérité de cette constatation. Les conséquences favorables, alors, en furent multiples. D'une part, les Grecs puisèrent un nouveau courage dans le fait de la présence, parmi eux, d'un personnage si important. En la personne de Byron, ils croyaient voir l'appui de la politique anglaise, dont ils avaient besoin. D'autre part, la mort, sur le sol hellénique, de ce poète qui appartenait non seulement à l'Angleterre, mais avait rayonné sur le monde cultivé en général, confirma qu'il existait un

73. *Ibid.*, pp. 103-104.

74. Cité d'après Wilhelm Müller dans l'œuvre de G. CAMINADE, *Les Chants des Grecs et le philhellénisme de Wilhelm Müller*, Paris 1913, p. 93.

problème grec aigu. Les gouvernements ne pouvaient plus faire semblant d'ignorer ce fait, ni d'en minimiser l'importance.

LES ÉCRIVAINS

Par l'intermédiaire de Byron, nous passons des écrivains « précurseurs » à ceux qui ont été directement motivés, par l'insurrection grecque de 1821 et incités à s'exprimer par écrit. Naturellement le grand nombre des auteurs qui apparaissent maintenant, dans les trois pays examinés ici, nous empêche : de les approcher de plus près et d'étudier leur production en détail. Certes, ces auteurs appartenaient à de groupes sociaux différents, à de professions diverses.

Tous les milieux – universitaires, littéraires et scientifiques, politiques et militaires, religieux et humanistes – ont donné des preuves de leur intérêt, favorable ou non, relativement au sort futur des Grecs, à l'issue de la guerre gréco-turque, qui était, en somme une lutte de libération nationale.

Toutefois, comme il n'est pas facile, parmi les centaines de ces noms recensés ici, de pouvoir tracer la motivation exacte de chaque individu – d'ailleurs les éléments qui la composent sont d'habitude variés, puisqu'il s'agit du facteur humain – nous croyons préférable dans cette vue d'ensemble, de nous abstenir d'une étude détaillée de caractère sociologique. Nous nous limiterons à avancer une observation générale : les écrivains susmentionnés peuvent être rangés en deux catégories principales, la ligne de démarcation entre elles n'étant pas toujours très nettement tracée : la même personne peut-être placée successivement dans les deux groupements.

Considérons d'abord les auteurs poussés par une impulsion spontanée à s'exprimer relativement à l'Insurrection grecque et, en second lieu, les écrivains « engagés » qui servent consciemment un objectif concret. Naturellement, il faut prendre en considération que dans cette seconde catégorie, le terme « engagé » couvre une grande échelle de différenciations. Il y a les personnes qui ont écrit, pressées par les organisations auxquelles elles appartenaient, à savoir, soit des partis politiques, soit des comités philanthropiques ou religieux. Ajoutons encore les cas individuels : les personnes isolées qui ont pris l'initiative d'exprimer leurs opinions, conformes à leurs croyances politiques ou religieuses ; ou encore d'autres, qui, comme nous l'avons déjà mentionné, subirent la pression de leurs amis grecs de la diaspora. Nous disposons de plusieurs témoignages sur la composition de brochures philhelléniques « sur commande ». Comptons aussi ici ceux qui ont pris part aux concours proclamés par les différentes

Académies. Quoiqu'ils appartiennent essentiellement à la première catégorie, ils se rangent également dans la seconde, du fait que leur motivation à écrire provenait d'un élément extérieur, en dehors d'eux-mêmes. Dans le même groupement, on peut classer les auteurs qui ont considéré les publications philhelléniques du point de vue commercial, soit en rééditant des œuvres antérieures ayant quelque rapport lointain avec la Grèce, s'en s'efforçant de composer une œuvre d'intérêt actuel.

En ce qui concerne les écrivains de la première catégorie, il est évident que les courants littéraires de l'époque ont beaucoup influencé leur production. Quoique la querelle des classiques et des romantiques, en France, se trouvât alors à son point culminant, elle n'a pas empêché les poètes et les prosateurs des deux partis de s'inspirer également de la lutte grecque. Petit à petit, cependant le romantisme gagne du terrain et – finalement – s'impose, surtout dans le camp du libéralisme français qui, au commencement, s'était montré réservé et même opposé à ce nouveau courant. En ce qui concerne le romantisme allemand, phénomène esthétique déjà imposé, dès la fin du XVIII^e siècle, son caractère variait en passant par diverses alternatives : il s'inspirait tantôt d'une attitude conservatrice, correspondant aux exigences des anciennes classes dirigeantes, tantôt du catholicisme, qui s'élevait contre les idées révolutionnaires françaises, et tantôt d'un nationalisme, provenant des luttes contre l'expansion napoléonienne et du rêve d'unité nationale largement répandue parmi les Allemands⁷⁵.

La passion pour la liberté, la tendance vers l'action et le progrès, l'être humain considéré dans tous ses aspects divers, son cadre de vie, la couleur locale, enfin la tradition populaire jouent un rôle important dans le développement du romantisme. Or tous ces concepts apparaissent aussi dans la guerre de liberté menée par les Grecs : Les romantiques adoptent alors cette lutte et la chantent de diverses manières.

Toutefois, parmi la douzaine de littératures qui pouvaient être considérées comme ayant été touchées plus ou moins profondément par ce mouvement⁷⁶, celles de langue allemande, française et anglaise se distinguent par le nombre de leur représentants, par la fécondité et par la valeur de leurs œuvres, qui ont beaucoup contribué au courant philhellénique. On pourrait, pourtant, émettre une certaine réserve sur cette dernière opinion en ce qui concerne l'Angleterre : si l'on met à part Byron et le

75. Cf. J. DROZ. *Le Romantisme allemand et l'État. Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne*, Paris, 1966, p. 18. Sur le romantisme allemand, voir aussi P. Van TIEGHEM, *op. cit.*, pp. 124-134.

76. Ce chiffre est avancé par P. Van TIEGHEM, *op. cit.*, p. 115

byronisme, qui devint un phénomène universel ayant des traits caractéristiques qui lui sont propres, on peut difficilement prétendre que ce fut le romantisme anglais qui propagea le philhellénisme dans ce pays. Ainsi, dans notre recensement, nous voyons qu'à part le poème lyrique *Hellas* de Shelley ou les *Evenings in Greece* de Thomas Moore, les livres de caractère purement littéraire s'occupent bien davantage de lord Byron, de son œuvre poétique et de sa mort à Missolonghi que de la lutte grecque par elle-même.

En dernier lieu, étant donné que le romantisme devint aussi l'expression de différentes tendances politiques et religieuses, il est fort difficile de distinguer quelles manifestations écrites sont dues à un sentiment purement philhellénique. Si de jeunes versificateurs – des élèves, des étudiants – se sont enthousiasmés pour la lutte grecque, nous ne sommes pas toujours en état de définir la motivation de chacun dans cette foule d'écrivains, qui comprend, à côté d'historiens, d'archéologues, d'hellénistes, de grammairiens, de voyageurs, de poètes et de prosateurs, un grand nombre d'hommes politiques, de prédicateurs, de journalistes, ou encore de missionnaires, de volontaires de la guerre grecque – idéologues ou opportunistes, militaires ou demi-soldes. Toutefois, ce qui doit nous intéresser le plus, c'est l'influence produite par leurs œuvres variées. Nous ne parlerons donc, pas, ici, séparément des auteurs ; dans le chapitre sur les « genres littéraires » nous nous référons aux imprimés qui ont eu une répercussion importante dans le public et ont agi de façon qui fut favorable à la cause des Grecs.

LES ŒUVRES

Dans le but de donner une image plus détaillée de l'imprimé philhellénique, nous nous proposons, dans cette section, de tracer, d'une manière générale, une classification des œuvres par genres littéraires et par espèce d'imprimé. En même temps, nous comparerons les données qui en résultent (très approximativement) dans chacun des trois pays examinés dans ce chapitre, afin de connaître les moyens utilisés par les écrivains pour transmettre leur pensée à leurs lecteurs. Cet examen facilitera, par la suite, la connaissance du public des lecteurs ; car chaque genre littéraire ou chaque œuvre isolée, s'adresse à quelqu'un : à un certain public, à un certain genre de personnes. « Tout écrivain », selon R. Escarpit, « au moment d'écrire, a un public présent à la conscience, ne serait-ce que lui-même »⁷⁷.

77. R. ESCARPIT, *Sociologie de la littérature*, Paris, PUF, 1968, p. 98.

Ainsi, pour servir les besoins de ce public, à ce moment donné, à savoir au cours de la période de la guerre d'indépendance grecque, les créateurs se sont efforcés de diffuser toute sorte de genres d'imprimés. L'ordre dans lequel se réalise notre approche des imprimés philhelléniques vise principalement le degré de leurs relations directes avec la guerre de l'indépendance ; le nombre des imprimés correspondants ne constituant pas un élément primaire dans cette analyse. Naturellement, il est entendu que les livres, dont le lien avec les événements en question n'est pas immédiatement perceptible, figurent au dernier degré de notre enquête ; il en est ainsi les manuels d'enseignement, des grammaires et des dictionnaires néohelléniques etc.

(A) Adresses – Appels – Souscriptions. Il s'agit de brochures ou de feuilles volantes ayant un rapport immédiat avec l'insurrection grecque. Tout en exposant la situation malheureuse des Grecs, les auteurs soit aux souverains en important leur faveur pour la cause soit aux peuples pour éveiller leur sympathie sur le même sujet. Par les Souscriptions, on demande une assistance pécuniaire afin de secourir les victimes de la guerre, afin d'aider les réfugiés grecs à rentrer dans leur pays, ou bien pour se procurer les moyens de financer des envois de munitions, de vivre et de médicaments aux combattants. Il est intéressant de remarquer ici, que les sociétés de caractère religieux, telle que la Société de la Morale Chrétienne de Paris, ou celle des Quakers en Angleterre – comme d'ailleurs aux États-Unis d'Amérique – ne voulant pas violer leurs principes humanitaires, refusaient de contribuer à l'aide militaire des combattants, et se limitaient seulement à la protection des victimes non-combattantes. En même temps leurs efforts se concentrèrent sur la propagation de l'instruction en Grèce, sujet qui occupa aussi vivement les différents missionnaires, principalement Anglais et Américains, qui circulaient alors dans le Levant.

Donc, outre les Adresses et les Appels composés par des Grecs en langue étrangère⁷⁸ au cours des années 1821 et 1822, d'autres écrits similaires, provenant de philhellènes avaient, au commencement, un caractère plutôt spontané. Cependant au cours les années qui suivirent, de telles brochures émanèrent, dans leur majorité, des sociétés qui furent entre-temps organisées et eurent une activité importante, relativement à la cause des Grecs. Mentionnons à titre d'exemple la feuille volante mise en circulation par le professeur allemand Wilhelm Traugott Krug, « An meine Mitbürger », par laquelle il demandait la fondation de comités d'assistance et une collecte

78. Les imprimés écrits par les Grecs en langue étrangère constituent le sujet d'une étude séparée que je suis en train de préparer.

de fonds destinés à venir en aide des Grecs⁷⁹, ou l'appel rédigé par le professeur Munichois Fr. Thiersch pour la formation d'une légion de philhellènes qui combattaient aux côtés des insurgés grecs⁸⁰. Citons aussi la *Souscription en faveur des Grecs* proposée par Ambroise Firmin Didot et l'*Adresse au peuple anglais* rédigée par le révérend T. S. Hughes – connu par la publication de son voyage dans la Grèce et l'Albanie en 1820 – à l'occasion des massacres de Chio (1822). C'est ici qu'il faut signaler aussi l'*Appel aux nations chrétiennes* que le comité grec de la Société de la Morale Chrétienne a chargé Benjamin Constant de rédiger en faveur des Grecs⁸¹. N'oublions pas non plus, l'*Appel en faveur de la cause sacrée des Grecs*, sorti de la plume de Chateaubriand.

Il est à remarquer que la ligne de démarcation entre les différentes classifications d'imprimés que nous avons choisie pour nous rapprocher d'eux n'est pas toujours très nette. Une Adresse en faveur des Grecs peut fort bien être qualifiée aussi de brochure politique. Ainsi, par exemple, si l'*Appel* de Chateaubriand, dans sa forme initiale, limitée, peut être compris dans cette catégorie, cet écrit dans la forme qu'il prit ensuite, où l'auteur développe ses arguments sur des notions d'ordre politique plus étendues, peut être considéré comme une brochure politique. Cela est également valable pour d'autres cas similaires.

(B) Brochures politiques et religieuses. Après la formation de la politique de la Sainte Alliance, la censure sur la presse se faisait sentir plus activement dans les pays européens. Ce fait obligea les personnes qui désiraient s'exprimer librement à trouver d'autres moyens pour dépasser cette difficulté. On voit alors paraître une abondante moisson de brochures et de pamphlets qui ne tombaient pas facilement sous le coup de la loi. Circulant tantôt sans nom d'auteur ou clandestinement, ces écrits diffusaient les idées libérales qui s'opposaient aux gouvernements institués.

Ainsi, dans la période qui suivit le déclenchement de la guerre d'indépendance hellénique, plusieurs écrivains ont mis en circulation un grand nombre de brochures politiques ou religieuses. Ils désiraient par ce moyen, soit manifester leur sympathie à la lutte grecque, soit, en usant de ce prétexte, exposer leurs propres opinions sur les sujets qui les préoccupaient.

79. J. IRMSCHER, « Der Philhellenismus in Preussen als Forschungsanliegen », t. à p. du *Sitzungsberichte der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst*. Jahrgang 1966, Nr. 2, p. 17.

80. *Ibid.*

81. Cf. *Journal de la Société de la Morale Chrétienne* 6 (1826), p. 5.

Toutefois, en Allemagne, les gouvernements des différents états se montrèrent – pour commencer – tolérants envers le philhellénisme littéraire. Le gouvernement prussien lui-même malgré le qualificatif de « victimes innocentes d’une illusion », décoché aux Grecs par les journaux officiels, défendait les droits grecs, comme cela ressort avec évidence des documents diplomatiques de Juillet 1821⁸². Néanmoins après la grande répercussion du sentiment philhellénique dans l’opinion publique allemande, et surtout en raison du rôle actif joué par les cercles universitaires, les gouvernements, sous la pression de l’Autriche, obligèrent les enthousiastes à se calmer. Il est vrai que le discours prononcé en 1821 par le professeur Krug, à l’occasion de Pâques, à la demande de ses étudiants grecs⁸³, a beaucoup remué les esprits. Or Krug ne fut pas le seul, en Allemagne, à soutenir ardemment la cause des Grecs. Un grand nombre de brochures traitant la situation de ce peuple du point de vue politique, religieux et militaire, ses relations avec la Turquie et l’Europe occidentale, sa descendance des anciens Hellènes, furent publiées en 1821 et 1822 et circulèrent largement. Dès la fin de 1821, le gouvernement autrichien, d’un commun accord avec celui de la Prusse, imposèrent aux gouvernements des petits états germaniques, visant en particulier les professeurs d’Université, de limiter leur activité, et même – quelque fois – de désavouer leurs manifestations antérieures. Le ton du professeur Krug dans un nouvel exposé, daté de 1822, concernant la situation des affaires grecques, semble avoir baissé.

Toutefois il essaie de répondre à tous ceux qui prétendent que « l’idée de liberté est sublime, mais elle constitue aussi une conception très dangereuse, pouvant donner lieu à toute sorte d’excès, d’abus et de déformations. Cette idée est doublement et triplement dangereuse dans ces temps-ci, où les ponts sont coupés, les esprits excités et où tous veulent commander »⁸⁴.

Parallèlement aux restrictions de la censure, les récits des philhellènes désillusionnés, comme nous le verrons par la suite, produisirent aussi les effets désirés par les dirigeants : l’intérêt philhellénique se limita considérablement en 1823, à la satisfaction des gouvernements intéressés.

82. P. KAROLIDIS, *Le Philhellénisme allemand*, Athènes, 1917, p. 12, (en grec).

83. Roxane D. ARGYROPOULO, « W. T. Krug et les Grecs. La traduction Grecque du *Griechenlands Wiedergeburt* », *O Eranistis* 10 (1973), p. 269 (en grec). La dédicace de Krug dans cette brochure porte, entre autres, le nom de D. Kumas, au lieu de C. (=Constantin) Kumas.

84. W. T. KRUG, *Neuester Stand der griechischen Sache...*, Leipzig 1822, p. 36. Cette brochure fut traduite en grec, en 1822, par Joseph, prêtre de la Chapelle grecque de Leipzig ; publiée dans cette ville elle fut dédiée par le traducteur « au savant Krug », cf. CHINIS-MEXAS, *Bibliographie Hellénique 1800-1863*, no 1355.

De même en France, ce sont les cercles universitaires qui furent émus d'abord par la lutte grecque. Le professeur de littérature grecque à Strasbourg, J. G. Schweighaeuser, dans son *Discours*, après avoir exposé les services que les Grecs avaient, depuis les siècles passés, rendus à la civilisation, se plaint des destructions produites par les Turcs sur cette terre classique. Ajoutons encore ici les brochures dont l'argumentation invoquait la crise actuelle dans l'empire ottoman – telle, celle de J. J. Paris – ou bien l'établissement des Turcs en Europe, qui était un sujet redevenu d'actualité. Parmi tous ces imprimés favorables à la cause grecque, signalons-en un qui exprime des opinions contraires. En traitant les Grecs de peuple qui s'était volontairement rendu tributaire des Turcs, le marquis de Salaberry soutient que l'insurrection d'Ypsilanti s'est soulevée contre l'autorité légitime de la Porte Ottomane : « ici la Croix est la révolte, le Croissant la légitimité »⁸⁵.

Nous ne comptons pas passer en revue toutes les brochures politiques et religieuses qui sont occupées des sujets susmentionnés ; nous nous référerons seulement à celles qui ont eu le plus de répercussion parmi les lecteurs. Ainsi s'agirait-il d'abord des écrits de D. de Pradt, dont plusieurs se présentent aussi sous forme de livres. Cet ancien archevêque de Malines qui a traité des problèmes internationaux dans plusieurs ouvrages, dédia aussi une grande partie de sa production à la Grèce. Ainsi, il essaya d'examiner la nature véritable de la révolution grecque et de tracer la position de la Grèce par rapport à l'Europe et à la situation politique internationale de son temps⁸⁶.

Venons-en aussi à la célèbre *Note sur la Grèce* de Chateaubriand. Nous avons déjà fait mention de ce texte dans la section des Appels⁸⁷, car, comme l'auteur lui-même le signale dans l'Avertissement, « ce n'est point un livre, pas même une brochure qu'on publie ; c'est une forme particulière, le prospectus d'une souscription... ». Rappelons ici que Chateaubriand, appartenant au gouvernement de Villèle, ne s'était jamais prononcé publiquement jusqu'alors en faveur de l'insurrection grecque. Ce n'est qu'après son renvoi du Ministère des Affaires Étrangères, en juin 1824, qu'il deviendra un ardent défenseur de la cause grecque. Il signe alors sa *Note* comme

85. *Essais sur la Valachie et la Moldavie, théâtre de l'insurrection dite Ypsilanti*. Par M. le comte DE SALABERRY, Membre de la Chambre des Députés Paris, Juin 1821, p. 48.

86. Cf. le *Répertoire bibliographique* au sujet des œuvres sur la Grèce de D. de Pradt et sur leurs traductions répétées.

87. La *Note* de Chateaubriand circula dans sa première forme aussi sous le titre : *Appel en faveur de la cause des Grecs*, cf. *Répertoire bibliographique*, no 685. É. MALAKIS ne le cite pas dans la liste des premières éditions de la *Note*, cf. *op. cit.*, p. 7.

« membre de la Société en faveur des Grecs », à laquelle prend une part active pour la réussite des buts philhelléniques et humanitaires de la société. Sa personnalité imposante, tant comme homme politique, que comme écrivain contribua dès lors d'une manière décisive au renforcement du sentiment philhellénique. La *Note* rééditée plusieurs fois, « augmentée, revue et corrigée », devint une des brochures le plus avidement lues dans toute l'Europe. De multiples traductions en parurent ; les Grecs s'empressèrent aussi de la traduire dans leur langue, dès 1825, afin de remonter le moral des combattants.

Mentionnons encore ici les brochures dues aux collaborateurs de la *Revue Encyclopédique* (J. Say, J. Ch. L. Sismondi, M. A. Jullien) ou celle de Ch. Lacretelle qui exposent les considérations de leurs auteurs sur les affaires grecques. D'ailleurs, plusieurs fois, certaines brochures visaient à en réfuter d'autres quand il y avait une différence d'opinion entre leurs auteurs respectifs. Signalons toutefois, que tandis que ce genre d'imprimé décline essentiellement en Allemagne après 1823, en France il se poursuit pendant toute la période de la guerre gréco-turque⁸⁸.

Quant à l'Angleterre, quoique la brochure fut dans ce pays l'imprimé le plus répandu de la production écrite, la première année de l'insurrection n'est représentée par presque aucun écrit de ce genre. Des trois unités incluses dans notre recensement, les deux émanent de l'initiative des Grecs habitant le pays⁸⁹. Les efforts correspondants du professeur Lemprière pour fonder un comité philhellénique et pour collecter des fonds en faveur de la lutte grecque ne trouvèrent qu'un retentissement extrêmement limité auprès du public anglais⁹⁰. Mais dès 1822, après que les nouvelles des massacres de Chio furent parvenues en Grande Bretagne, les libéraux anglais ainsi que

88. À ces brochures ajoutons aussi celles provenant des Francs-maçons, qui se sont occupés également de la cause des Grecs. Leur contribution d'ailleurs dans les « Comptes des recettes et dépenses de l'année 1825 » (cf. *Documents relatifs...*, 2 1826, p.85) remonte à la somme de 7.927 fr.

89. Nous avons déjà démontré que l'une fut composée par un Grec, cf. L. DROULIA, « La notice sur l'état actuel de la Turquie, 1821, œuvre anonyme de Const. Polychroniadès », *O Eranistis* 8 (1970), pp. 324-328 (en grec). En ce qui concerne la brochure anglaise, *The Cause of Greece, the Cause of Europe* traduite de l'allemand (*Die Sache der Griechen, die Sache Europas*, Leipzig 1821), nous avons avancé la supposition que c'était probablement Pierre Hepitès, l'agent révolutionnaire d'Alexandre Ypsilanti qui a peut être porté avec lui cette brochure allemande dans le but de la faire traduire en anglais par le cercle grec et philhellénique de Londres.

90. « Les Anglais, eux-mêmes, les Anglais, qui par leurs vaisseaux, touchent à tout l'univers, se sont à peine aperçus de ce combat à mort... Ils repoussent les livres qui les instruiraient du sort de la Grèce ; il ne lisent point dans les journaux les paragraphes qui se rapportent à cette guerre d'extermination », écrira plus tard J. L. S. de Sismondi, cf. *Revue Encyclopédique* 26 (1825), p. 384. Sur le philhellénisme anglais, voir Virginia PENN, « Philhellenism in England », *Slavonic Review* 14 (1936), pp. 363-371 et 647-660.

les humanitaires (Société des Amis), s'efforcent d'exercer une certaine pression sur la politique du gouvernement anglais. C'est alors qu'un bon nombre de brochures traitant de ce sujet furent mises en circulation : la *Lettre* de lord Erskine adressée au Premier Ministre fut plusieurs fois réimprimée et augmentée dans ses rééditions successives ; il en fut de même des écrits du savant helléniste Edmund Henry Barker, un des philhellènes les plus ardents et les plus actifs. Ses écrits imprimés, ainsi que sa correspondance inédite, donnent une image complète de sa participation chaleureuse au mouvement philhellénique de son pays⁹¹. Barker se trouvait en communication fréquente avec les révérends T. S. Hughes et Robert Chatfield, qu'il encourageait continuellement à composer des écrits philhelléniques.

Les massacres des Turcs à Tripolitza, événement qui fut très discuté en Angleterre, trouvèrent dans la brochure *The Greeks at Tripolitza* un apologiste des atrocités grecques. Toutefois, comme cet écrit circula anonymement, nous ne sommes pas en état de savoir s'il dérive d'un écrivain anglais ou plutôt d'un des Grecs de la colonie marchande qui était déjà existante à Londres, cela est d'autant plus probable du fait que le texte grec est imprimé en regard du texte anglais. Ajoutons dans cette liste les *Thoughts on the Greek Revolution* de Charles Brinsley Sheridan, qui a voulu donner, selon ses opinions personnelles, un exposé impartial sur la situation qui existait alors en Grèce⁹². Le résultat en fut d'attirer sur lui la désapprobation des philhellènes anglais qui ne trouvèrent pas à son œuvre un caractère vraiment philhellénique.

Cependant, dès les premiers mois de 1823, après la fondation du Comité grec de Londres, nous constatons une augmentation des imprimés y relatifs, provenant surtout des représentants envoyés en Grèce par le Comité, pour mieux connaître les vraies conditions de vie des Grecs. Signalons encore ici les résolutions prises par le Comité au cours de la séance du 25 avril 1823 : « Resolved that a literary Sub-committee be appointed to watch over the statements of the public prints ; to prepare such articles as may be likely to advance the cause and to answer any remarks as may be inquisitorial to it... »⁹³. Ainsi nous nous rendons bien compte que les rapports d'Ed. Blaquiere et,

91. Je prépare actuellement une étude sur l'activité philhellénique d'Edmund H. Barker.

92. Le premier tirage de cette brochure circula sous le nom de son père Robert Sheridan, célèbre orateur et auteur dramatique afin « de recevoir plus d'attention de la part du public », selon A. INDIANOS, « Les traductions anglaises de l'Hymne de Solomos », *Kypriaka Grammata*, 4 (1939), p. 227.

93. Bibliothèque Nationale de Grèce, Département des Manuscrits, Greek Committee Papers, K3 I (document inédit).

plus tard, ses livres, ainsi que ceux du colonel Leicester Stanhope furent provoqués par ce Comité.

(C) Relations de voyages – Mémoires – Ouvrages historiques sur la Grèce – Biographies. Nous réunissons ici ces genres littéraires dans un même groupement car la démarcation, à cette époque-là, entre les relations de voyage remplies d'informations historiques et biographiques sur la Grèce et ses personnages principaux ne se distinguait pas très nettement des tentatives pour composer des œuvres d'un caractère purement historique sur la Grèce moderne. De même, nous incluons ici les biographies des personnages qui se sont distingués pendant cette période et ont provoqué l'admiration internationale, tels sont par exemple Marko Botzaris, Constantin Canaris, Madon Mavrogéni ou encore Ali Pacha de Janina et d'autres. Nous excluons de cette revue, les ouvrages concernant seulement l'histoire de la Grèce ancienne ainsi que les rééditions de relations de voyages antérieures. Ces livres tout en ayant certainement une place dans la littérature philhellénique de cette période, se situent – essentiellement – au deuxième rang de l'intérêt immédiat. D'ailleurs la publication de plusieurs de ces livres est fondée sur un critère purement commercial. Toutefois, mentionnons une fois de plus le voyage fictif d'*Anacharsis* par J. J. Barthélémy, ainsi que celui d'*Anténor* du baron de Lantier qui ont eu des rééditions successives dépassant en nombre – dans le cas de l'*Anacharsis* – celles de tout autre livre sur la Grèce ancienne.

La majorité des relations de voyages de la période examinée ici est due – à l'exception des personnes qui avaient des intérêts d'ordre uniquement archéologique – aux mémoires des divers volontaires philhellènes qui ont accouru en Grèce, soit de leur propre initiative, soit comme envoyés spéciaux des comités philhelléniques de l'Europe occidentale. Beaucoup d'entre eux ont tenu des notes ou des journaux et ont décidé, à leur retour, pour des raisons diverses, de publier leurs impressions sur cette expérience vraiment nouvelle, mais exténuante et souvent décourageante.

Nous avons donc deux sortes d'écrits : ceux émanant des envoyés, qui furent composés plutôt à l'instigation des sociétés organisées dans le but d'éclairer le public sur la réalité grecque. Dans une autre catégorie nous pourrions placer les écrits des individus qui voulaient exprimer leurs propres impressions : soit leur déception de ce voyage idéalisé – c'est le cas de la plupart des premiers volontaires allemands⁹⁴ –,

94. William St. CLAIR, *That Greece may still be free. The Philhellenes in the War of Independence*, London, 1972, pp. 373-374. Pour tout ce chapitre sur les œuvres, cf. W. St. CLAIR, *op. cit.*, chapitre 5 : « The Cause

soit leur enthousiasme pour le peuple grec et sa lutte inégale contre son dominateur. Tous, en tout cas, désirent informer le public européen des événements qui se passent dans ce petit pays du Levant⁹⁵.

L'anglais William Gell pourtant, utilisant des notes qu'il avait prises lors d'un voyage précédent en Morée, a été mené à composer sa narration intitulée *Narrative of a Journey in the Morea* (1823) à la suite de la révolution qui avait éclaté. Toutefois s'il donne un récit détaillé, sa disposition envers les Grecs n'est pas toujours favorable ; en parlant des événements de Tripolitza, il note que « while mercy is unnown to the Greeks, they may change masters, but they can never be free »⁹⁶. Sa relation fut mal accueillie par les philhellènes anglais, qui auraient préféré, à ce moment-là, son silence complet, à un livre critiquant sévèrement les Grecs combattants.

Plusieurs relations proviennent aussi de personnes qui avaient accompagné lord Byron dans son voyage en Grèce. Elles décrivent en détail chaque moment vécu par Byron dans ce pays et veulent rapporter chaque parole qu'il prononça. Certes, les circonstances de sa mort sont longuement relatées, souvent nous y trouvons jointes l'oraison funèbre prononcée par Spiridion Tricoupis ainsi que les pièces officielles rédigées à l'occasion de la mort du poète⁹⁷.

La relation de voyage qui dépassa, toutes les autres en intérêt fut celle que publia F. C. H. L. Pouqueville en 1820-21 (rééditée en 1826) d'après le matériel ramassé pendant son long séjour en Grèce. D'abord en sa qualité de prisonnier de 1798 à 1801, ensuite en qualité de consul-général de France auprès de la cour d'Ali Pacha de Janina, et – plus tard – comme consul de France à Patras, en Morée, Pouqueville était bien au courant des affaires grecques. Nous avons déjà mentionné ses opinions sur le moyen d'exploiter les agitations des Grecs au début du XIXe siècle au profit de la politique française⁹⁸. Il fut alors l'un des premiers à s'occuper de composer une histoire systématique de la révolution grecque, qu'il considérait à juste titre comme

of Greece, the Cause of Europe », pp. 51-65.

95. Une étude psychologique sur la motivation des auteurs à entreprendre ces voyages serait particulièrement utile. Elle envisagerait, bien entendu, les résultats qu'ils espéraient de ces déplacements. Ces deux cycles d'intérêt nous permettraient d'interpréter leurs points de vue émis dans leurs œuvres.

96. W. GELL, *op. cit.*, pp. 212-213.

97. Telles par exemple, les relations de Pietro Camba, de Fletcher, du Marquis de Salvo, de William Parry, de Blaquiere (*Narrative of a Second Visit to Greece...*). Sur Byron voir encore les ouvrages de Th. Medwin et de Louise Swanton-Belloc. (Cf. les titres de toutes les œuvres susmentionnées dans le *Répertoire bibliographique*).

98. Voir ci-dessus, note 33.

l'aboutissement d'un processus déjà commencé au XVIII^e siècle. Son *Voyage* de même que son *Histoire de la régénération de la Grèce*, parus en 1824, constituèrent les principales sources d'information, tant pour le public, que pour les autres écrivains qui composaient ces ouvrages sur la Grèce, sans l'avoir visitée⁹⁹. Les événements relatés et les descriptions fournies par Pouqueville, tout en inspirant la littérature d'imagination, furent souvent contestés par d'autres témoins oculaires qui connaissaient de près la Grèce. Toutefois ses œuvres volumineuses rééditées et traduites en plusieurs langues, sont parmi les plus importantes de celles qui furent écrites au sujet de la Grèce révoltée.

Mentionnons encore les compositions historiques sur la révolution grecque de C. D. Raffenel et de Maxime Raybaud¹⁰⁰. Cette dernière est précédée d'une « Introduction » par Alphonse Rabbe intitulée « Esquisse des révolutions de la Grèce depuis l'établissement de la domination romaine jusqu'à la chute du Bas-Empire ; et Tableau de l'état de la Nation grecque sous les Turcs ». De même la Turcocratie intéresse maintenant plusieurs auteurs ; ainsi, outre A. F. Villemain dans son roman historique *Lascaris ou Les Grecs du XVe siècle, suivi d'un Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane jusqu'à nos jours* (1825), œuvre qui connut un grand succès, il fut énumérer les noms d'Ernest Münch, de J. S. Dufey, de J. B. Piquenard, d'Armand Carrel, de Galetti, de W. de Lüdemann et encore des phanariotes grecs Jacovaky, Rizo Néroulos et Alexandre Soutzo, ainsi que de Julius Curtius et de J. Emerson qui ont tous composé des œuvres de caractère historique¹⁰¹. Finalement, l'Allemand Zinkeisen peut être considéré comme étant le premier en date des historiens scientifiques qui composa un ouvrage volumineux contenant toute l'histoire de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1835, avec une lacune pour une partie de l'histoire byzantine¹⁰².

99. Les œuvres de Pouqueville – à celles-ci ajoutons son « Voyage en Morée... », Paris, 1805 – ne servirent pas seulement la littérature d'imagination ou les complications d'histoire politique sur la Grèce. Par les diverses informations de nature démographique, statistique sur la marine grecque, ect, elles constituèrent la source où puisèrent plusieurs historiens.

100. J. L. S. de Sismondi rend compte des œuvres de six historiens de la guerre des Grecs (Pouqueville, Raffenel, Voutier, Raybaud, Stanhope, Blanquiere et Waddington), dans la *Revue Encyclopédique*, 26, 1825, pp. 381-398, 703-716, 27, 1825, pp. 61-80. Ces trois articles ont circulé aussi en extrait, voir *Répertoire bibliographique* no 717.

101. Pour les titres de toutes ces œuvres il faut consulter le *Répertoire bibliographique*.

102. Sur l'œuvre de Zinkeisen comme historien de la Grèce, voir Michel SAKÉLLARIOU « Études historiques néohelléniques », *Néa Hestia*, année 17, 33, 1943, pp. 160-162 (en grec). Cf. aussi tout cet article au sujet des auteurs d'œuvres historiques sur la Grèce, pp. 26-31, 102-106, 158-162.

(D) Littérature d'imagination (Poèmes – Chants – Romances – Romans – Pièces de théâtre). La littérature d'imagination, en Allemagne et en France, a largement puisé ses sujets dans la guerre des Grecs pour obtenir leur affranchissement. Cette lutte inégale a beaucoup touché les « âmes sensibles » ; dès le début de l'insurrection elles ont voulu exprimer leur émotion qu'elle faisait naître en eux tout en réveillant dans leur mémoire l'ancienne gloire des Hellènes ainsi que les guerres glorieuses qu'ils avaient livrées contre les Perses. Un grand nombre de pièces de vers, odes, dithyrambes, épîtres virent alors le jour ; cela eut lieu surtout en France et donne ainsi à ce pays la priorité de la production philhellénique en général, comme nous l'avons déjà vu dans un chapitre précédent.

Néanmoins, bien que nous ayons inclus une grande quantité d'œuvres poétiques dans notre *Répertoire*, qui constitue d'ailleurs la base de nos données statistiques, notre recensement ne peut vraiment pas représenter les réelles dimensions de la poésie philhellénique. En effet, celle-ci ne fut pas toujours publiée séparément ; plusieurs poésies furent insérées dans la presse périodique ou dans divers recueils poétiques. Ainsi, il faut avouer que nous sommes assez loin d'avoir une image exhaustive des œuvres poétiques inspirées par la Grèce. Cela, toutefois, ne doit pas nous empêcher de faire quelques observations générales à ce sujet. Au nombre des poètes inspirés par la « régénération » grecque, il y eut une foule de jeunes versificateurs – des élèves, des étudiants, des amateurs – qui composèrent des vers, sans être doués pour la poésie. Leurs vers expriment l'enthousiasme du moment ; nous ne retrouvons pas leurs noms, plus tard, dans les milieux littéraires.

Par contre, de vrais poètes, remarquablement qualifiés ont écrit des œuvres dont l'inspiration était puisée dans la Grèce moderne et parmi ses héros contemporains. Il nous serait facile de glaner, au cours des premières années de l'insurrection des noms tels que ceux de J. P. Viennet et du baron d'Ordre, qui se sont empressés de faire preuve de leur intérêt en faveur des affaires grecques, déjà au sujet de la Cession de Parga (1819) ; ou encore le nom d'Alexandre Guiraud, qui se classe parmi les premiers en date des poètes philhellènes de France. Cependant, nous croyons devoir nous limiter plutôt aux œuvres poétiques qui ont eu une répercussion importante. Ces œuvres discutées, imitées et traduites, furent largement diffusées et ont contribué de façon décisive à faire éclore ou à vivifier les sentiments philhelléniques dans le grand public.

Naturellement, outre les œuvres de Byron – rééditées, imitées et traduites sans arrêt pendant toute cette période¹⁰³ – nous nous référerons d’abord aux *Lieder der Griechen* de Wilhelm Müller. À partir de 1821 cet écrivain allemand se mit à publier chaque année des poèmes qui circulaient sous forme de brochures ou bien dans les journaux et revues¹⁰⁴. Inspiré par les événements de la Grèce et par la lutte de ce pays pour atteindre à sa libération et à son unité nationale, Müller puisait également dans les chants populaires de la Grèce moderne. N’oublions pas que c’est lui qui traduisit, aussi en allemand les chants populaires du recueil qui fut publié en 1824, par Claude Fauriel¹⁰⁵. Les attestations concernant l’écho éveillé par les *Lieder* de Müller sont nombreuses¹⁰⁶. Nous pouvons en dire autant des *Messéniennes* de Casimir Delavigne. Non seulement les tirages répétés de ses publications et les dédicaces de vers qui lui sont adressées par de jeunes poètes, témoignent de sa popularité, mais encore les fréquentes références à ses strophes qui figurent dans plusieurs ouvrages philhelléniques, prouvent que son œuvre avait été accueillie d’une manière très favorable par ses contemporains. Son nom, en tant que traducteur probable de l’*Hymne à la liberté* de D. Solomos, le situe parmi ceux qui étaient considérés comme les meilleurs poètes aux yeux des cycles philhelléniques¹⁰⁷.

Par contre, en ce qui concerne le poème *Hélène* écrit par Alfred de Vigny¹⁰⁸ et le drame lyrique *Hellas* écrit par Shelley – poèmes publiés tous deux en 1822 – nous ne disposons guère de témoignages suffisants pour évaluer l’étendue de leur diffusion et, par conséquent, leur influence sur les esprits de ce temps.

Toutefois les odes, les dithyrambes et tous les genres poétiques continuent à paraître, tant en France, qu’en Allemagne. Si nous ne faisons pas mention de la poésie philhellénique anglaise en particulier, cela est dû au fait qu’elle était presque

103. La *Revue Encyclopédique*, 30 (1826), p. 235 présente « l’état authentique des sommes payées à ce poète illustre, par le libraire Murray, pour prix des manuscrits de ses ouvrages ». Dans son commentaire sur la valeur commerciale des œuvres de Byron, le publiciste signé M. de J. signale que « il est presque également singulier que ce soit un grand seigneur qui ait tiré de sa plume un pareil lucre, et qu’il ait vendu pour près de 400.000 francs de vers dans un pays que tout le midi de l’Europe regarde comme fort peu poétique... ».

104. Voir à ce propos G. CAMINADE, *op. cit.*, pp. 36-37, et passim.

105. *Ibid.*, pp. 147-150 ; voir aussi *Répertoire bibliographique*, nos 826, 827, 1121, 1571-1572.

106. Citons aussi leur traduction française en 1828, (voir *Répertoire bibliographique*, no 1447).

107. Voir L. DROULIA, « À propos des premières éditions et traductions de l’œuvre de Solomos », dans *[Festschrift dédié à Sophie Antoniadis, Venice 1997, pp. 380-401 (en grec)]*.

108. Datée de 1816, cette œuvre poétique fut comprise dans les « Poèmes » publiés par Alfred de Vigny anonymement en 1822.

inexistante. Sauf l'imposante personnalité de Byron, dont nous avons déjà fait mention en maintes occasions¹⁰⁹, et excepté son ami Shelley qui était lié d'amitié avec Alexandre Mavrocordato, mais qui périt en 1822, la poésie philhellénique n'est représentée – en réalité – en Angleterre que par Thomas Moore. Dans ses chants, accompagnés de musique et intitulés *Evenings in Greece*, Moore s'occupe de la Grèce ; les autres poésies recensées ici ne traitent que de Byron et de sa mort à Missolonghi.

C'est dans cette perspective que nous devons sans doute mentionner les sujets proposés par les Académies des divers pays aux œuvres ayant pour sujet la Grèce ancienne ou moderne, dans le but, certes de répandre et de susciter l'intérêt pour la cause grecque. Signalons qu'en 1827 deux poèmes, intitulés *L'Affranchissement de la Grèce* – sujet proposé par l'Académie française – remportèrent deux prix correspondants¹¹⁰.

Avant de terminer notre revue de la poésie philhellénique en citant les *Orientales* de Victor Hugo, royaliste converti au romantisme et, petit à petit, au philhellénisme, notons que plusieurs écrivains réputés, de cette même génération, ont apporté aussi leur contribution d'écrits au mouvement philhellénique ; il y eut là un aspect de conformisme littéraire. Rappelons ainsi à titre d'exemples, Lamartine et son *Dernier chant du pèlerinage de Childe Harold* (1825), Gérard de Nerval et son poème *Psara, chant grec*¹¹¹, ainsi que Alexandre Dumas, et son *Canaris* (1826), vendu, de plus, « au profit des Grecs ».

Toutefois, dans cette énumération, nous devons inclure *Le Voyage de Grèce* publié par Pierre Lebrun en 1828. Cette œuvre est doublement intéressante ; d'abord par ses beaux vers qui présentent une qualité indiscutable : l'auteur a vu ce qu'il décrit. D'autre part, dans les Notes de la seconde partie, le poète donne des informations authentiques sur les mœurs de la Grèce d'après les souvenirs de son voyage dans ce pays, effectué en 1820¹¹².

Parmi la multitude des œuvres poétiques inspirées par l'insurrection hellénique nous devons signaler les diverses improvisations dont le sujet était aussi puisé dans

109. Voir ci-dessus la note 104.

110. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 1223 et 1224 au sujet des poèmes d'Emile Mazens et de P. A. Lemaire.

111. L'œuvre de Lamartine a eu quatre tirages au cours de la même année. « L'insurrection de la Grèce contre ses barbares oppresseurs », écrira-t-il dans ses notes explicatives, « est un des plus beaux spectacles qu'il ait été donné à l'homme de contempler », (voir *op. cit.*, 4e éd., p. 157). Sur le poème de Gérard de Nerval, voir A. MARIE, *Œuvres complètes de Gérard de Nerval... Bibliographie des œuvres de Gérard de Nerval avec un précis sur l'histoire de ses livres*. Paris, 1926, p. I.

112. Voir la critique de ce poème dans la *Revue Encyclopédique* 37 (1828), pp. 665-672 par H. Patin.

les événements de la guerre gréco-turque. Cette manière de faire des vers, très en vogue à cette époque-là, était fort répandue et constituait une sorte de jeu d'esprit. Dans les salons des intellectuels, aussi bien que parmi le peuple ; des journaux organisaient des prix, fixant à l'avance, les couplets de la rime dans une série déterminée. De même, des représentations avaient lieu où le public proposait les sujets et les noms des personnages qui devaient prendre part à la pièce ou y être décrits. Citons, à ce propos, le cas du fameux improvisateur italien Tom. Sgricci, qui, se trouvant à Paris en 1826, composa sur-le-champ, à la demande au public, *La prise de Missolonghi*. Il choisit, selon ses propres informations, les personnes du drame qu'il allait réciter, mais le public lui demanda d'y ajouter aussi le nom du renégat Soliman-bey. Sgricci n'ayant pas présentes à l'esprit des informations suffisantes sur ce personnage, demanda alors des renseignements sur lui à un jeune grec qui se trouvait parmi l'auditoire¹¹³.

Au genre poétique appartiennent aussi les Chants et les Romances souvent accompagnés d'une partition musicale ; très répandus, surtout en France – nous en comptons une cinquantaine sur des sujets grecs – ils prouvent la grande popularité qu'avait dans ce pays, le mouvement philhellénique. Mentionnons à ce propos les chansons de Béranger qui eurent une très grande vogue et qui étaient devenues une tradition vivante causée principalement par le libéralisme combattif qu'elles exprimaient. Il fut de même pour ses chansons inspirées par la Grèce, publiées dans l'édition de ses « Chansons », tel « Le Pigeon messenger » (1822), « Psara ou le Chant de Victoire des Ottomans », et « Le Voyage imaginaire » (1824). « ... Dans "Psara, ou le Chant de Victoire des Ottomans" il fait entendre le cri, d'indignation le plus terrible qui peut-être ait jamais été proféré, sur l'indifférence homicide qui sourit au massacre des chrétiens et qui contemple sans émouvoir l'extermination d'un grand peuple... s'il est bon poète, c'est surtout parce qu'il est bon citoyen ; que, si ses chants sont populaires, c'est qu'ils sont l'expression de la conscience publique et qu'ils disent ce que chacun de nous a dans le cœur » écrira Berville, en 1826, à propos de la nouvelle édition des « Chansons » de Béranger¹¹⁴.

113. Plusieurs journaux français de l'époque, *l'Étoile* (15 avril 1826), la *Pandore* (15 avril 1826) et le *Journal des Débats* (17 avril 1826), décrivent cette représentation ; voir les passages cités dans AURIANT, « Soliman-bey en Morée (1825-1826) », *L'Acropole, revue du monde hellénique* 5 (1930), pp. 124-125. Eugène de Pradel avait fait preuve aussi maintes fois, de son talent en improvisant dans des séances publiques ; le 28 août 1825 il composa des vers au profit des incendiés de Salins sur des sujets proposés par les spectateurs : « La Mort de Byron et les Grecs », et « L'incendie de Salins », cf. *Revue Encyclopédique* 27 (1825), pp. 616-617 et *Répertoire Bibliographique* no 820.

114. *Revue Encyclopédique* 30 (1826), p. 384.

Quant aux romans, qui circulaient en abondance, surtout en Allemagne et en France, nous pouvons répéter ce que nous avons déjà dit à propos des poèmes. Cette fiction en prose, soit sous forme d'un long roman en plusieurs volumes, soit sous celle d'une brève nouvelle, puisait souvent ses sujets dans les événements de la Grèce. Le romantisme, s'étant – à ses débuts – surtout exprimé par le genre du roman historique, fut représenté principalement pendant cette période par les écrits de Walter Scott. « Le goût éternel de l'esprit humain pour les récits d'aventures se combinait chez les romantiques avec un goût nouveau pour le passé en tant que différent du présent, pour la couleur locale, pour les scènes de plein air et les paysages pittoresques, pour les types originaux, accentués, dans les genres les plus divers »¹¹⁵. La Grèce se prêtait donc à toutes ces exigences du roman historique ; son passé glorieux, en même temps que certains éléments exotiques, merveilleux et pittoresques, accompagnés des actions héroïques de personnages légendaires ou historiques, fournissaient aux écrivains un matériel varié.

La majorité des auteurs, n'ayant pas connu la Grèce de près, tiraient leurs informations de relations de voyage afin de présenter les mœurs et les usages de leurs héros fictifs. D'autre part, les journaux leur procuraient sur les faits actuels les renseignements nécessaires. Quelques écrivains situaient leurs histoires dans les temps passés, dans l'antiquité ou juste après la prise de Constantinople ; tel le *Lascaris* de Villemain qui connut un réel succès. Cependant la plupart des auteurs préféraient raconter des incidents contemporains. Il manquait souvent à leurs récits, une apparence de vérité. Tout en les qualifiant de romans « grecs », ils étaient pourtant loin de pouvoir décrire la véritable mentalité des Grecs modernes qui s'était formée sous une domination étrangère de longue durée ; encore, de donner l'atmosphère de la vie quotidienne en Grèce. Les noms des personnages et des lieux cités étaient peut-être grecs, ainsi que les descriptions des faits contemporains, étaient exacts, mais tous les traits pittoresques de l'Orient, couverts d'un romantisme exagéré ne réussissaient pas à donner une image réelle de la mentalité et de la réalité grecque. Cela n'empêcha pas que ces œuvres ne fussent lues avidement et ne jouissent un rôle dans la propagation du sentiment philhellénique.

L'écho du sentiment philhellénique se trouve aussi dans les pièces de théâtre de cette période. Comme pour la plupart des œuvres de ce genre littéraire écrites dans le cadre du romantisme, la distinction suivante est valable : une partie consiste en

115. P. Van TIEGHEM, *op. cit.*, p. 441.

pièces non jouées, pour la plupart non jouables, destinée seulement à la lecture ; elles n'ont pas donc reçu la vie que confère la scène. Par contre, beaucoup d'entre elles furent représentées au théâtre et eurent un retentissement important, dû, soit à la composition elle-même, soit au talent reconnu des acteurs qui y participèrent. Les témoignages au sujet des pièces jouées proviennent d'habitude de critiques sur les représentations parues dans la presse, ou bien des programmes de théâtre qui se sont conservés jusqu'à nos jours.

Toutefois ces deux sources d'information n'indiquent pas clairement si ces mêmes pièces ont circulé aussi sous une forme imprimée. Il est difficile de savoir, c'est-à-dire, quelles furent les pièces de théâtre qui ont servi seulement de lecture, et quelles furent celles qui, après avoir été jouées reçurent, par la suite, une forme imprimée. À titre d'exemple nous pouvons citer le drame lyrique *Hellas* de Shelley, qui appartient plutôt au genre poétique¹¹⁶. Son auteur reconnaît avoir pris pour modèle les *Perses* d'Eschyle. Mais dans sa préface il note que « The drama (if drama it must be called...) », contestant de cette manière, lui-même, la forme de sa composition – qui, au fait, resta dans le domaine de la littérature sans être portée sur la scène. D'autre part, la tragédie de Nepomucène Lemercier, *Les Martyrs de Souli*, composée dès 1823 ne fut publiée qu'en sa première représentation date de 1823¹¹⁷. Un autre exemple qui concerne notre sujet fut celui de la tragédie *Léonidas* de Michel Pichat. Cet auteur, qui avait écrit en collaboration le mélodrame *Ali Pacha* – la première pièce de théâtre française inspirée de l'insurrection grecque, représentée dès 1822¹¹⁸ – composa au cours de la même année sa tragédie classique *Léonidas*. Reçue à la Comédie Française dès novembre 1822, elle fut interdite par la censure à cause des allusions politiques concernant l'antiquité. Le vif intérêt qu'y avait pris Chateaubriand ne suffit pas à faire dépasser ces difficultés. *Léonidas* ne fut représenté sur la scène, qu'en 1825, seulement après l'avènement au trône de Charles X, qui ordonna de manifester, envers les œuvres littéraires plus de tolérance¹¹⁹.

L'accueil réservé à cette pièce fut enthousiaste. Le rôle principal, créé par Talma, a certainement ajouté à sa fortune favorable. Les représentations répétées, non

116. La *Revue Encyclopédique* 27 (1825), pp. 437-438, annonce une seconde édition de ce poème sous le titre *Hellas, or The Triumph of Greece*, qui a été, selon cette revue, traduit aussi en grec.

117. M. IBROVAC, *op. cit.*, p. 165.

118. C. LATREILLE, « Un poète du premier cénacle romantique, Michel Pichat », *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 8 (1901), p. 413.

119. *Ibid.*, pp. 415-416.

seulement à Paris, mais dans plusieurs villes de France¹²⁰, les critiques chaleureuses de la presse ainsi que le succès de librairie – il y eut trois éditions au cours de la même année – nous donnent les justes dimensions du retentissement de cette œuvre¹²¹. Quoique classique – elle n'enfreint que la règle de l'unité de lieu – cette tragédie constitue une vive manifestation philhellénique¹²². Mentionnons encore ici *Le Dernier Jour de Missolonghi* par Ozaneaux, pièce qui a eu aussi un accueil favorable auprès du public¹²³.

Les pièces théâtrales, les mélodrames, les drames et les comédies, les satires, les ballets etc. qui puisaient leur sujet dans la guerre grecque se trouvent répandus tant en Allemagne qu'en Angleterre. Cependant ces genres ne furent pas traités par des auteurs de première classe : la quantité l'emporte sur la qualité littéraire de cette production.

Si les pièces susmentionnées se classent dans la littérature d'imagination, leurs représentations sur la scène peuvent être comprises parmi les moyens nommés aujourd'hui « audiovisuels ». Ce sont les premiers pas de ces techniques qui commencent alors à apparaître ; ils donnent ainsi la possibilité de diffuser plus facilement les connaissances en procurant, en même temps, un moyen de se divertir.

(E) « Techniques audiovisuelles » et visuelles (panorama, diorama, vues, gravures, cartes géographiques). La lecture est remplacée ici par le « spectacle » ; les lecteurs deviennent des spectateurs, et, dans certains cas, des auditeurs.

120. *Ibid.*, p. 420. *Léonidas* eut 16 représentations en 1825, 10 en 1826, 10 en 1827 ; cette pièce ne devait quitter l'affiche qu'en 1830, après avoir atteint 42 représentations à Paris, *ibid.* Voir aussi *Revue Encyclopédique* 28 (1825), pp. 648-653 au sujet de la première représentation de cette œuvre le Samedi 26 novembre 1825 ; cf. *Documents relatifs...*, *op. cit.*, no 3, 1826, p. 77 pour la somme de 1217, 35 francs amassés en faveur des Grecs par une représentation de *Léonidas* organisée par des jeunes gens de Montargis (Loiret).

121. ASSE, *op. cit.*, se réfère à la critique favorable sur cette pièce, insérée dans les *Annales de la Littérature* II (1825), p. 388, ainsi qu'à « la présence dans la loge du duc d'Orléans, des jeunes fils de Canaris et de Miaulis » qui ajouta encore à l'enthousiasme du public ; cf. aussi à ce sujet la préface de Pichat (3e éd. de *Leonidas*, p. IX). *Le Globe* 2 (1825), p. 990 et *La Semaine* I (1825), p. 275 ont aussi inséré des critiques sur cette représentation.

122. Cette manifestation s'exprima aussi en Belgique le « Léonidas » de Pichat fut contrefait en 1827 à Bruxelles et donna l'occasion à la presse bruxelloise, « de rappeler que cette tragédie a eu, à l'automne de 1825, le glorieux et triste avantage de faire entendre les derniers accents de Talma sur la scène française... », cité par G. CHARLIER, *Le Mouvement romantique en Belgique (1815-1850). I. La Bataille romantique*, Bruxelles 1948, pp. 270-271.

123. Certes, une telle œuvre, traitant de la chute de Missolonghi, a beaucoup ému les philhellènes. Quoique qualifiée par son auteur de « drame lyrique », elle se compose de trois cantates en dialogue, mêlées de chants, cf. *Revue Encyclopédique* 38 (1828), pp. 271-274, et *Répertoire bibliographique* nos 1468-1471.

Nous groupons dans cette section des genres qui, quoique n'étant pas semblables, ont pourtant certains traits communs. Leur but est de servir le philhellénisme d'une manière représentative d'expliquer au public, visuellement, en quoi consiste la Grèce de lui faire voir ces anciens monuments, ses vues pittoresques, sa position géographique, les lieux où se déroulent les événements actuels dont il était quotidiennement question dans la presse, ainsi que ses protagonistes et tous les détails, enfin, qui pouvaient éveiller l'intérêt sur ce pays en guerre. Ils ont recours à tous les moyens pour atteindre leurs objectifs.

Le panorama et le diorama, ces deux nouvelles inventions décrites en détail dans la *Revue Encyclopédique* sont mis aussi au service du mouvement philhellénique. C'est surtout par les programmes des théâtres anglais que nous apprenons la manière de fonctionner du panorama péristrephic, de ce spectacle constitué par un vaste tableau circulaire peint en trompe-l'œil, destiné à être regardé du centre. Précurseur de la cinématographie, en Angleterre les panoramas accompagnaient et complétaient les représentations théâtrales, satisfaisant aussi la curiosité du public. On voit alors paraître des panoramas sur Athènes, sur le siège de Missolonghi ou sur la bataille de Navarin. Certains auteurs d'imprimés philhelléniques situaient même le sujet de leurs récits autour d'un panorama¹²⁴.

Nous ne nous référons pas en détail à la multitude des vues et des portraits gravés ou lithographiés qui circulaient sous forme de livre – d'habitude par livraison – ou isolément. Une étude sur ce sujet pourrait présenter la véritable idée que les peuples de l'Europe occidentale s'étaient faits au sujet de la Grèce et de ses habitants. Notons qu'à l'authenticité de ces présentations, faites par des témoins oculaires, se mêlaient des éléments souvent imaginaires qui embellissaient, ou en tout cas, altéraient la réalité.

Quoique cela ne rentre pas dans le cadre de notre étude, nous ne pouvons pas passer sous silence le tableau de Delacroix représentant les « Massacres de Chio ». Exposé au Salon annuel du Louvre en août 1824, il fut acheté par le roi Charles X pour le Musée royal¹²⁵. Plus encore que par les nombreuses discussions, dans la presse, sur la technique nouvelle du jeune peintre, l'intérêt du public fut attiré par ce tableau,

124. Indiquons le poème latin intitulé *Athenarum Panorama seu Graeciae veteris enconium* par P. Aug. LE-MAIRE qui présente, entre autres, les savants hellénistes Boissonade, Gail, Burnouf ainsi que le docte Coray parmi les spectateurs du Panorama d'Athènes, cf. *Répertoire bibliographique*, no 162.

125. Cf. J. DIMAKIS, *Le tableau de Delacroix « Les Massacres de Scio » et la critique de l'époque*, Athènes, 1968, p. 3 et suiv. (en grec).

non seulement par un mélange original de romantisme et de réalisme mais surtout par son sujet, qui avait déjà ému les sentiments humanitaires des peuples, en 1822.

Nous avons classé aussi dans cette section les cartes géographiques qui furent mises en circulation à l'occasion de l'insurrection grecque. Bien qu'elles eussent dû être traitées séparément, elles présentent le trait commun dont nous avons déjà fait mention : elles contribuent d'une manière efficace à la meilleure connaissance de la Grèce en guerre.

L'histoire de la cartographie a suivi de près celle de la puissance maritime et de la prospérité des pays. La perte de ces conditions favorables, par conséquent, avait produit aussi le déclin correspondant de la cartographie. Au cours des temps modernes, c'était l'Italie qui avait d'abord eu la priorité dans la production des cartes. Les Hollandais, lui succédèrent à partir de la fin du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e ; la prédominance passa alors à la France, sous le règne de Louis XIV. Vers la fin du XVIII^e siècle et pendant le XIX^e, l'Angleterre étant la première puissance maritime et commerciale, prit la tête et contribua d'une façon décisive à la cartographie¹²⁶.

Toutefois, dès la première année de la guerre d'indépendance grecque, c'est en France que l'on vit circuler le plus grand nombre de cartes géographiques ayant trait à l'empire ottoman et surtout à la Turquie d'Europe. Suivant des habitudes antérieures, les maisons éditrices de cartes prenaient toujours soin de produire à temps les cartes nécessaires « pour l'intelligence des événements » qui se déroulaient dans les différentes parties du monde. Ainsi on publia une multitude de feuilles comprenant la Turquie d'Europe et plus spécialement la Grèce ; elles portèrent des titres explicatifs de leur objectif : *Carte du théâtre de la guerre entre les Grecs et les Turcs*, *Carte de la Morée anciennement Péloponnèse*, *Partie principale du théâtre de la guerre entre les Grecs et les Turcs*, *Cartes... pour l'intelligence des opérations militaires* etc. Ces cartes n'étaient pas toujours très utiles : copiées sur des cartes de l'ancienne Grèce elles ne portaient pas les noms de lieux modernes. Les éditeurs s'efforçaient alors de les moderniser d'après des informations plus précises, fondées sur les relations de voyages des témoins oculaires. Leur soin de noter les toponymes actuels donnèrent à ces feuilles une plus grande valeur quant à leur utilité.

Hormis les cartes anglaises d'Arrowsmith, de Smith et de quelques cartes publiées en Autriche – et ce pays s'intéressait essentiellement à l'intégrité de l'Empire ottoman – la majorité des cartes, au cours de cette période furent dressées par des géographes

126. M. V. TOOLEY, *Maps and Map-makers*, 3e éd., Londres, 1961, p. 47.

français et publiées par des éditeurs en France. Elles circulaient, soit indépendamment, en feuilles isolées, soit insérées dans des livres ou encore comme accompagnement de certains livres, dans des étuis séparés. Signalons à titre d'exemple la « Carte pour servir à la lecture de Lascaris, ou les Grecs du quinzième siècle par M. Villemain, dressée par A. M. Perrot, géographe » qui porte la date de 1826 quoiqu'elle se trouve dans un exemplaire du *Lascaris* de 1825. Mentionnons encore les cartes de 1827, dressées principalement sur les mémoires de Pouqueville et servant de complément à son *Voyage de la Grèce*. Il est donc évident que toutes ces cartes, dressées sur les relations des voyageurs sont incomplètes et manquent de précision. Ce ne fut que plus tard, entre 1829 et 1833 que les missions militaires et scientifiques françaises se chargèrent de dresser des cartes scientifiques d'après des triangulations et des études topographiques. Ces ouvrages se firent sous les auspices du Ministère de la guerre de France qui s'intéressait aussi du point de vue militaire. Après la signature des protocoles de Londres (1830), qui reconnaissaient l'État grec, des membres du groupe militaire géographique français, en collaboration avec des représentants des autres puissances et ceux de la Turquie, ont délimité les frontières gréco-turques (1832-1834). Dès lors, les territoires grecs furent étudiés en détail, et des études cartographiques furent réalisées d'un commun accord entre le gouvernement grec et les géographes français¹²⁷.

(F) Chants populaires grecs. Le romantisme, dans sa recherche de sources nouvelles, puisa ardemment dans les romances et les chants populaires du Moyen Âge, les faisant ainsi entrer dans la haute littérature. Les préromantiques occidentaux avaient pris pour sources d'inspiration les anciennes légendes ; les romantiques s'intéressèrent à la production populaire, non plus de l'antiquité, mais des temps plus récents.

Les sagas scandinaves, les romances espagnoles, les bylines de Russie, les ballades écossaises, enfin toutes les productions populaires des différentes nations se trouvèrent placées au premier rang de l'intérêt, en Europe occidentale¹²⁸. Dès le début du XIXe siècle il se manifeste une vive curiosité pour tous ces matériaux.

Quant aux poésies grecques, plusieurs voyageurs en rapportaient maintenant de leur pérégrination dans l'aire grecque ; ils les inséraient dans leurs œuvres, soit en

127. Sur les cartes géographiques de la Grèce pendant cette période, voir Anne AVRAMÉA « The Cartography of the Coastlands », pp. 185-186 in : *The Greek Merchant Marine (1453-1850)* édité par St. Papadopoulos, Athènes dans la série des Éditions de la Banque nationale de Grèce ; St. PAPADOPOULOS (éd.), *The Peytier Album. Liberated Greece and the Morea Scientific Expedition*, Athènes, 1971, p. 15 et suiv. dans la même série, ainsi que *Répertoire bibliographique*, nos 1974-1976.

128. P. Van TIEGHEM, *op. cit.*, pp. 84-85.

langue grecque, soit en traduction. W. M. Leake, dans ses *Researches in Greece* (1814) ainsi que lord Byron avaient donné des échantillons de ce genre poétique néohellénique.

C'est surtout en Allemagne que les savants prennent l'initiative de recueillir les chants populaires des différentes nations. La tendance antirationaliste est représentée au début par Herder, qui se situe parmi les premiers préromantiques, en Allemagne. Plus tard, le romantisme allemand s'occupe davantage de la production populaire : celle de la Serbie ainsi que celle de la Grèce attirent l'attention, provoquée, pour une bonne part par la présence de ressortissants serbes et grecs qui habitaient alors en Allemagne. Citons ici les noms de Niebuhr, de Werner von Haxthausen et de Goethe, dont le projet de publier des chants populaires grecs ne fut alors pas réalisé¹²⁹.

De même, les intentions de John Bowring, futur secrétaire du Comité grec fondé à Londres au printemps de 1823, qui désirait présenter aux Anglais les chansons grecques, ne parvinrent pas à se réaliser¹³⁰.

Le classement des publications de chants populaires grecs dans la littérature philhellénique, est justifié, par conséquent, par l'intérêt international qu'ils ont suscité lors de leur première édition et de leur traduction, présentée au public par les soins et les longues recherches de Claude Fauriel. Si le public de ces chansons avait été jusqu'alors restreint, et délimité par l'instrument linguistique, la traduction française leur donna le moyen de dépasser les limites tracées par le manque de connaissance de la langue grecque moderne. Ce ne sont, donc, pas les multiples traductions et rééditions dérivant de l'édition Fauriel qui prouvent le succès de ses chansons du point de vue philhellénique ; cette diffusion aurait pu être située dans le cadre du romantisme et de son penchant pour la tradition populaire. Ce sont les témoignages des contemporains qui donnent aux arguments que nous avançons leur juste dimension : c'est-à-dire qu'ils reconnaissent l'importance de la publication et de la traduction des chansons populaires, en tant que moyens de propagande pour la cause grecque.

Ainsi, l'helléniste anglais E. H. Barker, dans sa lettre du 4 mai 1823, écrit à John Bowring : « I am glad to hear that the collection of the modern Greek Songs

129. Au sujet des chansons populaires serbes et grecques, nous renvoyons à l'ouvrage exhaustif, déjà cité, de Miodrag IBROVAC, qui a étudié d'une manière approfondie et détaillée l'histoire de « la fortune européenne des poésies populaires grecque et serbe ». Notons, toutefois, que des chansons grecques recueillies par Haxthausen avaient vu le jour en traductions dans des périodiques allemands et que Herder avait songé d'en insérer aussi dans son recueil de *Volkslieder*.

130. M. IBROVAC, *op. cit.*, p. 219.

is making. It will give great additional interest to the Greek Cause by setting their literary and moral and national character in a good light »¹³¹. Et en 1825, l'historien allemand G. B. Niebuhr, dans une lettre à sa femme, datée du 16 février, se réfère de nouveau à ce sujet. À propos de quelques chansons grecques qu'il a lues dans l'édition de Fauriel, il signale qu'il est d'accord avec son ami, le savant Nicolovius quand ce dernier affirme que la traduction des poésies grecques gagnera à la cause des Hellènes plus d'amis, que toute autre activité¹³².

La publication des *Chants populaires de la Grèce moderne* par Claude Fauriel constitua un grand événement dans la littérature européenne en général, ainsi que dans la littérature philhellénique du temps. Ce recueil de textes populaires, réunis après des efforts infatigables de Fauriel et de ses amis grecs, qu'il nomme dans sa préface, comprend aussi la traduction, en prose, des chants grecs. Il est précédé d'un long « Discours préliminaire » détaillé et très intéressant dans lequel l'auteur prend soin de donner les éclaircissements nécessaires sur la production littéraire des Grecs modernes et sur leur vie sous la domination turque, afin de situer les textes populaires dans leur juste contexte.

L'œuvre de Fauriel devint un livre de base, dans lequel puisèrent plusieurs écrivains, soit pour s'inspirer des sujets et des faits décrits dans les Chants, soit pour enrichir leurs écrits par des textes vivants. En outre, elle provoqua de nouvelles recherches par d'autres auteurs, dans le but de compléter la collection déjà connue.

La traduction littérale de Fauriel donna, en outre, lieu à plusieurs autres publications. Les Chants furent traduits – soit au total, soit en partie – en anglais, en allemand et encore dans d'autres langues étrangères. Des imprimés comprenant un choix de ces textes grecs traduits furent aussi accompagnés de musique. Népomucène Lemerrier, se fondant sur le matériel offert par Fauriel, en donna une nouvelle traduction française, mais en vers cette fois. Il est donc évident, que la publication de Fauriel a eu un retentissement immense : les textes des contemporains et la presse périodique en sont témoins, par leurs allusions continuelles à cette œuvre.

Fauriel ne s'arrêta pas là : il continua ses recherches pour compléter son recueil. Toutefois le matériel formant son troisième volume ne fut jamais publié. Nous devons,

131. Lettre inédite, Bibliothèque Nationale de Grèce, Département des Manuscrits Greek Committee Papers, K.I W4. Barker doit certainement se référer à la publication des Chants par Fauriel dont, le Prospectus circulait déjà en mars 1823, cf. M. IBROVAC, *op. cit.*, pp. 669-672.

132. Voir S. B. KOUGÉAS, « L'amour de Niebuhr envers les Hellènes et les Chants populaires grecs », *Hellinika* 12 (2), 1953, p. 294 (en grec).

cependant, souligner le rôle prépondérant joué par ce recueil en faveur de la cause grecque.

(G) Publications périodiques – Almanachs. Dans l'intention de placer sous les yeux d'un plus grand nombre de lecteurs des informations sur la Grèce et sur son état actuel, des éditeurs ont mis en circulation des publications périodiques ayant trait à ce sujet. Ces publications renferment des articles sur l'histoire de la Grèce en général, depuis les temps anciens jusqu'au moment présent ; ils publient donc toutes les manifestations de l'actualité : les pièces officielles émanant des insurgés, aussi bien les premières proclamations de liberté, que les actes du Gouvernement provisoire, où le texte de la Constitution provisoire de Janvier 1822, à la rédaction duquel le philhellène italien N. Gallinas prit une part active¹³³. En même temps ils inséraient des extraits de lettres écrites par des témoins oculaires, qui avaient pris part aux combats, ou encore des notices biographiques sur les protagonistes grecs.

L'éditeur F. K. L. Sickler, fut l'un des premiers à faire paraître à Hilburghausen, un ouvrage périodique, portant le nom symbolique de *Anastasia*. Dans les quatre cahiers parus en 1821 et en 1822 il inséra des études sur l'histoire grecque au temps de la turcocratie et même sur la révolution en cours. Des descriptions concernant les Turcs modernes et une biographie d'Ali, Pacha de Janina, d'après le récit de Pouqueville, furent aussi des textes inclus dans cet ouvrage. De même, les éditeurs D. Schott et M. Mebold de Heidelberg publièrent le *Taschenbuch für Geschichte des Griechisches Volkes* : des articles sur l'histoire grecque depuis l'antiquité jusqu'au Congrès d'Épidaure, en 1822, ainsi que les textes des actes législatifs traduits en allemand se trouvent dans les deux tomes de 1823 et de 1824¹³⁴. Mentionnons encore de pareilles publications à Leipzig¹³⁵ ou plus tard, en 1826, à Berlin par Saphir¹³⁶.

Des imprimés ayant un caractère de périodicité et les mêmes intentions d'offrir de la documentation contemporaine aux lecteurs, circulèrent aussi en France. Le *Précis des opérations de la flotte grecque* publié par G. Agrati, quoiqu'il note qu'il s'agit d'un ouvrage publié par cahier, ne semble pas avoir eu de continuer après son

133. Cf. M. RAYBAUD, *op. cit.*, t. 2, p. 167 ; P. M. CONTOGIANNIS, *Documents historiques relatifs à la guerre de l'indépendance grecque*, Athènes, 1927, p. 7 (en grec).

134. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 465, 637 et leur réédition en 1828, nos 1422-1423.

135. *Ibid.*, nos 218-219.

136. *Ibid.*, nos 1051-1054.

premier numéro¹³⁷. C'est à l'initiative de l'éditeur Firmin Didot que l'on doit les publications périodiques des *Chroniques du Levant* en 1825 ainsi que des *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce* commencés en 1826. Ces derniers présentent un double intérêt : d'une part ils fournissent des informations sur les événements militaires de la Grèce, reproduites de textes authentiques, afin d'éviter de répandre de fausses nouvelles. D'autre part ils présentent en détail « le zèle des simples citoyens de l'Europe pour les Hellènes »¹³⁸ en publiant les listes des souscripteurs et autres renseignements sur les activités philhelléniques des personnages isolés ou des comités organisés à ce propos.

Plus tard, en 1829, après la fin de la guerre, une Société hellénique instituée à Paris pour la propagation des lumières en Grèce publia des Bulletins de ses travaux et de ses séances. Des exposés sur l'instruction publique en Grèce avant la révolution de 1821 furent insérés dans le premier bulletin, tandis que le second comprenait des rapports sur l'état actuel des écoles dans les différentes parties de la Grèce.

Des textes relatifs à la Grèce furent également introduits dans les différents Almanachs, qui constituaient des imprimés très diffusés parmi le peuple. *L'Almanach des Modes et des Mœurs parisiennes* de 1822 contient un « Coup d'œil sur la Grèce », tandis qu'en 1824 *l'Almanach des Grecs* « consacre, par d'heureux rapprochements les souvenirs de l'ancienne gloire de la Grèce, et les tentatives des Grecs modernes pour la liberté »¹³⁹. En 1827, *l'Almanach des Muses* reproduit le poème de P. Aug. Lemaire, « L'Affranchissement des Grecs » qui avait remporté le prix décerné par l'Académie française, comme nous l'avons déjà mentionné¹⁴⁰.

(H) Manuels d'enseignements – Dictionnaires – Grammaires etc. Au dernier degré de notre enquête, nous avons placé les livres dont le lien immédiat avec le mouvement philhellénique n'est pas évident à première vue. Cependant, nous devons signaler que de tels imprimés ont souvent augmenté l'intérêt qu'inspirait la nation grecque et ont contribué, de plus, à une connaissance plus profonde de la réalité grecque. Il y a, ici, deux courants en sens inverse qui se croisent, en visant toutefois au même but : à la culture des Grecs modernes. On constate d'une part la tendance à se rapprocher de ce peuple, à apprendre sa langue et en même temps à lui transmettre la culture

137. Ce projet de publier les documents concernant les événements de la guerre est attribué à André Mustoxidi, cf. *Répertoire bibliographique* no 287.

138. *Documents relatifs...* I 1826, p. III.

139. *Revue Encyclopédique* 21 (1824), p. 442.

140. Voir ci-dessus, note 110.

occidentale, afin de l'accueillir dans le sein des peuples civilisés. D'autre part, la tendance d'un certain nombre de Grecs, ainsi que d'étrangers philhellènes, qui désirent prouver l'existence d'une langue commune et d'une vie intellectuelle qui s'est manifestée déjà depuis longtemps, mais qui est cependant peu connue du public international. La culture néohellénique alors, qui avait aidé les Grecs à prendre conscience de leur unité nationale, devait être mise sous les yeux des peuples civilisés.

Outre les méthodes permettant d'étudier la langue grecque moderne, outre les grammaires et les dictionnaires¹⁴¹, signalons l'importante contribution des œuvres portant sur la littérature néohellénique. Composées d'une façon assez malaisée, à cause du manque de manuels de référence, elles jouèrent un rôle prépondérant dans la propagation du courant philhellénique. Citons en titre d'exemple, les œuvres de Karl Iken, pleines d'informations utiles sur la Grèce – *Hellénion* (1822), *Leukothéa* (1825) et *Eunomia* (1827) – ou encore le *Cours de littérature grecque moderne* (1827) par Jacovaky Rizo Néroulos qui appartient, cependant, à la production de la Suisse.

Tous les aspects de la guerre d'indépendance grecque ont été éclairés par les imprimés philhelléniques. À travers ces œuvres, les questions se référant à la Grèce en général, à ses efforts d'affranchissement et à sa future situation politique ont été posées et discutées en détail. Les problèmes grecs, considérés avec attention, ont donné lieu à des propositions de solutions variées et à des souhaits exprimés, surtout au sujet de la liberté des Hellènes.

Les points abordés portèrent d'abord sur la légitimité de la lutte grecque. Ses défenseurs étrangers désiraient la justifier : il ne s'agissait pas d'une rébellion ou d'une révolte contre un souverain légitime, mais d'une restauration de la nation grecque, qui ne s'était jamais soumise volontairement à la domination ottomane. Les Grecs avaient, selon les écrivains philhellènes, combattu leurs envahisseurs de toutes leurs forces et n'avaient jamais accepté leur assujettissement. D'ailleurs, la durée d'une domination étrangère n'est pas un argument suffisant pour justifier et légitimer la conquête des territoires appartenant à d'autres peuples ; ils donnaient à titre d'exemple l'occupation de l'Espagne par les Arabes ou des Pays-Bas par les Espagnols.

141. Nous ne faisons pas mention ici des œuvres de Coray ni des livres imprimés, principalement à Malte, par les différentes missions anglaises ou américaines qui s'adressaient, d'ailleurs, aux lecteurs grecs. Nous renvoyons, sur ce point aux articles récents de D. POLÉMIS, « Les imprimés grecs de typographie des missionnaires anglicans à Malte », *O Eranistis* 8 (47) 1970, pp. 153-168 (en grec) ; Evro LAYTON, « The Greek Press at Malta of the American Board of Comissioners for Foreign Missions (1822-1823) », *O Eranistis* 9 (53), 1971, pp. 169-193.

L'expulsion des Turcs hors de l'Europe revient, par conséquent, sur la scène des discussions. Différents projets de partage de la Turquie – selon les intérêts de chaque puissance – sont de nouveau proposés. En même temps, des descriptions géographiques et des données statistiques sur les populations de la Turquie d'Europe, et plus spécialement sur celle de la Grèce proprement dite, attirent de plus en plus l'intérêt international.

Quant à la Grèce, elle-même, et ses problèmes courants, ses besoins en munitions et en vivres, ses difficultés économiques, la nécessité de contracter des emprunts, de commander des frégates et enfin la forme politique qu'elle devrait prendre – serait-elle une monarchie ou une république – tous ces points constituaient les sujets traités dû les imprimés philhelléniques.

D'autre part, les événements de la guerre gréco-turque par elle-même donnaient lieu à des discussions variées et à des inspirations nombreuses. Par les chiffres présentés dans les index des noms de personnes (voir la section B) ou des toponymes qui représentent les principaux lieux d'action des combats, on voit avec évidence combien ces sujets ont préoccupé les divers écrivains. Ainsi les noms de Rhigas, de Canaris, de Botzaris, d'Ali Pacha de Janina, et surtout de Byron se réfèrent dans plusieurs titres ; de même, les toponymes de Parga, de Chio, de Psara, de Missolonghi ou de Navarin se trouvent parmi les noms les plus cités.

LES LECTEURS

Après avoir passé en revue les genres et les formes littéraires, ainsi que les moyens « audio-visuels » produits dans le but d'exciter le sentiment philhellénique, nous allons essayer de chercher, dans les grandes lignes, quel était le public auquel s'adressait toute cette production imprimée. Cependant si le rôle initial de la littérature est souvent une fin en soi, dans le cas de l'imprimé philhellénique elle devient un moyen, ayant un but concret. D'autre part, si l'on dit, à propos de la littérature, qu'il doit exister une convergence d'intentions entre l'auteur et le lecteur et que les écrits doivent répondre aux besoins des lecteurs¹⁴², on peut constater que la littérature philhellénique à couvert, dans plusieurs occasions cette exigence. Pourtant, comme l'imprimé philhellénique apparaît sous des genres et des formes assez variés, on éprouve une certaine difficulté à généraliser en parlant du public qui l'a, chaque fois, accueilli.

142. Cf. R. ESCARPIT, *op. cit.*, p. 110.

Le philhellénisme étant un phénomène complexe, il faut observer l'agencement des écrits qui l'ont exprimé par – ou sur – les trois niveaux des forces profondes qui constituent chaque société. Selon J. Duroselle, ce trois niveaux se distinguent a) en gouvernement responsable, en groupes de pressions, de caractère soit idéologique, soit économique et c) en masses non différenciées¹⁴³. Les imprimés philhelléniques provenant donc, dans leur majorité, de groupes de pressions organisés, s'adressent tantôt au sommet de la pyramide, c'est-à-dire aux gouvernements, tantôt aux autres groupes de toute sorte et tantôt à la masse du peuple. Chaque fois, ils s'expriment de façon différente par des formules diverses, afin de se faire mieux comprendre par leurs lecteurs. Notons ici que, souvent, dans le cas du philhellénisme, les groupes de pressions idéologiques se heurtèrent à la position négative prise par des groupes de pressions économiques – tel est le cas, par exemple de l'Angleterre, de la France ou encore des États-Unis d'Amérique, où les intérêts commerciaux de ces pays dans la Méditerranée orientale s'opposaient aux enthousiasmes des libéraux, des esprits humanitaires ou des romantiques.

Si pourtant les gouvernements et les groupes de pressions ont la force et les moyens de s'imposer aux masses, il ne faut pas ignorer, ni minimiser, la force de l'opinion publique. Ainsi les promoteurs du mouvement philhellénique se rapportent à toute la gamme des couches sociales et attendent également, de tous, leur contribution.

Ils adressent alors des Appels aux souverains en les incitant à rendre justice et à reconstituer la nation grecque ; de même, par des Adresses, ils demandent aux Nations de soutenir cette juste cause. En annonçant des Souscriptions, ils invitent tout le monde à participer à la lutte et à accourir au secours de la cause grecque. Leurs brochures politiques ou religieuses s'adressent à des groupes sociaux réceptifs aux arguments qui y sont donnés. D'autre part, la littérature de voyage, qui avait toujours beaucoup passionné le public des lecteurs – par les aventures relatées, l'exotisme décrit – continuait à être lue avidement dans les milieux intellectuels. Ceux-ci s'intéressent maintenant aux compositions historiques sur la Grèce moderne et à ses Chansons populaires. La prose, surtout les romans mettant en scène des héros fictifs, puisé dans l'histoire de la Grèce moderne, la poésie, le théâtre, touchent particulièrement les peuples allemands et français. Cependant, les genres préférés par le peuple français sont les Chants et les Romances qui sont répétés de bouche à bouche. Rappelons ce

143. Cf. J. B. DUROSELLE, *op. cit.*, pp. 226-227.

qui fut écrit pour Béranger « Quant son premier recueil fut imprimé, le public chantant n’y apprit rien qu’il ne sût à l’avance »¹⁴⁴.

Une autre sorte de livres qui atteignit les couches populaires se fut divers « Almanachs » : dans les calendriers et les conseils sur la mode féminine, les philhellènes inséraient aussi des textes sur la Grèce. D’autre part, ils faisaient circuler des nouvelles de la guerre et des documents grecs en traduction, par fascicules ou livraisons pour mettre leurs lecteurs au courant des affaires grecques. Ainsi, la lecture ne se limitait pas uniquement aux milieux intellectuels. Par ailleurs, par les divers panoramas, les vues lithographiées et les cartes géographiques contenant les lieux où se déroulait la guerre entre les Turcs et les Grecs, les philhellènes parvenaient à diffuser toutes sortes d’informations à toutes les couches sociales.

Toutefois plusieurs facteurs étaient requis pour que le mouvement philhellénique parvint à atteindre le niveau de la collectivité. Bien entendu, les auteurs en premier lieu ; à côté d’eux, les épaulant, les conseillant ou les dirigeant, il faudra situer les comités philhelléniques ; et enfin le rôle de certains éditeurs fut décisif en cette matière.

Un recensement des éditeurs, fondé sur les titres inclus dans notre *Répertoire*, pourrait nous fournir à ce sujet des données très intéressantes. Parmi les plus importants nous devons mentionner le nom de Firmin Didot, qui ne fut pas un simple éditeur : son amitié avec Coray et sa participation active au mouvement philhellénique en sa qualité de l’un des principaux membres du Comité grec de Paris, ses éditions des *Chroniques au Levant* et des *Documents relatifs à l’état présent de la Grèce* circulant périodiquement, ainsi que la multitude des livres sur la Grèce publiés dans son établissement typographique, le place au premier rang des éditeurs français qui ont « conduit » le livre philhellénique jusqu’au lecteur. On pourrait ajouter un grand nombre d’éditeurs français à cette liste ; nous nous limiterons toutefois à mentionner encore l’éditeur John Murray de Londres – connu par ses éditions des œuvres de Byron mais aussi par des brochures philhelléniques. De même, on ne doit pas omettre de signaler la maison d’édition, spécialisée dans les œuvres philhelléniques, d’Ernst Klein, à Leipzig¹⁴⁵.

144. *Chansons de Béranger*. Édition complète, entièrement conforme à la nouvelle édition que l’auteur rient de publier à Paris..., Bruxelles, 1839, p. 20.

145. ARNOLD, *op. cit.*, p. 102.

Comme dans toute enquête qui se rapporte à l'imprimé, de même pour les œuvres philhelléniques, il faut signaler le rôle éminent joué par les critiques littéraires¹⁴⁶. Les livres et brochures sur la Grèce font souvent l'objet de critiques dans les journaux et les revues des trois pays dont nous parlons dans ce chapitre. Ainsi, par exemple, la *Revue Encyclopédique* de M. A. Jullien et le *Globe* sont pleins d'analyses ou de présentations d'imprimés philhelléniques provenant de tous les pays d'Europe et des États-Unis d'Amérique du Nord. De même le *Journal Général de la Littérature Étrangère* recense des articles concernant la Grèce parus dans les revues anglaises ou dans la revue *Antologia* de Florence. Des analyses critiques se trouvent aussi dans les revues de la Grand Bretagne – quoique pas aussi nombreuses qu'en France, ainsi qu'en Allemagne. Toutes ces références aux imprimés sur la Grèce ont eu naturellement le résultat d'augmenter le nombre des lecteurs de la production philhellénique. De cette façon, nous pouvons considérer que les imprimés philhelléniques furent diffusés parmi de larges couches populaires. Ce fait est d'ailleurs prouvé par les réimpressions et les traductions répétées.

146. ESCARPIT, *op. cit.*, pp. 82-83.

CHAPITRE V

PAYS DE PRODUCTION QUANTITATIVE LIMITÉE

Les différentes conditions politiques, sociales et culturelles qui prévalaient dans chaque pays se reflètent aussi dans la production d'imprimés philhelléniques. Comme nous l'avons déjà noté, l'approche de cette production a été fondée sur les données quantitatives présentées dans cette étude. L'évaluation des œuvres au point de vue littéraire n'a pas été prise en considération.

Après avoir donc étudié les abondants écrits des trois pays mentionnés dans le chapitre précédent, nous nous proposons, par la suite, d'étudier celle des pays où elle apparut, en quelque sorte, limitée. Nous essaierons d'expliquer, chaque fois, ce phénomène qui n'a aucune relation avec l'étendue d'un pays, ou la densité de sa population. Les facteurs décisifs qui le caractérisent sont de nature variée. Ce sont outre les traits nationaux de chaque peuple, essentiellement, les conditions spéciales auxquelles nous nous sommes déjà référée qui déterminent l'expression philhellénique dans chacun des pays considérés ici.

Une fois de plus, notre approche est fondée sur les données quantitatives, quoique pour les pays en question les différences sont minimales et de nouveaux « addenda » pourront facilement changer l'ordre suivi basé sur le pourcentage donné dans le chapitre III. Signalons, en outre, que les catégories d'imprimés présentent une disproportion. Ailleurs les chiffres donnés se rapportent à un grand nombre de recettes de souscription ou simplement de brochures, tandis que dans d'autres pays ils se rapportent, en majorité, à des œuvres synthétiques ou encore volumineuses. Toutefois, ici, nous nous proposons de suivre l'ordre donné par notre aperçu quantitatif, sans prendre en considération le contenu des imprimés.

(A) SUISSE

La Suisse se range parmi les pays qui ont donné de nombreuses marques d'intérêt à la cause des Grecs. Les écrits suisses concernant cette cause, quoiqu'ils n'appartiennent pas – en général – à la littérature proprement dite, sont la preuve des manifestations variées de nature philhellénique, qui se sont produites dans les différents cantons helvétiques. C'est que – si l'on exempte un nombre très restreint d'ouvrages d'une certaine étendue, – la majorité des imprimés consiste en simples feuilles volantes contenant des appels lancés aux hommes de bonne volonté pour leur demander de venir au secours de la lutte grecque, ou bien ce sont des projets de souscriptions, ou encore les comptes annuels des recettes et des dépenses des différents comités qui avaient été établis en faveur des Grecs. Il est intéressant de noter que le premier comité philhellénique, fondé en août 1821, fut celui de Berne¹⁴⁷, canton considéré comme étant l'un des plus réactionnaires, avant la Révolution française¹⁴⁸. Il faut, de même, prendre en considération, que les cantons suisses, divisés par plusieurs facteurs – historiques, linguistiques, religieux et sociaux – avaient des problèmes sérieux à résoudre entre eux. Rappelons ici la part active que prit Capodistrias, pendant sa mission de 1813-1814, en tant que représentant du tsar Alexandre Ier auprès de la Diète Suisse, dans le but d'aider à préparer le pacte fédéral et le maintien des nouveaux cantons. Son rôle fut encore plus important à Vienne et à Paris au sujet de la défense de la déclaration de neutralité faite par la Suisse¹⁴⁹. C'est alors qu'il fit la connaissance du représentant suisse, Pictet de Rochement, et de son neveu et secrétaire Jean-Gabriel Eynard, avec qui il se lia d'une longue et sincère amitié.

En novembre 1821, se fonda le comité philhellénique de Zurich. Il fut inauguré par un vigoureux discours de son futur président J. H. Bremi, sur la légitimité de la lutte grecque. La publication de ce discours dans le *Zürcher Freitags Zeitung* (16 nov. 1821), incommoda la Chancellerie du canton de Zurich qui avait peur de déplaire à la diplomatie internationale. Bremi fut alors obligé de déclarer par les journaux que le comité avait pour seul but de secourir les pauvres et malheureux Grecs et n'avait aucun objectif politique¹⁵⁰.

147. E. ROTHPLETZ, *Bernische Hilfsvereine für die Griechen, 1821-1829*, Bâle, 1932, p. 6 ; V. PENN, « Philhellenism in Europe, 1821-1828 », *Slavonic Review*, 1936, pp. 639-640 ; cf. aussi BNG, Dép. des manuscrits, Greek Committee Paper, K. I. F 2, lettre inédite de J. Henry Schulthess vers Lord Erskine, du 25 mars 1823 : « In August a Committee was formed at Bern... ».

148. WOODHOUSE, *Capodistrias...*, op. cit., p. 85.

149. *Ibid.*, Chapitre 4, pp. 82-105.

150. A. STERN, « Der Zürcherische Hilfsverein für die Griechen 1821-1838 », *Neujahrsblatt Stadtbibliothek Zürich*, 1904, pp. 3-4.

Cela n'empêcha pas ses membres, ainsi que ceux des autres comités, qui avaient été entre-temps fondés dans plusieurs villes de la Suisse, de poursuivre leurs activités philhelléniques.

Aux comptes de recettes, que publiait régulièrement le comité de Zurich – au nombre de cinq jusqu'en 1828 – en doit ajouter aussi les publications de ses membres fondateurs, dont le produit revenait à la caisse du comité. Outre le discours, inaugural du professeur Bremi, qui fut mis en circulation sous forme de brochure, Konrad Melchior Hirzel et J. K. Orelli publièrent aussi des œuvres qui visaient à servir la cause grecque. La brochure de Hirzel eut trois éditions au cours de la même année¹⁵¹ ; Orelli traduisit en allemand et édita les premières pièces officielles émanant du gouvernement provisoire de la Grèce ainsi que le texte des « Exhortations politiques » de Coray¹⁵². D'autre part, David Ulrich donna une nouvelle traduction allemande de la *Lettre de Lord Erskine au comte de Liverpool* ; cette brochure anglaise fut largement diffusée par ses multiples traductions en plusieurs langues¹⁵³. En même temps, une brochure concernant les aventures des réfugiés Grecs, rapporte à la caisse de la société, 55 florins, tandis que la vente des lithographies faites par Fäsi ajoutèrent encore 389 florins¹⁵⁴.

Le mouvement philhellénique gagna rapidement toute la Suisse ; des appels de ce genre, ainsi que des brochures dérivèrent aussi d'autres comités (à Bâle, Aarau, St. Gall, Clarus, Winterthur, Zug, Lausanne et plus tard Genève) qui, en décembre 1822, choisirent le comité de Zurich comme comité central de toute la Suisse, sous la présidence de J. H. Bremi¹⁵⁵.

Petit à petit, cependant, ce fut Genève qui prit le devant. La recherche a trouvé les traces d'un premier comité, dès l'année 1821¹⁵⁶. Toutefois, ce ne fut qu'en 1825, que cette ville devint le centre du philhellénisme helvétique. Le déclenchement de

151. *Répertoire bibliographique*, nos 236, 237, 238.

152. *Ibid.*, nos 303, 362.

153. Cf. STEIN, *op. cit.*, p. 4 ; *Répertoire bibliographique* no 306.

154. Cf. STEIN, *op. cit.*, p. 12 ; *Répertoire bibliographique* no 395.

155. V. PENN, *op. cit.*, p. 640.

156. Voir Michelle BOUVIER-BRON, *Jean-Gabriel Eynard (1775-1863) et le Philhellénisme genevois*, Genève, 1963, pp. 13-18. Au sujet de l'adresse de remerciements, datée du 24 mai 1823, en langue grecque archaïsante écrite de la main du poète André Kalvos et signée par les Grecs hébergés en Suisse, cf. aussi B. BOUVIER, « Calvos in Geneva », in : *Modern Greek Writers*, édité par E. Keeley et P. Bien, Princeton University Press, 1972, pp. 77-80. Ajoutons ici que Kalvos fréquentait la Société de Lecture de Genève où se réunissaient les exilés italiens et il traduisait les journaux grecs reçus par cette Société, cf. *ibid.*, p. 13. Il semble que Capodistrias fréquentait également la Société de Lecture et y discutait les problèmes grecs, cf. M. BOUVIER-BRON, *op. cit.*, p. 20.

l'enthousiasme genevois est attribué à la présence alors à Genève de plusieurs personnalités grecques¹⁵⁷, telles que les hospodars de Moldavie et de Valahie, et le comte Jean Capodistrias ; mentionnons, en plus, le nom du fervent philhellène Jean-Gabriel Eynard, qui fut l'« âme » du philhellénisme, dans toute l'Europe occidentale. Les services précieux qu'Eynard a rendus à la cause grecque, à tous les points de vue, ont été maintes fois célébrés par ses biographes. En sa qualité de banquier, par sa correspondance régulière avec les personnalités les plus importantes de son temps, et par le réseau d'information venant de Grèce qu'il organisa, il devint le coordinateur le plus efficace des activités philhelléniques, non seulement en Suisse, mais dans tous les pays européens intéressés à ce sujet. D'autre part, par sa connaissance des problèmes ainsi que par son don inné de compréhension, il était en état – à tout moment – de proposer des solutions utiles et appropriées. Sa bienveillance envers la lutte grecque, sa grande préoccupation de fournir des vivres aux assiégés de Missolonghi, ainsi que ses propres apports financiers à plusieurs reprises, ses efforts continus pour parvenir à ses fins, le situent au premier rang des personnes qui ont vraiment contribué à l'affranchissement de la Grèce et qui, par la suite, ont aidé aux premiers pas de cet état indépendant.

Afin de pouvoir répondre aux besoins pécuniaires de la guerre et surtout pour ravitailler la flotte grecque, Eynard conçut l'idée d'organiser des souscriptions hebdomadaires. Il soumit alors son projet au comité de Genève, qui l'approuva et le publia dans le *Journal de Genève* ainsi que dans une petite brochure séparée¹⁵⁸. En même temps, le comité fit paraître en librairie deux cahiers contenant les « Documents officiels envoyés en Grèce par Monsieur Eynard et sur l'état de la Grèce à la fin de Juillet 1826 »¹⁵⁹. Toutefois, les activités d'Eynard servent d'exemple à d'autres personnes, qui s'empressent d'offrir leur contribution à l'œuvre de ce protagoniste : le compositeur Ant. Paccini remet à Eynard cent copies de son *Chant de Missolonghi* qu'il a fait imprimer à mille exemplaires pour être vendus au profit des Grecs¹⁶⁰.

Donc, si nous mettons à part la production qui émane des comités philhelléniques, où se trouvent aussi des compositions de prêtres et de prédicateurs, touchés par la

157. *Ibid.*, p. 18.

158. *Ibid.*, p. 47 ; *Répertoire bibliographique*, no 1169.

159. *Répertoire bibliographique*, nos 1002-1003 ; mentionnons ici le *Lettres et documents officiels relatifs aux derniers événements de la Grèce, qui ont précédé et suivi la mort du comte Capodistrias jusqu'au 31 Octobre 1831*, publié à l'instigation d'Eynard en mémoire de son ami assassiné.

160. M. BOUVIER-BRON, *op. cit.*, p. 36 ; E. CHAPUISAT, *Jean-Gabriel Eynard et son temps, 1775-1863*, Genève, s. d., p. 118.

misère et le manque de sentiments humanitaires, nous ne rencontrons que quelques rares exemples de poésies ou de romans, dont nous ne ferons pas mention séparément. Le romantisme n'avait pas encore atteint la Suisse protestante et conservatrice¹⁶¹. Ce n'est qu'après 1825, que le mouvement romantique fait son apparition à Genève¹⁶², où la langue commune contribue à faire lire les œuvres des romantiques français. En parlant de l'esprit genevois, Stendhal constate qu'il « comprend mieux les vérités qui touchent à l'économie politique que celles qui touchent à l'analyse du cœur humain »¹⁶³. Cette constatation, nous fait penser à un autre membre du comité philhellénique de Genève : du « philosophe cosmopolite » Jean Charles Léonard Simon de Sismondi. Il connaissait Eynard depuis leur première jeunesse, du temps, que tous les deux travaillaient dans la maison genevoise « Eynard et Cie » à Lyon¹⁶⁴. Ce ne fut que plus tard qu'ils se rencontrèrent de nouveau dans leur commun effort pour propager le mouvement philhellénique, non seulement en qualité de membres du comité genevois, mais partout où ils se trouvaient. Eynard, comme nous l'avons déjà mentionné, prêta son puissant appui financier et politique ; Sismondi publiciste – nous l'avons rencontré comme collaborateur de la *Revue Encyclopédique*, nous le retrouverons dans le milieu intellectuel de l'*Antologia* de Florence – devenu écrivain, mit sa plume à la disposition de la cause grecque qu'il soutint avec ardeur, mais aussi avec un réalisme évident. « La guerre », écrira-t-il, « est une grande calamité, mais peut-être une calamité nécessaire à la Grèce. Ce n'est que par le danger commun que les Grecs apprendront lentement qu'ils ont une patrie commune »¹⁶⁵.

Outre ses articles dans la *Revue Encyclopédique*, qui circulèrent aussi à part sous forme de brochure¹⁶⁶, mentionnons son « Plaidoyer pour les Grecs » imprimé simultanément dans les journaux anglais *Times* et *Representative*¹⁶⁷.

161. Voir à propos de la Suisse alémanique, P. Van TIEGHEM. *op. cit.*, p.134 et de la Suisse romande, *ibid.*, p.172.

162. H. BOCHET, *Le Romantisme à Genève*, Genève, 1930, p. 107. Voir aussi *ibid.*, pp. 23-24, au sujet des manifestations philhelléniques qui ont eu lieu à Genève ; notons ici l'*Épître aux Grecs* (1825) de Muret et le dithyrambe de Didier *Le Dernier jour de Missolonghi*. J. SELLARDS, *Dans le sillage du romantisme Charles Didier (1805-1864)*, Paris, 1932, p. 219, inclue dans la bibliographie une feuille volante de Didier intitulée *Ruines de Missolonghi*, Genève, Charbuliez, 1826.

163. Cité dans J. R. De SALIS, *Sismondi 1775-1842. La vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe*, Paris, 1932, p. 6.

164. *Ibid.*, p. 19.

165. *Revue Encyclopédique*, nos 27 1825, p. 78.

166. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 717, 1262.

167. Cf. J. R. De SALIS, *op. cit.*, p. 381.

Afin de compléter l'image de la production philhellénique de la Suisse, citons les ouvrages historiques du professeur d'Aarau, Ernst Münch¹⁶⁸, la réédition genevoise de l'*Histoire de la Régénération de la Grèce* de Pouqueville, et l'œuvre de Wessenberg¹⁶⁹.

C'est dans ce même cadre genevois qu'il faut situer les ouvrages du phanariote Jancovaky Rizo Néroulos. Sollicité, au cours de l'année 1826, par ses amis de Genève, et surtout par le philologue Jean Humbert, de donner un cours sur la langue grecque moderne, il finit par composer un livre intitulé *Cours de littérature grecque moderne* (Genève, 1827). Dans la préface de l'œuvre, J. Humbert le qualifie de « travail rédigé tout d'une haleine, sans le secours d'aucun livre, d'aucune note, d'aucun manuscrit ; travail plein d'érudition, et qui donne à juger de quoi l'auteur était capable, s'il l'eut composé dans sa patrie, au milieu de sa bibliothèque, et à tête reposée ; travail qui offre des vues nouvelles et plus d'idées que de mots : chose rare dans un siècle où l'on ne cherche qu'à grossir les volumes, et où les littérateurs spéculent comme des marchands ».

Cette œuvre a répondu aux besoins du temps concernant la connaissance de la vie intellectuelle du peuple grec. Revue soigneusement par l'auteur, elle fut rééditée l'année suivante, de nouveau à Genève. D'ailleurs, par ses traductions en plusieurs langues, elle devint un manuel indispensable dans tous les pays en ce qui concerne la littérature grecque moderne. Ayant été partout largement répandue et favorablement critiquée, aussi bien dans les revues que dans les journaux, elle occupa une place prédominante parmi les imprimés philhelléniques. Nous devons reconnaître la part due à Jean Humbert ; désirant servir la cause grecque il fut l'instigateur qui pressa Néroulos à donner ces leçons de grec moderne. En outre il fut aussi l'éditeur empressé qui était persuadé qu'une pareille œuvre « augmentera sans doute l'intérêt qui environne déjà la nation grecque ». Sa préface parle d'elle-même du rôle de l'éditeur dans la publication du « Cours de littérature... ».

Une seconde œuvre de J. Rizo Néroulos a vu le jour à Genève en 1828. Il s'agit de *L'Histoire moderne de la Grèce depuis la chute de l'Empire d'Orient*. De nouveau, Néroulos fut amené à donner une œuvre sur son pays natal et spécialement sur l'histoire politique de la Grèce. Il entreprit alors d'exposer quelle avait été la situation de sa patrie sous la domination turque, en se fondant sur ses connaissances acquises, non seulement par ses études approfondies, mais aussi par ses expériences personnelles provenant des fonctions importantes qu'il avait remplies en tant que

168. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 114, 235.

169. *Ibid.*, no 1663.

dignitaire phanariote. Les éditeurs de ce livre, qui signaient à la fin de la préface par les lettres T** et R** exprimaient leurs vœux, que cet ouvrage augmentera aussi l'intérêt porté à la Grèce¹⁷⁰.

(B) ÉTATS UNIS D'AMÉRIQUE DU NORD

Bien que la « fièvre grecque » se soit répandue petit à petit en Amérique du Nord, elle ne s'est pas tellement manifestée par des imprimés indépendants. Étant donné que la littérature américaine se trouvait, pendant la période que nous examinons ici, à ses débuts – les Américains, ayant depuis peu acquis leur indépendance, s'occupaient encore de l'organisation politique et économique de leur pays – leur production intellectuelle n'était pas encore abondante. Par conséquent, quoique les guerres pour la liberté de tous les peuples touchassent profondément les citoyens du Nouveau Monde, il était fort naturel que le nombre des écrits inspirés par la guerre de l'indépendance grecque fut relativement limité en comparaison avec l'enthousiasme américain, qui prédomina en ce temps-là, sur ce sujet.

Ainsi, pour nous faire une juste idée de l'expression philhellénique dans ce pays lointain, nous devons non pas nous appuyer uniquement sur les écrits qui ont circulé d'une manière indépendante, mais recourir aussi aux manuels y relatifs¹⁷¹, qui contiennent une information détaillée sur les articles et textes littéraires insérés dans la presse périodique.

Outre donc les articles d'information sur les faits de la guerre et sur les protagonistes, – que les éditeurs puisaient non seulement dans la presse européenne, et spécialement anglaise, mais aussi dans la correspondance des agents et des marins en poste dans le Levant, ou encore dans celle des voyageurs et des missionnaires –, le genre littéraire publié dans la presse a été surtout représenté par la poésie.

Ces vers prennent leur place dans la littérature libérale américaine des premières décades du XIXe siècle constituent la continuation de la poésie qui a chanté la

170. Ce ne fut pas seulement au cours de la guerre d'indépendance grecque de 1821, que des écrits grecs, traduits en langue étrangère, servirent la cause de l'humanisme. Nous nous permettrons d'ajouter ici un exemple similaire, plus récent. Durant la seconde guerre mondiale, des récits sur le drame, des enfants grecs, écrits par Lilika Nakou (*L'enfer des enfants*) furent envoyés secrètement en Suisse. Traduits en français et en anglais ils circulèrent sous forme de livre qui influença, une fois de plus, l'opinion publique au sujet de la survivance du peuple grec.

171. Voir spécialement les œuvres de Myrtle CLINE, *American attitude toward the Greek War of Independence, 1821-1828*, Atlanta, Georgia, 1930, 231 p. et de St. LARABEE, *Hellas Observed. The American Experience of Greece, 1775-1865*, New York, 1957, 357 p.

Révolution américaine et les autres mouvements libérateurs en Europe et en Amérique du Sud.

Les cent poèmes, environ, compris dans une récente anthologie¹⁷² représentent presque le total de la production philhellénique en vers des années 1821-1828 ; plusieurs poèmes ont été réimprimés dans les journaux ou insérés ultérieurement dans les collections poétiques des auteurs. Dans les deux publications référées, les écrivains présentent au lecteur les poètes philhellènes et classifient les poèmes selon leur thématique. Ainsi, on y voit que la lutte grecque n'a pas seulement servi de source d'inspiration aux poètes qui dominaient dans cette génération, qui a précédé Edgar Allan Poe, comme par exemple William Cullen Bryant, ou James Gates Percival, Fitz-Greene Halleck, James Gordon Brooks, De Kay Drake, mais aussi à un grand nombre de poètes mineurs et de personnages divers : prêtres, dames, étudiants, qui ont voulu joindre leur voix à celle des défenseurs de la cause grecque.

Les journaux du Nouveau Monde, observant généralement une attitude favorable à l'insurrection grecque, ont été les sources d'information et d'inspiration des poètes susmentionnés. Si, toutefois, les Américains ont essayé de développer une littérature exclusivement nationale, il faut noter que les œuvres de Byron ont joué un rôle considérable dans leur formation intellectuelle. Il va sans dire que, sur le sujet grec, l'influence byronienne, due non seulement à son œuvre poétique mais aussi à son sacrifice dramatique sur les lieux même de la guerre, est encore plus manifeste¹⁷³. De même, peut relever des éléments communs dans les vers philhelléniques américains et dans le drame lyrique *Hellas* de Shelley ; ainsi un idéalisme libéral et un optimisme marqué, concernant le dénouement favorable des choses grecques et la vision de la régénération de l'ancienne Hellade, démontrent que l'œuvre de ce poète anglais a été bien connue en Amérique et a servi de modèle aux poètes du Nouveau Monde¹⁷⁴.

Quant à la thématique, ici, comme dans les autres pays, les poèmes se réfèrent à la Grèce ancienne et à ses héros, ou à la Grèce moderne et à ses combattants, ainsi qu'à divers faits et personnages qui se sont distingués pendant les combats. L'esprit libéral nourri dans la culture classique se lie, en Amérique, à l'humanisme chrétien et par la suite au romantisme de l'époque ; ses représentants, renforcés et inspirés

172. M. B. RAZIS - A. PAPAS, *Greek Revolution and the American Muse : A Collection Philhellenic poetry, 1821-1828*, Thessaloniki, 1972 ; voir aussi des mêmes, *American poets and the Greek Revolution. A Study in Byronic Philhellenism*, Thessaloniki, 1971.

173. *Ibid.*, p. 14.

174. *Ibid.*, pp. 17-18.

par les nouvelles des actions guerrières sur les mêmes lieux historiques, envisagent la réalisation de la régénération hellénique. Et, contrairement aux poètes philhellènes des pays européens, les Américains, en chantant la liberté future de la Grèce, chantent aussi leur propre liberté récemment acquise. Ils n'ont pas de sentiments refoulés, sur ce sujet : ils comparent, s'émeuvent, mais toutefois se souviennent de l'heureuse issue de leur combat.

Les premières nouvelles sur les affaires grecques ont commencé à apparaître dans les journaux américains, dès le mois de mai 1821. Toutefois, à part quelques poèmes écrits au cours de cette même année, mais publiés plus tard¹⁷⁵, la muse américaine ne s'est exprimée qu'à partir de l'année 1822 quant James Percival publie le premier numéro de son recueil poétique *Clio* qui comprend, entre autres, quatre poèmes sur la Grèce. Pareillement, plus tard, en 1827 son 3e numéro contient de nouveau bon nombre de poèmes philhelléniques¹⁷⁶. La production poétique continue pendant toute la période de la lutte grecque, avec un accroissement apparent en 1827 et 1828, années où le philhellénisme américain actif dans tout son zèle.

Outre le genre poétique, la littérature philhellénique américaine offre aussi quelques rares exemples de pièces de théâtre. Ainsi *The Grecian Captive or the Fall of Athens*, par Mordecai Noah, joué en juin 1822, est considéré comme la première pièce inspirée par l'insurrection grecque. On doit mentionner aussi des descriptions de voyage dans le Levant, mais comme nous tenons à donner une image diachronique de l'imprimé philhellénique américain, et que les voyages ont été faits pendant les dernières années de la guerre de l'indépendance grecque, nous en parlerons plus tard. Toutefois ici, nous nous référerons au voyage imaginaire décrit par William S. Cardell, et intitulé *Story of Jack Haylard, the Sailor Boy ; or, the Virtuous Family* ; où la Grèce et plus particulièrement les îles de l'archipel grec servent de cadre aux activités du principal personnage¹⁷⁷. Ce voyage fictif a connu un grand succès ; paru en 1825, il a été réédité plus de trente fois dans l'espace de dix années, rappelant ainsi le succès connu en 1789 par l'*Anacharsis* de l'abbé Barthélémy.

Outre les écrits de caractère purement littéraire, l'intérêt grécophile des citoyens du Nouveau Monde se manifeste encore par d'autres imprimés fondés sur des textes grecs. Les proclamations d'Ypsilanti et du Sénat Messénien, – et plus particulièrement

175. Voir les poèmes de J. Brooks, *ibid.*, p. 31 et RAIZIS – PAPAS, *Greek Revolution...*, *op.cit.*, pp. 3-7.

176. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 190, 1254.

177. Cf. LARRABEE, *op. cit.*, pp. 52-54 et *Répertoire bibliographique*, no 877.

celle que le sénat adressa au peuple américain – qui ont tant stimulé le philhellénisme américain à partir de 1823, sont passées presque inaperçues pendant les deux premières années, quoiqu’elles eussent déjà circulé aux États Unis, en 1821, par le moyen des journaux. C’est sur ces mêmes textes que se sont fondés les promoteurs de la cause grecque pour faire sortir de l’apathie la majorité des Américains. Parmi les principaux promoteurs nous devons assurément mentionner Edward Everett, professeur d’ancien grec et éditeur de la *North American Review*. Ce dernier a publié, pour la défense des Grecs, en octobre 1823, un article fondamental où, à côté d’une critique sur les *Éthiques* d’Aristote, éditée par A. Coray à Paris en 1822, il ajoutait, en traduction anglaise, des documents grecs ; le texte de la Constitution provisoire de la Grèce de 1822, l’Adresse susmentionnée du Sénat Messénien de Kalamata au peuple des États Unis, ainsi que la lettre que lui avaient adressée Coray et ses amis en lui envoyant cette proclamation¹⁷⁸. Incités par l’intérêt produit par la lecture de cet article et son retentissement dans les autres journaux, des groupes sociaux commencent petit à petit à s’organiser systématiquement pour venir en aide aux Grecs opprimés. Ce mouvement philhellénique donna naissance à plusieurs écrits, adresses, sermons et lettres circulaires, résultant des multiples réunions publiques qui se sont tenues dans plusieurs villes des États-Unis.

Si la ville d’Albany fut, en décembre 1822, un timide précurseur de ce mouvement, sans toutefois produire aucun résultat¹⁷⁹, dès novembre 1823 dans les réunions qui se succèdent, à New York, Philadelphia, Boston et ailleurs, après avoir lu la proclamation du sénat messénien, on vote des résolutions et on crée des comités pour rédiger des pétitions adressées au Congrès en faveur des Grecs. En même temps, on rédige des adresses et des lettres circulaires par lesquelles on essaie de réveiller le sentiment américain. Ces écrits, quoique leurs divers rédacteurs, en présentant toute l’argumentation possible, visent au même but, qui était de prouver la justesse de la cause grecque et de persuader leurs concitoyens de se montrer plus énergiques sur ce sujet, ne contiennent pas toujours des arguments identiques. Naturellement, cela dépend de la formation intellectuelle et idéologique des écrivains, ainsi que des personnes à qui ils s’adressent. Dans un district, par exemple, comme Philadelphia, où l’élément pacifiste – Quaker prédomine, on fait surtout appel aux sentiments philanthropiques et chrétiens du peuple. Évitant d’évoquer des scènes de guerre et d’atrocités, on décrit

178. Cf. CLINE, *op. cit.*, p. 32 et suiv.

179. *Ibid.*, pp. 21-38.

davantage les malheurs des combattants, de tout âge, de tout sexe, et l'on demande des secours en argent, en vivres et en habits. D'autre part, on tâche de rassurer les négociants de New York ou de Boston, en affirmant que le commerce avec le Levant et spécialement avec le port de Smyrne ne sera pas troublé ; il y a aussi, en Europe, des manifestations philhelléniques, qui, pourtant, ne perturbent point les rapports commerciaux des puissances européennes avec la Sublime Porte.

En tout cas, les raisonnements répétés dans presque toutes les adresses évoquent les principes de la liberté civile et les préceptes de la religion. Rappelant leurs propres luttes pour l'indépendance américaine, ils se réfèrent à la situation malheureuse des Grecs, – qui ont justement demandé l'assistance des États Unis –, aux atrocités des Turcs, à l'ancienne gloire de l'Hellade et à la culture classique, source de l'esprit libéral des Américains. Ils soulignent encore le rôle prédominant de l'Église grecque et son influence sur tout ce qui concerne la vie de la nation hellénique.

Puisant dans les préceptes de la religion chrétienne, les pasteurs ont souvent attiré l'attention de leurs paroissiens sur la lutte grecque. Étant donné que le clergé américain avait activement participé et joué un rôle prépondérant dans la guerre d'indépendance américaine, c'est vers lui que se tournent maintenant les promoteurs du philhellénisme dans ce pays. Dans ce but, le comité grec de Boston veille, non seulement à envoyer son *Adresse* aux citoyens des autres villes du Massachussets, mais aussi à en munir chaque prédicateur d'un exemplaire¹⁸⁰.

Enfin, les étudiants des collèges ne sont pas restés indifférents à la lutte grecque. Nourris de tradition classique, ils saluent avec joie le réveil de la Grèce et, désirant reconnaître leurs obligations envers les Grecs anciens, ils offrent leur assistance aux Grecs modernes. Ainsi, ils prennent des résolutions et ils organisent des quêtes. Et, comme on peut le voir dans la *Lettre circulaire* des étudiants de l'« Andover Theological Seminar » envoyée à leurs camarades dans tous les collèges du pays, ils veulent exprimer au gouvernement grec le souhait que leurs contributions en argent soient, après la libération de la Grèce, utilisées pour la promotion de la littérature dans ce pays en témoignage éternel du respect et de l'estime éprouvés par les jeunes Américains envers les Grecs¹⁸¹.

Certes, toutes les brochures de propagande philhellénique n'ont pas circulé séparément ; plusieurs ont été insérées dans les feuilles quotidiennes. Quelques sermons

180. *Ibid.*, p. 74.

181. D. ROBINSON, *America in Greece. A traditional Policy*, N. York, 1948, pp. 170-173.

n'ont même pas été imprimés car leurs auteurs prétendaient qu'ils les avaient rédigés en vitesse, uniquement pour être récités oralement. Toutefois, par leur présentation favorable dans les journaux, on apprend qu'ils ont produit un profond effet sur les auditeurs.

Parallèlement à la vaste diffusion des imprimés susmentionnés – notons que l'adresse de Boston a eu un tirage de 4000 exemplaires¹⁸² – les comités philhelléniques ont eu soin, à partir de 1824, de mettre en circulation, pour l'information du public, des imprimés documents sur la situation en Grèce : des lettres de Grèce, des descriptions géographiques et historiques et des réimpressions de livres publiés en Angleterre sur les mêmes sujets ou sur la vie de Lord Byron ont pris leur place dans l'effort de maintenir en éveil l'intérêt sur le sort du peuple grec combattant. Néanmoins, ces témoignages ne sont pas nombreux et ne dépassent guère une dizaine de livres, pour les années 1824-33. Dans ces œuvres, comme dans les œuvres poétiques, on constate une recrudescence, en 1828, quand la ferveur philhellénique américaine se trouve à son apogée.

Les aspirations philhelléniques ont également trouvé de dignes avocats en la personne de bon nombre d'hommes politiques et même dans le gouvernement responsable. Le président Monroe, par son message annuel, déclara en décembre 1822 « qu'un fort espoir existe pour que ce peuple (grec) obtienne son indépendance et acquière son régime égal parmi les nations de cette terre ». La répétition de ces mêmes vœux en 1823, dans le message fameux de non intervention, connu ultérieurement sous le nom de « Doctrine Monroe », et en 1824, quand le président américain souhaita encore que les gouvernements européens rétablissent l'indépendance grecque, prouve qu'aucun progrès officiel n'avait été effectué dans cette direction.

La partie du premier message présidentiel relative à la cause grecque, quoique l'on soutienne qu'elle avait été motivée par l'accroissement de l'intérêt public, n'a eu qu'un retentissement limité auprès du peuple des États-Unis. Par contre, elle a été reçue avec enthousiasme par les personnes concernées. En effet, les chefs grecs ont voulu contacter les États-Unis dans l'espérance d'être aidés et reconnus comme belligérants.

Le second message de Monroe, porte-parole de l'opinion publique, mais pas de la politique étrangère de son gouvernement, créa une sensation unanime non seulement

182. CLINE, *op. cit.*, p. 74.

dans les États-Unis mais en Europe aussi, où les comités philhelléniques de Paris et de Londres publièrent les discours de Monroe et les distribuèrent par milliers¹⁸³.

Entre-temps, outre les gouverneurs et la législature de plusieurs états d'Amérique du Nord qui votent des résolutions en faveur de la Grèce et les adressent ensuite au Congrès, des voix éloquentes s'élèvent au sein du Capitole pour soutenir la cause hellénique¹⁸⁴. À la suite du message de Monroe, Daniel Webster, représentant de Massachussetts, prend l'occasion de soumettre, le premier, au Congrès du 8 décembre 1823, une proposition par laquelle il demanda que le Président nomme un agent américain pour suivre de près le déroulement de la guerre gréco-turque. D'un acte pareil, pouvait résulter, comme on le comprend bien, la reconnaissance et l'assistance des révolutionnaires.

Toutefois, de même que la proposition faite par Webster, des mémoires sur le sujet grec, soumis au Congrès par l'intermédiaire des représentants de divers états restèrent en suspens. Cependant, le Congrès ne pouvant plus ignorer les faits, chercha à s'informer sur tous les renseignements et documents relatifs parvenus au gouvernement. L'activité de Webster ne s'arrêta pas là ; en attendant le jour où sa « motion » serait discutée, il prépara soigneusement son discours. Pour les détails sur les progrès de la révolution en Grèce, il eut recours à son ami Everett, qui lui procura avec empressement toutes les informations possibles, accompagnées d'une carte des lieux pour l'intelligence des opérations militaires.

Le débat sur la question grecque commença le 19 janvier 1824 et, suivant les rapports des journaux, éveilla vivement l'intérêt public. Webster, par son discours éloquent, décrit par l'avocat Jeremiah Mason comme « le meilleur exemple d'éloquence parlementaire et de raisonnement d'homme politique que notre pays peut offrir »¹⁸⁵, s'efforça de poser clairement les problèmes dans le cadre de la politique extérieure des États-Unis, et, soutenant sa proposition de nommer un agent, il soutint que ce fait ne violait pas la neutralité de l'Amérique ; tout au contraire, en permettant une connaissance précise et immédiate de la situation dans le Levant, il protégeait les intérêts commerciaux américains dans cette partie du monde.

183. G. SPORIDIS, *Liens de liberté ; le philhellénisme américain pendant la Révolution de 1821*, Athènes, 1968, pp. 44 (en grec).

184. Sur le débat au Congrès, décembre 1823 - janvier 1824, voir CLINE, *op. cit.*, chapitre VI et VII, et LARABEE, *op. cit.*, pp. 70-72.

185. Cité par CLINE, *op. cit.*, p.169.

Plusieurs orateurs prirent la parole après le discours d'introduction de Webster et les discussions au prolongèrent jusqu'au 26 janvier 1824. Pourtant, si les voix favorables de Clay et des autres défenseurs de la cause grecque vinrent soutenir les propositions de Webster, des points de vue différents se firent entendre pendant le débat. Ainsi, Poinsett, voulant offrir une solution intermédiaire, proposa une expression officielle de sympathie envers les Grecs ; d'autre part Randolph, remarquant que le Congrès devait plutôt sauvegarder les intérêts des citoyens américains que les droits des autres peuples, se déclara pour la neutralité des États-Unis. Toutefois, ce furent les opinions de ceux qui trouvaient que des manifestations politiques philhellènes étaient encore prématurées, qui prévalurent. Se ralliant de cette façon à John Quincy Adams, responsable de la politique étrangère des États-Unis, ils préférèrent conserver des relations amicales avec la Turquie, en restant au dehors des querelles européennes et, en même temps, en protégeant le commerce de l'Amérique dans le Levant. Le résultat final de ce débat au Congrès fut l'ajournement indéfini des résolutions relatives à la question grecque. Ce résultat, cependant, a peut-être déçu les philhellènes américains, mais n'a pas découragé leur enthousiasme. D'ailleurs, la publication dans les journaux, mais aussi sous forme de brochure, des discussions susmentionnées, montrent le vif intérêt du public envers le sujet du débat. En tout cas, il faut noter que l'opposition au mouvement philhellénique ne provenait pas uniquement du milieu des commerçants. D'autres groupes sociaux s'étaient exprimés aussi contre le philhellénisme et ses promoteurs, bien avant la révolution grecque. Les Américains « Modernes » contestaient même l'utilité des études classiques. De même, les « Chrétiens » adversaires des classiques, ou encore les pacifistes, qui comblés par les révolutions et les guerres de la fin du XVIII^e siècle et des premières décades du XIX^e, s'étaient organisés en société pacifiste, dénonçaient ouvertement même les guerres « sanguinaires » décrites par Homère¹⁸⁶. Plus tard Samuel Breck dans une lettre du 24 janvier 1824 se demandait si l'on peut considérer ces Grecs modernes, si pleins de défauts selon les descriptions des voyageurs, comme les descendants des anciens Grecs, puisque, c'est à peine si l'on pouvait suivre leur descendance jusqu'à la période byzantine. Pourquoi donc tant de discussions sur eux¹⁸⁷ ?

Cependant, comme nous l'avons déjà signalé, c'est à partir de la fin de 1823 que la « fièvre grecque » commence à se répandre, se manifestant non seulement par les

186. LARRABEE, *op. cit.*, pp. 298-299, note 31.

187. Citée dans ROBINSON, *op. cit.*, pp. 143-144.

écrits dont nous faisons mention dans la présente étude, mais encore par des conférences sur les antiquités grecques et sur le panorama d'Athènes par E. Everett, par des concerts, des bals et d'autres réunions au bénéfice des Grecs insurgés. Parmi ces manifestations, il faut citer la cérémonie pendant laquelle, à l'initiative des « Grecian ladies » de Boston, une Croix grecque de 25 pieds de hauteur fut érigée à Brooklyn, comme emblème de la cause grecque. Après quoi, on proclama un prix pour la meilleure information sur les couronnes de victoires des anciens Grecs. Maintes discussions sur ce sujet, publiées dans le *New York American* pendant deux mois, ont abouti à la publication, au commencement de l'année 1824, d'un petit volume intitulé *The Grecian Wreath of Victory*¹⁸⁸.

Toutes ces démonstrations de philhellénisme portèrent leurs fruits et ainsi, des sommes d'argent, finalement confiées aux comités de Philadelphie, de Boston et de New York, furent versées par des gens, dans toutes les parties des États-Unis. Ces comités se chargèrent par la suite d'envoyer l'argent aux représentants grecs à Londres, afin que ces subaides soient expédiés au gouvernement grec.

Vers la Grèce se dirigent aussi, à présent, des volontaires américains désirant participer en personne aux combats contre l'oppresseur turc. Parmi eux se distinguent le jeune docteur Samuel Howe, le vétéran de la guerre de 1812, Jonathan P. Miller, ainsi que George Jarvis, qui se trouvait parmi les combattants depuis 1822. Établi avec son père, négociant de New York au Danemark, sa présence presque immédiate en Grèce est due au courant philhellénique qui traversa l'Europe en 1821. Par leur séjour prolongé en Grèce et leurs contacts quotidiens avec le peuple grec, ces volontaires eurent l'occasion de connaître de près, non seulement le caractère et les mœurs du pays, mais encore ses problèmes variés. Ainsi ils furent les personnes les plus à même d'exposer à leurs compatriotes la réalité grecque, et, encore plus, c'est grâce à eux que l'intérêt philhellénique ne s'éteignit pas complètement pendant les années qui suivirent. Leurs lettres et leurs rapports, pleins de justes observations et de descriptions vivantes, alimentaient continuellement la presse quotidienne et les imprimés philhelléniques. Et, si, en 1825, la production philhellénique est extrêmement restreinte, la brochure *Letters from Greece*, contenant des lettres de Miller et de Jarvis, publiée par le comité de Boston, a eu le retentissement désiré ; parallèlement à l'actualité présentée par des témoins oculaires, ces lettres offraient des détails précis

188. LARRABBE, *op. cit.*, pp. 304-305, note 25 ; voir aussi *Répertoire bibliographique* no 547.

sur les vrais besoins des Grecs révoltés, indiquant ainsi aux philhellènes Américains le chemin qu'ils devaient suivre pour atteindre leur but philanthropique et éducatif.

Non seulement les volontaires, mais encore une multitude d'autres personnes envoyaient aux éditeurs des journaux, qui les publiaient avec empressement, des rapports sur les événements contemporains ou sur leurs visites aux anciennes ruines. St. Larrabee¹⁸⁹, se réfère à tous les citoyens des États-Unis qui ont connu la Grèce pendant cette période et souligne que « les Américains en Grèce depuis l'insurrection grecque en mars 1821, jusqu'à la fin des hostilités en 1828 – d'abord les missionnaires, les négociants du Levant et les capitaines de mer, ainsi que quelques gentilshommes faisaient le grand tour, et puis, ajoutés à leur nombre, le personnel de l'escadre méditerranéenne, les volontaires américains dans les forces révolutionnaires et les secouristes – étaient plus nombreux que les historiens ne l'ont dit ».

Entre-temps, le sentiment grécophile en Amérique est de nouveau ravivé, en 1825 et 1826 par l'affaire des frégates, qui souleva une vive controverse et provoqua la rédaction de plusieurs mémoires, réfutations et exposés, mis en circulation sous forme de brochure¹⁹⁰. Ainsi, presque tous les imprimés de l'année 1826 qui s'occupent de la Grèce sont relatifs à ce sujet, qui, de plus, attira l'attention du public, troublé par la répercussion peu favorable qu'un tel scandale pouvait avoir sur la réputation des Américains. Il s'agissait de la construction de deux vaisseaux, commandés à deux compagnies de New York par les représentants Grecs à Londres, après avoir obtenu le prêt anglais. Comme les vaisseaux n'avaient pas été achevés à temps et que la somme d'argent versée ne suffisait plus pour en terminer la construction, un négociant grec de Londres, Alexandre Contostavlos, avait été expédié en Amérique, comme agent du gouvernement grec, pour régler la question. En effet, le succès de sa mission ne se présentait pas très facile. Après maintes difficultés et un échange de brochures présentant les arguments des différentes parties, la seule solution à laquelle on aboutit fut de vendre avec l'aide des philhellènes une frégate pour le remboursement des dépenses de l'autre. Ainsi, après un grand délai, si désavantageux pour la lutte grecque, le vaisseau, tant attendu par le gouvernement grec, a été complété et put enfin partir pour sa destination.

L'activité des comités philhelléniques, qui, après l'envoi au gouvernement grec de la somme collectée, avait beaucoup diminué, se ranima dès la fin de 1826. De nouveaux

189. *Op. cit.*, p. 36.

190. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 1018, 1020, 1119, 1120, 1149, 1152, 1204.

personnages reprirent l'initiative et la lutte grecque fut désormais considérée sous un autre point de vue. Ce n'est plus la guerre de libération qui touche tant les Américains – la lutte opiniâtre des Grecs pendant ces cinq années les avait persuadés que la Grèce serait délivrée. Il restait un autre problème à résoudre : la survivance des insurgés. Ce malheureux peuple devait parvenir à être sauvé de l'extermination totale en faisant face non seulement à l'ennemi, mais aussi à la famine et aux maladies qui dévastaient le pays. Et puis, pour qu'ils puissent prendre leur place à côté des peuples civilisés, ils devaient être éduqués. L'intérêt américain, pendant les années qui suivirent, en s'exprimant sous l'influence d'un esprit humanitaire et religieux, se concentra donc sur l'effort de sauver et d'assister les non-combattants, mais aussi par la suite, de faciliter leur éducation.

Une nouvelle phase d'activité philhellénique apparaît une fois de plus, par des manifestations semblables à celles de 1825 et 1824 : réunions publiques, adresses et imprimés servant à réveiller maintenant les sentiments philanthropiques dans le but d'organiser des envois de vivres, de vêtements et de médicaments. Les philhellènes au Philadelphie, avec Matthew Carey, se distinguent durant cette période, par leurs efforts incessants pour contribuer à la cause des Grecs. Entre autres, leurs Adresses et Discours répétés, en 1826, 1827 et encore en 1828 en sont la preuve. Les comités de New York et de Boston ont aussi agi, avec beaucoup d'efficacité à ce même propos. Ainsi dans les années 1827 et 1828, huit cargaisons de provisions, réunies par les soins de ces trois comités et par celui d'Albany ont été envoyées aux non-combattants de la Grèce et distribuées par les agents secouristes qui accompagnaient chaque cargaison¹⁹¹.

Les donateurs américains furent mis au courant de presque toutes les particularités de ces envois et distributions, grâce aux descriptions détaillées que publièrent les agents après leur retour. Car les comités, dans l'intention, toujours, de stimuler l'intérêt des philanthropes et, en même temps, de leur démontrer que leurs efforts et leurs offrandes n'étaient point perdus, incitaient les agents à exposer la situation déplorable des Grecs et, par conséquent l'utilité de l'envoi des provisions. Les récits de ces témoins oculaires ont circulé soit sous forme de livre, soit de rapports et de communications dans les journaux.

Jonathan Miller, l'un des premiers volontaires, revenu en 1827 sur les lieux comme agent secouriste, déclare dans la préface de son livre, dont le titre même indique

191. LARRABEE, *op. cit.*, p. 149.

clairement le contenu¹⁹², qu'il n'avait pas pensé à devenir écrivain ; il avait tenu à jour son journal en agissant selon les ordres des membres du comité grec de N. York, qui, après avoir lu le manuscrit décidèrent aussitôt de le publier. Les narrations de H. Post et de S. Woodruff, apparues un peu plus tard, qui contenaient les expériences et informations acquises en Grèce et en Turquie pendant leur mission, appartiennent au genre littéraire des récits de voyage ; et, plus particulièrement, celle de Post¹⁹³ a été considérée comme l'une des meilleures relations de voyage écrite sur la Grèce, pendant cette période, par un américain. Parallèlement à ses observations pénétrantes et exactes sur la cause des Grecs, qu'il décrit comme étant la lutte d'un peuple opprimé pour disputer sa liberté à la tyrannie d'un maître barbare, et comme un sursaut du christianisme contre le fanatisme et la superstition, Post commente le caractère des Grecs et de leurs chefs et il dépeint et analyse les différents groupes de volontaires qui s'étaient précipités pour secourir l'insurrection grecque. En même temps, il s'intéresse aux monuments antiques et aux églises byzantines. À la fin de son livre, il ajoute plusieurs appendices contenant des renseignements complémentaires sur la situation en Grèce ; entre autres, il donne une liste des auteurs Grecs modernes ainsi que quelques titres de leurs œuvres pour montrer qu'à côté des combattants illettrés il existait déjà un bon nombre de gens de lettres.

Parmi tous ces écrivains, le docteur Samuel Howe tient la première place par ses multiples écrits sur la Grèce. Sa longue résidence dans ce pays et sa participation active à la guerre, soit comme combattant soit comme docteur, le lia étroitement aux gens à qui il désirait même s'identifier. Arrivé en Grèce en janvier 1825, il y resta durant trois ans et retourna en Amérique en novembre 1827. Son second séjour en Grèce s'étend de novembre 1828 à juin 1830. Pendant l'intervalle, Howe, en parcourant les États de l'est, en Amérique, comme représentant des comités grecs ne cessa de donner des conférences sur les Grecs. En même temps, conscient de la valeur des imprimés pour la propagande de la cause qu'il soutenait, mais forcé plutôt par l'insistance des comités, il s'empessa de faire circuler une description historique de la révolution grecque. Quoique écrit à la hâte et pour cette raison plein de fautes, l'ouvrage de Howe *An historical Sketch of the Greek Revolution* a eu un accueil favorable auprès du public et aussitôt une seconde édition a paru dans l'année. D'ailleurs, tandis que les critiques, dans les journaux, lui reprochaient d'avoir composé une œuvre hâtive,

192. Voir *Répertoire bibliographique*, no 1453.

193. *Ibid.*, no 1888.

ils admettaient en même temps qu'il a écrit une « œuvre de grande valeur », et qu'il s'agissait d'une « acquisition louable de la littérature américaine »¹⁹⁴.

En effet, l'ouvrage de Howe combine les expériences d'un témoin oculaire avec les informations reçues sur les lieux ou fondées sur des compositions appropriées. Son esquisse historique traite de la révolution grecque dès son commencement, et, naturellement pour la première partie (1821-1824) Howe, avide lecteur depuis sa jeunesse, dut utiliser le matériel amassé dans les livres qu'il avait déjà étudiés pendant ses heures d'inaction, car il avait toujours eu en vue de composer, dans l'avenir, une histoire de la révolution grecque. George Georgiadès Arnakis, dans la réédition revue et corrigée de cette œuvre, donne une liste intéressante des lectures de Howe, comprenant un assez grand nombre de livres inspirés par l'insurrection grecque et qui avaient circulé avant 1828¹⁹⁵. Dans son *Historical Sketch* Howe reconnaît qu'il est un admirateur de l'ancienne Grèce, mais plus encore un ami avoué de la Grèce moderne, partageant la douleur et les luttes de son peuple ; sans toutefois se laisser aveugler par son enthousiasme sur les défauts des Grecs et être entraîné à donner une fausse image des événements, il désire présenter au public américain des faits véritables et des informations authentiques. Outre ses lettres, publiées dans les journaux, Howe tenait, depuis sa première arrivée en Grèce, un journal resté inédit, comme, par ailleurs, celui de Jarvis. Sa contribution néanmoins à la littérature de propagande philhellénique dans le temps, consiste aussi dans une brochure anonyme¹⁹⁶ et dans plusieurs articles sur la Grèce publiés dans les journaux de 1831¹⁹⁷.

Un second livre sur l'histoire de la révolution grecque a été mis en circulation presque en même temps que l'ouvrage de Howe. Son auteur, le docteur J. L. Comstock, dans son *History of the Greek Revolution* (1828), glanant dans les écrits de divers écrivains, principalement anglais, mais aussi, sans le noter, dans celui de Howe, offrait au public un volume de contenu similaire, qui pourtant a été beaucoup lu, puisqu'une seconde édition parut en 1829. Suivant l'habitude des auteurs philhellènes, qui inséraient, soit dans leurs textes, soit sous forme d'appendice, des documents officiels grecs, ou des relations de témoins oculaires sur un sujet précis, Comstock a compris dans son texte de tels documents, tirés des livres qu'il avait utilisés comme sources.

194. Cité par G. GEORGIADIS ARNAKIS, *Samuel Howe, An Historical Sketch of the Greek Revolution...*, Austin, Texas, 1966, pp. XXVII-XXIX.

195. *Ibid.*, pp. XXII-XXVII.

196. Voir *Répertoire bibliographique* no 1662 et G. GEORGIADÈS ARNAKIS, *op. cit.*, p. XXVII.

197. *Ibid.*, p. XXVIII.

Il a aussi ajouté à la fin de son livre un long appendice avec des pièces sur la mort de lord Byron et entre autres, des documents concernant la fondation de la Société philanthropique à Nauplie, en 1824. Rappelons que Howe avait aussi inclus, dans sa première édition, le texte de la Constitution provisoire de 1822.

Cependant, à côté des descriptions historiques, les lecteurs américains avaient besoin aussi d'informations géographiques et topographiques pour pouvoir localiser les endroits où se déroulaient les événements. Désirant satisfaire à cette nécessité, les éditeurs américains ont eu recours à des manuels anglais. Déjà en 1824, Sidney Morse avait présenté son petit livre intitulé *A Geographical View of Greece, and an historical Sketch of the recent Revolution in that Country*, accompagné d'une carte. Réimprimant la dernière édition d'Arrowsmith, Morse avait complété sa carte en marquant les anciennes divisions du pays ainsi que les noms topographiques cités dans son esquisse de la révolution grecque. De même, en 1827, apparaît sous le titre *The History of Modern Greece with a View of the Geography, Antiquities, and Present Condition of that Country* à Boston, une réédition partielle de la publication périodique de Londres *The Modern Traveller*, concernant la Grèce. Cet ouvrage avait déjà connu beaucoup de succès en Angleterre et même les écrivains américains avaient puisé plusieurs fois dans ce volume. Howe, ainsi que Comstock, qui s'occupe d'ailleurs dans son premier chapitre de la situation géographique et démographique de la Grèce, le citent parmi leurs sources.

La dernière phase du mouvement philhellénique, pendant cette période, coïncide avec le renforcement des activités des missionnaires en collaboration étroite avec les sociétés féminines pour la propagation de l'éducation.

Dès 1820 des missionnaires américains avaient parcouru la Méditerranée orientale, se proposant de s'établir à Smyrne, afin d'accomplir leur mission qui était de répandre l'Évangile dans l'Empire ottoman. La situation confuse, causée par la guerre gréco-turque, les avait alors empêché d'installer une imprimerie à Smyrne, projet finalement mené à bout en 1832. Entre-temps ils avaient établi leur imprimerie à Malte, où d'ailleurs plus tard, en 1825, fonctionna aussi celle des missions anglaises. Disposant également d'une typographie grecque, les missionnaires américains se mirent à traduire en grec et à publier des livres et brochures, qui s'adressaient pour la plupart, à la jeunesse ; outre les brochures de conversion, des manuels scolaires et même des abécédaires prenaient place parmi les publications destinées à la Grèce. La nomenclature des publications grecques de l'imprimerie de l'American Board of Commissioners for Foreign Missions comprend 108 titres pour les années 1822 à

1833, et plus précisément, 47 pour la période 1822 à 1826 et 61 pour celle de 1827 à 1833¹⁹⁸. Car les missionnaires, agissant selon leur mission, tâchaient aussi de satisfaire le vif désir des Grecs de s'instruire, désir signalé, par ailleurs, dans les récits de plusieurs visiteurs de la Grèce, et plus spécialement par Miller et Jarvis dans leur correspondance publiée en 1825. C'est en cette même année, que le missionnaire Pliny Fisk remarque, dans une lettre, que la Grèce présente un champ tout ouvert à l'activité missionnaire¹⁹⁹.

Pendant la dernière période de la révolution grecque et les premières années de l'organisation du nouvel état, les activités des missionnaires se concentrent sur la propagation de l'instruction, mais pas uniquement en distribuant des imprimés. Par des adresses et des efforts communs avec ceux des comités féminins, ils cherchent à expédier des personnes appropriées pour fonder en Grèce des institutions scolaires. Jonas King, J. J. Robertson et J. Hill comptent parmi ces personnes. Leurs rapports et leurs lettres, publiés régulièrement dans les journaux, offraient aux lecteurs tous les détails sur leurs activités, ainsi que des informations sur la situation en Grèce. À ces écrits vint s'ajouter plus tard le livre important de Rufus Anderson²⁰⁰. Envoyé comme agent spécial en Méditerranée par l'American Board, il parcourut en compagnie d'Eli Smith et de J. J. Robertson, le Péloponnèse et une grande partie de la Grèce insulaire. Sa narration comprend des observations intéressantes sur ce pays qui sortait à peine d'une guerre épuisante, qui s'efforçait de s'organiser en état indépendant. Ces missionnaires ont visité aussi les écoles, déjà existantes, et ont constaté, une fois de plus, l'ardent désir des jeunes gens d'obtenir des livres.

L'organisation des écoles en Grèce et l'amélioration de l'éducation féminine occupaient sérieusement les Américains démocrates et libéraux ; car, sans culture, il n'y pas de vraie liberté. Par les lettres circulaires et les brochures qui paraissaient alors, on voit un nouveau bouillonnement d'ardeur philhellénique, ayant pour objet la diffusion de la culture. On ne se borna pas à fonder des écoles élémentaires ; le projet du « Greek School Comittee », institué en mai 1829, comme il est exposé dans la brochure *Plan for promoting Common School Education*, consistait à fonder une

198. Evro LAYTON, *op. cit.*, pp. 185-193. Sur les premiers, Américains envoyés par l'« American Board of Commissioners for Foreign Missions » en Méditerranée cf. aussi R. CLOGG, « Parsons et Fisk au Gymnase de Chio, en 1820 », *O Eranistis* 5 (1967), pp. 177-193 (en grec).

199. Cité par LARRABEE, *op. cit.*, p. 178.

200. Voir *Répertoire bibliographique*, no 1862.

École supérieure ou Académie nationale, un Lycée pour jeunes filles, et plusieurs écoles élémentaires.

Finalement, tous ces efforts aboutirent à la réalisation des projets élaborés ; King, outre l'école élémentaire qu'il avait ouverte dans l'île de Tinos, créa en 1831 un Gymnase à Athènes. De même, les Hill, en collaboration avec les Robertson, installèrent une école de jeunes filles, qui subsiste jusqu'à nos jours, et une autre pour des garçons. Plus tard, en novembre 1833, la famille Robertson se transporta, avec la presse philhellénique américaine, dans l'île de Syra, où madame Robertson fonda encore une école de jeunes filles.

Pendant ce temps, en Amérique, les comités féminins, tout en s'occupant de collecter des contributions en argent, caressaient le projet d'établir une école pour former des institutrices grecques à Athènes. Plusieurs dames américaines se distinguèrent par le support ardent qu'elles apportèrent à la propagation des lumières en Grèce. Lydia Sigourney rédigea des Adresses et un Appel sur ce sujet tandis que Sarah J. Hale, éditeur du *Ladies Magazine* tenait ses lectrices au courant, en oubliant des appels ou des lettres y relatives, émanant de Grèce²⁰¹.

Il est intéressant de signaler ici, entre parenthèses, que pendant les années qui suivirent, les missionnaires se heurtèrent à une forte opposition et quelques uns furent même persécutés. C'est que d'une part, l'enthousiasme pour les Américains, porteurs de Bibles et de livres, avait peu à peu diminué ; d'autre part, l'Église orthodoxe grecque, ayant une place prépondérante dans l'administration de l'état, s'inquiétait sérieusement par les activités des missionnaires protestantes. De même s'inquiétaient les prêtres catholiques des Cyclades qui trouvaient dans la personne des missionnaires américains des adversaires en religion.

En dernier lieu, nous devons mentionner encore les narrations écrites par de jeunes Grecs, réfugiés en Amérique²⁰². Encouragés par des amis philhellènes, et, aidés par eux à rédiger et à publier leurs récits, ils racontent leurs aventures personnelles²⁰³. Ils cherchaient ainsi, en faisant revivre sous les yeux des lecteurs les malheurs subis, à les émouvoir une fois de plus en faveur de la cause grecque. Stephanini, par exemple,

201. LARRABEE, *op. cit.*, p. 200.

202. Nous n'avons pas fait mention ici de tous ces jeunes Grecs, qui ont été emmenés en Amérique, principalement par les missionnaires, dans l'effort de les sauver et de leur offrir l'occasion de s'instruire. LARRABEE, *op. cit.* p. 303, note que plus de trente garçons sont arrivés en Amérique pendant et immédiatement après la révolution grecque.

203. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 1642, 1767, 1855, 1858, 2053.

comme il est noté dans le titre de son livre²⁰⁴, désirait retourner dans son pays pour pouvoir payer une rançon et racheter des membres de sa famille, faits prisonniers par les Turcs.

Notre étude s'arrête en 1833, date à laquelle la Grèce fut érigée en monarchie héréditaire ; néanmoins des écrits concernant ce pays continuèrent à être publiés car, dans les décennies qui suivirent, le nombre des voyageurs américains dans le Levant augmenta considérablement et leurs récits de voyages se trouvent parsemés de détails sur le nouvel état grec et sur ses citoyens.

Nous avons jusqu'ici essayé d'examiner les écrits qui ont émané du sentiment philhellénique aux États-Unis et ont influencé ce mouvement par la suite. Si l'on peut constater d'heureux résultats produits sur l'opinion publique, on ne pourrait pas prétendre la même chose pour le gouvernement officiel. Tout en gardant une neutralité impartiale, la politique étrangère des États-Unis ne changea point à l'égard de la cause grecque. Ni le débat au Congrès, en 1824, comme nous l'avons déjà vu, ni plus tard, en 1827, la proposition soumise par Edward Livingston au Congrès concernant le vote de cinquante mille dollars pour être consacrés par le Président de la République à l'achat et à l'envoi de provisions aux Grecs, n'ont eu aucun succès. Les manifestations philhelléniques et les imprimés y relatifs ne réussirent à entraîner aucune déviation à la ligne fixée. Par contre, pendant toute la décennie 1820-1830 on peut suivre de près les efforts successifs, tentés entre l'Amérique et la Turquie, en vue de conclure un traité commercial. Le gouvernement américain, subissant la pression des négociants, ne cessait de viser au développement de relations commerciales avec l'Empire ottoman, dans le but d'étendre son commerce dans tout le Levant et au-delà du Pont Euxin. D'ailleurs, des négociants américains s'étaient déjà établis à Smyrne, à ce propos, dès le début du siècle.

L'arrivée de l'escadre américaine dans la mer Égée en 1825, quoique saluée par les Grecs comme un signe favorable, avait pour but la rencontre du commodore Rodgers avec le Capudan Pacha au sujet du traité commercial. Seule la décision d'envoyer, au cours de cette même année, un représentant officiel pour examiner de près la situation de la Grèce, dénote une certaine expression d'intérêt de la part du gouvernement des États-Unis. On doit cependant reconnaître ici que c'est plutôt grâce aux efforts du nouveau Ministre des Affaires Étrangères, Henry Clay, et non pas sur l'initiative du Président John Quincy Adams, que cette mission fut décidée.

204. *Ibid.*, no 1767.

Toutefois, pour diverses raisons les deux envoyés officiels nommés successivement pour cette mission ne sont pas parvenus à arriver alors en Grèce et aucun nouvel effort ne fut tenté pour les remplacer. Les gouvernants ne se laissèrent pas influencer par la sensibilité manifestée par les philhellènes. Ils s'efforcèrent de garder l'équilibre entre les sentiments et l'intérêt. Tout en donnant expression au sentiment public par les messages présidentiels, – Adams lui-même fit mention des Grecs dans son message de décembre 1825 – ils se sont réservés sur la question grecque, laissant l'initiative aux différents groupes intéressés. Donc le gouvernement américain, quoiqu'il ait été considéré comme le premier gouvernement officiel qui ne soit exprimé ouvertement en faveur de la lutte grecque, n'a reconnu l'état grec que plus tard, en 1833.

(C) LES ÉTATS ITALIENS

La péninsule italienne, contrairement aux contrées lointaines de l'Amérique du Nord, se trouvait dans le voisinage immédiat de l'aire d'influence grecque en même temps qu'à proximité des autres pays de l'Europe occidentale. Cependant, sa situation géographique ne constituait pas un facteur suffisant pour favoriser des manifestations philhelléniques en grand nombre. C'était surtout la situation politique qui constituait la force régulatrice des divers mouvements et démonstrations dans les états italiens. En effet, quoiqu'ils aient éprouvé un vif intérêt et un enthousiasme poétique pour la cause grecque, les Italiens n'ont pas toujours eu la possibilité de s'exprimer librement, même sur ce sujet. Aussi, comme nous le verrons par la suite, la production philhellénique qui fut publiée pendant la période que nous étudions ici est-elle relativement très restreinte en comparaison avec celle de la France, de l'Angleterre et des états allemands.

Cependant, tandis que nous pouvons à peine compter, dans notre recensement, quelque cinquante titres italiens, parmi lesquels se trouvent des traductions d'œuvres françaises, deux études sur la littérature philhellénique italienne²⁰⁵ étudient en détail les textes écrits sur ce sujet. Elles nous donnent ainsi une image complète de la production intellectuelle italienne inspirée par la guerre de l'indépendance grecque. Toutefois, en nous fondant sur les chiffres, nous constatons de nouveau que cette

205. Guido MIONI, *La letteratura filellenica nel romanticismo italiano*. Milano, 1907 ; Elena PERSICO, *Letteratura filellenica italiana 1787-1870*, Roma, 1920. Je désire exprimer ici ma vive reconnaissance au professeur Mario Vitti, qui a eu la bonté de me procurer le livre rare de Elena Persico, signalé par lui dans son œuvre *Storia della letteratura neogreca*, p. 434.

production continue à être inférieure à celle des pays déjà mentionnés, quoique les courants idéologiques et intellectuels, ainsi que, d'un certain point de vue, la motivation, soient de nature identique.

La littérature philhellénique considérée d'abord comme un phénomène du romantisme²⁰⁶, est par la suite étudiée sous un aspect de caractère patriotique et libéral²⁰⁷. En effet, c'est dans le cadre du Risorgimento, de cet élan pour la régénération de la Péninsule, des luttes pour l'indépendance et l'unité des territoires italiens que l'on doit placer les textes philhelléniques italiens, rédigés par les adhérents du romantisme aussi bien que par ceux du classicisme. La littérature philhellénique prend donc sa place dans la littérature italienne contemporaine, qui fut d'ailleurs le véhicule le plus efficace des aspirations nouvelles. Aspirations cultivées et propulsées par diverses sociétés secrètes, surtout par le carbonarisme, qui s'étaient formées alors en Italie. Expression de libéralisme et d'un nationalisme déjà formé, ces sociétés s'étaient opposées à la politique de la Sainte Alliance et aux souverains absolutistes réintégrés dans les royaumes de l'Italie par les résolutions du Congrès de Vienne. Désirant démentir le mot de Metternich, selon lequel l'Italie restait une « simple expression géographique », les patriotes italiens visaient à la formation d'un état uni et indépendant.

Les luttes pour la régénération de l'Italie coïncident alors avec la préparation des Grecs à leur libération du joug ottoman, et par la suite avec l'insurrection grecque de 1821. Quoique les forces contraires aux peuples qui luttaient dans les deux cas ne fussent pas de nature similaire, il y avait cependant entre elles un point commun : elles ont trouvé en la personne de l'Autriche un ardent allié, soutien passionné de leurs intérêts. Car Metternich, apportant son appui aux souverains d'Italie et en même temps au despote Turc, s'efforçait de maintenir le « statu quo » résultant du Congrès de Vienne et d'apaiser les vues nationalistes des peuples avoisinant l'empire autrichien.

C'est une voie parallèle que suivent maintenant les deux peuples, descendant tous deux des anciennes civilisations européennes ; ils se redressent, prêts à revendiquer leur place, une place égale à celle des autres nations européens. De cet effort résultent deux tendances qui se croisent : d'une part, les insurgés grecs sont influencés par les activités libératrices italiennes, tandis que de l'autre, les Italiens sont touchés et inspirés par la cause grecque. Ainsi la littérature philhellénique apparaît plutôt comme

206. Voir MUONI, *op. cit.*

207. Voir PERSICO, *op. cit.*

une manifestation de leurs propres vœux, contribuant non seulement à la diffusion du sentiment philhellénique, mais aussi à la lutte des habitants de la Péninsule²⁰⁸.

L'Italie, absorbée par ses propres problèmes et en même temps opprimée par la présence autrichienne dans ses divers royaumes, n'a pas eu, naturellement, la possibilité de se manifester ouvertement. À part les imprimés, qui – eux aussi – ont fourni maintes fois matière à la censure, comme nous le verrons par la suite, on constate le manque d'un mouvement philhellénique organisé. Ainsi, à l'opposé de ce qui se passe dans les pays voisins, en France et en Suisse, ou encore en Angleterre et en Allemagne, on ne peut relever, en Italie, ni comités grecs et quêtes, ni bals ou concerts au profit des insurgés grecs²⁰⁹.

Signalons cependant l'abondante présence de volontaires italiens sur les lieux mêmes des combats contre les Turcs. Vétérans des guerres napoléoniennes ou des luttes internes de la Péninsule, ces personnages romanesques cherchaient à satisfaire leurs idéaux en participant à l'insurrection grecque et en sacrifiant jusqu'à leur vie pour la cause de la liberté. Tous n'ont pas été très bien accueillis par le gouvernement grec. Leur passé, marqué par leur participation aux associations secrètes de l'Italie, n'était pas vu d'une manière favorable par ceux qui dirigeaient alors la fortune de la Grèce. En effet, tout de suite après les premiers épisodes de leur insurrection les Grecs ont vite pris conscience qu'ils devaient s'organiser en état indépendant, administré par un gouvernement légitime. Ils désiraient se débarrasser du qualificatif de conspirateurs révoltés contre leur souverain légitime et niaient catégoriquement que leur insurrection eût quelque rapport que se fut avec la Carbonnerie. Il faut noter, cependant, qu'outre les qualifications de carbonarisme, lancées contre eux par l'Autriche, divers imprimés circulaient aussi affirmant « qu'il se trouvait parmi les Carbonari des Grecs, qui étaient peut-être en relations avec ceux de la Morée »²¹⁰. À ces accusations, les auteurs grecs et les philhellènes européens répondaient par des exposés qui soutenaient toujours la légitimité de la lutte grecque. En outre les gouvernants grecs s'efforçant de faire face à cette situation, nièrent leurs relations avec la « Philiki Hétairia ».

208. Mario VITTI, « Guidizi di Luigi Ciampolini e di G. Montani su Dionisio Solomos », Rome, 1960, p. 5 t. à p. de *Rassegna di cultura a vita scolastica*, 13 (10), 1959.

209. Voir plus bas, p. 140 et suiv., les activités de G. P. Vieuses et des gestes isolés de donations comme par exemple celui de Niccolo Puchini de Pistoria, rapportée par PERSICO, *op. cit.*, p.63.

210. « Denkschriften über die geheimen Gesellschaften im mitäglichen Italien », Stuttgart 1822. Selon le J. G. L. E., 1822, pp. 331-2, « ces mémoires sont en partie extraits d'un ouvrage anglais : *Memoirs of the secret "Societies of the South Italy"*, et d'un journal officiel de Lucques *Lo Scantiglione*, ainsi que d'un grand nombre d'autres livres et brochures, dont l'auteur donne la liste ».

Cette attitude prédominait surtout parmi les Grecs qui habitaient alors dans les pays de l'Europe occidentale et qui, naturellement, étaient au courant des intrigues de la diplomatie internationale. C'est ainsi qu'ils ont même renié – après son échec – Alexandre Ypsilanti, chef de l'Hétairie, et son expédition mal organisée. Il s'agissait certes là d'un geste politique, destiné à modifier la disposition défavorable du tsar Alexandre Ier envers les Grecs.

En janvier 1822, Constantin Polychroniadès, s'adressant de Pise au frère d'Alexandre Ypsilanti, Démètre, qui se trouvait alors en Grèce pour revendiquer lui aussi une place de chef dans l'insurrection, expose longuement et clairement de telles opinions. Elles doivent certainement refléter celles du métropolite grec Ignace, établi depuis bien des années dans la même ville, mais aussi celles des libéraux modérés, tels que J. P. Vieusseux et ses amis. « L'hétaïrisme » écrit Polychroniadès, « et ses distinctions doivent être passés sous silence, car dans une Nation (organisée) tout autre société est superflue et, par rapport à l'Europe, elle nous nuit ; à sa place, fondez une société littéraire ou une académie »²¹¹.

Ce point de vue adopté par bien des Grecs, a été aussi soutenu par les membres des Sociétés philhelléniques. On peut ainsi bien comprendre pourquoi le Comité grec de Londres a tant réagit contre la participation du comte Santarosa à la guerre gréco-turque²¹². Ministre de la guerre pendant le gouvernement constitutionnel au Piémont, il s'exila ensuite en Suisse et en France, d'où il passa en Angleterre. À Londres il fit la connaissance du comte Porro et du poète Ugo Foscolo. Accompagné du comte Ciacinto de Collegno, ancien officier napoléonien, il fut introduit par ses compatriotes exilés auprès des délégués grecs résidant à ce moment-là dans la capitale anglaise. Santarosa et Collegno demandèrent alors à être envoyés en Grèce pour servir la cause grecque. La réaction du Comité grec de Londres ne les empêcha pas d'y parvenir finalement et de prendre part aux luttes sanglantes. Santarosa lui-même retrace la motivation de sa décision dans une lettre écrite juste avant son départ de

211. Phaidon BOUMBOULIDÈS, « Informations et jugements au sujet de la guerre de l'indépendance 1821-1824 provenant des Archives D. Postolaka », *Bulletin de la Société Historique et Ethnologique de la Grèce* 12 (1957-1958), p. 31. Par le terme « hétairisme » on comprend l'action de s'associer secrètement.

212. Le Comité, en apprenant que Santarosa et Collegno étaient partis pour la Grèce, après l'invitation des délégués grecs, a pris la résolution suivante : « That it be communicated to the Greek Deputies for the information of their Government, that it is the deliberate opinion of the Committee, that the cause of Grecian Independence will not be benefitted by the association of the names of persons, who, however meritorious, are the peculiar objects of the jealousy and hostility of powerful, neutral and neighbouring Governments », Institut de Recherches Historiques, Archives Louriotis, dossier H', document (inédit) no 52, daté de Novembre 1824.

Londres à son ami intime, le professeur Victor Cousin, avec qui il s'était lié étroitement pendant son séjour à Paris : « ... Je sens pour la Grèce un amour qui a quelque chose de solennel : la patrie de Socrate, entends-tu bien ? D'ailleurs le peuple grec est brave, il est bon et bien des siècles d'esclavage n'ont pu détruire entièrement son beau caractère. Je le regarde d'ailleurs comme un peuple frère. Dans tous les âges, l'Italie et la Grèce ont entremêlé leur destinée, et, ne pouvant maintenant rien pour ma patrie, je considère presque comme un devoir de consacrer à la Grèce les quelques années de vigueur qui me restent encore... »²¹³, voilà des paroles qu'on pourrait placer dans la bouche de bien d'autres patriotes italiens qui se sont sacrifiés volontairement pour la même cause²¹⁴.

La fin tragique de Santarosa et les difficultés rencontrées par les deux volontaires ont été décrites par Collegno dans son journal, rédigé en français. Sa traduction italienne intitulée *Diario dell'assedio di Navarino* circula seulement comme œuvre posthume, en 1857, à Turin.

C'est seulement plus tard, pendant les décennies qui suivirent la fondation du nouvel état grec, qu'apparaît une véritable floraison de publications de littérature philhellénique en Italie. Cette constatation vient renforcer le point de vue déjà exprimé, que la littérature italienne, en tant que littérature engagée, continue à s'inspirer du thème grec pour servir les aspirations politiques italiennes. En effet, la Grèce, une fois libérée, n'a plus besoin que l'on chante ses exploits. D'autre part, il semble qu'elle n'intéresse plus la police autrichienne autant que dans les années 1820-1830, quant l'œil vigilant des agents secrets surveillait de près chaque mouvement libéral.

L'Italie n'était pas plus unie politiquement qu'intellectuellement. Parmi toutes les villes de la Péninsule, Milan et Florence demeuraient les deux centres principaux de la culture italienne. Or, on peut remarquer, dans ces deux cités, une production accrue de textes philhelléniques.

Avant d'aborder ces imprimés dans leur ensemble, nous devons passer en revue les causes principales déterminant les faits suivants : la production quantitative plus

213. Cité dans le livre de L. SWANTON BELLOC, *Bonaparte et les Grecs*, Paris 1826, p. 395. Outre cette lettre de Santarosa, du 31 octobre 1824, Belloc publie aussi une « Note de M. Cousin tirée du Globe » se référant à Santarosa.

214. « Amo la Grecia, o piuttosto la sua causa, voglio servirla ma solo fino a tanto che avrà bisogno del braccio ausiliario degli-stranieri », écrira aussi le comte Andréa Broglio à sa femme, avant de mourir en Grèce, (cité par PERSECO, *op. cit.*, p. 36). Broglio laissa aussi un journal contenant la description des combats auxquels il participa.

ou moins restreinte et la difficulté de se former une exacte image diachronique des textes philhelléniques.

Au nombre des facteurs qui ont exercé une influence décisive, on doit tout d'abord compter la censure sévère ainsi que le grand nombre d'exilés italiens, qui, s'opposant à la situation politique de leurs patries étaient contraints de chercher ailleurs un asile. D'autre part, il ne faut pas oublier que le clergé catholique, en général, considérant la domination turque comme un juste châtement des « hérétiques » de l'Église orthodoxe grecque, ne s'est pas montré particulièrement ému de la lutte des Grecs. Cependant, nous devons signaler, que le pape Pie VII avait montré une certaine bienveillance envers les Grecs. De même, sans toutefois posséder des informations concrètes sur ce sujet, nous pouvons penser que les marchands et les marins italiens, trouvant en la personne des Grecs des concurrents sérieux dans le Levant et les parages de la mer méditerranéenne, étaient loin de se montrer favorables à la liberté grecque. Toutefois, il faut mentionner que, pendant la Révolution grecque, des bateaux de Trieste ou de Venise, battant pavillon autrichien, furent plusieurs fois victimes d'assauts grecs²¹⁵.

En ce qui concerne la censure, il est bien connu qu'elle constituait un sujet de disputes continuelles. Des discussions interminables, des brochures, des articles de journaux et finalement des lois successives sur la liberté de la presse se trouvaient au premier rang de l'intérêt des citoyens dans presque tous les pays du monde civilisé. La censure n'était pas seulement préventive, défendant la circulation d'un livre, mais elle s'exerçait aussi dans les librairies et les cabinets de lecture. Toutefois, celle ne se limitait pas aux imprimés ; elle s'occupait encore de la correspondance particulière, pénétrant ainsi dans la vie privée des citoyens.

Les polices italiennes, après les divers mouvements constitutionnels qui se sont manifestés dans la Péninsule pendant les années 1820-1821, agissaient sous l'influence immédiate de la police autrichienne²¹⁶. Cette dernière, quant aux imprimés, avait adopté trois différents degrés de jugement, d'approbation et de prohibition, qui « ressemblent assez à ceux de la ci-devant inquisition de Madrid »²¹⁷.

À part la censure et les interdictions d'entrée de divers livres d'un royaume à l'autre de l'Italie, et surtout dans les domaines les plus contrôlés par les autorités

215. Arduino BERLAM « La Colonia Greca di Trieste ed i suoi addentellati con la guerra d'indipendenza ellenica (1821-1830) », *Archigrafo triestino* (Trieste), sér 4, v. 10-11 (1946), p. 376.

216. Albert FALCIONELLI, *Les sociétés secrètes italiennes*, Paris 1936, p. 71.

217. *Journal Général de la Littérature Etrangère*, 1823, p. 253.

autrichiennes, on a conçu de nouvelles méthodes pour empêcher la libre circulation des imprimés. Ainsi par exemple, nous apprenons « qu'une circulaire de l'administration des douanes piémontaises prescrit de nouvelles formalités pour l'introduction des livres dans le Piémont. Chaque fois doit être accompagné d'une notice par duplicata, dans laquelle seront indiqués : le nom de l'auteur – le titre de l'ouvrage – le lieu et l'année de l'édition – le nombre de volumes ou feuilles imprimées – le prix séparé de chaque ouvrage – le poids net des livres brochés, celui des livres reliés et celui des gravures. Nul colis ne sera admis, s'il n'est pas accompagné de la notice par duplicata dans sa forme ci-dessus »²¹⁸.

Le critère de la police, selon lequel elle exerçait la censure, se résume en la dévotion envers les gouvernements légitimes. Par conséquent les œuvres contenant ou insinuant des idées politiques contraires, ou se référant simplement à la liberté, étaient défendues. Cette règle s'appliquait aussi au gouvernement ottoman. Même si les Turcs demeuraient des ennemis du christianisme en matière de religion, le Sultan était considéré par les membres de la Sainte Alliance comme le souverain légitime des chrétiens habitant le Sud-est Européen.

Il est donc tout naturel que, surtout pendant les premières années de la guerre d'indépendance, bien des œuvres de sujet philhellénique n'aient pas eu, en Italie, un cours régulier. Quelques-unes ont été défendues par la censure et n'ont jamais circulé, tandis que d'autres ont été publiées postérieurement, soit indépendamment, soit comprises dans des recueils poétiques. D'autres encore, ont été diffusées clandestinement. Dans certains cas elles portent comme lieu d'édition : « Italia ». Il s'agit ici d'une mesure de protection non seulement pour l'auteur, mais aussi pour l'imprimeur. Pour des raisons du même genre les auteurs gardent parfois l'anonymat ou masquent leur identité derrière un pseudonyme. Ces méthodes, adoptées par les auteurs libéraux dans tous les pays, voire notamment en France et dans les états allemands, n'apparaissent que rarement en Italie, où la censure préventive devait intervenir et interdire la circulation d'œuvres anonymes ou imprimées sous des pseudonymes.

En de telles conditions, les vers d'Enrico Mayer ou encore ceux d'autres poètes restèrent donc inédits pendant cette période. Certes, ils étaient connus par les contemporains, et mis en circulation sous forme de manuscrit ; Byron avait lu, à Livourne, le *Ditirambo sulla Grecia* de Mayer et en avait loué l'auteur. Cependant ni ce dithyrambe interdit par la censure et empêché dans le revue *Antologia* de Florence, ni les

218. *Ibid.*, 1822, p. 281.

vers « In morte di lord Byron », ou ceux adressés plus tard par Mayer au premier bateau grec entré dans le port de Livourne, après la bataille de Navarin, n'ont reçu alors la permission d'être imprimés²¹⁹.

Nous avons plusieurs témoignages des contemporains au sujet de poésies restées inédites, sans que l'on sache toujours pour quelle raison exacte. Antonio Mezzanotte, par exemple, dans son recueil poétique de 1832 cite deux poèmes : un « canto » écrit en août 1821 par le comte Saverio Broglio et une « composition poétique » par le professeur de littérature italienne à l'Université de Perugia, Giuseppe Antinori, intitulée *Publico voto*²²⁰.

Nombreux sont les Italiens qui ont vécu en exil pendant cette période. Ne pouvant supporter l'oppression des gouvernements despotiques ou traqués par la police à cause de leur participation aux révoltes et aux manifestations des conspirateurs contre les souverains, ils étaient obligés de séjourner loin de leurs patries. On les rencontre tantôt errant de ville en ville, tantôt établis comme résidents dans des pays hospitaliers, en Suisse ou en Angleterre, en France ou en Belgique. Ce sont les protagonistes des mouvements libérateurs et constitutionnels et les propagateurs du Risorgimento, qui ont été principalement condamnés à la dure école d'un exil obligatoire ou volontaire.

Ici, nous ne ferons mention que des personnes exilées, qui, s'intéressant toujours à la cause italienne, ont témoigné des sentiments philhelléniques et les ont exprimés par des textes analogues. Cependant, leurs écrits n'étaient pas nombreux. Ayant également des problèmes personnels à résoudre, leurs ressources pécuniaires étant, dans la plupart des cas, limitées, il est tout naturel que beaucoup d'entre eux n'aient pas eu les moyens de faire publier des livres.

Parmi ces émigrés italiens, nous pouvons compter les poètes Ugo Foscolo, d'origine zantiote par sa mère, Giovanni Berchet, Terenzio Maniani, A. Battaglia, et Angelo Brofferio. À ce groupe, on pourrait encore ajouter André Calvos, Grec de Zante. Ce dernier, résidant une fois de plus en Italie s'était mêlé au mouvement des libéraux²²¹. À la suite de ses activités séditeuses, il fut averti par la police d'avoir à quitter la Toscane. Il se réfugia donc à Genève, centre d'émigration des Carbonari, rassemblés

219. Cf. PERSICO, *op. cit.*, pp. 41-42, 53, 72. Enrico Mayer habitait Livourne et entretenait des relations amicales avec des familles grecques. Il comptait au nombre des collaborateurs de la revue *Antologia* sous le pseudonyme Ellenofilo, v. ci-dessous note 252.

220. Antonio MEZZANOTTE, *Fasti della Grecia nel XIX secolo. Poesie Liriche*. Pisa, 1832, pp. 154-156.

221. K. PORFIRIS, « André Kalvos fonctionnaire des carbonari. Documents inconnus », *Epitheorissi Technis*, année 9, 18 (106-107), 1963, pp. 376-379.

autour de Buonarrotti. C'est dans cette ville qu'il fit publier plus tard, en 1824, ses *Odes patriotiques grecques*²²².

Au nombre des auteurs de ce genre, il faut assurément ranger aussi des hommes de lettres, des politiciens ou d'anciens militaires. Le professeur F. Salfi, G. Marochetti, le comte Alerino Palma, le comte Pecchio et d'autres personnages encore se sont distingués par leur intérêt philhellénique. Et, quoique leurs livres aient circulé en dehors de l'Italie, parfois même en langue étrangère, ils occupent une place importante dans la production philhellénique italienne.

Nous avons, jusqu'ici, essayé d'expliquer le fait que l'on ne trouve qu'un nombre restreint des imprimés susmentionnés. C'est aux mêmes facteurs qu'est due aussi la difficulté de tracer un diagramme diachronique exact de ces textes. D'abord, comme nous l'avons déjà signalé, la date de composition ne coïncide pas toujours avec celle de la circulation d'un ouvrage. Restés inédits pendant bien des années, ils n'expriment plus le moment historique qui les fit naître. D'autre part, comme ils ont été mis en circulation clandestinement, ou dans des revues périodiques de l'étranger, il n'est pas souvent facile de retrouver la trace de leur première parution.

Mais ce n'est pas seulement la quantité qui fait défaut ; s'il existe une multitude de traductions de diverses œuvres étrangères, on constate par contre, un manque presque total de brochures politiques. Ce n'est qu'en 1826 que l'on trouve, comme unique exemple pouvant être compris dans le cadre philhellénique, la brochure de J. B. Marochetti, publiée à Paris sous le titre de *L'Europe est en alarme. Que faut-il faire pour la calmer, ou le Congrès bienfaisant*. L'auteur, traitant parallèlement de l'indépendance des Italiens et des Grecs, se déclare hostile à l'Autriche et en faveur du partage de la Turquie. Cette même brochure a eu des éditions consécutives sous un titre différent²²³. Revue et augmentée de plusieurs considérations, elle prend, en 1830, les dimensions d'un livre d'environ 300 pages, prouvant ainsi son succès auprès du public qui s'intéressait aux problèmes contemporains.

Évidemment, puisqu'il n'était pas question de défendre ouvertement les idées libérales, pas plus par la presse quotidienne, que devant les parlements, la cause grecque, comme d'ailleurs toute idée politique, était traitée en Italie dans la littérature

222. Bertrand, BOUVIER, *op. cit.*, pp. 81-85.

223. Voir *Répertoire bibliographique* nos 1016, 1359, 1590, 1847 et 1538. Nos conclusions sont fondées sur les matériaux que nous avons pu utiliser. Certes, la plupart des écrits politiques sur l'Italie fut composé à cette époque par les émigrés. Cependant, une recherche minutieuse opérée dans les bibliothèques et les archives des différents états d'Italie d'autrefois, révélera peut-être un nombre de brochures politiques qui circulaient clandestinement et pouvaient traiter aussi de la cause grecque ; voir aussi *Revue Encyclopédique* 39 (1828), p. 470.

d'imagination. Il se développe alors un cycle poétique ayant la thématique habituelle : la régénération de la Grèce moderne, ses principaux héros, et les faits historiques marquants de la guerre gréco-turque ; spécialement le siège de Missolonghi, Psara ou le combat naval de Navarin inspirent plusieurs versificateurs italiens. Citons encore des allocutions au tsar de Russie pour l'inciter à déclarer la guerre aux Ottomans ou enfin le récit de l'arrivée en Grèce du comte Capodistrias et plus tard du roi Othon qui constituent des sujets chantés par les bardes de la Péninsule²²⁴.

L'un des premiers événements qui a profondément touché le monde en général, et les poètes italiens en particulier, a été la cession de Parga, en 1819, par les Anglais au despote de l'Épire, Ali Pacha. Choqués par cette décision cruelle, et émus par la ferme résolution des habitants de Parga de s'exiler plutôt que de se soumettre au tyran albanais, les poètes ont décrit sous les couleurs les plus vives, la souffrance des malheureux, déracinés de leurs foyers. Ugo Foscolo, se mit, de 1819, à composer une histoire de Parga, qui devait être publiée par l'éditeur anglais Murray. Cependant, si la narration de Foscolo resta, pour diverses raisons, inédite, on voit paraître aussitôt, en 1820, à Paris, un *Exposé des faits qui ont précédé et suivi la cession de Parga* composé par le corfiote André Mustoxidi²²⁵. C'est ce livre, qui servit, en 1821, de source d'inspiration à Giovanni Berchet, auteur d'un poème lyrique intitulé *I profughi di Parga*²²⁶. Cette œuvre, quoique ayant été accueillie avec enthousiasme par les milieux littéraires, n'a pas obtenu l'imprimatur de la censure italienne. En tout cas, avec l'aide de Claude Fauriel qui en donna une traduction libre, en français²²⁷, elle fut publiée à Paris, en 1823. L'année suivante, Berchet la fit de nouveau publier, en italien, cette fois-ci à Londres.

Notons ici que « l'Exposé » de Mustoxidi provoqua aussi des malentendus, car il a été considéré par la *Quarterly Review* comme étant l'œuvre du colonel Napier, gouverneur de Céphalonie et ennemi personnel de Lord Maitland. Haut commissaire anglais dans les Îles Ioniennes Napier fut obligé, par la suite, de faire paraître une réfutation et un démenti aux allusions du périodique anglais dans sa nouvelle édition de *Parga and the Ionian Isles*²²⁸.

224. Voir sur ces sujets les ouvrages mentionnés de MUONI et de PERSICO.

225. Le livre circula sans nom d'auteur sous le titre suivant : *Exposé des faits qui ont précédé et suivi la cession de Parga. – Ouvrage écrit en grec par un Parganiote, et traduit en français par un de ses compatriotes – publié par Amaury Duval, de l'institut.* Paris, 1820.

226. Voir *Répertoire bibliographique*, no 442.

227. SAINTE-BEUVE, « Historiens modernes de la France : M. Fauriel », *Revue des Deux Mondes*, 10 (1845), p. 949.

228. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 90, 280.

Entre-temps, de nouvelles publications firent leur apparition, occasionnées par l'intérêt que le public montrait envers les événements de Parga, ou inspirées par les malheurs des fugitifs. Il se forme toute une littérature relative à ce sujet. La figure d'Ali, pacha de Janina, ne passa certes pas inaperçue : des poèmes et des notices biographiques dépeignirent le cruel tyran.

Carlo Gherardini de Milan, membre correspondant de l'Académie Ionienne, voulant fournir des informations sur l'histoire et la situation de cette ville épirote, ce rocher au bord de la mer ionienne, publia, en 1819, sa traduction de l'Histoire de Souli et de Parga. Écrite originalement en grec par Christophoros Pérévos elle avait été publiée à Paris en 1803, et à Venise en 1815, sans nom d'auteur. En 1823 une traduction anglaise, d'après celle de Gherardini, fut publiée en Angleterre²²⁹. Plus tard, en 1827, Luigi Ciampolini racontera les guerres des Souliotes, en se fondant sur des informations réunies pendant son séjour à Corfou²³⁰. Collaborateur de la revue *Antologia*, il participe ainsi à la cause commune des philhellènes de Florence.

Certes, ce n'est pas seulement en Italie que Parga et ses exilés ont été une source d'inspiration poétique. Parmi les poèmes écrits dans une langue autre que l'italien, citons celui du poète français, le Baron d'Ordre. Ce poème, paru en 1820, fut réédité à plusieurs reprises au cours des années suivantes.

L'impression produite en Italie par ce fait historique, avant-coureur des luttes qui devaient suivre dans l'aire grecque ne s'effaça pas facilement. En 1831 et en 1832, il servit de sujet de peinture à l'artiste Francesco Hayez, dont les représentations ont à leur tour, inspiré d'autres poètes²³¹.

Revenons cependant aux poésies. Leur recensement détaillé, tout en indiquant la multitude des compositions écrites sur chaque sujet, offre aussi une liste complète des poètes philhellènes italiens. Ainsi, à côté des Leopardi et des Monti, des Foscolo, des Berchet et des Niccolini ou d'autres poètes majeurs, on voit toute une foule de poètes mineurs, soit classiques, soit romantiques, puisant toutefois leur inspiration dans la guerre d'indépendance grecque.

229. Voir *Répertoire bibliographique*, no 418. Selon Berchet « cet ouvrage va paraître en français, et mériterait de l'être dans toutes les langues », cf. *I Profughi di Parga*, Paris 1823, p. 100.

230. Cf. CIAMPOLLINI, *Prose e poesie*. Edizione terza, con giunte e correzioni, Florence 1840, p. 111. Voir 1^e édition de *Guerres des Suliotes*, dans *Répertoire bibliographique* no 1310. Ciampolini composa aussi une *Storia del Risorgimento della Grecia*, qu'il dédia au roi Othon le 15 décembre 1843. L'auteur mourut en 1846, avant que son œuvre ne soit complètement imprimée.

231. Cf. MUONI, *op. cit.*, pp. 17-18.

Ce n'est qu'après la fin de la guerre que l'on voit des poésies philhelléniques circuler de manière indépendante. N'oublions pas que les œuvres de Berchet, d'Angelica Palli et de A. Brofferio²³² furent imprimées à Paris, tandis que d'autres l'ont été à Londres et à Lugano. Le recueil poétique d'Antonio Mezzanotte, *Fasti della Grecia*, publié à Pise en 1832, se distingue par la multitude, mais aussi par la variété des poèmes relatifs à la cause grecque. Commençant par Rhigas, précurseur du mouvement libérateur grec, l'auteur présente une série de poèmes se rapportant aux principaux héros et aux événements historiques y relatifs. Le recueil se termine par un poème sur l'arrivée du roi Othon, lorsque la Grèce fut proclamée état souverain. Notons que chaque poème est précédé d'une notice historique exposant en détail les faits décrits. Ainsi, par sa collection poétique, Mezzanotte offre au public une esquisse presque complète de la lutte grecque.

Outre la poésie, la littérature d'imagination est représentée aussi par des romans historiques. Mais si toutefois « ce genre prit de bonne heure une importance particulière dans les pays où le mouvement romantique était synonyme de mouvement national, orienté vers la liberté de la patrie... ce fut surtout le cas en Italie et en Pologne »²³³, nous n'avons que quelques rares exemples de cela dans la littérature philhellénique italienne. Citons les *Mémoires d'un jeune Grec* et l'*Alessio* d'Angelica Palli qui puisent leur sujet dans l'histoire de la Grèce moderne²³⁴.

Quant à la Grèce antique, elle demeure toujours présente dans les écrits italiens. D'abord les traductions de voyages fictifs, d'Anacharsis et d'Anténor, imprimées plus d'une fois à Milan et à Venise. Ensuite, les ouvrages sur l'antiquité grecque, la langue, la musique, ou encore les articles sur l'économie publique et rurale des Grecs etc. manifestent un intérêt toujours vif pour cette contrée voisine²³⁵. Quoiqu'on puisse difficilement classer ces œuvres dans la bibliographie du philhellénisme, nous pouvons nous rendre compte qu'elles sont plus ou moins motivées par ce mouvement.

232. Voir *Répertoire bibliographique* nos 948, 1134. Enzo Bottasso énumère encore d'autres écrits philhelléniques de Brofferio. D'abord, en 1821, une tragédie intitulée *Sulmorre*, se référant à la lutte des Grecs contre les Turcs, attira sur le jeune écrivain l'attention de la police ; il fut alors « exilato o meglio relegato par il periodo invernale fra i colli monferrini ». Plus tard, Brofferio publie son *Antica e nuova Grecia. Scène elleniche*, 2 vols, Torino 1844-46, orné de 500 gravures. En 1863, dans une nouvelle expression de philhellénisme, il réimprime cette œuvre en signalant « que la patrie ne se défend pas avec la protection des étrangers, mais avec le bras des citoyens », cf. *Angello Brofferio, Mostra bibliografica nel centenario della morte*. Catalogo a cura di Enzo BOTTASSO, Torino, 1966, pp. 7, 32, 56-7.

233. P. van TIEGHEM, *op. cit.*, p. 443.

234. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 1102, 1224.

235. Notons à titre d'indices les traductions suivantes d'œuvres anglaises *Storia della Grecia* par G. Mitford, trad. de P. Falconetti, Venise 1825, et *Storia della Grecia antica* par Gillies, Venise 1823.

Déjà en 1817, le professeur F. Salfi avait pris comme exemple l'histoire de Grèce pour développer sa théorie que le meilleur usage qu'on puisse faire de l'histoire consiste à prendre le passé pour règle du présent et de l'avenir²³⁶.

Cependant, parmi tous ces livres, il se fait entendre une voix contraire, critiquant sévèrement le peuple grec. Influencé peut-être par les idées de Vico sur la civilisation italienne originale, antérieure à la civilisation grecque, G. Seletti ne voit dans l'histoire grecque qu'une suite de « ridicolaggini viltà », de trahisons et de guerres théologiques qui déshonorent un peuple ancien. Il qualifie alors son œuvre comme une « raccolta di cenni sulla caduta di un popolo antico, che ebbe il germe di essa in sè medesimo o nella propria educazione »²³⁷.

Le genre littéraire des récits de voyage et des tableaux de mœurs sert en Italie aussi comme un moyen d'exciter l'intérêt et de le diriger vers les pays et les peuples décrits. Des voyages faits dans le Levant vers la fin du XVIIIe et les débuts du XIXe siècle sont publiés maintenant que « l'attention de toute l'Europe est attirée par les événements politiques dans l'empire Ottoman »²³⁸. Pour des raisons similaires les éditeurs, ne disposant pas encore d'œuvres originales en italien, s'empressent de publier des traductions concernant l'histoire de l'empire turc ou la régénération de la Grèce. Dès 1821, apparaissent à Milan les deux premiers volumes de la *Storia dell'Impero Ottomano* de Salaberry²³⁹. Plus tard, Ticozzi traduit l'œuvre de Pouqueville sur la régénération de la Grèce, ouvrage devenu la source la plus consultée sur les affaires grecques²⁴⁰. Et Mario Pieri, manquant de matériel suffisant pour composer une histoire de la Grèce moderne, se borna à faire un abrégé fondé principalement sur celle de Pouqueville, en y ajoutant, pour l'année 1824, un appendice tiré de l'histoire d'Edward Blaquiere et des *Chroniques du Levant*. Son *Compendio della storia del Risorgimento della Grecia dal 1740 al 1824* fut publié à Florence avec l'indication

236. *Discours sur l'histoire de la Grèce*, par M-F. SALFI Professeur d'Histoire et de Droit public à l'École spéciale de Milan à l'Université de Naples. Traduit de l'italien par M***, Paris, 1822, p.114. F. Salfi devint un des rédacteurs de la *Revue Encyclopédique*.

237. SELETTI, *Della mancaza di un unico carattere nazionale ne Greci antichi e del loro successivo decadimento*. Milano, 1833, p. 1.

238. *Relazione di un viaggio a Costantinopoli di Giambattista Casti, nel 1788 scritta da lui ja medesimo con una carta topografica di quella città*. Milano, 1822, p. II ; voir aussi la traduction du voyage littéraire de Guys, *Répertoire bibliographique* nos 1656-1659.

239. Voir *Répertoire bibliographique* nos 105-106, 313. En 1828 Samuele Romanini traduit, à Venise, l'œuvre de Hammer, *Storia dell'impero Osmano* ; un compte-rendu de cette œuvre est présenté dans les pages de l'*Antologia* de Florence en Janvier 1831, pp. 61-96.

240. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 859-867.

« Italia 1825 ». Il semble, qu'ici aussi les Italiens ont suivi les conseils de Madame de Staël à propos de l'utilité des traductions. En effet, Mme de Staël, dans un article intitulé « La manière de traduire et l'utilité des traductions », avait indiqué aux Italiens de quelle manière ils pouvaient renouveler leur littérature. Ils devaient selon la femme de lettres françaises, puiser à des sources romantiques pour se libérer du pédantisme érudit, de la rhétorique et des éléments mythologiques, qui avaient été, jusqu'alors les traits caractéristiques des œuvres littéraires italiennes²⁴¹. Cependant la tendance à recourir à des traductions ne se limite pas aux œuvres purement littéraires ; elle s'étend aussi, désormais, en Italie, à tous les domaines culturels.

Ce même esprit, de transmettre aux Italiens, par des traductions, les nouvelles connaissances humaines, prédomine aussi chez le genevois italianisé Gian-Pietro Vieusseux et à ses amis, faisant partie du cercle groupé autour du marquis Gino Capponi. En 1821, Vieusseux prend l'initiative de fonder la revue *Antologia* de Florence, dans le but d'offrir au public une anthologie – comme l'indique d'ailleurs le titre de la Revue – d'articles étrangers. Il visait ainsi à « transporter en Italie... les productions littéraires en chaque genre, des Français, des Anglais, des Allemands, des Espagnols etc., et à faire connaître, tant la manière dont les écrivains de ces nations se jugent réciproquement, que celle dont ils considèrent nos productions²⁴². Notons cependant, que le caractère du périodique change bientôt et, par la suite, devient plus concret. D'abord, à côté des traductions, on commence à y publier des articles originaux ; en second lieu, la matière traitée est clairement déterminée : on évite la pédanterie en général, les disputes littéraires, la poésie arcadique et les romans. Seuls les articles de philologie, pouvant servir de documents à l'histoire de la langue, sont acceptés. Une préférence marquée est montrée pour les sujets utiles : sciences morales et naturelles, économiques, historiques et statistiques, enfin tout ce qui est plus près de la science de l'homme et de la société constitue le contenu de l'*Antologia*²⁴³.

Si toutefois nous nous proposons de parler ici de cette Revue, c'est à cause de l'attitude philhellénique adoptée par ses dirigeants et à la multitude des articles qu'elle contient sur la Grèce.

241. C'est l'article qui donna le signal de la bataille entre classiques et romantiques en Italie. Il parut dans le premier fascicule (Janvier 1816) de la nouvelle revue de Milan, *Biblioteca Italiana*, traduit en italien par Pietro Giordani, cf. Paul Van TIEGHEM, *op. cit.*, p. 178.

242. Raffaele CIAMPINI, *Gian Pietro Vieusseux, i suoi viaggi, i suoi giornali, i suoi amici*. Giulio Einaudi, 1953, p. 192. Sur la revue *Antologia* de Florence, il existe encore le livre de Paolo PRUNAS, *L'antologia di Gian Pietro Vieusseux, storia di una rivista italiana*, Roma, 1906, que je n'ai pas pu consulter.

243. R. CIAMPINI, *op. cit.*, pp. 193-198.

La Toscane, et plus particulièrement Florence, devient – après 1820 – un foyer de libéralisme, le plus actif et le plus animé de la Péninsule²⁴⁴. Le Grand duc Français III, quoique frère de l'empereur d'Autriche, facilite, par sa tolérance et son gouvernement débonnaire, le développement des sciences et des lettres, ainsi que la diffusion des idées modernes. La capitale toscane, vraie partie des lumières, redevient ainsi un centre culturel important. Elle réunit alors un bon nombre de gens de lettres. Aux principaux représentants de la culture italienne, parmi lesquels se trouve aussi le dalmate Tommaseo, se mêlent des Grecs de passage ou ayant jadis vécu dans la Péninsule. A côté des Ioniens Mario Pieri et André Mustoxidi, on rencontre l'improvisatrice Angelica Palli Bartolomei établie à Livourne ; ou encore Constantin Polychroniades qui présente à Vieusseux l'auteur phanariote Jacovaky Rizo Néroulos. Plusieurs étrangers fréquentent aussi les cercles littéraires et le Cabinet de Lecture, fondé en 1819, par Vieusseux. Ils assistent aux réunions et participent aux discussions sur les divers sujets traités : voyages, géographie, économie politique, statistique, jurisprudence ou encore art et littérature constituent les matières abordées. Parmi ces hommes politiques, diplomates érudits en matières littéraires et scientifiques, venus de tous les pays de l'Europe, nous n'en mentionnons que quelques uns, connus pour leurs sentiments favorables envers la Grèce combattant pour sa liberté. Le comte Guilford, Alexandre Dumas, Casimir Delavigne, Claude Fauriel, Firmin Didot ont tous donné des marques de leur philhellénisme ardent²⁴⁵. Entre autres, signalons la présence, à Florence, de Lamartine, en sa qualité de secrétaire d'ambassade et la visite, en 1826, de la « Muse » française Delphine Gay qui voyageait en Italie, accompagnée de sa mère²⁴⁶.

Nous croyons, cependant, devoir nous arrêter un peu sur le personnage de Vieusseux, protagoniste du mouvement philhellène en Italie²⁴⁷. Né d'une famille commerçante de Genève, il s'adonna très tôt aux voyages à travers l'Europe, la Russie et le Levant. Son journal de voyage, écrit en français, révèle ses intérêts particuliers. Des notes sur la géographie et la statistique des différents pays se mêlent aux mémoires écrits sur le commerce de leurs produits. Il ne manque pas non plus de fréquenter les cabinets de lecture ou autres sociétés littéraires établies dans les villes visitées

244. Maurice VAUSSARD, *De Pétrarque à Mussolini. Évolution du sentiment nationaliste italien*. Paris, 1961, p. 41.

245. R. CIAMPINI, *op. cit.*, pp. 102-103, 164-167.

246. Henry MALO, *Une muse et sa mère. Delphine Gay de Girardin*. Paris, 1924, pp. 239-244.

247. Tout ce qui concerne la biographie de Vieusseux est puisé dans l'œuvre citée de R. CIAMPINI.

pendant ses pérégrinations. De retour à Livourne, il constate que les Italiens ne lisent pas et se reposent sur le passé glorieux. Étouffant dans le milieu commerçant de ce port italien il cherche à satisfaire son désir d'avoir des relations avec les cercles cultivés. Il s'établit alors à Florence, centre culturel et libéral, comme nous l'avons déjà noté. Ami intime et disciple de l'historien genevois Sismondi, il s'intéresse aussi bien à l'indépendance de l'Italie, qu'à celle des autres pays européens : la Belgique, la Pologne, la Grèce.

À Florence, Vieusseux se lie d'amitié avec le comte Gino Capponi, le poète N. Tommaseo, le marquis Ridolfi et l'abbé Raffaello Lambruschini. Dorénavant, dans un commun effort, ils s'appliquent tous à la réalisation de leurs aspirations. La revue *Antologia*, fondée comme nous l'avons mentionné à l'initiative de Vieusseux, leur sert d'organe, et exprime des opinions libérales modérées. En effet, Vieusseux ne croyait pas à des positions extrémistes, mais souhaitait jouer un rôle de médiateur entre le gouvernement et le peuple. Il était nécessaire, que le gouvernement soit éclairé sur les besoins du peuple, et, d'autre part, que le peuple soit mis au courant des activités du gouvernement. Ainsi, une politique modérée et constante, selon Vieusseux, eut été plus efficace à la cause de l'Italie. Signalons, toutefois, que – graduellement – l'*Antologia* prit un caractère de plus en plus net de revue politique libérale ; par conséquent sa suppression devint – en 1833 – inévitable sous un gouvernement despotique.

Dès 1821, l'*Antologia* devient aussi l'organe de la propagande philhellénique dans la Péninsule. Certes, on doit placer dans le cadre déjà exposé l'attitude adoptée par les collaborateurs grecs et philhellènes. Comme il leur était impossible de s'exprimer ouvertement au sujet de l'insurrection de la Grèce, ils se limitaient à insérer, sur la cause grecque, des articles conformes à la manière adoptée d'habitude par cette revue. La cause grecque, en tant qu'événement politique y était considérée par rapport à l'influence qu'elle exerçait sur la civilisation en général, les sciences, les arts, le commerce etc²⁴⁸.

Un recensement détaillé des articles parus dans ce périodique aurait complété de façon utile notre étude. Pourtant, un coup d'œil rapide sur le contenu nous permet de grouper les articles sur la Grèce, toujours dans la direction tracée par Vieusseux, dans des catégories distinctes.

D'abord la statistique, ou mieux appelée ici démographie, qui a tant occupé Vieusseux depuis sa jeunesse. Elle est représentée par un « Rapport sur l'état actuel des

248. Cf. PERSICO, *op. cit.*, p. 42.

Grecs » tiré de la *Revue Encyclopédique* (mars 1820), par des « Mémoires sur les peuples qui habitent la Turquie européenne, par P..., natif de ce pays », traduit des *Nouvelles Annales de Voyage* de Malte Brun, ou encore par trois articles « Sur les Grecs et les Turcs » (1824)²⁴⁹. Aux informations sur l'histoire et sur les relations sociales et politiques entre les peuples du S. E. Européen d'une part et leur despote turc de l'autre, les auteurs principalement des Grecs ajoutent des données statistiques au sujet de ces populations. Ils essaient ainsi de décrire en détail la situation actuelle dans ces régions où la présence turque n'est plus justifiée.

C'est la connaissance du facteur humain dans toutes les expressions de la vie qui constitue l'objectif de Vieusseux. Ce même esprit le conduit vers les relations de voyage et les écrits historiques, qui, comme il écrivait à Tommaseo « sono i piu convenienti allo scopo del mio giornale che qualunque altro »²⁵⁰. L'*Antologia* contient donc plusieurs textes sur des voyages effectués dans le Levant. Ils se présentent soit sous forme de relations ou de lettres envoyées de Grèce, soit de compte-rendus analytiques de livres de voyages faits dans ces régions²⁵¹.

Un troisième groupe d'articles se réfère à la langue et à la littérature des Grecs modernes. La question de la langue néo-hellénique avait donné lieu à d'interminables discussions entre les savants grecs de l'époque. Les querelles de caractère aigu, qui suivirent, trahissent les différences idéologiques entre les personnes qui y prenaient part. D'autre part, l'existence d'une littérature néohellénique prouve par elle-même le degré de culture atteint par ce peuple opprimé depuis quatre siècles. Toutes sortes d'activités intellectuelles se reflètent dans les pages de la revue *Antologia*. Ses collaborateurs, dont plusieurs sont d'origine hellénique, s'efforcent de tenir au courant l'Europe civilisée en ce qui concerne les progrès culturels des Grecs. Ainsi, de nombreuses études consacrées à cette question paraissent dans les cahiers du périodique. Mentionnons quelques-unes : « Essai sur le grec moderne » (déc. 1821), « Sur la littérature grecque et les prolégomènes de Coray » (août 1822), « Lettre sur l'île de

249. Ces trois articles sont signés « Φιλοληθής » (Philaléthès), pseudonyme attribué par R. CIAMPINI, *op. cit.*, p. 167 à Constantin Polychroniades et par V. VITTI *Storia della letteratura neogreca* 1971, p. 450, à André Mustoxidi. Toutefois, comme l'auteur déclare qu'il a parcouru la Turquie européenne de 1800 à 1817 et qu'il connaît de près les habitants de ces régions (cf. *Antologia*, 12 1823, p. III), nous sommes amenés à croire qu'il s'agit plutôt de Polychroniades.

250. Cité par R. CIAMPINI, *op. cit.*, p. 213.

251. Citons, entre autres, les compte-rendus sur les livres de Depping, de Pecchio et Emerson, de Lauvergne et de MacFarlane.

Scio et sur la vie littéraire du sieur Coray » (juillet 1823), « Considérations sur la langue actuelle des Grecs » (mars 1825)²⁵².

Indiquons enfin les comptes-rendus sur l'œuvre du poète Dionisios Solomos – de Manzoni en 1823 pour les *Rime improvisate* et de Ciampolini en 1827 pour l'*Hymne à la Liberté*²⁵³. Citons encore la présentation en 1826 des *Chants populaires* de C. Fauriel et, en 1832, de l'œuvre de Jacovaky Rizo Néroulos, *Cours de littérature grecque moderne*. L'*Hymne* de Solomos, aussi bien que la publication des *Chants populaires* grecs par Fauriel et le livre de Néroulos, comme nous l'avons déjà mentionné, ont eu un retentissement international.

Notons encore, que la publication de l'*Antologia* a reçu un bon accueil en dehors de l'Italie. *La Revue Encyclopédique* la mentionne plus d'une fois avec éloge²⁵⁴. Le *Journal général de la littérature étrangère* la comprend parmi les périodiques, recensés chaque année. Fait remarquable, tous les articles présentés, provenant de l'*Antologia*, se rapportent à des sujets grecs.

Les activités philhelléniques de Vieusseux ne se bornèrent pas aux seules directives données par l'*Antologia*. Il participa avec zèle à l'envoi de secours aux combattants. En outre, il montra un vif intérêt pour la propagation de l'instruction en Grèce. En rapport étroit, d'une part, avec J. G. Eynard et les comités philhelléniques de l'Europe occidentale et de l'autre, avec les Grecs de Livourne et d'Ancône, il sert de liaison entre eux et la Grèce. En position, non seulement de transmettre les informations reçues, mais aussi de connaître les inconvénients présentes, il soumet aux comités des propositions utiles pour l'amélioration des divers envois, soit en volontaires, soit en vivres et en munitions. Quant à son intérêt pour l'instruction, on voit, par sa correspondance avec Const. Polychroniadès, que déjà en 1824, il conseille la fondation d'une université, d'une Académie et d'écoles élémentaires. Il s'offre même à imprimer des livres et journaux en langue grecque. D'autre part, Polychroniadès propose l'échange de l'*Antologia* avec le journal grec de Missolonghi *Hellénika Chronika*. « Quand j'aurai le bonheur de mettre pied en Grèce », écrit-il le 19 mars 1824 à Vieusseux, « je tâcherai d'étendre la lecture de votre Anthologie, et je

252. Les deux premiers articles mentionnés sont signés Ellenofilo (voir ci-dessus note no 219) ; le troisième article est signé Philaléthès (voir ci-dessus, note no 249), et le quatrième André Mustoxidi.

253. Cf. Mario VITTI, *op. cit.*, p. 10.

254. Cf. *Revue Encyclopédique*, 19 (1823), p. 233 ; 21 (1824), p. 228.

vous écrirai sincèrement sur tout ce qu'on y peut entreprendre ». Leur collaboration continue, même après le départ de Polychroniadès pour la Grèce²⁵⁵.

Certes, les Grecs, établis en Italie ont beaucoup contribué à la cause de leur patrie. Ils organisent en secret des envois d'armes, ils financent la guerre, ils aident les réfugiés et, en même temps, ils s'efforcent d'éclairer les étrangers sur le juste combat mené par les insurgés²⁵⁶. La Grèce a droit à la liberté ; sa révolte est légitime.

Ces procédés ne se bornent pas aux Grecs d'Italie ; ils s'y présentent, comme nous l'avons déjà signalé sur une échelle internationale. Toutefois, la majorité des Grecs expatriés habitent l'Italie. Dès la prise de Constantinople ils avaient trouvé un asile hospitalier dans cette contrée voisine. Petit à petit, plusieurs colonies helléniques se sont développées dans les principaux ports italiens. Venise, Trieste, Ancône, Livourne, Naples reçoivent les marchands et marins cherchant fortune loin de l'empire ottoman. D'autre part, les villes universitaires, qui abritaient autrefois les savants grecs de Byzance, se remplissent maintenant de jeunes Grecs. Assoifés de culture, ils essaient de sortir de l'ignorance complète imposée aux descendants des anciens Grecs par la domination turque. Il est donc tout naturel, que cette population participe activement à l'éveil national hellénique, et, lors de l'insurrection de 1821, contribue par tous des moyens à la libération tant attendue.

(D) PAYS-BAS

C'est dans un cadre commun que nous allons examiner l'expression philhellénique en Hollande et Belgique, étant donné que la création du royaume des Pays-Bas, en 1815, avait réuni de nouveau, pour un temps, ces deux pays. Mais l'union de ces territoires, créée par la politique anglaise comme un puissant rempart contre la France, était loin de fonder un état uniforme. Les dissensions intestines, la différence du caractère national, de la religion et de la langue, renforcées par un antagonisme commercial, ont abouti, à la suite de discordes continuelles entre les deux peuples, à la révolution belge de 1830.

Ainsi, pendant cette période d'union, le royaume des Pays-Bas continue de présenter un trait caractéristique qui différencie sa production littéraire : le manque d'unité de langue. Tandis que le néerlandais était répondu en Hollande, la grande majorité des

255. Cf. R. CIAMPINI, *op. cit.*, pp. 168-173.

256. Angelica Palli, outre ses écrits inspirés par la lutte grecque, avait indiqué à G. B. Niccolini à composer une tragédie sur Parga, cf. PERSICO, *op. cit.*, p. 59.

habitants de la Belgique écrivait alors en français. Outre les diverses raisons justifiant l'importante influence française en Belgique – la domination française (1795-1815) et la présence de bon nombre d'hommes de lettres fuyant les persécutions qu'ils subissent en France – la prédominance de la langue française est aussi une manifestation de réaction contre le régime hollandais.

Cependant, d'une part parce que l'union provisoire des deux pays se bornait à la seule administration et, d'autre part, compte tenu de la différence de la langue, on est amené à considérer séparément les imprimés philhelléniques dans chacun des deux pays. Notons seulement, tout de suite, que le nombre de ces imprimés inclus dans la bibliographie, est assez limité. Il se réduit à peu d'oeuvres originales et à quelques traductions de livres étrangers. En Belgique, on n'a même pas besoin de traduire : les ouvrages français circulent en une grande quantité. Naturellement on se rend bien compte que cela reflète aussi l'état de la littérature du temps. Loin d'être une période de floraison, c'est une époque où les lettres, après avoir végété, se préparent, à prendre parti dans le mouvement romantique.

L'attention portée, dans les Pays-Bas, à la lutte des Grecs apparaît visiblement dans la presse quotidienne. Dès le début, les journaux publient des informations sur les événements de la guerre et beaucoup d'entre eux s'expriment en termes favorables pour son heureuse issue. L'enthousiasme idéologique pour une lutte de libération se mêle ainsi aux intérêts économiques de ces peuples commerçants et industriels. Citons l'exemple de la presse de Liège et de l'armurerie liégeoise, qui fournissait des armes aux insurgés grecs²⁵⁷.

Les nouvelles de la Grèce parvenaient d'habitude aux pays étrangers par la voie du commerce. Les négociants grecs, en général, accompagnaient leurs lettres commerciales par de véritables « bulletins d'informations » relatifs au conflit gréco-turc. Partout, d'ailleurs, les marchands avaient besoin d'être au courant des faits ; une guerre pouvait occasionner des difficultés dans les transports, fermer les routes maritimes et porter préjudice au commerce, surtout quand le théâtre des événements était dans le Levant. Étant donc renseignés par des lettres particulières ou par la presse étrangère, les habitants des Pays-Bas manifestaient un vif intérêt pour le sort des Grecs.

D'ailleurs, ce peuple ne leur était pas inconnu. La Grèce antique restait toujours vivante dans les cercles universitaires ; en outre, depuis, le milieu de XVIII^e siècle,

257. Voir à ce propos l'article d'Efstratios Mavroudis, « Relations de Liège avec l'insurrection hellénique. La Presse. La fourniture d'armes », dans *Balkan Studies*, vol. 12, no I (1971), pp. 123-139.

une petite colonie, formée de négociants grecs, s'était établie à Amsterdam, centre important d'activités économiques et commerciales. Vers 1772, on relève parmi eux le nom du jeune Coray, le futur savant helléniste, patriote ardent, promoteur de la liberté grecque.

Les membres de la colonie grecque d'Amsterdam ont beaucoup contribué à attiser l'ardeur philhellénique dans l'opinion publique. Déjà, depuis qu'ils s'étaient établis à Amsterdam, ils s'efforçaient d'attirer l'attention des Hollandais sur la religion orthodoxe et sur leur nation esclave. La cérémonie religieuse, en langue grecque archaïsante, accompagnée d'hymnes byzantins, éveillait l'intérêt des divers « savants Hollandais qui ne manquaient pas une fête », selon ce que rapporte la « Chronique » d'un négociant grec d'Amsterdam²⁵⁸.

La petite église orthodoxe de cette ville rassemblait régulièrement, le Dimanche et les jours de fêtes, des hellénistes et des théologiens, mais aussi des personnes curieuses d'entendre cette langue étrangère, et cette musique orientale. Les Grecs, pour faciliter leurs visiteurs et leur permettre de suivre le texte de la cérémonie, ont décidé de faire traduire la Sainte Liturgie orthodoxe en hollandais. C'est ainsi que, vers 1760, la liturgie orthodoxe circula en mille copies²⁵⁹.

Plus tard, en 1816, l'helléniste américain Edward Everett, pendant son séjour en Europe, visitera les marchands grecs établis dans diverses villes hollandaises et assistera au service de l'église grecque d'Amsterdam. Il ne manquera pas non plus de faire la connaissance du professeur Wytttenbach, savant helléniste et philhellène de Leyden²⁶⁰.

Enfin, quand l'insurrection grecque éclate, ce sont ces mêmes membres de la petite colonie d'Amsterdam, toujours florissante, qui prennent de nouveau l'initiative de mettre leurs amis au courant des événements. Vers eux se dirigent aussi les pas du docteur Pierre Hépitis, agent spécial du chef Alexandre Ypsilanti, porteur de la proclamation révolutionnaire aux états européens²⁶¹. Bien informés, alors, les Hollandais s'intéressent à la cause des Hellènes. Dès les premiers mois, des articles originaux ou tirés d'ouvrages

258. Il s'agit d'un Jean Pringos, qui avait enregistré dans un cahier les détails de l'histoire de la colonie grecque d'Amsterdam du 11 Juillet 1753 jusqu'au 14 décembre 1764. Voir B. SKOUVARAS, *Jean Pringos (1725 ?-1789). La colonie grecque d'Amsterdam. L'école et la bibliothèque de Zagora*, Athènes, 1964, p. 76 (en grec). Sur ce même marchand et sa résidence à Amsterdam cf. aussi la conférence donnée par Sophie ANTONIADÈS à l'Université de Leyden, intitulée « Het Dagboek van een re Amsterdam Geveste Grieksei Koopman », t. à p. du *Tijdschrift voor Geschiedenis*.

259. SKOUVARAS, *op. cit.*, p. 77.

260. LARRABEE, *op. cit.*, p.33.

261. J. PHILIMON, *Essai historique sur la Révolution grecque* t. II, Athènes, 1859, p. 96, (en grec).

périodiques étrangers offrent des renseignements détaillés sur la Grèce. Tel est, par exemple en juillet 1821 un « Exposé de la situation actuelle des Grecs », extrait du *Quarterly Review*, et inséré dans l'ouvrage mensuel d'Amsterdam « Irène »²⁶². Les fascicules suivants de l'« Irène » contiennent un article original de l'éditeur Olivier Schilperoort intitulé « Essai sur les progrès de la régénération de la Grèce, dans leurs rapports avec les tentatives que fait ce pays pour reconquérir l'indépendance nationale »²⁶³. Citons encore un extrait d'article d'un journal hollandais qui reflète assez clairement la position adoptée par les Hollandais par rapport à la cause grecque. N'oublions pas que ce pays libéral, jouissant de la tolérance religieuse et possédant une longue tradition typographique, était devenue le refuge des exilés politiques et de la libre pensée, en général. C'est de là que partirent un grand nombre des livres et de pamphlets qui étaient interdits ailleurs. Toutefois, cela n'empêchait pas que sa politique extérieure ne fût – naturellement – dictée par l'intérêt commun. « La liberté de la Grèce », remarque le journaliste hollandais, « n'éveille plus en nous aucune de ces craintes, en raison desquels, il y a vingt ans, nous faisons des vœux et combattrions en faveur des Turcs... Par contre, tout nous permet d'espérer fortement qu'à l'inertie et la sottise des Turcs succéderont l'activité et l'énergie qui caractérisent la régénération des nations... La liberté de la Grèce promet une grande prospérité au commerce national. Si ce pays parvient à avoir une législation prudente et une administration sage, il s'élèvera à un extrême degré de bonheur interne et exercera une influence officielle sur les relations entre l'Europe et l'Asie, ainsi qu'entre l'Europe et l'Afrique. Ces relations réaliseront de grandes œuvres, au nombre desquelles nous comptons la propagation du christianisme, l'amélioration des mœurs et la culture de l'esprit de plusieurs nations... La libération de la Grèce marquera une époque salubre pour tous les amis des lumières et du bonheur des nations, une nouvelle source qui s'ouvrira à l'art et aux fructueuses entreprises commerciales »²⁶⁴. Si donc cet extrait fut publié pendant les premiers mois de la révolution grecque cela prouve qu'il y eut, en Hollande aussi, une prompte et favorable acceptation du problème hellénique.

Pourtant, quoique dès 1822 des comités se fussent constitués pour recueillir les fonds destinés aux combattants²⁶⁵, ce n'est que plus tard, en 1823, que circulent en

262. Voir la *Revue Encyclopédique* 9 (1821), p. 372.

263. *Ibid.*, 12 (1821), pp. 598-599.

264. PHILIMON, *op. cit.*, t. 4, Athènes 1861, p. 5. L'auteur ne donne pas de date. Mais du moment qu'il cite cet extrait juste après avoir parlé du congrès de Laybach (janvier-mai 1821), nous pouvons le situer parmi les manifestations de la première année de la révolution grecque.

265. D. DROSSOS, « Le philhellénisme des Pays-Bas », *Hémérologhion Megalis Hellados*, 1928, p. 123 (en grec).

Hollande les trois premiers livres ayant trait à l'insurrection grecque. Deux d'entre eux sont dus à une fervente admiratrice de l'Hellade, Jeanne Wyttenbach, tandis que le troisième est la traduction en langue néerlandaise du « Journal » de Franz Lieber, philhellène allemand déçu par son premier contact avec les descendants des anciens Grecs. C'était d'ailleurs tout naturel, si l'on considère que l'auteur, libéral enthousiaste, était arrivé en Grèce parmi les premiers volontaires, tenant sous le bras un exemplaire de l'« Anacharsis » de Barthélemy. La traduction hollandaise nous l'indique déjà par son titre : *De Duitse Anarcharsis*²⁶⁶. Mais on se demande quel service pouvait offrir à la cause grecque cette publication plus au moins négative au point de vue philhellénique. Et encore, quelle était la motivation de son éditeur qui avait choisi, parmi tant d'imprimés circulant à ce moment-là en Europe, celui d'une personne désappointée, critique sévère et sans compréhension de ce peuple, jusqu'alors esclave. Est-ce-qu'on ne pourrait pas voir, dans ce fait, l'existence d'une tendance favorisant encore la conservation du « statu quo » dans le Levant ?

Quant aux œuvres de la veuve du célèbre professeur helléniste Wyttenbach, elles associent la connaissance de la Grèce antique à la contribution de l'auteur à l'appui de la guerre de libération hellénique. C'est que Madame Wyttenbach, d'origine suisse, avait acquis, elle aussi, auprès de son mari, professeur à l'Université de Leyden, l'impur des belles-lettres et de l'ancienne Hellade²⁶⁷. « Tout était grec pour ce docte couple » écrira en février 1821 le critique de la *Revue Encyclopédique*²⁶⁸ en présentant l'œuvre de Jeanne Wyttenbach *Histoire de ma petite chienne Hermione* – la chienne représentant une ancienne Athénienne qui racontait sa vie.

La Grèce moderne ne tarda pas – elle aussi – à toucher aussi profondément la veuve Wyttenbach. « Je consacre l'ouvrage présent aux braves et infortunés Hellènes qui s'efforcent de se soustraire au joug du Barbare... », dit-elle dans sa préface aux *Symposiaques* (1823)²⁶⁹. Ce petit ouvrage, composé d'entretiens imités de Platon et de Plutarque, et portant sur divers points de morale, fut vendu « au profit des Hellènes ». Mais l'auteur n'attendit pas de rentrer dans ses frais d'impressions : elle avance, presque tout de suite, sur la vente de son livre, une somme de six cents francs

266. Voir *Répertoire bibliographique*, no 392.

267. C. DIMARAS, « Coray et Jeanne Wyttenbach. Quelques documents inédits, 1823-1829 », Extrait de *l'Hellénisme Contemporain*, 1947, p. 364.

268. *Revue Encyclopédique* 9 (1821), p. 361.

269. Voir *Répertoire bibliographique*, no 462. Cf. aussi la présentation de cette œuvre dans la *Revue Encyclopédique* 18 (1823), pp. 659-660.

pour contribuer « au soulagement de quelques Hellènes, blessés en combattant »²⁷⁰. Dans le courant de la même année, elle publie, de nouveau sous forme de dialogues, son *Alexis*, qu'elle dédie à Coray. Maintenant ils se trouvent en contact continu ; par l'intermédiaire du vieux savant, elle fait parvenir ses dons successifs aux Grecs. C'est à travers la correspondance de Coray que nous pouvons suivre tous les détails relatifs à ce sujet : les gestes généreux de la veuve Wyttenbach qui se poursuivent, les efforts de Coray pour faire parvenir à destination les sommes reçues et, en même temps, pour obtenir du gouvernement grec une lettre de remerciement officielle adressée à la bienfaitrice de Leyden.

Quand cette dernière apprend que le disciple de Coray, Philippe Phournarakis, se propose de traduire en grec et de publier par souscription l'*Alexis*, afin de venir en aide à sa famille « persécutée par les barbares », elle s'empresse, une fois de plus de venir à l'appui : à elle seule, en tête d'une cinquantaine de marchands de Chio, elle souscrit pour deux cents exemplaires²⁷¹.

Certes, l'aide pécuniaire ne se limitait pas aux offrandes de Madame Wyttenbach. Dans plusieurs villes du royaume des Pays-Bas, des souscriptions ont été ouvertes et des concerts ou des représentations dramatiques ont été organisés, dont le produit était destiné à aider les Grecs dans leur lutte²⁷². Le moyen de faire parvenir cet argent aux combattants présentait une certaine difficulté. Ainsi, la somme de sept mille florins, ramassé dans la ville d'Amsterdam, fut remise directement entre les mains d'Emmanuel Xénos, membre du gouvernement grec²⁷³, tandis que les fonds des comités de Liège ou de Mons ont été expédiés au Comité Philhellénique de Paris²⁷⁴.

Les négociants grecs avaient leur part dans toutes ces activités. En contact avec les représentants du gouvernement hellénique à Londres, ils leur demandaient

270. DIMARAS, *op. cit.*, p. 360.

271. Voir *Répertoire bibliographique*, no 367. Cf. aussi la traduction grecque d'*Alexis*, pp. 97-99 : le Catalogue des souscripteurs.

272. Cf. DROSSOS, *op. cit.*, passim. Eugène de VILLENEUVE, *Journal fait en Grèce, pendant les années 1825 et 1826*, Bruxelles 1827, p. 240 ; *Revue Encyclopédique* 31 (1826), p. 154.

273. Voir à ce sujet le journal grec *Hellenika Chronika*, no 42, 24 mai 1824, p. 154, ainsi qu'une lettre inédite du négociant grec d'Amsterdam, A. Spachos. Adressé à A. Louriotis en date du 15 juin 1824, (Institut de Recherches Historiques, Archives Louriotis, dossier no 7, no 39).

274. Cf. *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce*, no 5, 1826-7, p. 51 ; no 6, 1827 p. 44 ; no 7, 1827, p. 70 ; no 9, 1828, p. 53 ; no 10, 1828, p. 72. Voir aussi *Revue Encyclopédique* 28 (1825), pp. 630-631, à propos d'une souscription en faveur des Grecs à La Haye.

continuellement des journaux de Grèce²⁷⁵ afin d'informer leurs amis au sujet des événements qui se déroulaient dans la péninsule balkanique. En même temps, ils communiquaient à leurs compatriotes les progrès du mouvement philhellène dans les Pays-Bas, afin de les encourager dans leur lutte désespérée et inégale. Si nous insistons sur le rôle joué par les commerçants de la colonie grecque d'Amsterdam, ce n'est que pour accentuer leur influence favorable qu'ils ont exercée sur les habitants du pays et spécialement sur leurs collègues des Pays-Bas.

Une liste de souscripteurs, contenue dans le livre de N. G. van Kampe, *Geschiedenis van Griekenland*²⁷⁶, paru en 1827, constitue une intéressante source d'information au sujet des personnes qui ont soutenu une pareille édition. Seule la présence des noms de A. Spachos et Étienne Paléologos, « <> te Amsterdam », parmi les mille trois cent noms des souscripteurs environ, nous persuade que cette « Histoire des États grecs jusqu'à leur alliance du temps des guerres contre la Perse », se range naturellement au nombre des imprimés philhelléniques hollandais. Les renseignements uniformes fournis pour chaque souscripteur – sa profession, son lieu d'habitation – nous permettent de connaître les catégories sociales auxquelles ils appartiennent. Ainsi on relève les noms de gens qui étaient poussés soit par leur admiration pour la terre classique, soit par des tendances libérales ou religieuses, soit encore par des sentiments humanistes ou par des calculs politiques. Ils constituaient ainsi les représentants les plus variés de presque toutes les villes hollandaises et même belges, de presque tous les milieux sociaux cultivés, en tête desquels se plaçait le roi et des membres de la famille royale.

Revenons cependant aux autres publications qui avaient pour objectif de ramener l'attention des amis de l'humanité sur les malheurs de la Grèce. Comme nous l'avons déjà mentionné, elles se limitent à un nombre très restreint d'ouvrages originaux et de traductions de livres étrangers. En 1824, la mort de Marco Botzaris toucha profondément le savant hollandais J. van's Gravenweert, dont le nom se trouve aussi sur la liste des souscripteurs sus-mentionnés. Traducteur d'Homère, il chanta du héros souliote et vit, dans les combats des Grecs contre les Turcs, des similarités frappantes avec ceux que les Hollandais avaient livrés contre Philippe II : dans les deux cas, ces

275. Voir les lettres inédites de A. Spachos, Institut de Recherches Historiques, Archives Lourotis, dossier no 7, no 39 et 72, et celles d'Étienne Paléologos écrites en hollandais parmi les papiers du Comité grec de Londres, BNG, Département des manuscrits Greek Committee Papers, K. 4, R. V.

276. Voir *Répertoire bibliographique*, no 1295, et présentation de cette œuvre dans la *Revue Encyclopédique* 37 (1828), p. 160 où l'on note que « l'auteur continuera son histoire jusqu'à nos jours ».

peuples avaient été laissés seuls, livrés à eux-mêmes, ne possédant rien, si ce n'est la conviction qu'ils devaient se battre ; c'est d'ailleurs sur mer que les Grecs, ainsi que les Hollandais, ont gagné leurs premiers avantages²⁷⁷. Willem de Clercq et J. J. Hisely s'occupent aussi des Grecs : en 1825 ils publient des livres intitulés *De Grieken der Nieuwere Geschiedenis*, et *Wandeling in Nieuw Griekenland*. Dans ce dernier, Hisely donne aussi en traduction la « Notice biographique de Rhigas », écrit par C. Nicolopoulo²⁷⁸. Pendant la même période, les revues françaises de critique littéraire ne manquent pas d'éclairer leurs lecteurs sur la production intellectuelle hollandaise. Parallèlement aux œuvres consacrées à la Grèce antique et écrites en langue du pays, elles signalent les compositions philhelléniques du poète E. W. van Dam Isselt : un dithyrambe intitulé *La Grèce* (1825)²⁷⁹, ainsi qu'un poème sur Missolonghi (1826), « conçu et exécuté sous l'inspiration de la douleur et d'une généreuse indignation »²⁸⁰.

Pour compléter l'information des lecteurs à propos de la cause grecque, les éditeurs hollandais donnèrent encore au public des traductions d'ouvrages étrangers ou des compilations faites d'après des matériaux puisés, pour la plupart, dans les livres anglais, allemands et français. Naturellement, pour assurer le succès de cette entreprise, ils choisirent les œuvres qui avaient eu un retentissement favorable parmi les lecteurs européens. Ainsi, le récit du philhellène anglais Edward Blaquiere, publié pour la première fois en 1824, a été traduit dans le courant de l'année suivante en français, en allemand et, de plus, en néerlandais²⁸¹. C'est dans le cadre du philhellénisme que se situe aussi la traduction d'un livre allemand sur Constantinople, capitale renommée de deux empires qui s'étaient succédé. Dans la préface adressée « au Lecteur » et se terminant par le souhait « que Dieu donne la victoire (aux Grées) » l'auteur W. de Lüdemann est qualifié d'« ardent défenseur de la sainte cause des Grecs ». Signalons

277. Voir *Répertoire bibliographique*, no 587. Notons à ce propos, qu'A. Spahos dans sa lettre sus-mentionnée (v. note 273), se sent contrarié par le fait que des Grecs avaient demandé à van's Gravenweert de quêter, parmi ses compatriotes pour soutenir la veuve Botzaris. C'est que, s'il accepte les suscriptions en faveur de la cause grecque, son honneur national se sent blessé par une aumône donné à une personne. Ce même Spahos, par sa lettre du 17 juillet 1824 (v. note 275, no 72) recommande à A. Louriot, à Londres, « Mr. J. Vollenhoven, d'Amsterdam, mon ami négociant, philanthrope, ami de la patrie, libéral, 'philomuse', philhellène et helléniste », ainsi que ses compagnons, « Mr C. Apostol, éphore du musée d'Amsterdam et membre de l'Académie hollandaise, homme affable et érudit, et Mr J. Warin, commerçant ».

278. Voir *Répertoire bibliographique*, no 921.

279. *Journal Général de la Littérature Etrangère* 1825, p. 22.

280. *Revue Encyclopédique* 31 (1826), p. 154.

281. Voir *Répertoire bibliographique*, no 758.

encore, dans les lettres hollandaises, la présence du livre de Jacovaky Rizo Néroulos sur la littérature grecque moderne²⁸².

En 1826, un éditeur de Delft, Wed. T. Allart fait paraître en librairie un ouvrage sur Lord Byron en tant qu'homme et que poète²⁸³. La narration de son dernier voyage en Grèce était tirée du Journal du comte Pierre Gamba, qui avait accompagné le poète Lord Byron jouissait déjà d'une grande réputation dans les Pays-Bas ; ses œuvres avaient été fort discutées dès leurs première apparition et plusieurs journaux littéraires les avaient présentées et analysées. Notons que l'auteur W. de Clerq, se réfère souvent à elles dans le livre dont nous avons parlé et qu'il en cite même des strophes.

Enfin, arrêtons-nous à une compilation historique, publiée sans nom d'auteur, comprenant les faits les plus remarquables de l'histoire de la Grèce moderne, depuis la prise de Constantinople par les Ottomans jusqu'à l'année 1828²⁸⁴. La plus grande importance est accordée ici à la guerre de l'indépendance hellénique. Dès janvier 1822, on peut suivre mensuellement l'issue des événements. En outre, le trait caractéristique de ce livre consiste en la multitude des documents officiels qui y sont insérés. Quelques lettres particulières y sont aussi incluses. Les phases successives de la lutte grecque – l'insurrection, les efforts pour organiser l'administration et se proclamer en État libre, les premiers traités pour confirmer l'affranchissement – sont visibles à travers ces documents. Ainsi, les proclamations d'Ypsilanti et du Gouvernement Provisoire de la Grèce, les documents de l'époque capodistrienne et les premiers textes des traités sont portés à la connaissance du lecteur hollandais, de ce lecteur qui, par sa prompte réponse aux cris désespérée du peuple grec, s'est acquis la reconnaissance sincère des combattants. Le *Journal Universel* de la Grèce s'empresse de l'imprimer publiquement. Déjà en septembre 1826 il écrit : « Les Hollandais et les Suisses n'ont pas cessé de faire les plus grands efforts pour le soutien de notre cause, et nous devons vouer notre reconnaissance à ces deux peuples vertueux... »²⁸⁵.

Quant à la production philhellénique de Belgique, elle se distingue difficilement de celle de France. C'est que – à rares exceptions près –, la grande majorité des imprimés

282. *Ibid.*, no 1719.

283. *Ibid.*, no 789 ; cf. *Revue Encyclopédique* 32 (1826), p. 431 et C. CHARLIER, *op. cit.* « I. La Bataille romantique », Bruxelles 1948, pp. 95, 322.

284. Voir *Répertoire bibliographique*, no 1756.

285. Cf. *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce* 3 (1826), p. 43. Par « Journal universel » on traduisait le titre du Journal Officiel (*Geniki Ephimeris tis Hellados*) qui était alors le journal officiel du gouvernement grec.

ayant trait à la révolution grecque consiste en réimpressions de livres français²⁸⁶. Nous avons déjà signalé la préférence des Belges en ce temps là pour l'emploi de la langue française, ainsi que la présence, en Belgique, de nombreux lettrés français. Ajoutons encore que ces derniers ont joué un rôle actif dans la formation et le développement des lettres belges durant la période de 1815 à 1830. En qualité de rédacteurs de la plupart des journaux de ce pays voisin, ils sont devenus les guides de l'opinion publique en matière de politique et surtout de littérature²⁸⁷. Par la présentation et l'analyse des œuvres nouvelles, ils ont initié leurs lecteurs au courant romantique et, par la suite, ils les ont mis en contact avec le mouvement philhellène. Car, parmi les publications françaises, se trouvent souvent, pendant cette période, des compositions philhelléniques. Les *Nouvelles Messéniennes* (1822) de Casimir Delavigne et, plus tard en 1824, ses *Trois nouvelles messéniennes*, réimprimées aussi par le libraire belge Wahlen, sont annoncées par les journaux belges. Il en est de même du *Léonidas* de Pichat, publié en 1827 par les libraires bruxellois Odon et Wodon, ou du *Voyage de Grèce* écrit par Pierre Lebrun²⁸⁸. De tels exemples sont nombreux. Citons encore le journal libéral français *Le Globe*, connu aussi pour ses divers articles sur la Grèce²⁸⁹. Cependant la presse belge ne suit pas de près uniquement la littérature française ; celle des autres pays européens se reflète également dans ses pages.

L'influence française a été, de plus, secondée par les éditeurs de Belgique. Puisqu'aucun traité ne garantissait la propriété littéraire française à l'étranger, de nombreuses contrefaçons belges avaient été mises en circulation²⁹⁰. Souvent, les éditeurs parisiens se trouvant dans l'impossibilité de protéger leurs intérêts estimaient préférable de s'entendre à l'amiable avec les contrefacteurs²⁹¹. Donc, à propos des imprimés philhelléniques nous ne sommes pas en position de savoir s'il s'agit de contrefaçons ou de réimpressions décidées de concert avec les auteurs ou les éditeurs. Toutefois, ces publications ne semblent pas avoir été motivés uniquement par

286. Voir par exemple les nos 197, 480, 693, 705, 771-4, 830, 1279, 1318, 1326, 1475, 1624, 1880.

287. Cf. C. CHARLIER, *op. cit.*, p. 390.

288. Cf. pour ces exemples, *ibid.*, pp. 145, 270-271, 357.

289. Voir, sur ce sujet l'article d'Hélène CARADGEA, « Le journal parisien *Le Globe* et la guerre de l'indépendance grecque », in : *Mélanges offerts à Octave et Melpo Mérlie*, t. 1er, Athènes, 1956, pp. 55-82 (en grec). Le *Globe*, largement lu par les Belges et loué par leurs journaux, a été contrefait par l'imprimeur liégeois Dessain, (cf. G. CHARLIER, *op. cit.*, p. 313-314).

290. M. ESCOFFIER, *Le mouvement romantique 1788-1850. Essai de Bibliographie synchronique et méthodique...*, Paris, 1934, p. 416.

291. G. CHARLIER, *op. cit.*, p. 390.

l'intérêt matériel ; quelques détails nous persuadent que les éditeurs, tout en ajoutant un certain intérêt ou valeur à leurs rééditions, désiraient aussi servir la cause des Grecs en propageant les livres appropriés. C'est le cas de la réimpression en 1823 du *Voyage pittoresque* de Choiseul-Gouffier, dans lequel on a ajouté, à la fin du premier volume, des notes explicatives concernant le texte de l'auteur et des renseignements historiques sur les premiers faits de l'insurrection grecque, empruntés en partie à *l'Histoire des derniers événements de la Grèce* par Raffenel. De même, la biographie de Canaris, réimprimé à Bruxelles la même année que sa publication à Paris, en 1825²⁹², ainsi que la réédition des *Hymnes patriotiques*²⁹³ étaient vendus à Bruxelles « au profit des Grecs ».

C'est dans la capitale belge que se publia aussi le *Journal* du capitaine de cavalerie Eugène Villeneuve. « Bruxelles », écrira-t-il, « était le terme de mon voyage, voulant m'approcher le plus près possible de la France dans la triste nécessité de m'imposer la privation de revoir le sol natal »²⁹⁴. Volontaire français, Villeneuve s'était doublement identifié avec les Grecs : en se battant pour leur cause et en épousant une fille du pays. Lui-même figure en costume grec au frontispice de son livre. Tenant de simples notes personnelles, il n'avait pas eu initialement l'intention de composer un livre. Cependant, plus tard, il changea d'avis quand, étant loin des personnes qu'il avait si bien connues, il avait entendu qu'on les jugait « d'une manière peu conforme à la vérité »²⁹⁵.

L'attention de cet officier français ne s'était pas portée aux faits de guerre seulement. Dans son récit, Villeneuve parle souvent des personnages, Grecs ou étrangers, qui avaient vraiment contribué aux efforts pour l'affranchissement hellénique. Il parle encore des monuments anciens qu'il s'était empressé de visiter ; en même temps, tout en insérant dans son livre des textes poétiques néo-helléniques, il souligne l'existence d'une vie intellectuelle persistante chez les Grecs modernes. À côté des « Chants guerriers et patriotiques » de Rhigas, Villeneuve offre à ses lecteurs des « Fragments d'une ode à la liberté, par Solomos de Zante » et encore quelques renseignements sur ce poème : « Mr. Solomos est un jeune poète grec qui donne les plus belles espérances. Il

292. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 692, 693.

293. *Ibid.*, nos 1318, 1319.

294. Eugène de VILLENEUVE, *op. cit.*, p. 241.

295. *Ibid.*, p. I.

a fait un poème plein de chaleur sur la prise de Tripolitza »²⁹⁶. L'ouvrage de Villeneuve se termine par le « Récit d'une jeune fille de Tripolitza, esclave à Alexandrie »²⁹⁷.

Cependant, ce n'est pas seulement par de voix françaises que s'exprimèrent les sentiments philhelléniques dans les provinces belges. Quoique l'insurrection grecque ait coïncidé avec une période au cours de laquelle le mouvement littéraire dans ce pays commençait justement à se développer, il y eut des écrivains inspirés par cette lutte acharnée²⁹⁸. Les aspirations nationales des Belges trouvaient ainsi une voie d'expression.

Les lettres belges ont contribué alors par leurs principaux représentants à la littérature philhellénique. Les *Hellénides* du jeune « poète national » André Van Hasselt, composées dans le style de Casimir Delavigne se rapportaient à des sujets philhelléniques²⁹⁹. De même, Henry Moke, « la figure la plus marquante » parmi les prosateurs belges écrivit une fiction historique intitulée *La Bataille de Navarin ou le Renégat* (1828). Disciple de Walter Scott, Moke publia quatre romans historiques qui se distinguaient par la ferveur patriotique et l'amour de la liberté³⁰⁰. Dans *La Bataille de Navarin* il raconte l'histoire d'un renégat français, Hassan, et de Cléone, jeune fille originaire du Magne. Quoique les personnages en soient peu naturels – un journal de Liège, le *Mathieu Laensbergh* critique sévèrement le caractère de Hassan comme ayant « quelque chose de faux, de théâtral »³⁰¹ – on sent que l'auteur était bien au courant des choses grecques. Les journaux, mais plus encore les œuvres sur la Grèce qui circulaient alors en grand nombre lui ont certainement servi de sources d'information. En effet, non seulement, il relate fidèlement la bataille de Navarin, mais encore, par la bouche de Cléone, il décrit le peuple guerrier du Magne et les habitants, riches et

296. Nous pensons que la traduction française de ces textes poétiques a été réimprimée par Villeneuve d'après le livre de Jacovaky Rizo Néroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, Genève 1827, pp. 48-9, 158-159, 163-165, cf. à ce propos L. DROULIA, « Mentions de Solomos et de Rhigas dans le Journal de Villeneuve », *O Eranistis* 10 (1973), pp. 208-9 (en grec).

297. Voir réimpression en 1830, no 1869.

298. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 83, 201, 850, 950, 1060, 1098.

299. G. CHARLIER, *op. cit.* t. II. *Vers un romantisme national*, Bruxelles, 1959, pp. 204-205. Van Hasselt devint collaborateur – exclusivement pour la poésie – dans la *Sentinelle du Pays-Bas* où il fournit des poésies dont les sujets se rapportaient à la Grèce moderne ; tel, par exemple, « Canaris » (1826), « Le Chant de la Purganiote », « L'Ombre du Souliote », « Pâques », « Fabvier », « Les Funérailles de Normann », « Le Rêve », « Le Pirate », « La Mère » en 1827 et enfin « La Tombe du Fiancé » en 1828, cf. L. ALVIN, *André Van Hasselt, sa vie et ses travaux*, Bruxelles 1877, pp. 10-11.

300. G. CHARLIER, *op. cit.*, I, pp. 333, 400.

301. *Ibid.*, p. 401.

instruits, de Chio. Il se réfère encore à l'hymne grec chanté sur l'air de la Marseillaise³⁰². Les éditions successives de cette œuvre de Moke et la traduction en anglais de *La bataille de Navarin* prouvent l'accueil favorable reçu par ce roman historique auprès de ses lecteurs³⁰³.

Petit à petit, cependant, le manque de liberté entraîne une certaine indifférence et une sorte d'apathie pour toute littérature. À partir de la fin de 1828, l'information littéraire dans la presse quotidienne commence à céder sa place à l'actualité politique ; les problèmes nationaux absorbent toute l'attention des Belges. Les quelques livres, se référant à la Grèce, qui circulent maintenant se bornant à offrir aux lecteurs des aperçus historiques et des données géographiques et statistiques sur ce pays³⁰⁴. Un « simple particulier », – comme il se plaît à se qualifier – J. Marchal, de Bruxelles, se charge de proposer des solutions aux problèmes internationaux : l'équilibre des forces dans le monde sera absorbé par la réorganisation des frontières de certains pays. Quant au droit des Grecs à s'émanciper, l'auteur remonte dans le temps pour puiser ses arguments à l'histoire des siècles passés, il publie même, en annexe, un document du XVIII^e siècle par lequel il prétend prouver que « la légitimité de l'empire grec a été reconnue sans interruption jusqu'à nos jours par les empereurs de l'Allemagne »³⁰⁵. D'ailleurs, seul le rétablissement de l'empire d'Orient dans les limites qu'il a eues depuis la fin du VII^e siècle jusqu'au commencement du XIII^e garantira la tranquillité de l'Europe, le simple rétablissement de l'indépendance grecque étant

302. Sur « Les Chants guerriers et patriotiques » de Rhigas, publiés dans les ouvrages de voyageurs ou de philhellènes européens cf. Ap. DASKALAKIS, *Les œuvres de Rhigas Velestinlis*, Paris 1937, 125 p. et du même *Études sur Rhigas*, Athènes 1964, pp. 373-494 (en grec). Ajoutons que la brochure de D. Schott sur Rhigas, déjà mentionnée par Ap. DASKALAKIS, *Coray et la liberté des Grecs*, Athènes, 1965 (en grec), est intitulée *Nachricht über Rigas Leben und Schriften* (voir *Répertoire bibliographique* no 821) et circula comme annexe au vol. IV de la traduction allemande de l'Histoire de Pouqueville, (voir aussi no 742).

303. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 1415, 1416, 1684, 1735, 1808. D'ailleurs le critique de la *Revue Encyclopédique* 30 (1828), pp.746-7, Crussolte Lamy, en présentant cette œuvre, note que « Si les librairies de Bruxelles réimpriment trop souvent sans la permission des auteurs ou des éditeurs français les ouvrages publiés à Paris, il arrive quelquefois aussi à notre librairie de faire de pareils larcins à la littérature de la Belgique. De part et d'autre on se vole guère que de bons livres, et ce n'est jamais sans quelque orgueil que les écrivains français ou belges apprennent qu'on s'est passé de leur autorisation pour les réimprimer hors de leur pays ». Et il continue : « Les lecteurs du *Gueux des Bois* trouveront à la suite de ce roman la *Bataille de Navarin*, ouvrage dans lequel l'imagination de l'auteur sait respecter aussi la vérité historique, et où sont exprimés avec autant d'énergie que de talent ces sentiments généreux qui ont entraîné les gouvernements à prendre parti pour la cause de la liberté, contre celle du fanatisme et de la tyrannie ».

304. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 1475, 1564.

305. J. MARCHAL, *Considération sur l'ancien empire grec et sur les progrès de la Russie, de la Grande Bretagne et des Pays-Bas dans la domination de tout l'Orient de l'Ancien Monde*, Bruxelles, 1828, p. 59.

une mesure insuffisante³⁰⁶. Naturellement, les vues de J. Marchal, se trouvant si loin d'une solution réalisable, n'ont pas influencé le cours des événements. Les territoires finalement affranchis ne constituaient qu'une mineure partie de l'aire grecque. Toutefois deux états nouveaux sont nés en 1830 : la Belgique et la Grèce³⁰⁷.

(E) AUTRES PAYS

(Russie, Pologne, Pays Scandinaves, Espagne, etc.). Notre documentation sur le mouvement philhellénique dans ces pays n'est pas, à notre avis, suffisante pour que nous soyons en état d'en tirer des conclusions finales. Toutefois, d'après nos témoignages, nous essaierons de donner une vue d'ensemble de ce mouvement, étudié à travers l'imprimé philhellénique. Ici, encore, nous aurons recours aux articles publiés dans la presse, car les imprimés qui ont circulé séparément sont en nombre limité.

D'après les données que nous possédons sur la fréquence des villes qui ont produit des imprimés philhelléniques en Russie (voir Chapitre III), trois villes représentant les centres d'où émanèrent de pareils écrits. C'est donc là que l'on doit chercher l'expression imprimée de l'opinion publique d'une population répandue sur un territoire immense, privé, en quelque sorte, de moyens d'instruction et de communications rapides. Il est tout naturel que l'effet produit par l'insurrection grecque ne soit manifesté dans les milieux libéraux de la société russe mais aussi parmi le peuple, dont les sentiments furent profondément blessés par les actes de cruautés exercées sur les Grecs, par le pillage des églises et surtout par le supplice du Patriarche orthodoxe de Constantinople et de plusieurs autres dignitaires ecclésiastiques et laïcs.

D'ailleurs, le corps du Patriarche avait été transporté en Russie et fut enterré là avec tous les honneurs dus du chef de l'Église orthodoxe, dont les Russes faisaient partie³⁰⁸. L'oraison funèbre, prononcée en grec, le 19 juin 1821, à Odessa, par le prêtre Constantin Oeconomos, prédicateur de la maison du Patriarche fut, aussitôt imprimée dans cette même ville, ainsi qu'à Moscou, avec la traduction russe en regard. Une

306. J. MARCHAL, *op. cit.*, p. 8. Voir aussi la carte que l'auteur rédigea conformément à ses théories.

307. Voir l'article d'Aristovoulos MANESSIS, « Deux états nés en 1830. Ressemblances et dissemblances constitutionnelles entre la Belgique et la Grèce », Bruxelles 1959, extrait des « *Travaux et Conférences* » de la Faculté de Droit de l'Université de Bruxelles, t. VII, 1959. À la documentation sur le philhellénisme dans les Pays-Bas ajoutons le livre de Lutgard WAGNER-HEIBENDAL, *Het Filhellenisme in het Koninkrijk der Nederlanden 1821-1829*, Bruxelles, 1972, que je n'ai pas pu consulter.

308. La description de la cérémonie se trouve dans plusieurs journaux du temps. Même la *Franklin Gazette* des États-Unis du 12 septembre 1821 en donne une.

traduction française parut la même année à Paris, plaçant ainsi ce texte parmi les premiers imprimés philhelléniques de Russie³⁰⁹.

L'opinion publique était prête à seconder la lutte grecque : la communauté de religion, l'hostilité commune contre les Turcs, l'existence de grandes colonies marchandes grecques dans le sud, ainsi que la politique de protection qu'avait adoptée jusqu'alors la Russie envers les peuples chrétiens de l'empire ottoman, et spécialement envers les Grecs, prédisposaient favorablement le peuple russe envers les combattants grecs. Rappelons encore les activités de la société secrète « Philiki Hétairia », fondée à Odessa en 1814, ainsi que les pièces jouées au théâtre grec de cette ville – avant et après le déclenchement de l'insurrection grecque – qui tenaient éveillé l'intérêt pour les Grecs³¹⁰.

Cependant la politique officielle russe devait entre-temps suivre un autre chemin, indiqué par les principes de la Sainte Alliance, dont Alexandre Ier fut le principal instigateur. Se trouvant alors au Congrès de Laybach pour achever le règlement de la question des révoltes de Naples, il fut obligé de désavouer le soulèvement d'Ypsilanti et de se soumettre désormais à la politique de Metternich. Quant au sujet grec, il se borna à des notes envoyées à la Porte au nom des principes humanitaires et, en même temps, refusa toute assistance aux insurgés grecs. Il permit toutefois, l'organisation de comités en faveur des Grecs et des Moldaves réfugiés en Russie après l'échec du mouvement révolutionnaire d'Ypsilanti.

Alexandre Ier, qui avait commencé son règne dans un esprit libéral, en instituant des réformes essentielles pour le peuple russe – il s'occupa de l'abolition du servage ainsi que de la promotion de l'instruction publique – se trouva obligé d'affronter à son retour en Russie, en 1821, des problèmes internes : de jeunes officiers, pénétrés des idées libérales, venues de France, commençaient à s'agiter. Ce mouvement aboutit aux événements dits des « Décembristes », lors de la mort d'Alexandre, en décembre 1825 et de l'intronisation de son frère Nicolas Ier, doué d'esprit moins libéral et d'un caractère plus absolu que son prédécesseur.

Le gouvernement russe, même pendant les dernières années du règne d'Alexandre Ier, avait suivi une politique intérieure de nature conservatrice, sans toutefois pousser

309. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 37, 77, 91. L'oraison funèbre fut publiée de nouveau en 1824, à St. Pétersbourg avec une traduction allemande, cf. *ibid.*, no 542.

310. Voir Angélique FÉNÉRLI-PANAGIOTOPOULOU, « La pièce théâtrale Les SOULIOTES 1809-1827 », *O Eranistis* 3 (1965), pp. 157-169 (en grec). La *Revue Encyclopédique* se réfère souvent aux représentations théâtrales d'Odessa (1, 1818, p. 176 ; 9, 1821, p. 605 ; 14, 1822, p. 191).

les choses à bout. Ainsi, on avait essayé de supprimer les manifestations philhelléniques qui provenaient de divers milieux : soit des membres de la haute société, soit des libéraux ou des écrivains romantiques, soit encore du mouvement naissant des Décembristes.

Les discussions politiques, certes, étaient interdites, mais il existait une certaine liberté dans les discussions littéraires³¹¹. Toutefois la censure s'intéressait toujours à la presse ; parallèlement à la production russe, on contrôlait surtout les nouvelles reçues de l'étranger, ainsi que les livres importés.

Une *Ode à la liberté*, écrite en 1820, par Pouchkine, cet écrivain romantique qui devait devenir le plus grand poète russe de son époque, attira l'attention du gouvernement. Le poète, qui servait alors en qualité de fonctionnaire au Ministère des Affaires Étrangères, fut transféré à Kishinev en Bessarabie, sous la surveillance du général Inzov³¹². C'est justement dans cette ville, qu'il est venu en contact avec les Grecs de la « Philiki Hétairia » qui préparaient fiévreusement leur insurrection. Pendant son séjour à Kishinev, il s'enthousiasma davantage et montra un vif intérêt pour les problèmes grecs. Sa correspondance est pleine d'allusions à ce sujet et sa production poétique du temps est inspirée par les activités des hétairistes et des combattants, mais aussi par le sort de leurs veuves et de leurs orphelins. Les premiers événements de la révolution grecque dans les Principautés se reflètent également dans sa poésie³¹³. Plus tard, cependant, après la défaite d'Ypsilanti et l'échec total de son expédition, Pouchkine se déçu non seulement par le déroulement des événements, mais plus encore par son proche contact avec les Grecs : il ne les croit pas dignes d'être libérés³¹⁴. Nous rencontrons ici le même phénomène que celui qui c'est passé avec les premiers philhellènes allemands, quand ils ont connu de près les Grecs modernes : imbu lui aussi, des idées de l'ancienne gloire de l'Hellade, Pouchkine avait fait une comparaison inégale. Toutefois, si son *Ode à la Liberté* lui avait valu son transfert, en 1820

311. Signalons que la « Société philosophique » fondée à Moscou en 1803, fut supprimée en 1825, après l'affaire des Décembristes, cf. P. Van TIEGHEM, *Répertoire chronologique des Littératures modernes*, Paris, 1955.

312. M. LASCARIS, « Pouchkine et la Révolution grecque », *Néa Hestia* 11 (1937), pp. 485-487 (en grec) ; D. FARSOLAS, « Alexander Pushkin : His attitude toward the Greek Revolution 1821-1829 », *Balkan Studies* 12 (1971), p. 60.

313. Son poème « Lève-toi » fut écrit selon V. Selinov pendant le mois de mars 1821, voir à ce propos l'article cité de M. LASCARIS, p. 488.

314. Voir M. LASCARIS, *op. cit.*, p. 490 et D. FARSOLAS, *op. cit.*, p. 62 et suiv.

à Kishinev, par contre plus tard, ses œuvres sont exemptes de la censure préalable, à laquelle sont soumis tous les livres en Russie.

« Ceux de Pouchkine », nous informe la *Revue Encyclopédique*, « depuis le nouveau règne font seuls exception à cette règle ; ils portent tout simplement la formule suivante « Avec permission du gouvernement ». Notre correspondant de Pétersbourg nous écrit à ce sujet, que l'omission de la formule usitée est due au goût éclairé et à l'amour du jeune monarque russe pour les lettres. C'est sous les auspices de l'empereur Nicolas que paraît tout ce que Pouchkine publie ; ce prince, jaloux d'encourager un talent aussi distingué < à lire lui-même, en manuscrit, les productions de Pouchkine [...] même, quelquefois il communique ses [...] ³¹⁵ concernant la Grèce moderne³¹⁶. Néanmoins, à n'a rapporté qu'un nombre assez restreint [...] L'explication de cette production [...], nous eut connue par des lettres particulières, dont nous [...] ici quelques passages >. Elles sont écrites en français par Emmanuel Kallergis, marchand grec de St. Pétersbourg, au député grec André Louriotis, qui se trouvait alors à Londres, au sujet des emprunts « ...la gazette de notre patrie » écrit Kallergis le 22 juillet 1824, « que vous avez eu la complaisance de demander mon désir c'est la Chronique de Missolonghi ; mais je préférerais plutôt, s'il est possible de l'avoir soit en français ou en italien, parce que il y a parmi les grands de la cour secrètement amis des Grecs qui seraient bien charmé de la lire si non qu'elle soit en langue grecque ; quoique tout ce qu'il vient de notre pays est défendu, il y a cependant de moyens d'en recevoir ce qu'on désire, il y a ici un grand seigneur qui reçoit /l' Ami de la Loi (en grec)/ et qu'il tient exprès un interprète pour le traduire et par ses bontés il me le donne pour le parcourir... »³¹⁷.

Dans une lettre suivante datée du 8 septembre 1824, il écrit de nouveau : « En ouvrant votre lettre datée du 15 août et voyant la Gazette (*Chronika*) je l'ai parcourue tout de suite et couru pour la faire voir à quelques grands de la cour secrètement. Je vous laisse à juger que de remerciements et que des obligations que je conserve dans mon sein pour celui qui nous mit au fait de ce qui se passe. Avant cette feuille les amis des Grecs étaient dans une parfaite ignorance, car tout ce qui parle en faveur de notre nation est rigoureusement défendu, Pouqueville, Voutier et toute gazette, ce n'est qu'à force

315. *Revue Encyclopédique* 38 (1828), p. 126.

316. Tels, par exemple, les deux traductions de la « Marseillaise grecque » insérées dans la revue *Vestnik Evropy*, no 20, oct. 1821, cf. N. TRAIKOFF, « Rigas Velestinlis en Russie », extrait du *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher* t. XVI, Athènes, 1939, 15 p. ou « Les Souliotes subjugués par Ali-Pacha », trad. par Tzitzianof inséré dans *Le Fils de La Patrie*, rédigé par N. Gretsch, cf. *Revue Encyclopédique* 18, (1822), p. 120.

317. Archives nationales de Grèce, K 22, no 43.

d'argent que l'on parvient à sa voir la vérité... »³¹⁸. Il revient de nouveau sur ce sujet le 2 novembre 1824 V. S., pour répéter « ... tout ce qui parle des Grecs, Pouqueville et l'ouvrage de Voutier que j'avais fait venir de Paris fut confisqué à la douane... »³¹⁹.

Nous avons tenu à citer ici des passages tels-quels, car ils sont très éclairissants sur trois points importants. D'abord ils décrivent la situation qui régnait en Russie au sujet des affaires grecques : le gouvernement préférait laisser le peuple dans l'ignorance sur les événements d'une révolution libératrice. Toutefois, les gens trouvaient – en secret – les moyens de recevoir des renseignements. En second lieu, signalons l'importance de la publication de journaux grecs. On les demandait, partout, car ils constituaient une source de nouvelles, tant soit peu vérifiées. Finalement, nous apprenons qu'il y avait dans l'entourage immédiat du tsar, des personnes qui suivaient avec grand intérêt le déroulement de la guerre en Grèce, non point par les sources officielles, mais par les bulletins émanant des combattants. L'intérêt de la noblesse russe « éclairée, hospitalière et très libérale », ainsi que ses vœux pour la liberté de la Grèce sont signalés par Eugène de Villeneuve dans son *Journal*, lorsqu'il décrit « les brillantes réunions qui avaient lieu chez la princesse Zéneide Volkonsky »³²⁰.

Outre les livres déjà mentionnés, on ne voyait circuler que quelques rares exemplaires d'ouvrages philhelléniques, tels que le livre de E. Metaksa fondé sur l'ouvrage de Raffenel, la traduction partielle par Gnédich des chansons populaires grecques tirées du recueil de Fauriel ou « La Justification des Grecs » par E. Marcella, œuvre vendue au profit des veuves et des orphelins grecs. Après la fin de la guerre gréco-turque, on voit encore apparaître quelques livres, épars, qui semblent être originaux. C'est que la plus grande partie de la production russe est constituée, comme nous l'avons vu, de traductions de livres étrangers³²¹.

En dernier lieu, en ce qui concerne les autres pays, nous ne donnerons qu'une très brève vue d'ensemble, fondée sur la documentation, plus ou moins, limitée dont nous disposons.

Lors de l'insurrection grecque il y eut des manifestations philhelléniques, tant en Pologne, qu'en Espagne et dans les Pays Scandinaves. En Pologne, vu les circonstances

318. *Ibid.*, no 44.

319. *Ibid.*, no 45. Cependant une partie de l'œuvre de Pouqueville sur la chute de Chio fut traduite et publiée dans la revue *Syn Dtecesteva* pour le compte de Constandulaki, natif de Chio (v. no 603). Quant aux *Mémoires* du colonel Voutier, elles furent justement publiées à St. Pétersbourg en 1824-1825 (v. no 677).

320. Eug. De VILLENEUVE, *op.cit.*, pp. 224-225.

321. Voir *Répertoire bibliographique*, nos 568-569, 841, 1132, 1747, 1762, 1792.

particulières de l'existence politique de ce pays, le courant philhellénique eut une assez grande répercussion, surtout dans les milieux universitaires. Les Polonais, quoique leurs seuls alliés fussent, au fond, les Turcs, qui n'avaient jamais accepté le partage de la Pologne, se sont sentis excités par l'idée d'une guerre de libération nationale et se sont exprimés avec beaucoup d'enthousiasme en faveur de la cause des Grecs. Outre les volontaires qui sont accourus en Grèce à l'aide des combattants, outre les quêtes organisées en leur faveur, la presse polonaise, surtout celle de Varsovie et de la ville « libre » de Cracovie, ainsi que les écrivains adoptèrent une position favorable envers l'insurrection grecque. Ils voyaient, dans cette lutte, le reflet de leurs propres problèmes et de leurs propres aspirations.

Nous n'allons pas citer en détail les imprimés polonais inspirés par l'insurrection hellénique. Un récent article donne des informations suffisantes à ce sujet³²². Ainsi sans compter les compositions originales, dues aux poètes et aux écrivains polonais, ou encore aux professeurs d'Université, nous voyons surgir un bon nombre de traductions d'œuvres étrangères qui servirent la cause grecque en Pologne. Citons à titre d'exemples : la brochure de W. Krug, *Griechenlands Wiedergeburt*, le roman historique d'A. Schaden, *Théodora*, les chants populaires grecs puisés dans le recueil de Fauriel – le poète A. Chodzko fut l'un des principaux traducteurs de ces chansons –, les poèmes d'Athanase Chréstopoulos et enfin le *Cours de la littérature grecque moderne* de Jacovaky Rizo Néroulos. Conjointement à toutes ces traductions, il y avait certes aussi la production originale des poètes romantiques de la Pologne. Sous l'influence de Byron, et grâce à leur culture classique, ils se sont souvent inspirés de sujets grecs, tirés soit de l'histoire moderne, soit de l'antiquité. Les noms des poètes Adam Mickiewicz, Zygmunt Krasinski, Cyprian Kamil Norwid et Juliusz Slowacki – qui donna aussi une belle traduction de la première strophe de l'*Hymne à la liberté* de Solomos³²³ – sont étroitement liés à la guerre d'affranchissement grecque.

L'Espagne se classe parmi les premiers en date des pays qui se sont intéressés à la guerre grecque contre les Turcs. Ce pays, qui se trouvait lui-même dans une période d'agitations, avait aussi des problèmes politiques à résoudre ; ainsi il ne fut pas en mesure de répondre aux demandes grecques soumises au gouvernement espagnol, et provoquées par la nouvelle de la fondation d'un comité grec, à Madrid, dès le mois

322. Voir J. STRASBURGER, « Le Philhellénisme en Pologne aux années de l'insurrection grecque 1821-1828 », *Balkan Studies* 12 (1971), pp. 103-116. Notre documentation est fondée uniquement sur cette étude.

323. *Ibid.*, p. III ; G. ZORAS, « D. Solomos et J. Slowacki », pp. 41-49, in : *Heptanisiaka Meletimata*, t. B, Athènes, 1959, (en grec).

de septembre 1821. Ce comité avait été organisé sur l'initiative de John Bowring, qui se trouvait alors en Espagne et s'était mêlé aux affaires du pays. Considérant l'insurrection grecque comme une nouvelle manifestation du mouvement d'esprit libéral qui était alors répandu en Espagne et en Italie, il proposa aux Espagnols de collaborer avec les Grecs³²⁴.

À la suite d'un échange de lettres, les dirigeants grecs sont venus en contact avec les hommes politiques de l'Espagne et du Portugal, dans le but de contracter des emprunts utiles à la continuation de leur guerre. La mission d'André Louriotis, en Espagne, n'a eu – cependant – aucun résultat ; il n'y a même pas eu d'entrevue entre lui et J. Bowring ou les autres Espagnols qui devaient le mettre en contact avec le Ministre des Affaires Etrangères, San Miguel³²⁵. Les dirigeants grecs, ne voulant pas que la révolution grecque soit qualifiée de mouvement carbonariste, ont refusé, par la suite, la proposition de quelques députés espagnols, d'envoyer un corps de 300 volontaires italiens, anciens révolutionnaires du Piémont et de Naples, exilés en Espagne, pour combattre aux côtés des insurgés grecs. Néanmoins, certains volontaires espagnols arrivèrent en Grèce et prirent part aux combats³²⁶.

Les imprimés philhelléniques n'apparaissent que plus tard, à partir de 1828, sous l'influence du romantisme attardé, dû à la situation politique qui prévalait en Espagne. Ici, aussi, les écrits consistent en compositions originales espagnoles, inspirées par les événements de la guerre grecque³²⁷ ou en traductions d'œuvres françaises³²⁸.

La guerre de l'indépendance grecque ne laissa pas indifférente l'opinion publique des Pays Scandinaves. C'est surtout en Suède que se déclara un vif intérêt pour le sort des Grecs. Diverses manifestations sont organisées dans le but de secourir cette lutte. Un comité philhellénique se créa à Stockholm ; il fut chargé d'amasser les sommes offertes par les philhellènes suédois et de les envoyer au comité central de Paris³²⁹. Des volontaires suédois et danois partirent pour se rendre sur les lieux du combat.

324. Cf. A. LIGNADIS, *Le premier emprunt de l'indépendance*, Athènes 1970, pp. 35-37 (en grec).

325. *Ibid.*, pp. 38-43.

326. Th. VAGHÉNAS, « Le Philhellénisme espagnol pendant la guerre d'indépendance grecque », *Philhellénica*, 1 (1955), pp. 9-34.

327. Cf. J. HASSIOTIS, *Relations entre les Grecs et les Espagnols pendant la Turcocratie*, Thessalonique, 1969, pp. 50-52 ; G. DIAZ-PLAJA, *Introduction al estudio de romanticismo espanol*, 3e édition, Madrid, 1967, pp. 98-102 qui donne aussi des passages de quelques poésies ; voir *Répertoire bibliographique*, nos 1450-1451, 1574-1575, 1643, 1806, 1837.

328. Cf. *Ibid.*, nos 1525, 1763 et la traduction de la *Note* de Chateaubriand, publiée à Paris, no 737.

329. Cf. *Documents relatifs*.... no 1, 1826, p. 62 ; no 4, 1826, p. 38 ; no 5, 1826-1827, p. 51.

La production d'imprimés ne présente cependant pas une grande variété. Outre la relation de Nils Fr. Aschling sur l'histoire de la Révolution grecque, à laquelle il prit part, des compositions poétiques furent vendues au profit des Grecs. Nous devons toutefois mentionner le drame historique du suédois P. A. Wallmark, représenté pour la première fois au théâtre royal de Stockholm, le II mai 1827³³⁰. Il fut immédiatement traduit en allemand pour être répandu dans les pays de langue allemande. L'auteur explique, dans sa préface, le motif qui l'a conduit à composer une œuvre sur les Grecs : il désirait inspirer un intérêt général en faveur de leur cause. Ses sources, naturellement, furent les œuvres de Pouqueville et l'histoire de Suli, éditée en Angleterre en 1823³³¹.

Quant au Danemark, le *Répertoire bibliographique* ne comporte que deux relations de voyage l'une par Stabell, publiée en 1824, et l'autre par Fenger, d'après son voyage fait en 1831.

Nous avons jusqu'ici essayé de donner une esquisse d'ensemble des manifestations philhelléniques dans le monde civilisé, à travers l'imprimé. Cependant, nous n'y avons pas inclus l'Autriche, qui – à cause de sa politique hostile envers l'insurrection grecque – n'a pas eu de production philhellénique et n'a pas permis aux peuples qui étaient inclus dans l'empire autrichien de se déclarer par écrits favorables à la lutte grecque. Toutefois, les Hongrois ont fait preuve d'un grand enthousiasme, que les journaux grecs toujours prêts à signaler les marques de philhellénisme international, ont annoncé avec empressement³³².

Pourtant, tandis que nous comptons l'Autriche parmi les pays qui n'ont pas secouru directement la liberté grecque, nous devons admettre, avec Coray, que Vienne fut « l'atelier de la nouvelle culture des Grecs », culture qui les a finalement conduits à la liberté³³³.

330. Voir *Répertoire bibliographique*, no 1381.

331. Cf. à ce propos l'article déjà cité d'A. FÉNÉRLI-PANAGIOTOPOULOU, pp. 163-164, qui lie cette composition de Wallmark à une pièce théâtrale sur le même sujet, représentée en 1816, à Odessa. Cf. aussi *Revue Encyclopédique* 38 (1828), pp. 168-169.

332. Voir *Hellinika Chronika* no 20, 8 mars 1824, p. 4 ; A. HORVATH, *Le Philhellénisme de Byron et la Hongrie*, Athènes, 1938, pp. 14-20 (en grec).

333. Lettre d'A. Coray à Alexandre Vassiliou, à Vienne du 6 mars 1805 dans *Correspondance de Coray*, Collection de textes néo-helléniques, t. II, Athènes, 1966, p. 243.

CONCLUSION

Pour apprécier les écrits philhelléniques à leur juste valeur, il faut prendre en considération qu'ils furent composés à une époque où la liberté de la presse était fort contestée dans les divers pays. Ainsi qu'il a été d'ailleurs constaté dans cette étude, la pression de la censure variait de pays à pays. Aux États-Unis d'Amérique, par exemple, mais aussi en Angleterre il n'existait pas de réglementations visant à supprimer la liberté de pensée. Les limites de l'expression imprimée publiée dans ces pays étaient dues plutôt à la liberté existante et au fait qu'il n'y avait pas lieu de s'opposer à un conservatisme tant soit peu marqué. Certes, il faut toujours prendre en considération que l'unité de la langue constitue aussi un facteur important : les ouvrages parus en Angleterre prenaient la route du Nouveau Monde et satisfaisaient, en grande partie, aux demandes des lecteurs. Nous avons déjà signalé, que la presse américaine puisait, dans sa majorité, ses informations dans les journaux anglais ; Londres continuait, d'une certaine façon – en matière culturelle – à jouer le rôle de métropole. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les activités policières en matière de censure, dans les autres pays.

En portant un jugement d'ensemble sur l'imprimé philhellénique, nous trouvons qu'il a apporté une contribution, plus ou moins, secondaire aux changements de la politique étrangère des divers pays. Son influence se fit sentir surtout sur les activités individuelles qui ont secouru de façon importante la lutte grecque. Les auteurs d'œuvres traitant du mouvement philhellénique tendent souvent à surestimer les conséquences du rôle de l'opinion publique ; ils oublient parfois qu'il existait aussi une opinion publique hostile. Cela vaut de même pour l'influence de l'imprimé philhellénique sur la prise de position des gouvernements par rapport au problème grec.

À notre avis, ces imprimés ont joué sans doute un rôle multiple, mais toutefois pas celui qui leur a été surtout attribué jusqu'à présent. D'une part, ils ont mis au courant

des événements de l'insurrection, autant que possible, le public qui montrait un vif intérêt pour la Grèce. Par les imprimés, chaque détail d'information arrivait jusqu'aux recoins les plus éloignés, donnant ainsi l'occasion à tout le monde d'être renseigné sur la guerre en Grèce. D'autre part, ils donnèrent aux particuliers le moyen de s'exprimer, plus ou moins, librement, sur les problèmes qui les préoccupaient. Nous ne répéterons pas les caractéristiques du mouvement romantique qui trouva, dans le philhellénisme, une nouvelle façon de se manifester. Si les grands écrivains, à côté des auteurs mineurs, ont puisé leur inspiration dans la lutte de libération des Grecs, ce fait ne constituait qu'une mode du temps : ils exprimaient de cette façon, soit leur libéralisme, soit leur accession au romantisme qui gagnait de plus en plus du terrain.

Parmi les acquisitions de l'imprimé philhellénique, il faut encore citer sa part décisive dans l'appui moral que reçurent les combattants grecs. La publication d'un si grand nombre d'imprimés, favorables à leur cause, encourageait par elle-même les insurgés et leur faisait croire à la protection future des puissances. Toutefois en dehors du côté moral, que nous avons signalé, nous devons nous rappeler que les grandes puissances ne furent pas directement influencées par cette « inflation » du papier imprimé. L'effet produit fut de caractère indirect : la persévérance des Hellènes à poursuivre leur lutte désespérée, tout en attendant une attitude favorable des peuples étrangers, a incité les grandes puissances à se décider à prendre des mesures en faveur de la solution du problème grec. Si ces mesures ne peuvent pas être attribuées à des raisons humanitaires, elles sont dues justement à la clairvoyance des hommes politiques. Ne voulant pas perdre leur contact avec l'empire ottoman, ni leur prépondérance dans le bassin méditerranéen oriental, les Anglais et les Français s'empressèrent de prendre l'initiative pour étendre leur sphère d'influence au sein de la nouvelle situation qui, c'était visible, allait se former au Levant. La rivalité anglo-française et anglo-russe est manifeste dans les différentes discussions qui eurent lieu à Saint-Pétersbourg en 1826. D'ailleurs, l'absence, presque totale, d'imprimés philhelléniques en Russie en combinaison avec sa politique philogrecque est une preuve des arguments que nous avons exposés ici.

Pour finir, venons-en à un autre aspect de l'influence exercée par les imprimés philhelléniques. Une grande majorité d'entre eux furent vendus « en faveur » ou « au profit » des Grecs. Ils servirent donc aussi cette cause d'une façon matérielle. Nous avons de multiples témoignages, selon lesquels différents auteurs, dont les écrits n'étaient pas uniquement de caractère philhellénique, offrirent aux comités un certain nombre d'exemplaires de leurs ouvrages pour qu'ils soient vendus au profit

des Grecs³³⁴. Citons ici l'exemple du livre écrit par la « Muse de la patrie »³³⁵, c'est-à-dire de Delphine Gay, sous le titre de *La Quête*. Il fut directement consacré à cette intention. La somme accueillie (dans le cas de *La Quête* la collecte s'éleva à 3400 francs³³⁶) était avancée aux comités philhelléniques qui l'utilisaient pour satisfaire aux besoins de la guerre d'indépendance qui se dévoilait en Grèce. Nous constatons, donc, que la production intellectuelle était mise directement au service des guerriers : grâce aux recettes des ventes on achetait des munitions, des vivres, des médicaments. Tout cela nous fait penser à la réponse de l'« Enfant grec » dans le poème de Victor Hugo (juin 1828) :

— *Veux-tu, pour me sourire un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu, fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?*

— *Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus
Je veux de la poudre et des balles.*

334. Voir à ce sujet *les Documents relatifs à l'état de la Grèce*, qui énumèrent souvent des cas pareils, voir, par exemple, cahier no 4, 1826, pp. 39-40, cahier no 6, 1827, p. 39, no 8, 1827, p. 27. Encore G. CAMI-NADE, *op. cit.*, pp. 32-33 au sujet du poème *Missolonghi* de W. Müller et de plusieurs autres œuvres allemandes, ou Alfred STEIN, *op. cit.*, p. 5 pour les écrits zurichoïses.

335. Selon les vers de Delphine Gay : « Les Français, me pleurant comme une sœur chérie, / M'appelleront un jour Muse de la patrie », cf. Jean BALDE, *Madame de Girardin. Textes choisis et commentés*. Paris, 1913, p. 27.

336. Cf. *Documents relatifs...*, no 2, 1826, p. 85.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE³³⁷

À propos des *Travaux relatifs au Philhellénisme*, tout en voulant donner une bibliographie complète sur les ouvrages de toute langue, nous avons opéré une sélection relative aux articles dispersés dans les revues grecques. Nous renvoyons, toutefois, à la revue *Acropole*, revue du monde hellénique en général, ainsi qu'à la revue *Philhellenica*, dont la plupart des articles se réfèrent au mouvement philhellénique. Notre étude étant consacrée au mouvement philhellénique littéraire, nous avons jugé préférable de citer les ouvrages ayant trait au philhellénisme en général, et non à des ouvrages qui étudient les activités des philhellènes isolés.

337. Les titres grecs sont donnés ici en traduction française et non pas en translittération. Seuls les noms des revues grecques sont translittérés.

A. ÉTUDES GÉNÉRALES

ALVIN, L. *André van Hasselt, sa vie et ses travaux*. Bruxelles 1877.

BADOLLE, M. *L'abbé Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795) et l'Hellénisme en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*. Paris 1926.

BERTRAND, Louis. *La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et les premières années du XIXe en France*. Paris, 1896. (Réimpression Slatkine Reprints, Genève 1968).

BIKÉLAS, D. « La Grèce avant la Révolution de 1821 », extrait de *La Nouvelle revue*, janvier 1884, pp. 5-30.

—, *La Grèce byzantine et moderne*. Paris 1893.

BOCHET, H. *Le Romantisme à Genève*. Genève 1930.

BOTZARIS, Notis. *Visions balkaniques dans la préparation de la Révolution grecque (1789-1821)*. Genève 1962.

CANAT, René. *L'Hellénisme des romantiques*. Paris, 1951-5. 3 vols. Vol. 1 : La Grèce retrouvée ; vol. 2 : Le romantisme des Grecs (1826-1840).

CHARLIER, Gustave. *Le mouvement romantique en Belgique (1815-1850)*. Bruxelles, 1948-59. 2 vols.

DASKALAKIS, Ap. *Les raisons et les facteurs de la Révolution grecque de 1821*. Paris, 1927 (en grec).

—, *Rhigas Velestinlis*. Paris, 1937.

DESGRANGES, Ch.-M. *La Presse Littéraire sous la Restauration (1815-1830)*. Paris, 1907.

DIAZ-PLAJA, Guillermo. *Introducción al estudio del romanticismo español*. 3ème éd. Madrid, 1967.

DIMARAS, C. Th. *Histoire de la littérature néo-hellénique des origines à nos jours*. Athènes, 1965.

DRIAULT, Édouard. *L'expédition de Crète et de Morée (1823-1828) ; correspondance des consuls de France en Égypte et en Crète*. Le Caire, 1930.

DRIAULT, Édouard et LHÉRITIER, Michel. *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*. Paris, 1925-6. 5 vols. Vol. 1: L'Insurrection et l'Indépendance (1821-1830).

DROZ, Jacques. *Le Romantisme Allemand et l'État ; résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne*. Paris, 1966.

DUROSELLE, J. B. *L'Europe de 1815 à nos jours. Vie politique et relations internationales*. 3ème éd. Paris, 1970. (Nouvelle Clio, 38).

EGGER, É. *L'Hellénisme en France ; leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises*. Paris, 1869. 2 vols.

ESCOFFIER, M. *Le mouvement romantique (1788-1850) ; essai de bibliographie synchronique et méthodique*. Paris, 1934.

ESTÈVE, Edmond. *Byron et le romantisme français ; essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France de 1812 à 1850*. 2ème éd. Paris, s.d.

FALCIONELLI, Albert. *Les sociétés secrètes italiennes ; les Carbonari, la Camorra, la Mafia*. Paris, 1936.

- FORNÉSY, Henri. « Les Philhellènes », *Hebdomas* 1 (1884), dans les fasc. 1-27.
- FÜVES, Odon. « The Philiki Hetairia of Rhigas and the Greeks of Pest », *Balkan Studies* 12 (1), 1971, pp. 117-122.
- GODECHOT, Jacques. *L'Europe et l'Amérique à l'époque napoléonienne (1800-1815)*. Paris, 1967.
- HAMMER, J. de. *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours*. Traduit de l'allemand par J. J. Hellert. Paris, 1837. 8 vols.
- HAZARD, Paul. *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*. Paris, 1935. 3 vols.
- IBROVAC, Miodrag. *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecque et serbe ; étude d'histoire romantique*. Paris, 1966.
- ISAMBERT, Gaston. *L'Indépendance grecque et l'Europe*. Paris, 1900.
- JORET, Ch. *D'Anse de Villoison et l'Hellénisme en France pendant le dernier tiers du XVIIIe siècle*. Paris, 1910.
- LIGNADIS, Anast. D. *Le premier emprunt de l'Indépendance*. Athènes, 1970. (en grec).
- MARCHAND, Leslie. *Byron ; a Biography*. Londres, 1957. 3 vols.
- MORNET, D. *Le romantisme en France au XVIIIe siècle*. Paris, 1912.
- PANTAZOPOULOS, N. *Rhigas Velestinlis, l'idéologie politique de l'Hellénisme ; précurseur de la guerre de l'Indépendance*. Thessalonique, 1964. (en grec).
- PHILLIPS, W. A. *The war of Greek Independence*. New York, 1897.
- PINGAUD, L. *Choiseul-Couffier ; la France en Orient sous Louis XVI*. Paris, 1887.
- PONTEIL, Félix. *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848)*. Paris, 1968.
- RADOS, C. N. *Napoléon Ier et les Grecs*. Athènes, 1921.
- SALIS, J. R. de. *Sismondi (1773-1842) ; la vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe*. Paris, 1932.
- SAVANT, Jean « Napoléon et la libération de la Grèce », *L'Hellénisme Contemporain*, 4 (1950), pp. 474 et s., 5 (1951), pp. 51 et s.
- STAVRIANOS, L. S. *The Balkans since 1453*. New York, 1958.
- SURATTEAU, Jean-René. *L'idée nationale de la Révolution à nos jours*. Paris, 1972.
- SVORONOS, N. G. *Histoire de la Grèce Moderne*. 3ème éd. Paris, 1964.
- TOYNBEE, Arnold. *A Study of History*. Abridgment by D. C. Somervell. London, 1946.
- VACALOPOULOS, A. *Histoire de l'Hellénisme Moderne*. Thessalonique, 1961-1974. 4 vols. (en grec).
- VAN TIHGHEN, P. *Le romantisme dans la littérature européenne*. Paris, 1969.
- VAUSSARD, Maurice. *De Pétrarque à Mussolini ; évolution du sentiment nationaliste italien*. Paris, 1961.
- VRANOUSIS, L. *Rhigas*. Athènes, (1954) (en grec). (Vassiki Vivliothiki, 10).
- ZAKYTHINOS, D. A. *Histoire politique de la Grèce Moderne*. 2ème éd. Athènes, 1965 (en grec).
- , « Valeurs supranationales de la civilisation grecque pendant la Turcocratie », *Néa Hestia* 88 (1043), 1970, pp.7-8 (en grec).

B. TRAVAUX RÉLATIFS AU PHILHELLÉNISME

Le Centenaire de Navarin (1827-1927) ; exposition du 3 au 24 novembre 1927 à la Bibliothèque Nationale. (Paris), (1927).

AMPÈRE, J. J. *La Grèce, Rome et Dante ; études littéraires d'après nature.* Paris, 1848.

ANGÉLOMMATIS, Chr. Emm. « Le Philhellénisme Américain », *Pitharchia* 1 (47), 7 sept. 1930, pp. 23-24 (en grec).

ANTONOPOULOS, Stam. A. « La Société Philanthropique en faveur des Grecs de Paris (1825-9) », *Hellénismos* 2 (4), avril 1899, pp.156-161 (en grec).

ARGENTI, Ph. *The massacres of Chios described in contemporary diplomatie reports.* Oxford, 1932.

ARGYROPOULO, Roxane D. « W. T. Krug et les Grecs ; la traduction grecque de Griechenlands Wiedergeburt », *O Eranistis* 10 (60), 1973, pp. 267-273 (en grec).

ARNOLD, R. F. « Der deutsche Philhellenismus ; Kultur- und literar-historische Untersuchungen » *Euphorion* 2 (1896), pp. 71-181.

—, « Zur Bibliographie des deutschen Philhellenismus », *Euphorion* 11 (1904), pp. 735-741.

ASSE, Eug. « L'indépendance de la Grèce et les poètes de la Restauration », pp. 85-120 in : *Les Petits Romantiques*, Paris, 1900.

AURIANT. « Soliman bey en Morée (1825-1828) », *L'Acropole* 5 (1930), pp. 122-127.

BABEAU, Albert. « Le mouvement philhellène sous la Restauration », *Le Monde Moderne* 5 (1897), pp. 593-599.

BAELEN, Jean. « Un appel d'Hydra à la France (1822) », extrait de *La Revue Diplomatique* 1 (1959), 21 p.

BAKTH, W. *Geschichte der deutschen Gesellschaft Philadelphia in Athen.* Athènes, 1936.

BAKTH, W. et KEHRIG-KOHN, M. *Die Philhellenenzeit von der Mitte des 18. Jahrhunderts bis zur Ermordung Kapodistrias.* München, 1960.

BARTLE, G. F. « Bowring and the Greek Loans of 1824 and 1825 », *Balkan Studies* 3 (1), 1962, pp. 61-74.

BAUMANN, Hellmut. « Mille ans de présence suisse en Grèce », t. à part de *Versailles*, 39 et 40.

BEES, N. A. « Le séjour de Kalvos en Suisse », *Pragmatie tis Akadimias Athinon* 23 (2), 1959, 24 p.

—, « Les ligues philhelléniques pendant la Révolution », *Néa apo tin Hellada* 50, mars 1930, pp. 435-436.

BENGESCO, Eug. *Essai d'une notice bibliographique sur la question d'Orient.* Paris, 1897.

BERLAM, Arduino. « La colonia greca di Trieste ed i suoi addentellati con la guerra d'Indipendenza ellenica (1821-1830) » *Archigrafo Triestino* sér. 4 (10-11), 1946, pp. 371-403.

BIBICOU, Hélène. « Les origines du philhellénisme français », *L'Hellénisme Contemporain*, mai-juin 1953, pp. 248-265.

BIKÉLAS, D. « Le Philhellénisme en France », extrait de *La Revue d'Histoire Diplomatique*, 1891.

BOORAS, Har. J. *Hellenic Independence and America's Contribution to the Cause.* Rutland, 1934.

- BOTZARIS, Dém. T. Noti. *Chateaubriand et la Grèce*. Athènes, 1968.
- BOUVIER, Bertrand. « Calvos in Geneva », pp. 67-91, in : *Modern Greek Writers*, éd. par Edmund Keeley et Peter Bien, Princeton, 1972.
- , « Elie - Ami Bétant (1803-1871), régent et principal du Collège, philhellène, helléniste et citoyen », pp. 109-130, in : *Le Collège de Genève (1559-1959)*. Genève, 1959.
- BOUVIER-BRON, Michelle. *Jean-Gabriel Eynard (1775-1863) et le philhellénisme genevois*. Genève, 1963.
- , *Le séjour en Grèce de Louis-André Gosse (1827-1829)*. Genève, 1958.
- BRUON, P. *August Maximilian Myhrberg*. Helsinki, 1963, pp. 145-248.
- , « Myhrberg i Greekland », *Historiska och Litteratur historiska Studier* 41 (1966), pp.133-172.
- BUK, H. A. « Kleine Beiträge zur Kenntniss des deutschen Philhelleniscus », *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, 1 (1920), pp. 395 et s.
- BUNGEL, Werner. *Der Philhellenismus in Deutschland (1821 bis 1829)*. Marburg, 1917.
- CAMINADE, Gustave. *Les chants des Grecs et le philhellénisme de Wilhelm Müller*. Paris, 1913.
- CATAFYGIOTOU-TOPPING, Eva. « Cincinnati Philhellenism in 1824 », *The Cincinnati Historical Society Bulletin* 3 (2), Summer 1973, pp. 127-141.
- CHAPUISAT, Edouard. « Elie-Ami Bétant, secrétaire de Capodistria », *L'Acropole* 1 (1926), pp. 99-109.
- , *Jean-Gabriel Eynard et son temps (1775-1863)*. Genève, s.d.
- , *La restauration hellénique d'après la correspondance de Jean-Gabriel Eynard*. Paris, 1924.
- , « Vers l'Indépendance ; documents tirés des papiers de J.-G. Eynard », *L'Acropole* 5 (1930), pp. 32 et s.
- CHATEAUBRIAND, Fr.-R. « Tome dédié à François-René de Chateaubriand (1768-1968) », *Néa Hestia* 88 (995), 1968 (en grec et en français).
- CHOISY, Frank. *Capodistria et le philhellénisme en Suisse*. Athènes, 1933.
- , *Suisse et Grèce ; la correspondance au philhellène Eynard (1826-1829) ; une oeuvre suisse «En Grèce»*. Athènes, 1907.
- CIAMPINI, Raffaele. *Gian Pietro Vieusseux ; i suoi viaggi, i suoi giornali, i suoi amici*. Torino, 1953.
- CLINL, Myrtle A. *American attitude toward the Greek War of Independence (1821-1828)*. Atlanta, 1930.
- CLOGG, Richard (éd.). *The Struggle for Greek Independence ; essays to mark the 150th anniversary of the Greek War of Independence*. Londres, 1973.
- COLLEGNO, Giacinto. *Diario dell'assedio di Navarino*. Torino, 1857.
- COUNSON, A. « Navarin : poésie et liberté un siècle de philhellénisme », *Revue de Littérature Comparée* 9 (1929), pp. 417-431.
- CSIA, Klára. *A Filhellénizmus*. Budapest, 1941.
- DAKIN, Douglas. *British and American Philhellenes during the War of Greek Independence (1821-1832)*. Thessalonique, 1955.

- , « British intelligence of events in Greece (1824-1827) ; a documentary collection », *Deltion tis istorikis ke ethnologikis etairias tis Ellados* 13 (1959), pp. 3 et s.
- , « Lord Cochrane's Greek Steam Fleet », *The Mariner's Mirror* 39 (1953), pp. 211-219.
- , *The Greek Struggle for Independence (1821-1833)*. Londres, 1973.
- DALLEGGIO, Eugène. *Les Philhellènes et la Guerre de l'Indépendance ; 138 lettres inédites de J. Orlando et A. Louriotis*. Athènes, 1949.
- DEBIDOUR, A. *Le général Fabvier ; sa vie militaire et politique*. Paris, 1904.
- DESCHAMPS, Gaston. « Le Philhellénisme et le 'Journal des Débats' » *Le Livre du centenaire du Journal des Débats*, Paris, 1899.
- , « Victor Hugo et le philhellénisme », vol. 7, pp. 275 et s. in : *Histoire de la langue et de la littérature françaises*, éd. Petit de Julleville, Paris, 1899.
- DESCNAY, F. *Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens*. Paris, 1928.
- DIETERICH, Karl. *Aus Briefen und Tagebüchern zum deutschen Philhellenismus (1821-1828)*. Hamburg, 1928.
- , *Deutsche Philhellenen in Griechenland (1821-1822)*. Hamburg, 1929.
- , « Goethe und die neugriechische Volksdichtung », *Hellas - Jahrbuch*, 1929, pp. 61-81.
- DIMAKIS, Jean B. « Contribution à la bibliographie des cartes géographiques sur la Grèce et la Turquie (1821-1833) », *O Eranistis* 9 (1971), pp. 194-199.
- , « Contribution à la bibliographie des publications philhelléniques françaises (1821-1833) », *O Eranistis* 9 (1971), pp. 63 - 69.
- , « La bataille navale de Navarin et les élections parlementaires françaises de 1827 », *Néa Hestia* 88 (1970), pp. 60-78 (en grec).
- , « La collaboration de Const. Nicolopoulo dans la presse française de 1821 à 1824 », *O Eranistis* 2 (II), 1964, pp. 193-206 (en grec).
- , *La guerre de l'Indépendance grecque vue par la presse française (période de 1821 à 1824) ; contribution à l'étude de l'opinion publique et du mouvement philhellénique en France*. Thessalonique, 1968.
- , « La 'Société de la Morale Chrétienne' de Paris et son action en faveur des Grecs lors de l'Insurrection de 1821 », *Balkan Studies* 7 (1), 1966, pp. 27-48.
- , « Le problème des informations sur la guerre de l'Indépendance grecque dans la presse française », *Hellinika* 19 (1966), pp. 54-91 (en grec).
- , « Le philhellénisme en Europe pendant l'Insurrection grecque et le rôle de la presse », *Études Slaves et Est-Européennes* 13 (1968), pp. 46-53.
- , *Le tableau de Delacroix « Les massacres de Scio » et la critique de l'époque*. Athènes, 1968 (en grec).
- , « Les événements dramatiques de Chio (1822) à travers la presse française de l'époque », *Chiaki Epithéorissis* 2 (1964), pp. 1-15 (en grec).
- , « Quelques lettres échangées entre Jean-Gabriel Eynard et A. Louriotis en 1826 et au début de 1827 », *O Eranistis* 1 (1963), pp. 173-190.

- DIMARAS, C. Th. « Chateaubriand en Grèce », *Néa Hestia* 84 (1968), pp. 267-280 (en grec).
- , « Coray et Jeanne Wyttenbach ; quelques documents inédits (1823-1829) », *L'Hellénisme Contemporain*, 1947, pp. 361-371.
- DIMITRACOPOULOU, Eurydice. « Les réfugiés grecs et S. Howe », *Néa Hestia* 47 (1950), pp. 427-429 (en grec).
- DIMOPOULOS, Aristide. *L'opinion publique française et la Révolution grecque (1821-1827)*. Nancy, 1962.
- DRIAULT, Édouard. *Napoléon et la Restauration de la Grèce*. Paris, 1924.
- DROSSOS, D. « Le Philhellénisme des Pays-Bas pendant la Révolution grecque », *Hemérologhion Megalis Hellados*, 7 (1928), pp. 123-128 (en grec).
- DROULIA, Loukia. « La Notice sur l'état actuel de la Turquie, 1821, œuvre anonyme de Constantin Polychroniadès », *O Eranistis* 8 (48), 1970, pp. 312-316 (en grec).
- DUPRE, Huntley. « Kentucky and the Greek War of Independence (1821-1828) », *History Quarterly* 13 (1939), pp. 97-117.
- EARLE, Edward Mead. « American interest in the Greek Cause (1821-1827) », *The American Historical Review* 33, Oct. 1827 to July 1928, pp. 44-63.
- , « Early American Policy concerning Ottoman Minorities », *Political Science Quarterly* 33 (1927), pp. 342 et s.
- ECHINARD, Pierre. *Grecs et Philhellènes à Marseille de la Révolution française à l'Indépendance de la Grèce*. Marseille, 1973.
- ERLER, Curt. *Der Philhellenismus in Deutschland (1821-1829). Ein Beitrag zur Geschichte der öffentlichen Meinung im 19. Jahrhundert*. Leipzig, 1906.
- FARSOLAS, Dém. J. « Alexander Pushkin : his attitude toward the Greek Revolution (1821-1829) », *Balkan Studies* 12 (1971), pp. 57-80.
- FASOULAKIS, St. *Le théâtre anglais et la guerre d'Indépendance grecque*. Athènes, 1971 (en grec).
- FER, Z. D. *Some English Philhellenes*. Londres, 1917-20.
- GAFFAREL, Paul. « Marseille et les Philhellènes en 1821 et 1822 », *Revue historique* 129, sept.-déc 1918, pp. 244-276.
- GENNADIOU, J. *Lord Elgin et les invasions archéologiques précédentes en Grèce et spécialement à Athènes*. Athènes, 1930 (en grec).
- GEORGIADÈS ARNAKIS, Georges (éd.). *Samuel G. Howe, an Historical Sketch of the Greek Revolution*. Austin, 1966.
- GEORGIADÈS ARNAKIS, Georges et DIMITRACOPOULOU, Eurydice (éd.). *Textes historiques de la Révolution grecque tirés des papiers de George Jarvis*. Austin, 1967 (en grec).
- GOEDEKE, K. *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*. Dresden, 1905.
- GOEPP, O. « Les Philhellènes sous la Restauration », *La Vie Contemporaine et Revue Parisienne réunies* 10 (2), 15 avril 1897, pp. 97-114.
- GORCE, Pierre de la. « La libération de la Grèce à l'occasion de l'anniversaire de l'Indépendance Hellénique », *La Revue de Paris* 35 (9), 1928, pp. 5-42.

- GRASILIER, Léonce. « Les Grecs de l'Indépendance », *La Nouvelle Revue* 26, février 1955, pp. 35-50.
- HASSIOTIS, J. K. *Relations entre les Grecs et les Espagnols pendant la période de la Turcocratie*. Thessalonique, 1969 (en grec).
- HEIDECK, Karl Freiherrn. *Die bayerische Philhellenen-Fahrt 1826-1829 ; aus dem handschriftlichen Rucklass des R. B. Generallieutenants...* Munich, 1897-98. 2 vols.
- HEIGEL, C. Th. *Ludwig I. König von Bayern*. Leipzig, 1872.
- HEISENBERG, A. *Der Philhellenismus einst und jetzt*. Munich, 1913.
- HIBON, Roland. « Points de vue du sentiment philhellénique aux cercles littéraires français », *Hépirotiki Hestia*, Octobre 1971, pp. 260/714-264/748 (en grec).
- HOFFMAN, Georges. *Das Papsttum und der griechische Freiheitskampf (1821-1829)*. Roma, 1952. (Orientalia Christiana Analecta, 136).
- HORVATH, André. *Le Philhellénisme de Byron et l'Hongrie*. Athènes, 1938 (en grec).
- IRMSCHER, Johannes. « Der Dessauer Dichter Wilh. Müller und der deutsche Philhellenismus », *Hellenica* 21 (1), 1968, pp. 48-74.
- , « Der Philhellenismus in Preussen als Forschungsanliegen », *Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Klasse für Sprachen, Litteratur und Kunst* 2, 1966.
- , « Sur le Philhellénisme Allemand », *Parnassos* 6 (1964), pp. 551-564 (traduit en grec).
- JESSEN, H. B. « Nordelbische Philhellenen », pp. 68-77, in : *Berliner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte*, Band 2, Gandert Festschrift. Berlin, 1958.
- KALITSOUNAKIS, J. E. *Ein Jahrhundert Neugriechenland*. Berlin, 1921.
- , *Wilhelm Müller et le Philhellénisme en Europe Occidentale*. Athènes, 1928 (en grec).
- KALOGÉROPOULOS, D. P. *Brève biographie de S. Howe*. Athènes, 1935 (en grec).
- KARADGEA, Hélène. « La revue de Paris *Le Globe* et la guerre de l'Indépendance grecque », pp. 55-82, in : *Mélanges Octave et Melpo Merlier*, vol. 1, Athènes, 1956.
- KAROLIDIS, P. *Le Philhellénisme Allemand*. Athènes, 1917 (en grec).
- KÉROFILAS, Costas. *Voltaire philhellène*. Athènes, 1929.
- KÉROFILAS, Jean. « Shelley et la Grèce », *Helliniki Bibliographia* 4 (4-5), 1950, pp. 25-30 (en grec).
- KLÜBER, J. L. *Pragmatische Geschichte der nationalen und politischen Wiedergeburt Griechenlands bis zu Regierungsantritt des Königs Otto*. Frankfurt, 1835.
- KNÖS, Borje. « Officiers suédois dans la guerre d'Indépendance de la Grèce », *L'Hellénisme Contemporain*, 1949, pp. 319 et s.
- , « Voltaire et la Grèce », *L'Hellénisme Contemporain*, 1955, pp. 6-31.
- KOBLER, Franz. « Joseph Gorres et la lutte des Grecs pour la liberté », *Hellénica* 1 (1928), pp. 144-151 (en grec).
- KOLIAS, Georges T. *Les États-Unis de l'Amérique dans la Méditerranée (1775-1830)*. vol. 2 : Les pourparlers au sujet du premier traité américano-turc. Athènes, 1960 (en grec).
- KONSTANTOPOULOS, T. A. *La contribution des Cubains à la Révolution grecque de 1821 ; Joaquin Lorenzo Luaces*. Athènes, 1971 (en grec).

- KOUGHÉAS, S. B. « Goethe et la Grèce Moderne », *Néa Hestia* 11 (132), 1932, pp. 621-631 (en grec).
- , « L'amour de Niebuhr pour les Grecs et leurs chansons populaires », *Hellénica* 12 (2), 1953, pp. 273-300 (en grec).
- KOURTIDIS, A. « Wilhelm Müller le poète des chants des Grecs », *Néa Hestia* année B (I) 1928, pp. 14-21 ; (2-26), pp. 55-63.
- LAMBROS, Sp. « Le philhellène italien Santaroza » *Néa Hestia* 11 (1932).
- LARRABEE, Stephen A. *Hellas observed ; the American Experience of Greece (1775-1865)*. New York, 1957.
- LASCARIS, Michel. « Pouchkine et la Révolution grecque », *Néa Hestia* 11 (247), 1937, pp. 485-492 (en grec).
- LASCARIS, S. Th. « L'Indépendance de la Grèce et la littérature allemande », *Messenger d'Athènes* 24 et 25 août 1929. (Inséré aussi dans *Ionios Anthologia*, 1929, pp. 108-113).
- , *Le Philhellénisme Allemand pendant la Révolution Grecque*. Athènes, 1930 (en grec). (Inséré aussi dans *L'Acropole* 5 (1930), pp. 94-102.)
- , *Le Philhellénisme Américain pendant la Révolution Grecque*. Athènes, 1926 (en grec). (Inséré aussi dans *L'Acropole* 5 (1930), pp. 103-110.)
- LATREILLE, Camille. « La guerre de l'Indépendance grecque dans la littérature française », *L'Acropole* 1 (1920), pp. 358-389.
- , « Un poète du premier Cénacle romantique, Michel Pichat », *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 8 (1901), pp. 408-424.
- LONGNON, Jean. « Quatre siècles de Philhellénisme en France », *La Revue de la France* 1 (1921), pp. 512-542.
- LOUCATOS, Sp. D. *Grecs et Philhellènes des Indes pendant la Révolution grecque*. Athènes, 1965 (en grec).
- LOUROS, N. C. « Le médecin allemand Ch. W. Hufeland et la lutte des Grecs pour l'Indépendance », *Parnassos* 13 (2), 1971, pp. 319-333.
- LOVINESCO, Eugène. *Les voyageurs français en Grèce au XIXe siècle (1800-1900)*. Paris, 1909.
- MACCAS, Léon. « La Psychologie du philhellénisme français en 1826 », *Séances et travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, 87ème, Paris, 1927, pp. 270-286.
- , « Le Philhellénisme Français d'il y a cent ans », *L'Acropole* 5 (1930), pp. 66-78.
- MALAKIS, Emile (éd.). *Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Baltimore, 1946. 2 vol.
- MAMONI, Kyriaki. *Publications en langue étrangère (1821-1829) concernant la guerre d'Indépendance grecque ; analyses bibliographiques*. Athènes, 1971. Tiré à part de *Mnemosyne* (en grec).
- MANESSIS, Aristovoulos. « Deux états nés en 1830 ; ressemblances et dissemblances constitutionnelles entre la Belgique et la Grèce », extrait des *Travaux et Conférences* de la Faculté de Droit de l'Université de Bruxelles 7, 1959.
- MARGARIS, D. « Un philhellène oublié et sa revue », pp. 5-20, in : *Prosopa ke thémata* (Personnages et Sujets), Athènes, 1962 (en grec). (Marc Antoine Jullien et la *Revue Encyclopédique*.)

- , « Une vie dédiée à l'Hellénisme (Ambr.-Firmin Didot) », pp. 21-33, in : *Prosopa ke thémata* (Personnages et Sujets), Athènes, 1962 (en grec).
- MAVROUDIS, Efstratios. « Les relations de Liège avec l'Insurrection hellénique ; la presse, la fourniture d'armes », *Balkan Studies* 12 (1), 1971, pp. 123-139.
- MÉLÉTOPOULOS, Jean Al. *L'Exposition sur « L'Insurrection Hellénique et le Philhellénisme français depuis le Directoire et jusqu'à 1830 » au Musée National Historique*. Athènes, 1963.
- MÉNARDOS, S. *Sur la première édition de nos chansons populaires*. Athènes, 1925 (en grec).
- MICHALIDIS-NOUARIOS, G. « La correspondance de Jefferson avec Coray », *Hellinismos*, 1932, pp. 102 et s.
- MILLER, William. « The Journals of Finlay and Jarvis », *English Historical Review* 41 (1926), pp. 514-525.
- MILLIEX, Roger. *Victor Hugo constant ami de la Grèce*. Athènes, 1952.
- MONTI, Ant. « L'Italia e il Risorgimento Ellenico (con 9 documenti inediti) », in : *Italia e Grecia. Saggi su le due civiltà e i loro rapporti attraverso i secoli*, Italia, 1939, pp. 341-365.
- MUONI, Guido. *La letteratura filellenica nel romanticismo italiano*. Milano, 1907.
- NONNENBERG-CHUN, Marie. *Der französische Philhellenismus in den zwanziger Jahren des vorigen Jahrhunderts*. Berlin, 1909.
- PALÉOLOGUE, K. « Le poète russe Pouchkine en tant que philhellène », *Parnassos* 3 (1879), pp. 159-165 (en grec).
- PANTÉLODIMOS, Dém. N. « La presse quotidienne de Lyon et la Révolution grecque de 1821 ; contribution à l'étude du philhellénisme français », *Hépirotiki Hestia* Octobre 1971, pp. 268/766-300/784 (en grec).
- PAPADOPOULOS, Eust. A. *Le Philhellénisme en Suisse*. Athènes, 1971 (en grec).
- PAPADOPOULOS, St. (éd.) *The Peytier Album. Liberated Greece and the Morea Scientific Expedition*. Athènes, 1971.
- PAPADOPOULOS, St. J. « La chute de Missolonghi et le Philhellénisme », *Epetiris Hétairias Stereoeelladikon Meleton* 2 (1969), pp. 297-304 (en grec).
- , *Missolonghi et le Philhellénisme*. Jannina, 1971 (en grec).
- PAPAGHÉORGKIOU-PROVATA, Elisabeth. *Sur le philhellénisme français de Toulouse ; poèmes inspirés par la lutte grecque*. Athènes, 1972 (en grec).
- PAPOULIA, Vassiliki. « Ein Vorläufer der Philhellenen », *Südost-Forschungen* 26 (1967), pp. 72- 87.
- PAPPAS, Spyridion. *La France et la Grèce à l'époque du Directoire*. Athènes, 1907 (Sur les articles de Sp. Pappas dans les revues et journaux grecs et français voir : D. Konomos, « Biblio- des œuvres de Spiridion Pappas », *O Eranistis* 10 (55), 1972, pp. 3-13.
- PÉNA, Virginia. « Philhellenism in England (1821-1827) », *The Slavonic Review* 14 (1936), pp. 363-371 et 15 (1937), pp. 647-660.
- , « Philhellenism in Europe (1821-1828) », *The Slavonic Review* 16 (1938), pp. 638-653.
- PERSICO, Elena. *Letteratura filellenica italiana (1787-1870)*. Roma, 1920.

- PÉTALA, Alexandra V. « La naissance du nouvel état grec vue par la presse toulousaine », *Mnimon* 3 (1973), pp. 17-64 (en grec).
- PETROF, J. *Atlas de la guerre d'Indépendance des Grecs (1821-1828) (Livres relatants les combats de la nation grecque pour son affranchissement du joug turc 1453-1887)*. Leipzig, 1886 (en grec).
- POLITIS, N. G. « Le Philhellénisme en Portugal », *Asty*, 15 mars 1897.
- PORFYRIS, C. « André Calvos, membre des Carbonari », *Epitheorissi Technis* 18 (106-107), 1956, pp. 372-385.
- , « Sur Calvos », *Epitheorissi Technis* 11 (63-64), 1955, pp. 191-199.
- PRUNAI, G. B. « Luigi Ciampolini e la storia del Risorgimento della Grecia », *Rassegna Nazionale* 96 (1897), pp. 408 et s.
- PRUNAS, Paolo. *L'Antologia di Gian Pietro Viessesux, storia di una rivista italiana*. Roma, 1906.
- PRUNER, Francis. « Le Philhellénisme de Sainte-Beuve », *Epistimoniki Epetiris Philosophikis Scholis Panepistimiou Athinon* 7 (1956-57), pp. 323-340.
- QUEMENEUR, Pierre. *Chateaubriand et la Grèce*. Thessalonique, 1962 (en grec).
- QUEUX DE SAINT-HILAIRE, Marquis de. « Notice biographique sur A. Firmin Didot », *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 1876.
- RADOS, C. N. *La marine grecque pendant la guerre d'Indépendance*. Athènes, 1907.
- RAÏZIS, Marios Byron. « Chios dans la poésie anglaise et américaine de l'époque romantique », *Chiaki Epitheorissis*, 1970, pp. 145-152 (en grec).
- , « Le philhellénisme de Bryant », *Hépirotiki Hestia* 19 (1970), pp. 602-605 (en grec).
- , « Luttés des Epirotes et les poètes américains », *Hépirotiki Hestia* 19 (1970), pp. 214-232 (en grec).
- , « Poètes américains et la guerre de l'indépendance grecque (1821-1828) », *Hépirotiki Hestia*, oct. 1971, pp. 266/750-281/765 (en grec).
- RAÏZIS, Marios Byron et PAPAS, Alexander. *American poets and the Greek Revolution (1821-1828) ; a study in Byronic Philhellenism*. Thessalonique, (1972).
- , *Greek Revolution and the American Muse : a collection of Philhellenic Poetry (1821-1828)*. Thessalonique, 1972.
- RANDEL, William. « William Haygarth : forgotten philhellene », *Keats-Shelley Journal* 9, part 2, 1960, pp. 86 et s.
- REYNAUD, Jean. « Marseille et l'Indépendance grecque », *Provence Historique* 2, juil-sept. 1952, pp. 88-108.
- ROBINSON, David M. *America in Greece, a traditional policy*. New York, 1948.
- ROTHPLETZ, Emil. « Basler Griechenhilfe. Der Basler "Verein zur sittlich-religiosen Einwirkung auf die Griechen" und die Sendboten Hildner und Major (1826-7) », *Basler Jahrbuch*, 1951, pp. 132-136.
- , *Bernische Hilfsvereine für die Griechen (1821-1829)*. Bâle, 1932.
- , « Die philhellenische Bewegung in Basel zur Zeit des griechischen Freiheitskampfes (1821-1829) », *Basler Zeitschrift für Geschicht und Altertumskunde* 43 (1944), pp. 119-134.

- , « 50 Jahre Dienst eines Basler Missionars in Griechenland », *Appenzeller Sonntagsblatt*, 9 mai 1953, pp.147-8 et 16 mai 1953, pp.155-6.
- SAKELLARIOU, M. « Études historiques néo-helléniques ; esquisse historique et critique », *Néa Hestia* 33 (374), 1943, pp. 26-31 et s. (en grec).
- SALOUTOS, Th. « American missionaries in Greece (1820-1869) », extrait de *Church History* 24 (1955), 24 p.
- SANBORN, F. B. « Lord Byron in the Greek Revolution », *Scribner's Magazine* 22 (1897), pp. 356 et s.
- SELINOV, V. « Pouchkine et la guerre d'Indépendance grecque », pp. 7-28, in : *Puskin, Statji i materialy*, Odessa, 2, 1926 (en russe).
- SILBERNAGEL-CALOYANNI, Alfred. *Le mouvement philhellène en Suisse*. Athènes, 1930.
- SOULIS, Georges. « Adamantios Corais and Edward Everett », pp. 397-407, in : *Mélanges Octave et Melpo Merlier*, tome 2 Athènes, 1956.
- , « American Travellers in Greece before 1821 », *Athene* 10 (1949), pp. 9-11.
- , « Chateaubriand et la Révolution grecque », *Néa Hestia* 44 (508), 1948, pp. 1103-1105.
- , « Sur le recueil des chansons populaires de Haxthausen », *Néa Hestia* 50 (581), 1951, pp. 1218-1220.
- SPENCER, Terence. *Fair Greece Sad Relic ; Literary Philhellenism from Shakespeare to Byron*. London. 1954.
- SPORIDIS, Georges P. *Liens de liberté ; le philhellénisme américain pendant la Révolution de 1821*. Athènes, 1968 (en grec).
- ST. CLAIR, William. *Lord Elgin and the Marbles*. Londres, 1967.
- , « *That Greece might still be free* » ; *the Philhellenes in the War of Independence*. Londres, 1972.
- STERN, Alfr. « Der Zürcherische Hilfsverein für die Griechen 1821-1828 », *Neujahrsblatt herausgegeben von der Stadtbibliothek Zürich auf das Jahr 1904*, 260, pp. 1-21.
- STOMEIO, P. *Italia e Grecia*. Milano, 1953.
- STRASBURGER, Janusz. « Le philhellénisme en Pologne aux années de l'Insurrection grecque (1821-1828) », *Balkan Studies* 12 (1), 1971, pp. 103-116.
- SUCKOW, Fr. *Der Beweis, das die heutigen Griechen, die echten Söhne der alten Hellenen sind ; geführt in Übereinstimmung mit Gelehrten Philhellenen*. Stralsund, 1841.
- THÉOTOCIS, Spyr. M. *Correspondance J. A. Capodistria – J. G. Eynard (1826-1831)*. Athènes, 1929 (en grec).
- , « Le philhellénisme de l'Europe pendant la guerre de l'Indépendance grecque », pp. 289-317, in : *Conférences sur le Centenaire National (1830-1920)*. Athènes 1930 (en grec).
- TOMADAKIS, N. E. « Sur les causes du Philhellénisme », *Athéna* 59 (1955), pp. 3-12 (en grec).
- TOMBAZIS, Jac. N. *Le médecin philhellène suisse André-Louis Gosse*. Athènes, 1910 (en grec).
- TOZIS, Jean Ar. « Relations gréco-américaines pendant la Révolution de 1821 », *Hellénica* 14 (2), 1956, pp. 418-439.
- TRICOGLIDIS, C. *Histoire du Philhellénisme Anglais*. Athènes, 1917 (en grec).

- VÉTAS, A. *Le Philhellénisme américain pendant la guerre d'Indépendance grecque*. Athènes, 1960.
- VLACHOS, A. « La Révolution presque en Amérique », *Hellénismos* 21 (1930), pp. 232-238.
- VONDERLAGE, Bernard. *Die Hamburger Philhellenen*. Göttingen, 1940.
- VARNAKIOTIS, A. *Le philhellénisme européen pendant la Révolution grecque de 1821*. Athènes, 1971 (en grec).
- WAGNT-HEIDENDAL, L. *Het Filhellenisme in het Koninkrijk der Nederlanden (1821-1829)*. Bruxelles, 1972.
- WIKEN, E. « Sveriges ajaptill Crekeraa pa 1821 – Taket », *Svensk Tidskrift* 28 (1941), pp. 348-353. (Traduit en grec par J. Kakridis dans *Néa Hestia*, 44 (1948), pp. 1329-1333).
- WOODHOUSE, C. M. *Capodistria, the founder of Greek Independence*. Londres, 1973.
- , *The Philhellenes*. Londres, 1969.
- ZIEBARTH, Erich. « Philhellenen in Hamburg und Bremen (1823-1826) », pp. 55-61, in : *Hellas – Jahrbuch*, Hamburg, 1937.
- ZIEHEN, Julius. « Studien zur Geschichte des Philhellenismus in der französischen Litteratur », in: *Festschrift zu der am 7. Januar 1897 Stattfindenden Einweihung des Goethe – Gymnasiums in Frankfurt a. M.* 1897.
- ZOUVAS, Pan. *Chateaubriand, le grand ami de la Grèce*. Athènes, 1968 (en grec).

ANNEXE

Table chronologique

	Événements de la Grèce 1821-1833	Événements internationaux contemporains	Manifestations philhelléniques
1821		Janv. 12-Mai 12 Congrès de Laibach	
	Mars 5 ¹ Alex. Ypsilantis arrive à Jassy Mars 15 Grégoire V excommunié A. Ypsilantis Mars – Insurrection au Péloponnèse et Avril aux Îles	Mars 3 Intervention des armées autrichiennes à Naples	
	Avril 9 A. Ypsilantis arrive à Bucarest Avril 22 Exécution de Grégoire V	Avril 8 Intervention des Autrichiens au Piémont	
	Mai 6 Exécution d'Athanase Diakos Mai 14-16 Bataille de Valtezi	Mai 5 Mort de Napoléon	Mai W. T. KRUG, <i>Griechenlands Wiedergeburt</i> Fondation des Comités Philhelléniques en Suisse et en Allemagne (Berne, août) W. MÜLLER, <i>Lieder der Griechen</i> Fondation de la Société de la Morale chrétienne à Paris Publication de l' <i>Anthologia</i> par Viesseux (plusieurs articles sur la Grèce)
	Juin 7 Assemblée des Grecs à Kaltetzai Juin 19 Bataille de Dragachan	Juin 24 S. Bolivar assure l'indépendance de Venezuela	
	Juil. 22 Dém. Ypsilantis arrive à Dervenakia	Juil. 26 Crise dans les relations Russo-turques Juil. 28 Proclamation de l'indépendance de Pérou	
	Août 1 Al. Mavrocordato à Missolonghi		
	Oct. 5 Prise de Tripolitza Oct. Échec de l'insurrection en Chalcidique		
		Déc. Gouvernement des Ultras-Conservatifs sous Villèle	

1. Les dates sont données selon le calendrier grégorien.

	Événements de la Grèce 1821-1833	Événements internationaux contemporains	Manifestations philhelléniques
1822	Janvier Assemblée nationale d'Épidaure Jan. 13 « Constitution Provisoire » d'Épidaure Jan. 27 Les Grecs proclament leur Indépendance		Jan. 15 Lettre du président d'Haiti J. Boyer reconnaissant l'indépendance grecque C. DELAVIGNE « Nouvelles Messéniennes »
	Févr. 5 Mort d'Ali-Pacha de Jannina Février Révolte de la Macédoine orientale		
	Avril 22 Massacre de Chio		
	Juin Canaris détruit par brûlot le vaisseau Amiral turc à Chio		
	Juil. 16 Bataille de Péta	Juil. 6 Mort de P. E. Shelley	
	Août 7 Catastrophe de Dramali, Pacha à Dervenakia	Août 12 Suicide de Castlerough	
		Sept. 16 Canning ministre des Affaires Etrangères en Angleterre	
	Oct. 13-Déc. Mémoire du métr. Ignace à Intitulé « Grèce, Causes de la révolution et son état actuel » Oct.- Premier siège de Missolonghi	Oct. 20-Déc. 14 Congrès de Vérone	
			Déc. 2 Monroe se réfère à l'insurrection grecque

	Événements de la Grèce 1821-1833	Événements internationaux contemporains	Manifestations philhelléniques
1823	Janv. 30 Le gouvernement grec siège à Nauplie		
	Mars D. Solomos compose son « Hymne à la liberté » (imprimé en 1835)	Mars 25 Le gouv. Britannique Reconnait les Grecs comme Belligérants contre les Turcs	Mars Formation du Comité Grec de Londres
	Avril 11 2e Assemblée Nationale, à Astros		
	Juil. 24 Byron arrive à Céphalonie		
	Août 23 Mort de Marco Botzaris		
			Sept. E. BLAQUIERE, « Report of the Present State of the Gr. Confederation » Formation du Comité grec de la Soc. de la Morale chrétienne
		Oct. Congrès de Tchernovtsy	
	Nov. Fondation de l'Académie Ionienne par Lord Guilford Nov. 22 L. Stanhope arrive à Céphalonie		Formation du 1er Comité Philhellénique de Marseille Formation des comités Philhelléniques aux États-Unis.
	Déc. 12 Départ des représentants grecs J. Orlandos et A. Louriotis pour Londres	Déc. 2 Déclaration de la « Doctrine Monroe » et message philhellénique Du président Monroe Mort de Pie VII	

	Événements de la Grèce 1821-1833	Événements internationaux contemporains	Manifestations philhelléniques
1824	Jan. 1 Publication du journal « Hellinika Chronika », à Missolonghi (J. Meyer) Jan. 5 Byron arrive à Missolonghi	Jan. Proposition russe d'établir trois Principautés en Grèce	Jan. 19 Débat au Congrès américain. Discours de D. Webster
	Févr. Commencement de la guerre civile Févr. Méhémet-Ali d' Égypte entreprend la Répression de l'insurrection grecque		
	Mars 10 Publication du journal « L'Ami de la Loi », à Hydra Mars 20 Publication du « Telegrafo Greco » par les soins de Byron		
	Avril Occupation de la Crète par la flotte Égyptienne Avril 19 Mort de Byron, à Missolonghi Avril 22 Oraison funebre prononcée par S. Tricoupis sur la mort de Byron Avril 24 Arrivée à Zante du 1er emprunt Avril- D. Solomos compose son « Ode à la mort de lord Byron »		
	Mai Inauguration de l'Académie Ionienne au Palais du gouv. Ionien		
	Juin 20 Destruction de l'île de Kassos Juin 24 Fin de la guerre civile	Juin Convention de St. Pétersburg Relative aux affaires de Grèce Juin Direction de Chateaubriand. Le « Journal des débats » et la « Quotidienne » le suivent dans l'opposition	
	Juil. 3 Déclaration de l'île de Psara Juil. 14 Amnistie générale de la guerre civile		
	Août 20 Publication du « Journal d'Athènes » Par G. Psyllas	Août 6 Bolivar bat les forces Espagnoles au Pérou	Août DELACROIX, « Les Massacres de Scio » F. POUQUEVILLE, « Histoire De la Régénération de la Grèce ». C. FAURIEL, « Chants Populaires de la Grèce Moderne » (1824-5)
	Sept. 9 Bataille navale à Géronda	Sept. Charles X succède à Louis XVIII	
	Oct. Arrivée en Grèce de Jean Varvakis		
	Nov. 24 Seconde guerre civile		
		Déc. 31 Canning reconnaît l'indépendance des pays de l'Amérique de Sud	

	Événements de la Grèce 1821-1833	Événements internationaux contemporains	Manifestations philhelléniques
1825	Jan. 24 Mort de J. Varvakis		
	Fév. 18 Emprisonnement de Th. Kolokotroni Fév. 24 Les Égyptiens débarquent en Péloponnèse et l'envahissent		Fév. Formation de la Société philanthropique en faveur des Grecs (Comité philhellénique de Paris) Formation du 2e Comité philhellénique de Marseille Formation du 2e Comité philhell. à Genève B.CONSTANT, « Appel aux Nations chrétiennes en faveur des Grecs ». CHATEAUBRIAND, « Note Sur la Grèce » Traduction française et anglaise de l' « Hymne à la Liberté » de D. Solomos
		Avril 3 J. Quincey Adams président des États-Unis	
	Mai 20 Destruction de l'île de Sphactirie Mai 30 Mise en liberté de Kolokotronis		
	Juin 1 Mort de Papaflessas à la bataille de Maniaki Juin 6 Arrivée du 2e emprunt à Nauplie Juin 18 Mort d'Odysseus Adroutsos		
	Juil. 6 Les Grecs sollicitent le protectorat anglais, rejeté par la suite, par le gouv. britannique		
		Sept. 19 Réouverture de la Diète hongroise après 13 années	
	Oct. 19 Publication de « Journal Officiel de La Grèce »		
		Nov. 19 Mort du tsar Alexandre Ier	
		Déc. 1 Intrônisation de Nicolas Ier Déc. 26 Révolte des « Décembristes »	

	Événements de la Grèce 1821-1833	Événements internationaux contemporains	Manifestations philhelléniques
1826	Fév. Suspension du journal « Hellinika Chronika », de Missolonghi		Comité de publication en Faveur des Grecs, fondé Par la Soc. Mor. Chrét.
	Avril 18- Assemblée Nationale 28 (Nouvelle Épidaure) Avril 22 L' « Exode » de Missolonghi Avril Suspension de la publication du « Journal d'Athènes », de Psyllas	Avril 4 Protocole anglo-russe de St. Petersburg sur la Grèce Avril 5 Ultimatum russe vers la Turquie au sujet de la Serbie et les Provinces danubiennes	
		Juin 19 Décret de Mahmoud II pour La dissolution du corps des Janissaires. Massacre des Janissaires	Juin « Documents relatifs à L'état présent de la Grèce » (1826-1829) Controverses au sujet des frégates commandées aux États-Unis Comité philhellénique à Stockholm
	Août 21 Rencontre de Kioutachi avec Karaiskakis sur le vaisseau amiral de Rigny, au Pirée		
	Sept. Arrivée en Grèce du vaisseau « Karteria », commandé par Hasting Sep. 30 Mort de Gouras sur l'Acropole		
		Oct. 17 Convention russo-turc d'Ackermann	
	Déc. 6 Bataille d'Arachova Déc. 12 Fabvier à l'Acropole (siège d' Athènes 26 août-5 juin)		

	Événements de la Grèce 1821-1833	Événements internationaux contemporains	Manifestations philhelléniques
1827	Fév. Fondation du 1er consulat grec, à Malte Journal « L'Ami de la Loi »		
	Mars 31 Publication de « L'Abeille Grecque »		Mars- Six cargaisons de provisions envoyés par les comités des États-Unis
	Avril 12 Élection de J. Capodistrias, Co-président de la Grèce, par la 3e Assemblée Nationale, à Trézène		
	Mai 5 Mort de Karaiskakis Mai 6 Bataille du Phalère Mai 19 Vote de la « Constitution Politique de la Grèce »		
	Juin 5 Réédition de l' « Acropole » Juin 8 Suspension de la publication du journal « L'Ami de la Loi »	Juin 6 Traité de Londres	
	Juil. 30 Publication du « Journal Indépendant »		
		Août 8 Mort de G.Canning Août 16 Refus du Sultan à reconnaître les décisions du Traité de Londres	
			Sept. J. RIZO NÉROULOS, « Cours de littérature grecque Moderne »
	Oct. 20 Bataille navale de Navarin Oct. 21 Campagne de Fabvier à l'île de Chio		
		Déc. 20 Rupture diplomatique avec la Porte Les représentants des Puissances quittent Constantinople	

	Événements de la Grèce 1821-1833	Événements internationaux contemporains	Manifestations philhelléniques
1828	Jan. 20 Jean Capodistrias arrive à Nauplie		
			Mars- Sept. Deux cargaisons de provisions envoyés Par les comités des États-Unis
		Avril 19 Le Protocole de Londres autorise l'intervention des forces françaises en Péloponnèse Avril 26 Déclaration de la guerre Russo-turque	
	Août 1 Mort d'Alexandre Ypsilantis Août (fin) L'expédition militaire française sous le général Maison, arrive en Péloponnèse		
		Nov. 16 Protocole de Londres (les Puissances placent sous leur garantie La Morée et les Cyclades)	
1829		Mars 22 Protocole de Londres (altérations au Protocole de Novembre 1828)	V. HUGO, « Les Orientales » Société hellénique, instituée à Paris, pour la propagation des Lumières en Grèce
	Juil. 23 4e Assemblée Nationale, à Argos		
	Sept. 24 Dernière bataille de l'insurrection, à Pétra	Sept. 14 Traité d'Andrinople	
1830		Fév. 3 Protocoles de Londres fixant l'indépendance et les frontières de la Grèce Fév. 15 Élection par les Puissances de Léopold de Saxe-Cobourg comme roi de Grèce	
		Mai 21 Léopold refuse le trône	
		Juil. 27 – 29 Révolution de Juillet en France	
	Août 13 Miaouli détruit la flotte grecque à Poros	Août Révolution des Polonais	

	Événements de la Grèce 1821-1833	Événements internationaux contemporains	Manifestations philhelléniques
1831		Juin 4 Le Congrès belge proclame Léopold comme roi des Belges	
	Oct. 9 Assemblée du président Jean Capodistrias		
1832	Mars 27 Vote de la « Constitution royale » par la 5e Assemblée Nationale		
		Avril Guerre turco-égyptienne. Mehmet-Ali demande la Syrie en récompense de l'aide donnée à la guerre contre les Grecs	
		Mai 7 Choix d'Othon de Bavière comme roi de la Grèce d'après un traité signé entre l'Angleterre, la France, la Russie et Louis roi de Bavière	
		Juin 6 Mort de J. Bentham	
		Août Convention de Constantinople G. Mazzini fond le mouvement des « Jeunes Italiens »	
1833	Fév. 6 Othon de Bavière arrive à Nauplie		
	Avril 6 Mort d'A. Coray (né en 1748)		
		Mai 3 L'indépendance de l'Égypte a été reconnu	
		Juil. 3 Traité russo-turc d'Unkiar Skelessi	
		Oct. 15 À Berlin, la Prusse, la Russie et l'Autriche s'accordent à protéger l'intégrité de l'Empire ottoman et d'affermir la Saint-Alliance en promettant de s'entraider en cas d'attaque	

ANNEXE

LE PHILHELLÉNISME MOUVEMENT POLITIQUE LIBÉRAL ET RADICAL*

*Première publication: « Ο Φιλελληνισμός. Φιλελεύθερο και ριζοσπαστικό πολιτικό κίνημα », dans *Ιστορία του Νέου Ελληνισμού 1770-2000*, [Histoire du néo-hellénisme (1770-2000)], t. 3, *Η Ελληνική Επανάσταση, 1821-1832. Ο Αγώνας της Ανεξαρτησίας και η ίδρυση του ελληνικού Κράτους* [La Révolution grecque, 1821-1832. Le combat pour l'indépendance et la fondation de l'État grec], dir. Vassilis Panayotopoulos, Hellenika Grammata, Athènes 2003, p. 267-286.

Passionnant mouvement d'idées, expression littéraire et artistique, prise de position idéologico-politique, l'intense courant philhellène qui se déclara en même temps qu'éclatait la Révolution grecque constitua, au cours de la troisième décennie du XIXe siècle, un phénomène complexe, singulier et sans égal. Ainsi qu'il a été justement constaté, aucun autre soulèvement de libération de l'époque n'a ému à ce point les peuples et n'a constitué pour leurs gouvernements une question aussi délicate quant à l'attitude qu'ils devaient observer. Puisant aux sources de l'humanisme de la Renaissance et particulièrement dans le classicisme, ce néo-humanisme du XVIIIe siècle, à l'époque où l'intérêt européen à l'égard des choses grecques s'accroît de plus en plus, le mouvement du philhellénisme reflète, à travers la multiplicité de ses personnages, la relation intime et l'intrication, dans la conscience de la plupart, du monde antique et de l'action héroïque des Grecs de l'époque. Mais cette interdépendance ne s'est pas toujours établie sur les mêmes motivations théoriques qui avaient nourri les précédentes générations d'Occidentaux. Car l'archéologie, l'anticophilie, l'idolâtrie des choses grecques – tous termes qui ne doivent pas être automatiquement assimilés avec ce qui est demeuré sous le nom de « philhellénisme » – relevaient chacun d'une perception différente.

Les racines du mouvement philhellène

Ainsi, par exemple, « la manie antique révolutionnaire » des Occidentaux – des Français surtout – de l'époque des Lumières et de la Révolution française avait recherché dans l'antiquité grecque et romaine ses modèles constitutionnels, son discours politique et les nouveaux symboles de ses principes. Les Allemands, de leur côté, vivant épars dans de petits États indépendants, furent amenés à l'art et à l'éducation de la Grèce antique dans le sillage d'éminentes figures intellectuelles. En proclamant le « retour aux Grecs », qui, selon eux, étaient parvenus au plus haut point de la beauté en art et du génie en science, les penseurs allemands, à commencer par l'archéologue J. J. Winckelmann, le philologue F. A. Wolf, l'homme politique et théoricien de l'éducation Wilhelm von Humboldt, mais aussi bien d'autres par la suite, avaient cherché à reformuler les théories esthétiques, pédagogiques et scientifiques de ces derniers suivant les nécessités sociales de leur propre époque. C'est alors que fut promu l'idéal du *Bildung* (« auto-culture ») par le biais de la culture des arts – qui ne se limitait pas au simple plaisir esthétique – et des sciences, et c'est alors aussi que

fut instauré le fonctionnement du collège classique, deux éléments qui contribuèrent considérablement à former l'enthousiasme philhellène (S. Marchand, 1996, 3-35).

Les composantes du philhellénisme

Dans cette compénétration mutuelle, dans cette existence et cette acceptation des « descendants » par le biais des « ancêtres », le combat grec apparaît en tout premier lieu à tous comme étant une question de civilisation, à savoir comme la lutte de la civilisation contre la barbarie, incarnée par la figure des Turcs et par leurs violences envers les Grecs.

Vient s'ajouter dans la conscience des peuples le devoir religieux : il faut soutenir la croix face au croissant. C'est alors qu'ils contemplent la vision d'une autre croisade, à l'exemple de leurs ancêtres.

Cependant, des différenciations se font jour sur ce point, dues surtout à l'attitude des autres dogmes face à l'orthodoxie d'une part, aux vues de certains sur l'antiquité païenne de l'autre, ou bien encore à la méfiance que suscitaient les actions des libéraux « athées ». Par la suite, l'acte idéalisé de la « liberté » va mobiliser en tous lieux les esprits libéraux – et parmi eux francs-maçons et *carbonari* – dans leur effort de s'opposer aux gouvernements conservateurs et aux décisions de la Sainte Alliance : il va également constituer une source d'inspiration du mouvement romantique qui va puiser sa thématique dans les événements tragiques des batailles. Par conséquent, le malheur et les vicissitudes du peuple grec en lutte vont exciter tant l'intérêt des associations de charité que de ceux qui formulaient et promouvaient des doctrines philosophiques, développées en Occident à l'époque post-napoléonienne, sur les notions de liberté et de prospérité de l'homme.

Ce n'est pas une exagération de dire que la volte-face provoquée dans l'espace international par l'« émergence » – ou bien, ainsi qu'il a été dit parfois, la « restauration », la « régénération », la « renaissance », la « reviviscence » – ainsi que les revendications de la nation grecque ont suscité l'intérêt de l'opinion publique, sont devenues une expérience commune quotidienne et ont influé sur les pensées politiques et philosophiques des contemporains dans de nombreux pays d'Europe et au-delà. Le philhellénisme a constitué aussi un champ de discussions au cours de la phase de formation du libéralisme et de l'effort d'élaboration et d'adaptation de nouvelles théories politiques.

Il est pourtant évident que le mouvement philhellène, en dépit des réactions internationales que produisit le soulèvement grec dont la légitimité fut fortement remise en question, trouva une considérable résonance parmi les différents groupes politiques et socio-religieux qui le confortèrent de façon spontanée, mais aussi souvent comme une expression de leurs propres revendications. Bien que les gouvernements officiels eussent toujours craint que la Révolution grecque constituât un bouchon pour d'autres tentatives nationales et démocratiques, par exemple en Europe Centrale, où la tendance unificatrice des petits États allemands était déjà très sensible, dans certains cas ces gouvernements conservateurs (l'Angleterre, la France) vont même l'exploiter en silence, afin de promouvoir leurs visées diplomatiques et d'étendre leur influence politique et économique dans l'espace de la Méditerranée orientale.

Les « lobbies » grecs

L'un des premiers soins des Grecs a été d'informer et de renseigner sur le caractère « juste » de leur combat. En effet, lorsque la Révolution éclate, les gens de la nation grecque résidant hors des limites de l'Empire ottoman se mobilisent intensément dans le but d'informer la communauté internationale sur le combat de libération des Grecs, de réfuter les positions négatives des gouvernements et de la presse qui leur était acquise, de mettre en mouvement les sentiments philhellènes et de persuader les peuples de se mobiliser en faveur du combat contre les « barbares ». Alexandre Ypsilanti fut parmi les premiers à agir dans le domaine de l'influence de l'opinion publique, en d'autres termes, de la « propagande ». Le médecin Pétros Ipitis partit de son camp (1er avril 1821) pourvu de lettres de recommandation et de proclamations de Dimitri Ypsilanti destinées « aux philhellènes allemands et français » et « à nos amis les gens de notre nation, qui font des études dans l'Europe éclairée », avec l'ordre de cultiver chez eux un appui moral et de susciter qu'ils soutiennent matériellement le combat. Ipitis, homme « polyglotte et habile » fut considéré comme étant la personne toute désignée pour cette mission, car il avait déjà accumulé au cours de ses voyages de nombreuses connaissances : ses anciens professeurs et condisciples à Vienne, le premier ministre d'alors le duc de Richelieu, depuis l'époque où il était gouverneur d'Odessa, l'homme d'affaires anglais John Bowring, qui fut ensuite député radical et cofondateur du *London Greek Committee* (1823), qu'il avait rencontré en 1819 à Saint-Petersbourg.

Ses rencontres avec Lord Guilford et les négociants grecs d'Amsterdam et d'Angleterre, ainsi que ses passages dans les universités allemandes, contribuèrent heureusement à promouvoir ses objectifs. Ce sont des étudiants grecs qui demandèrent à leur professeur de l'Université de Leipzig, Wilhelm Traugott Krug, de formuler ses vues politiques sur l'affaire grecque. Simultanément, Ipitis prit grand soin de faire composer et publier des brochures en langue étrangère sur les positions grecques. Les Grecs de Londres et de Paris répondirent volontiers à son incitation, à l'aide de textes ordinairement anonymes, afin de soutenir la légitimité du combat et de justifier les cruautés commises par les Grecs lors du siège de Tripolitza et qui avaient suscité auprès des étrangers des impressions douloureuses, de mettre en relief les intérêts commerciaux et économiques de l'Occident qui découleraient de la création d'un État grec indépendant – le manque d'intérêt des Ottomans pour le développement du commerce dans leur Empire étant un fait acquis – et enfin de souligner la communauté de civilisation et la contribution de la Grèce antique à la formation de l'esprit européen.

Parmi les premiers à répondre à cet appel, à cette tentative de réfuter les critiques et les reproches, furent Konstantinos Minoïdis Minas (*Aux très puissans souverains de l'Europe*, 1821), Konstantinos Polychroniadis (*Considérations sur la guerre actuelle entre les Grecs et les Turcs, par un Grec*, 1821 ; *Notice sur l'état actuel de la Turquie, considérée sous ses rapports commerciaux et politiques avec l'Angleterre*, 1821, publié sous anonymat en traduction anglaise), Panagiotis Codrikas (*Remarques politiques sur la cause des Grecs*, 1822, publié anonymement ; *Lettre Messénienne sur l'intervention des Puissances Alliées dans les affaires de la Grèce*, 1824, sous anonymat), les frères Mihaïl et Dimitrios Schinas, qui prirent soin aussi de la traduction et de l'édition de la *Constitution provisoire de la Grèce* en anglais (1822) tout comme Koraïs qui l'avait traduite en français en 1822, le médecin Stéphanos Kanellos qui avait donné par ses lettres (1822) des informations précieuses sur l'éducation et la culture des Grecs modernes à Karl Iken, Grigorios Palaiologos, Konstantinos Nikolopoulos et bien d'autres encore.

Des foyers d'action patriotique, des « directoires », furent créés immédiatement dans des communautés de négociants grecs de l'étranger et autour de personnalités intellectuelles et politiques grecques de premier plan qui, même si elles avaient jugé prématurée et inopportune l'entreprise de création politique de la nation, n'hésiteront pas à la soutenir de multiple manière. Grâce à leur ascendant international, leur pouvoir économique et politique, leurs amitiés et leurs relations sociales, ils vont tenter d'influencer les puissants et d'informer la masse. Ainsi, le long séjour de

Koraïs à Paris, son œuvre philologique et les préfaces remplies d'exhortations de ses textes, ses efforts répétés de présenter au public étranger le progrès culturel de la nation grecque, avaient été implantés dans la conscience de ceux-ci par cet éminent représentant de l'intellect et de la spiritualité des Grecs, auquel ils s'adressaient sur tout sujet relevant de la Grèce. C'est ainsi qu'il eut la possibilité, lorsqu'il fut besoin, de s'entretenir avec eux sur le combat des Grecs, mais aussi sur le problème qui le préoccupait fortement, à savoir l'organisation d'un État libéral policé. Sur ce point, il faut rappeler sa communication avec Thomas Jefferson et avec Jeremy Bentham. Lors de ses actions de diffusion des lumières, il reçut le soutien d'une foule de jeunes collaborateurs dévoués, tels que Alexandros Vogoridis, Christodoulos Klonaris, Nikolaos Pikkolos, Konstantinos Polychroniadis, et d'autres par la suite. Les noms de Koraïs, de Vogoridis, de M. Schinas et d'autres Grecs figurent également dans le catalogue des « Grecs recommandables » de la première commission philhellène formée à Paris en 1823.

Tout aussi déterminante seront les contributions de Ioannis Kapodistrias et du métropolite de Hongrie et de Valachie Ignatios qui, au cours de leur carrière dans le milieu russe, avaient développé des relations internationales au niveau politico-diplomatique. Kapodistrias, en tant que représentant du tsar puis en tant que ministre de Affaires étrangères de Russie, avait déjà joué un rôle important sur la scène internationale, où il s'était gagné la gratitude des Suisses en effectuant avec bonheur l'unification de leurs cantons. Bien que sa manière diplomatique ait reçu l'approbation du tsar Alexandre sur de nombreux sujets, il ne réussit pas en tant que conseiller à le convaincre d'engager une guerre russo-turque en 1821, qui aurait répondu de cette façon aux espérances des Grecs.

Progressivement, Kapodistrias prend des distances avec les services russes, s'installe à Genève et se consacre de façon de plus en plus ouverte à la question grecque. Son amitié avec le banquier suisse J. G. Eynard, sa collaboration avec les comités philhellènes, surtout ceux de Suisse et de Paris, sa correspondance systématique avec des personnages importants qui soutenaient le combat des Grecs, ses incitations à l'égard des gens de sa nation afin qu'ils réunissent des sommes d'argent et qu'ils prennent soin des réfugiés grecs lui confèrent une place particulière au sein de l'entière mobilisation patriotique.

Parallèlement, il se trouve en communication régulière avec le métropolite Ignatios, installé à Pise depuis 1815, avec lequel il collabore, et dont la correspondance fournie avec des personnalités grecques et étrangères de premier plan ainsi que ses

mémoires adressés au Ministre russe des Affaires étrangères, le comte Nesselrode, et particulièrement le très long exposé intitulé *Grèce. Causes de la Révolution et de son État actuel* (Ελλάδα. Αιτίες της Επανάστασης και η παρούσα κατάστασή της, 1-13 octobre 1822) révèlent son intense mobilisation en faveur du combat des Grecs (Em. Protopsaltis, 1961). Avant la Révolution, un autre « directoire » s'était déjà formé autour d'Ignatios : un « centre de rencontre » dont les activités mais aussi les échanges politico-idéologiques entre gens de la nation grecque et étrangers – tenants du romantisme et du libéralisme anglais en l'occurrence – laisseront des traces profondes dans le parcours ultérieur conduisant à la création de l'État néo-hellénique (V. Panayotopoulos, 1986, 177-181). Alexandre Mavrocordato, membre du directoire, se livre systématiquement à la rédaction d'essais afin d'informer, dans la visée de la Révolution grecque alors en pleine préparation, les dirigeants européens, particulièrement les Autrichiens, de la situation interne de l'Empire ottoman, et de son incapacité à se défendre contre une invasion russe (G. Théodoridis, 1998, 176-282).

La légitimité du combat des Grecs

Le combat de libération de la Grèce a coïncidé dans le temps avec les congrès successifs des Puissances européennes, qui cherchaient à rétablir le calme en Europe, chacune de son côté désirant assurer un élargissement de sa sphère d'influence. Il était donc attendu qu'elles voient avec grande réticence et grande méfiance un nouveau soulèvement qui risquait de troubler de nouveau l'équilibre et la paix européens, au point qu'elles affichèrent au départ une attitude extrêmement négative et qu'elles tentèrent de dévoyer les véritables objectifs de ce combat. Nombre d'hommes politiques essayèrent ainsi de l'assimiler aux « conspirations » des mouvements sociaux de l'époque, et la question de sa légitimité fut à l'origine de controverses ardentes et d'affrontements dans la presse européenne.

Les Grecs de la diaspora qui s'étaient mobilisés et de nombreux philhellènes, lesquels vivaient de près les réactions des gouvernements et les inquiétudes des cercles économiques, comprirent immédiatement cette tactique et veillèrent à développer rapidement une argumentation systématique afin de soutenir le caractère « juste » de ce soulèvement d'individus asservis qui désiraient se débarrasser d'un joug étranger, « barbare », hétérodoxe. Les proclamations patriotiques qui avaient été rédigées par l'entourage érudit d'Alexandre Ypsilanti ainsi que les annonces des chefs locaux, qui suivaient les mêmes modèles, seront donc traduites et confiées à la publication dans

la presse étrangère d'Europe et des États-Unis. La même chose va avoir lieu, un peu plus tard, avec le texte de la *Constitution provisoire de la Grèce*, qui fut traduite à l'instigation de Grecs et d'étrangers dans de nombreuses langues (allemand en 1822, français en 1822 et 1823, anglais en 1823, russe en 1824 et italien en 1825), publiée dans des revues ou insérée dans des écrits philhellènes. Le premier soin de tous fut de dissiper l'image de conspiration créée par la Philiki Hétairia, la société secrète qui avait préparé le combat, ainsi que les associations d'idées suscitées par le mot d'ordre républicain des révolutionnaires français « la liberté ou la mort », qu'utilisaient les Grecs dans leurs proclamations et sur nombre de leurs drapeaux révolutionnaires aux côtés des symboles de la Philiki Hétairia. Le célèbre tableau de Jean-Baptiste Regnault inspiré par ce mot d'ordre, *La liberté ou la mort*, avait été accroché dès 1794 dans la salle de la nouvelle Assemblée Nationale française.

Au-delà des « droits hérités de nos ancêtres » à une place égale dans la famille européenne – revendication grecque que les premières proclamations avaient déjà mise en avant –, au-delà de la défense de la religion chrétienne et du problème de l'existence même du peuple grec, qui avait conduit à une guerre, non pas « de klephtes » mais légitime, afin de créer un État indépendant et bien policé qui constituât une entité politique, la légitimité du combat des Grecs fut l'argument principal de ses défenseurs (L. Droulia, 1970). La même question occupe aussi beaucoup de philhellènes qui se hâtent de rédiger des textes en soutien. Déjà, à la Pâque de 1821, W. T. Krug défendit, parmi les premiers sinon le premier, les droits des Grecs dans sa brochure *La Renaissance de la Grèce (Griechenlands Wiedergeburt)*, qui circula très largement et formulait des opinions favorables au combat grec.

La même année est publiée sous anonymat à Leipzig une autre brochure allemande, *L'Affaire des Grecs, l'affaire de l'Europe (Die Sache der Griechen, die Sache Europa's, 1821)* – qu'Ipitis va veiller à faire traduire en anglais – dans laquelle son auteur, H. G. Tzschirner, assure que l'affaire grecque est une affaire européenne, et que par conséquent, l'Europe doit apporter son aide à une nation « qui demande que lui soit rendu ce qui lui appartient et espère s'émanciper de l'avilissement et de la servitude [...] il ne s'agit donc pas de révolte, car la révolte s'exerce seulement à l'encontre d'un dominant légitime, non d'un usurpateur étranger et tyrannique ». Des voix semblables se font entendre aussi dans d'autres pays. En Angleterre, par exemple, en vue du Congrès de Laybach (1822), Lord Thomas Erskine, dans une lettre ouverte adressée au premier ministre du pays, *Earl* de Liverpool, n'hésitera pas à soutenir la

légitimité du combat des Grecs. Une seconde édition de cette brochure, ainsi que des traductions en français et en allemand circulèrent la même année, en 1822.

L'argumentation de la propagande philhellène mettait en doute la légitimité de la domination turque sur les Grecs. Les démonstrations qui soutenaient cette thèse étaient variées : la domination ottomane n'avait jamais été reconnue comme légitime par les Grecs eux-mêmes, puisque la chute de Byzance n'avait été scellé par aucun serment de soumission aux Ottomans – certains renvoyaient même au fait que les croisades avaient causé cette ruine, car elles avaient eu pour conséquence de laisser Byzance sans défense, à la merci d'un conquérant d'une autre religion ; que les Turcs n'avaient jamais été compris dans le droit public de l'Europe ; qu'ils n'avaient jamais recherché la légitimité prônée par les Européens, que les droits des sultans au trône étaient contestables, puisqu'ils ne respectaient pas la procédure légale de la succession héréditaire, en accord avec les institutions admises en Occident ; qu'il s'agissait simplement d'une occupation militaire. Par conséquent, les Grecs ne pouvaient pas se considérer comme les sujets d'un souverain héréditaire et légitime. Un argument supplémentaire était que l'expulsion des conquérants des territoires européens montrait combien profondément ancré était le sentiment que la présence des Ottomans dans cet espace était transitoire. Ils seront qualifiés de « soldats campant en Europe » ou, selon l'expression de Chateaubriand, « soldats sans patrie ».

La presse philhellène

Même si la flambée du philhellénisme est assimilée au déchaînement du combat des Grecs, il faut noter que la mobilisation philhellène se développa par paliers dans l'espace et dans le temps.

L'intérêt solidaire éveillé par le combat ne prit pas la même forme en même temps dans tous les pays européens et en Amérique du Nord, et l'intensité du mouvement ne se conserva pas inchangée tout au long de la guerre. Certains événements au niveau mondial (par exemple la guerre d'Espagne de 1823) allaient distraire l'attention de l'opinion publique ; au contraire, les exploits de protagonistes tels que Canaris ou Botsaris, ou de grands moments historiques, comme le massacre de Chio (1822), la sortie des assiégés de Missolonghi, et, bien sûr, la mort dans cette même ville de Lord Byron, la bataille de Navarin (1827) ravivèrent la disposition et le souci philhellènes, que ceux qui s'étaient engagés dans cette cause s'évertuaient à maintenir vivace. Au même instant, des gens divers, désireux de contribuer à un conflit de libération ou

à la recherche d'une issue à leurs problèmes de survie, vont se hâter de rejoindre ce nouveau théâtre de la guerre. D'autres, encore, ressentiront le besoin de d'exprimer leur émotion et leur enthousiasme par le discours, la poésie, et l'art en général.

La presse libérale va jouer un rôle déterminant dans ces mobilisations. À une époque où la liberté de la presse était sérieusement remise en question, cette dernière conserva fermement une attitude philhellène. On peut mentionner à titre indicatif les journaux *Le Constitutionnel*, *Le Courrier français*, *Le Globe* (1824-) ainsi que les périodiques *La Revue encyclopédique* et *Les Tablettes universelles* à Paris, le *Augsburger Allgemeine Zeitung* (*Journal général d'Ausburg*), les publications anglaises *Morning Post* et *Sun*, et même les journaux du gouvernement *Morning Chronicle* et *New Times*, le *Journal de Genève* et le *Journal de Lausanne* en Suisse, le *North American Review* aux États-Unis, qui portent un regard sympathique sur les premiers événements, publient les proclamations d'Alexandre Ypsilanti et du Sénat de Messénie ou bien, comme les journaux anglais, considèrent immédiatement la nouvelle situation sous un angle économique et politique (Dimakis, 1968). Des informations sur le combat des Grecs et sur ses protagonistes paraissaient également dans la presse russe, sensibilisant l'ensemble de la société de ce pays afin qu'elle aidât par ses contributions les réfugiés et les combattants grecs. Alimentée grâce à l'information systématique émanant de la presse philhellène, cette vive mobilisation que causa le soulèvement des Grecs donna lieu à des actions variées : la mise sur pied et la poursuite de l'activité de nombreux « comités » philhellènes, la participation de volontaires à la guerre, les compositions littéraires et les manifestations artistiques.

Les comités philhellènes

Les premiers comités philhellènes sont organisés suivant l'esprit de l'époque, que caractérisait un intérêt marqué pour l'organisation de la prévoyance sociale, la suppression de l'esclavage, de la peine de mort, de la traite des Noirs, des jeux de hasard, pour l'amélioration des conditions de vie dans les prisons. Les motivations invoquées au départ sont humanitaires, afin qu'elles ne se heurtent pas à la politique officielle des États : le soin des réfugiés grecs et l'envoi de médicaments et de vivres aux combattants constituent les premières actions. Par des appels et des collectes, les comités tentent de rassembler les sommes d'argent nécessaires à leurs objectifs. Leurs soins s'étendent ensuite à l'envoi de munitions ainsi qu'au recrutement de volontaires dont ils facilitent le voyage jusque sur le théâtre de la guerre. Plus tard, lorsque les actes

héroïques et la poursuite inflexible du combat des Grecs change la face du soulèvement, persuadant qu'un retour à la situation antérieure est impossible, la politique des Grandes Puissances se modifie, ainsi que les objectifs des associations. Leur intérêt se concentre alors sur les problèmes de survie et d'alimentation du peuple grec après la désertification du pays, sur l'administration et sur l'organisation sociale du nouvel État en train de se créer, ainsi que sur l'éducation.

Des comités philhellènes très actifs sont organisés dans de très nombreuses villes d'Europe et d'Amérique du Nord, à l'instigation, la plupart du temps, de professeurs d'université, d'hommes politiques et d'ecclésiastiques évangélistes. Les activités de leurs membres qui, ayant connu un contact direct avec la dure réalité, ont adapté leurs objectifs aux besoins essentiels du combat des Grecs, ont contribué à aider plus efficacement l'affaire grecque sous plusieurs aspects, sans qu'il faille pourtant exclure les oppositions entre les mentalités et les comportements ainsi que le fréquent manque de compréhension mutuelle entre les étrangers et les Grecs.

Une approche chronologique de l'œuvre variée des comités dans chaque pays montre les similitudes et les différences dans la mise en œuvre de leurs objectifs et, particulièrement au cours des premières années, dans la position des États respectifs face à l'affaire grecque. À compter d'une certaine date, autour de 1825-1826, les comités européens effectuent des efforts coordonnés de sorte que leurs actions soient plus efficaces. Les initiatives de Jean-Gabriel Eynard ont considérablement contribué à cette coordination : depuis Genève, il communiquait régulièrement avec des personnalités politiques de premier plan et avec le comité de Paris. En ce temps-là, c'était le comité qui dirigeait essentiellement l'ensemble du mouvement philhellène en Europe, et qui collaborait avec les comités d'Allemagne, des Pays-Bas, puis de Suède et d'autres pays encore.

Des comités philhellènes avaient déjà fait leur apparition en août 1821 en Suisse allemande et en Allemagne : rapidement, de semblables associations émergèrent dans de nombreux cantons suisses et dans des villes des petits États de la Confédération germanique, où leur mobilisation fut très vive et efficace au cours des deux premières années du combat des Grecs. Les activités organisées et leurs résultats positifs – appels (dont celui de Fr. Thiersch, qui provoqua un véritable soulèvement de la jeunesse), collecte de contributions importantes et organisation d'envois en nature et de forces humaines – se heurtèrent néanmoins à la réaction du gouvernement autrichien qui, en accord avec la Prusse, cherchait dès la fin de 1821 à limiter les manifestations philhellènes. Ces comités effectuèrent aussi des efforts coordonnés afin de dissimuler

ou de réfuter les récits autobiographiques « anti-helléniques » que publiaient à leur retour certains volontaires allemands déçus par la réalité néo-hellénique. En dépit des obstacles, la contribution de ces comités fut jugée importante pour les Grecs : afin d'exprimer sa gratitude à leur égard, le Corps législatif va approuver (le 15 juin 1823) la motion du Corps exécutif qui proposait de proclamer citoyens grecs honoraires certains Suisses et Allemands qui s'étaient tenus au premier rang du mouvement philhellène de leur pays : les professeurs J.-H. Bremi et J. K. Orelli, respectivement président et secrétaire du « Comité philhellène de Zurich » (Orelli avait traduit et publié en Allemand la *Constitution provisoire de la Grèce*, les textes des Organismes locaux provisoires, des actes et des textes de la Première Assemblée Nationale ainsi que d'autres documents officiels (1822) et, dans une seconde publication en 1823, les *Exhortations politiques* d'A. Koraïs), A. Schott, qui appartenait au comité philhellène le plus actif de Stuttgart et bien d'autres encore. Plus tard, le rôle d'initiative du Comité de Zurich sera repris par un nouveau comité fondé en 1825 à Genève et, toujours en 1825, Munich sera en Allemagne le centre du philhellénisme allemand, qui trouva un soutien ardent en la personne du roi Louis Ier de Bavière. Outre qu'elle avait envoyé un corps d'armée bavarois ayant à sa tête l'officier et artiste peintre Karl Wilhem von Heideck, avec l'aide de Fr. Thiersch et d'autres philhellènes, la Bavière reçut dans ses établissements d'enseignement une foule de jeunes Grecs, enfants des acteurs de la Révolution.

De surcroît, à l'automne de 1821, apparaissent en Angleterre les premières initiatives individuelles de collecte de contributions en faveur du combat des Grecs. Aux premiers rangs des instigateurs se trouvent l'helléniste anglais Lempriere et Dimitrios Schinas, qui publient des appels et des articles dans les journaux quotidiens. Mais les résultats s'avèrent maigres. Le courant philhellène va gagner du terrain lentement mais sûrement en Angleterre, lorsque les « idolâtres de l'antiquité », les cercles socio-religieux, les hommes politiques de l'opposition, *Whigs* et radicaux, ainsi que certains sympathisants parmi les *Tories*, et une partie des acteurs économiques qui considéraient qu'un État grec libre favoriserait les échanges commerciaux avec l'Angleterre, s'intéressent de plus en plus à l'affaire grecque. George Canning, chargé depuis 1823 de la politique extérieure de l'Angleterre, adopta au bénéfice des intérêts diplomatiques britanniques une attitude politique moins rigide, plus libérale, ouvrant ainsi la voie à l'expression plus libre du mouvement philhellène.

L'organisation en 1823 du Comité philhellène de Londres vint coordonner les initiatives particulières et en même temps servir l'expansion de l'influence anglaise

dans l'espace grec. Au cours des années 1823-1825, d'ailleurs, il constitua le centre le plus actif du mouvement philhellène. La particularité de ce Comité peut être brièvement résumée par l'exposé de quelques facteurs : les personnalités qui le composaient, la façon dont il traita la question des emprunts grecs, les divergences de l'idéologique politique et sociale de ses chevilles ouvrières, John Bowring, Edward Blaquiere et Leicester Stanhope, dans leur tentative d'adapter sur le terrain vierge de la Grèce la théorie de l'utilitarisme de Jeremy Bentham dont ils étaient considérés partisans. Il faut ajouter l'implication de Lord Byron à la représentation du Comité et son opposition à Missolonghi aux actions de Stanhope principalement, et enfin, à l'émergence, au milieu des fermentations idéologiques et de l'action pratique de ce Comité, d'une première forme de pensée politique libérale (Fr. Rosen, 1992, p. 6-7 et *passim*). La mort de Byron à Missolonghi (7 avril 1824) bouleversa le monde grec et la communauté internationale. Les Grecs voyaient dans sa figure se refléter le soutien de l'ensemble du monde occidental, et surtout la reconnaissance de la légitimité de leur combat. Dans tous les pays d'Europe et en Amérique du Nord, les manifestations occasionnées par la mort précoce du poète romantique libéral furent presque automatiquement assimilées à celles du philhellénisme.

L'intérêt britannique pour le développement intellectuel du peuple grec ne se limita pas seulement aux actions du Comité philhellène de Londres. D'autres organisations de cercles religieux et d'éducation, les Quakers, les membres de la *British and Foreign School Society* et de la *London Missionary Society* prirent soin de la traduction et de la publication de manuels d'enseignement utiles et de l'envoi de Bibles en Grèce, ou bien encore de l'éducation d'enfants grecs en Angleterre. La question de l'éducation des enfants grecs à l'étranger a été en général l'un des principaux soucis des Grecs de la diaspora et des philhellènes. Ce sujet préoccupa également Jeremy Bentham, qui veilla à la préparation de professeurs grecs. Une telle préoccupation se fit jour aussi dans d'autres pays : en Amérique du Nord, en Bavière, en France, les associations philhellènes veillaient à l'éducation des enfants grecs afin qu'ils accèdent à des métiers utiles. Entre temps, les missionnaires anglais envoyés en Grèce apercevaient probablement avec horreur les vestiges de l'antiquité païenne. Quoique ayant réussi à organiser des écoles qui suivaient la méthode lancastérienne de l'enseignement réciproque, l'effort de prosélytisme auprès de ces Grecs « avilis » n'eut pas le même résultat. L'augmentation de la demande de Bibles en 1826, qu'avec tant de zèle ils distribuaient gratuitement ou vendaient à bas prix, est due, semble-t-il, à

la rareté du papier, que les combattants utilisaient pour leurs cartouches ! (St. Clair, 1972, p. 203).

En France, c'est en 1823, en dépit du tournant que présente alors l'enthousiasme philhellène, que fut organisé le premier comité philhellène, au sein de la Société de la Morale Chrétienne de Paris. Il est évident que ses objectifs étaient humanitaires. En 1825 lui succèdera la « Société Philanthropique en faveur des Grecs », qui, en dépit de son titre, n'a plus besoin du prétexte de l'action humanitaire : c'est que l'attitude de la France officielle à l'égard de la question grecque a désormais changé. Elle est à présent plus accommodante face aux activités philhellènes. En effet, bien que sa collaboration avec le pacha d'Égypte Mehmet Ali n'ait pas été interrompue, bien au contraire, la France était désormais obligée d'adopter une politique réaliste de concurrence face à la pénétration de plus en plus poussée des Britanniques dans la Méditerranée orientale (occupation des îles Ioniennes, prêts aux Grecs, requête des Grecs d'une protection anglaise).

Les membres du nouveau Comité philhellène se consacrèrent avec succès, grâce à des appels, comme celui de Benjamin Constant (1825), à des quêtes et à l'organisation de manifestations afin de collecter des dons en argent ; ils réunirent environ un million et demi de francs en trois ans et organisèrent des missions militaires et techniques. De semblables comités se formèrent dans d'autres villes de France. Marseille fournit une action considérable en envoyant des volontaires et des munitions, car en 1823 et en 1825 y avaient été fondés plusieurs comités philhellènes qui collaboraient avec ceux de Paris. Mais c'est aussi dans la même ville que le mouvement philhellène rencontra la ferme opposition de la Chambre de Commerce, qui demandait au gouvernement français le rétablissement de la paix et de la sécurité en Méditerranée orientale, au bénéfice de ses intérêts commerciaux (P. Echinard, p. 231-261).

La fondation de la société philhellène mentionnée ci-dessus (Société Philanthropique en faveur des Grecs) coïncide dans le temps avec le revirement politique de Chateaubriand et avec son tardif engagement philhellène. Ministre des Affaires étrangères du gouvernement conservateur Villèle, cet écrivain romantique, monarchiste de premier plan, va s'éloigner de sa position politique et, exécutant une volte-face, conquérir le titre de plus ardent philhellène. On peut dire que sa fameuse *Note sur la Grèce* (1825) dans laquelle il interprète justement les réactions de l'opinion publique, constitua le véritable manifeste du philhellénisme dans la conscience publique. La même année, la *Note* fut éditée de nombreuses fois et fut immédiatement traduite en allemand, en italien, en espagnol et en grec à Paris. En 1826, il réédite son *Itinéraire*

de Paris à Jérusalem (1811) qui avait essentiellement contribué à la formation du premier sentiment philhellène. La nouvelle préface ajoutée à l'ouvrage fait de celui-ci l'écrit représentatif de sa nouvelle attitude philhellène.

La nouvelle de la Révolution grecque et les premières proclamations parviennent rapidement aussi de l'autre côté de l'Atlantique, grâce aux soins du cercle de Koraïs et de l'helléniste Edward Everett, qui se hâte de publier dans son journal la *Proclamation du Sénat de Messénie* et le premier texte constitutionnel grec – indice évident que les revendications grecques se fondaient sur des principes libéraux progressistes. L'intérêt des Américains fut tenu au cours des deux premières années, pour de multiples raisons. Au-delà de l'hésitation des États-Unis à prendre position dans un antagonisme qui pouvait provoquer une fissure internationale, et de la prudence des cercles économiques qui cherchaient à cette époque justement à développer des relations commerciales avec l'Empire ottoman, d'autres groupes sociaux divers et variés réagissaient contre une nouvelle guerre : les « amis de la paix », qui s'étaient organisés en société pacifiste pour marquer par là leur opposition aux révolutions et aux guerres des décennies précédentes, mais aussi aux « batailles sanglantes » décrites dans les épopées homériques ; les « chrétiens » adversaires des études classiques, les « piétistes » qui rejetaient le polythéisme, le paganisme et la superstition de l'ancienne mythologie ainsi que tous ceux qui, influencés par les récits des voyageurs européens, remettaient en question l'authenticité de l'origine antique des Grecs modernes et se demandaient pour quelle raison ils auraient dû les soutenir. De telles positions peuvent être considérées comme des signes précurseurs de la remise en question actuelle de la civilisation grecque antique, telle qu'elle s'exprime dans des textes comme ceux de *Black Athena*, de M. Bernal.

Dès la fin de l'année 1822, lorsque le président Monroe proclame qu'il « existe un espoir fondé que ce peuple (le peuple grec) acquière son indépendance et parvienne à une égalité politique avec les autres nations de la terre », déclaration suivie d'autres allant dans le même sens, la sensibilisation des hommes politiques américains et des particuliers en faveur du combat de libération des Grecs s'accroît fortement. La « fièvre grecque » va se donner libre cours dans de nombreuses villes américaines (Philadelphie, Boston, New York) suivant les modes connus : la fondation et l'action d'associations au moyen d'appels, de brochures, et la collecte de contributions émanant de tous les horizons des États-Unis, qui furent expédiées aux envoyés de la Grèce à Londres afin d'être remises à l'administration grecque. Le gouvernement américain,

néanmoins, conserva jusqu'à la fin une attitude de neutralité et de pondération, mais n'opposa pas d'obstacles à l'œuvre humanitaire des comités

Après le tournant de 1824-1825, la « fièvre grecque » se raviva. De façon incessante, les navires envoyés atteignaient les ports grecs avec à leur bord de l'aide humanitaire et des émissaires des associations. Jonathan Miller, Henry Post, Samuel Woodruff et le médecin Samuel Howe, à peine arrivés dans leur patrie à leur retour du front, se hâtèrent de publier les descriptions de leur voyage, qui enflammèrent de nouveau l'intérêt de leurs compatriotes. Au cours de sa dernière phase, le philhellénisme américain est caractérisé par le soin dont ont fait preuve les associations féminines et les missionnaires (Joan King, J. J. Robertson, J. Hill, etc.) de promouvoir l'éducation et l'établissement d'écoles. Un soin particulier fut accordé à l'organisation d'établissements d'éducation pour jeunes filles. Dans une note, publiée dans *The Episcopal Wachtman* du 26 septembre 1829 sur l'éducation féminine en Grèce, est rapportée la déclaration de la vieille mère de Petrobey Mavromichalis sur la proposition de fonder une école destinée aux femmes : « Nous irons toutes, jeunes et vieilles, mariées et célibataires » (St. Larrabbe, 1957, p. 191).

Combattants européens dans le combat des Grecs

On a coutume de désigner sous le terme général de « volontaires » ou de « philhellènes » tous ceux qui ont voulu prendre part au combat armé des Grecs ou bien ont été enrôlés par les comités dans ce but. Il y eut aussi des cas, comme celui de cet Écossais aisé, l'officier Thomas Gordon, qui affréta un navire à Marseille, le chargea d'armes et de munitions et prit avec lui des officiers français et anglais. Dans ces cas particuliers, les nuances et les différenciations sont souvent si ténues que l'on peut difficilement les inclure dans un ensemble homogène. Ces mêmes actes ou manifestations considérés comme relevant du philhellénisme ont été qualifiés, d'un autre point de vue, comme entachés d'intérêt personnel, d'antihellénisme et même de mishellénisme. En réalité, où finit l'enthousiasme et l'esprit d'altruisme, et où se tapit l'égoïsme, la lisière est parfois incertaine, lorsqu'il s'agit de la psychologie humaine et des nécessités de la vie.

Il est donc nécessaire d'examiner tous les facteurs qui déterminèrent l'action commune de ces personnes en faveur du combat des Grecs pour la liberté et d'estimer, dans la mesure du possible, les conditions dans lesquelles elle s'est déroulée. L'« anticolâtrie » était en fait un facteur de mobilisation décisif, particulièrement chez les

jeunes étudiants allemands. Néanmoins, à cette époque, l'Europe, qui venait de sortir d'une longue période de guerres, avait à affronter un problème grave de sous-emploi. Anciens soldats demeurés dans l'armée avec une demi-solde, bonapartistes que la Restauration avait laissés de côté, éléments libéraux indésirables, jusqu'aux aventuriers et aux désespérés de tout acabit, tous recherchaient un emploi et un but afin de répondre à leurs besoins vivriers et psychologiques. La Révolution de Bolivar contre les colonisateurs espagnols en Amérique du Sud était une solution ; la Révolution grecque une autre. Ainsi, aux côtés des étudiants et des écoliers possédés par l'« anticolâtrie », des idéalistes romantiques, des médecins philanthropes, des savants, des employés, des commerçants – et parmi eux des révolutionnaires italiens chassés de leur patrie après l'échec des mouvements de Naples, du Piémont et de Sicile –, nombreux sont ceux qui prendront le chemin du théâtre de la guerre gréco-turque, chacun y apportant son propre état de choses.

Tout autant au début qu'au cours de leur séjour en Grèce, les difficultés qu'ils rencontrent sont nombreuses et souvent insurmontables : les interdictions de nombreuses autorités européennes, les vicissitudes du déplacement et les problèmes d'argent, puis la dure réalité grecque : les conditions de vie « primitives » sur le lieu d'arrivée, les maladies mais aussi le manque de gestion administrative et de coordination du combat des Grecs. Et, surtout, la différence fondamentale dans le domaine de la stratégie militaire. Les rivalités nationales au sein de cette mosaïque humaine, les différences sociales et les problèmes de hiérarchie militaire qu'elles apportent dans ce nouveau milieu, les conflits de mentalités et de comportements entre eux et les « descendants » des Grecs anciens qu'ils avaient idéalisés, provoquent immédiatement des situations improductives qui vont neutraliser très vite les effets positifs qu'aurait pu apporter l'action commune avec les volontaires lors des combats. Dès lors, il est aisé de comprendre l'inquiétude et la méfiance que provoquait leur présence auprès des chefs grecs des corps d'armée. Cette inquiétude s'exprime également chez les Grecs proches des comités européens, qui comprennent ce qui se passe dans les coulisses de la politique internationale. De manière répétée, les envoyés de l'État grec à Londres pour traiter la question des emprunts, I. Orlandos et A. Louriotis, attirent l'attention du gouvernement grec sur les volontaires « philhellènes » : « Prenez garde, par Dieu, aux étrangers, car la plupart viennent ici avec des problèmes de spéculation, et ils peuvent jeter la Grèce dans quelque piège » (Février 1825, Archives d'A. et G. Kountouriotis, éd. A. Lignos, t. 4, p. 152).

Le nombre de ceux qui prirent part aux événements de la guerre se monte environ à mille. La première grande vague de volontaires (489) des deux premières années consiste en huit envois partis de Marseille, un précédent organisé par Ypsilanti étant déjà parti de Trieste. Parmi eux se trouvent les Allemands, au nombre de deux cent soixante environ, dont presque la moitié ne retournèrent pas dans leur patrie : la plupart furent décimés par les mauvaises conditions de vie et les maladies, le reste fut tué à la bataille de Péta (juillet 1822) où le corps des philhellènes fut exterminé. Puis suivent par ordre numérique les Français (71), les Polonais (24), les Suisses (19), les Britanniques (12), les Hollandais et les Belges (12), ainsi que quelques Hongrois, Suédois, Danois et Espagnols. Après 1823 arrivent aussi en Grèce seize volontaires américains (W. St. Clair, 1972, p. 354-356). Manquent à l'appel les Russes. Occupés de leur côté par leurs propres desseins révolutionnaires, et surveillés de près, les esprits libéraux manifestèrent leur soutien surtout par le canal de la poésie romantique qui critiquait la politique officielle de « neutralité » et renvoyait aux espoirs de réforme des Décembristes (Prousis, 1994, p. 64) : parmi eux se distingue Alexandre Pouchkine.

Les « philhellènes » vont tenter de s'intégrer au service de l'administration grecque et particulièrement dans les corps organisés suivant les modèles européens par quelques militaires expérimentés, à l'instigation de D. Ypsilanti et d'A. Mavrocordato et avec leur soutien financier.

Le premier confia à Balestras, officier français de grande expérience, qu'il choisit comme « instructeur militaire », d'organiser une unité qui serait le noyau de la future armée nationale grecque. Lui succèdera plus tard le commandant italien Tarella. De son côté, Mavrocordato, en tant que président du corps exécutif, qui disposait encore d'argent et d'armes qu'il avait apportés de l'étranger, veilla à organiser le bataillon des philhellènes. Un vétéran allemand, le général Norman, envoyé par les comités allemands comme chef des volontaires allemands, fut choisi pour les diriger. Tous trois vont prendre part à diverses batailles et perdront la vie en Grèce, tout comme trente pour cent des volontaires.

Parmi eux se trouve le fameux révolutionnaire piémontais le comte Santorre di Santa Rosa et d'autres révolutionnaires italiens qui combattirent dans le bataillon des philhellènes. Les batailles auxquelles ceux-ci prirent part ne furent pas efficaces : en dépit de toute leur préparation, la coordination et la concorde avec les autres corps irréguliers faisaient défaut. Au contraire, l'envoi de William Parry, missionné par le Comité philhellène de Londres (1824), qui était spécialisé dans la fabrication d'explosifs et de

pièces d'artillerie, s'avéra très utile à la mise sur pied d'une fabrique d'armes à feu et d'artillerie. Ce dernier apporta avec lui des médicaments, des presses d'imprimerie et du matériel éducatif – des livres et des instruments de musique – qui allaient servir aux objectifs des membres du Comité, qui était la régénérescence du peuple grec.

Au cours des années suivantes également, le gouvernement grec fait des tentatives répétées d'organiser un corps d'armée régulière. En 1825, Charles Fabvier, un ancien officier bonapartiste plein d'ingéniosité, se voit chargé de l'instruction et de la direction de ce corps : désireux de montrer son dévouement à la cause grecque, il adopta pour se vêtir la fustanelle des combattants. Cependant, les dures conditions de survie dans un pays ravagé, les propositions tentantes des Turcs et des Égyptiens vont conduire un petit nombre de soldats professionnels à passer dans le camp adverse. Le soldat italien Gubernatis, par exemple, qui survécut à la bataille de Péta et fut chargé de réorganiser ce qui restait du bataillon des philhellènes, servira plus tard dans l'armée du pacha d'Égypte Mehmet Ali. De son côté, le médecin de Lord Byron, Julius Millingen, poursuivra sa profession à la cour du sultan à Constantinople. Indépendamment de ces cas isolés, des rivalités dont il a déjà été question et du dommage que certains voyaient dans la présence des volontaires dans la guerre (Simopoulos, 1990, p. 480), les Grecs formulèrent à chaque fois de façon diverse – par des votes, l'érection de statues, plus tard par la toponymie des rues, etc. – leur reconnaissance envers le soutien et l'écho international donné à leur combat. Avec le temps, ils les honoreront encore davantage, utilisant les manifestations philhellènes de l'époque comme preuve de la reconnaissance mondiale dont avait besoin le nouvel État grec afin de survivre et de s'affermir.

Les inspirations littéraires et artistiques

En dehors des brochures politiques et religieuses et des appels, des annonces, des souscriptions organisées par les associations philhellènes, des campagnes de presse dans les journaux et les revues libéraux – mentionnons ici les articles des collaborateurs de la *Revue Encyclopédique* J. B. Say, J. Ch. Sismondi, Marc-Antoine Jullien, Ch. de Lacretelle –, nombreux sont les notes, les mémoires, les récits et même les traités historiques que composèrent au cours des premières années, en retournant dans leur patrie, les voyageurs et les volontaires qui étaient pour la plupart des témoins *de visu* du combat des Grecs. Presque en même temps, on commence à composer des écrits plus complexes de théorie politique : dans son livre *Les Cabinets et les Peuples*

depuis 1814 jusqu'à la fin de 1822, L. Ed. Bignon insère trois chapitres sur les affaires grecques. Ce sont les mêmes sujets qui vont occuper l'abbé de Pradt, figure ambiguë en raison des nombreux changements que connurent ses positions politiques. Sept de ses écrits, qu'ils soient exclusivement consacrés à l'affaire grecque ou qu'ils comprennent des chapitres considérables sur ce sujet, mettent en relief ce qui constitue selon lui les intérêts de l'Europe et les avantages qui seraient à retirer de la nouvelle situation, et ramènent ainsi systématiquement sur le devant de la scène la question grecque.

Parallèlement aux publications évoquées ci-dessus, une foisonnante production littéraire, philologique et artistique de toutes sortes – parallèle au développement de l'intérêt pour la langue et la littérature néo-helléniques – avive journallement les sentiments et l'imagination de l'opinion publique. C'est elle d'ailleurs qui est à l'origine de cette production. Particulièrement en France. En effet, à l'exception de certains grands noms de poètes tels que Alphonse de Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, du chanteur séditieux Béranger, la plupart des productions littéraires – et elles n'étaient pas peu – ne portent pas la signature d'auteurs connus de l'époque. Bien au contraire. Les poésies, les odes, les récits et les pièces de théâtre qui circulaient en publications séparées dans des revues et des journaux ou qui furent donnés sur scène résonnaient de l'inspiration spontanée de personnes de tous âges – et même d'écoliers – qu'émouvait particulièrement le combat des Grecs. Parmi eux se distinguent les *Messéniennes* de Casimir Delavigne et *Le Voyage de Grèce* (1828) de Pierre Lebrun. On peut dire que ces auteurs « mineurs » restituaient un reflet réel de leur époque. Ils relient parfois leurs héros à ceux de l'antiquité, à Léonidas particulièrement et, parfois inspirés par le courant romantique de l'époque, ils inventent des poésies et des histoires pleines de pathétique et d'irréalisme. Cette tendance n'est pas sans relation avec l'enseignement romantique de Lord Byron. Sa mort à Missolonghi va constituer la résultante de l'expression spirituelle et de l'action du courant philhellène : la « byronolâtrie » parvient jusqu'en Russie et en Amérique du Nord, influant là aussi sur la disposition et l'expression philhellènes.

De façon quelque peu générale, on peut dire que se distinguent dans toute cette production, en raison de la résonance qu'elles ont connue, les *Chansons des Grecs* (*Lieder der Griechen*, 1821) de Wilhelm Müller, de « Griechenmüller » (Müller le Grec), comme on le surnomma, les relations de voyage et surtout *l'Histoire de la régénération de la Grèce* (1824) de Fr. Pouqueville. De par leurs rééditions et leurs traductions, ces ouvrages ont constitué une source importante d'information et d'inspiration, si l'on en juge par leur mention entre les pages de nombreuses publications

de l'époque. Il en va de même de l'édition bilingue en deux volumes de Claude Fauriel des chants démotiques de la Grèce, qui eut une influence singulière (*Chants populaires de la Grèce moderne*, 1824-1825). Ils furent traduits ou paraphrasés en de nombreuses langues, même en russe (1821) par N. Gnedich, qui avait déjà traduit le chant de guerre « Venez enfants » (« Δεύτε παίδες »), et constituèrent à l'occasion des modèles poétiques pour des poètes reconnus et affirmés comme l'était Victor Hugo composant *Les Orientales* (1829). Fauriel va aussi comprendre dans son édition le chant de guerre de Rigas Vélestinlis, ramenant ainsi ce premier martyr de la cause grecque dans l'actualité, tandis que les éditeurs Firmin et Didot, à l'insu de Fauriel, vont intégrer au second tome des *Chansons* l'*Hymne à la liberté* de D. Solomos dans la traduction française de Stanislas Julien. Ce même Julien avait également traduit la *Lyre* d'Andréas Kalvos (*La Lyre patriotique de la Grèce*, Paris 1824).

La littérature italienne ainsi que sa production artistique ne manquent pas à l'appel. Cependant, en dépit de la proximité de la péninsule avec le nouveau théâtre de la guerre, la situation politique qui régnait dans les États italiens et particulièrement la censure, surtout celle qui était préventive, ne permettaient pas aux Italiens de laisser libre cours à leurs sentiments philhellènes et de publier des brochures politiques. C'est ainsi que de nombreux poèmes demeurèrent inédits à cette époque, ou bien circulèrent sous forme de manuscrits. Byron avait lu à Livourne le poème d'E. Mayer *Dittirambo sulla Grecia* et en avait fait la louange. D'autres éditions furent réalisées à l'étranger, à Genève, à Paris, à Londres, où s'étaient réfugiés de nombreux exilés. Les publications italiennes « philhellènes » étaient présentées en compagnie de textes sur l'antiquité, d'éditions et de traductions de récits de voyageurs ; nombreuses étaient celles qui ne portaient pas de lieu d'édition. Il y eut une exception à ce tableau, celle du duché de Toscane, qui se transforma après 1820 en foyer de libéralisme. C'est là que vont se concentrer, venus de diverses régions de l'Italie et du reste de l'Europe, une foule d'érudits, qui vont fréquenter le « cabinet de lecture » (*Gabinetto Scientifico Letterario*) de J.-P. Vieusseux à Florence. La revue *Antologia* éditée à partir de 1821 par Vieusseux va devenir en fait l'organe du philhellénisme italien. Limitée pendant la guerre d'Indépendance, la production philologique philhellène va décupler au cours des années suivantes en tant qu'expression des espérances du *Risorgimento*.

La « propagande » philhellène utilise aussi tous les modes d'influence à sa disposition afin de servir ses desseins. La lecture est ici complétée ou bien remplacée par les techniques visuelles ou « audio-visuelles ». Les deux nouvelles inventions de l'époque, le panorama et le diorama, ancêtres du cinéma, les calendriers, les gravures

(on a recensé 214 gravures françaises au cours de la période qui va de 1822 à 1830 (Tsigkakou, *Η Ελληνική Επανάσταση/La Révolution grecque*, 1997, p. 347-359), les partitions de chansons grecques ornées de petites gravures sur bois, les cartes géographiques qui contribuent à une meilleure connaissance du pays, en même temps que les représentations théâtrales de sujets grecs, les concerts, les expositions de peinture « en faveur des Grecs » et d'autres manifestations destinées à recueillir des contributions, sont des actions de plus en plus fréquentes depuis 1825 dans les villes de l'Europe et de l'Amérique du Nord.

La production philhellène à Paris est considérable ; on y répète à ce qu'il semble la tentative d'influencer l'opinion publique par l'iconographie, pratique qui avait déjà été largement appliquée lors de la Révolution Française.

Parmi les diverses compositions musicales, une place de choix détient le mélodrame *Le Siège de Corinthe*, en trois actes, sur un livret de Balocchi et Soumet et une musique de Rossini (1826), qui constitue le remaniement au goût du jour d'une ancienne œuvre intitulée *Maometto secondo*. En 1828, le « drame héroïque » *Le Dernier jour de Missolonghi* (livret de Ozaneaux, musique de F. Herold) est présenté aussi au théâtre de l'Odéon de Paris tandis que la tragédie *Léonidas* de Pichat, dans laquelle joue l'illustre acteur Talma, a fait l'objet de plusieurs reprises, au grand enthousiasme des spectateurs. L'auteur, dans la préface de l'édition, attribue le succès de son œuvre au fait qu'« en applaudissant l'antique Léonidas, le public applaudissait le nouveau Léonidas, Markos Botsaris ». Le peintre et sculpteur philhellène, radical et ancien *carbonaro* David d'Angers sculpte la même année (1827), dans son groupe *Une jeune Grecque sur le tombeau de Markos Botsaris*, une statue de Talma en Léonidas.

Cette mise en relief systématique du philhellénisme fait de lui une mode, un engouement, qui a pour résultat de le faire passer dans la sphère économique. Le sens du commerce, répondant à la demande générale, va proposer au public les images qui provoquent son enthousiasme, imprimées sur des objets utilitaires variés (papier peint, horloges, ainsi que d'autres bibelots, tels que les vases et particulièrement les services de table et les séries d'assiettes en porcelaine de choix). Trois usines françaises de céramique vont désormais puiser leur imagerie dans le combat des Grecs et dans les manifestations françaises de philhellénisme, reproduisant souvent les images des gravures qui connaissaient une large circulation (A. Amandry, 1982). Le monde du négoce va conférer également des appellations ronflantes au vêtement – un habit féminin tire son nom de la Bouboulina (« à la Robeline »), un tissu pour hommes de couleur cendrée tient le sien de Missolonghi (« gris de Missolonghi ») ou bien

de Navarin (« la fumée de Navarin »), tandis que le nom national des Grecs, celui des précurseurs de la Révolution ainsi que des lieux de martyre sont attribués à des objets de consommation tels que parfums, savons, boissons alcoolisées, sucreries (A. Amandry, 1982).

Enfin, de même qu'en littérature, c'est à travers le classicisme que le philhellénisme s'est exprimé tout d'abord dans les arts. Par la suite vint le romantisme qui « profita » de la thématique du combat des Grecs : prouesses héroïques, massacres, captivité, malheur mais aussi victoire de la croix. Il découvrit ainsi une multitude de sujets s'offrant aux compositions artistiques, où il pouvait laisser libre cours à des sentiments enflammés sans être limité par l'académisme. Peut-être le public n'était-il pas encore prêt pour le réalisme, la cruauté, les couleurs très vives : le tableau d'Eugène Delacroix, *Les Massacres de Scio*, qui est demeuré dans les consciences des générations suivantes comme un sommet de l'art philhellène, fut très critiqué lors de sa première présentation au Salon en 1824. Cela n'empêcha pas d'ailleurs qu'il se vît attribuer le deuxième prix ni qu'il fût acheté par le roi Charles X pour le Musée royal, l'actuel Musée du Louvre. Les tableaux de Delacroix, ainsi que ceux de certains autres de ses contemporains, – et ils sont nombreux, ainsi que nous le révèlent les travaux de Ph.-M. Tsigkakou, de N. Athanassoglou - Kallmayer *et al.*) ainsi que les admirables expositions organisées au cours des dernières décennies en collaboration avec d'autres fondations culturelles européennes – puisant leur inspiration dans les nouvelles, la poésie et les écrits historiques consacrés à la Révolution grecque, offraient une thématique nouvelle, transcrivaient l'empreinte de tout un monde nouveau, qui n'était plus celui de l'antiquité mais bien celui, actuel, des événements de l'époque. L'intérêt va alors au néo-hellénisme et à sa vie quotidienne, à tel point que l'on cherche à présenter en détail la réalité du temps. La fustanelle remplace inmanquablement la chlamyde. Les artistes français, et Delacroix lui-même, afin de restituer leurs sujets de façon plus vraisemblable, ont recours aux collections de vêtements, d'armes et d'objets qu'avait ramenés de ses voyages en Grèce et en Asie Mineure le peintre Auguste.

Au cours des premières années, les artistes, sous l'influence des informations concernant les massacres du clergé et des fidèles chrétiens, concentrent leur thématique sur l'« héroïsme de la religion ». C'était d'ailleurs le titre d'une gravure qui portait en sous-titre « Un prêtre grec du village d'Argos défend jusqu'à la mort le Calice, la Croix et le drapeau » (1822). Un autre sujet connu aussi un grand retentissement, celui d'un jeune diacre qui fut tué par une balle turque ; il fut glorifié par

Casimir Delavigne dans son poème *Le Jeune Diacre ou La Grèce chrétienne* (Messéniennes, 1822) et inspira quatre peintres et graveurs français de l'époque. Au fil des années, et particulièrement après la chute de Missolonghi, les œuvres présentant une thématique grecque se multiplient, présentées dans les Salons annuels ou à la galerie Lebrun « pour soutenir les Grecs », là où en 1826 Delacroix présente son tableau *La Grèce sur les ruines de Missolonghi*.

Néanmoins, la scène grecque renvoie à présent à l'Orient. Si en Italie et en Allemagne le philhellénisme survit encore grâce aux souvenirs de l'antiquité, car ces pays n'ont pas encore résolu leurs propres problèmes nationaux – unité, gouvernement démocratique – en France le philhellénisme se tourne désormais vers l'exotisme, à savoir l'orientalisme, créant d'ailleurs une certaine confusion (N. Athanassoglou – Kallmayer, 1989, p. 8-12). On pourrait dire la même chose du recueil *Les Orientales* de V. Hugo, qui comprenait ses six fameuses compositions philhellènes. Le titre du recueil ainsi que le contenu de la préface laissaient nettement apparaître cette inclination vers l'orientalisme, qui était celle des romantiques. « Généralement », notera René Canat (1951, p. 244-245) « la Révolution a considérablement favorisé l'orientalisme et a nui à l'hellénisme, en rabaisant l'intérêt qu'il aurait pu en retirer et en paralysant l'influence qu'il aurait pu exercer sur la pensée et sur l'art ».

La fin du philhellénisme

La bataille navale de Navarin scelle le combat dans lequel les Grecs s'étaient engagés et soulève encore une fois l'enthousiasme de l'opinion publique. Le philhellénisme, sujet très discuté, a suscité et suscite encore aujourd'hui la question de savoir si ce courant a été un facteur décisif de l'issue heureuse de l'entreprise grecque. On a mentionné au début que l'on a à faire à un phénomène complexe, c'est-à-dire à un phénomène qui peut autoriser plusieurs lectures. La sensibilisation et l'émotion de la plupart a eu assurément des effets positifs : elle a contribué à la confortation du moral des combattants, à la survie du peuple et au sentiment de justification légitime qu'ont retiré les Grecs des manifestations d'admiration mais aussi d'humanité dont ils ont été les objets. De leur côté, les gouvernements ont peut-être été « à l'écoute » du pouls de l'époque, peut-être ont-ils été mécontents et inquiets de voir certains de leurs membres s'éloigner de la ligne nationale tracée par la politique étrangère, mais cela ne semble pas avoir influé sur leurs décisions. Les rivalités à l'intérieur de l'Europe et les rapports de force, et de toute évidence la volonté d'éteindre un foyer

de troubles dans la Méditerranée orientale ont déterminé leur politique. La longue, obstinée poursuite du combat des Grecs était un argument de poids souvent invoqué qui suscita le sentiment ou la conviction que la situation était irréversible : il ne restait plus qu'à la résoudre. Et cette solution a revêtu le manteau du philhellénisme. Il semble qu'il a servi aux deux parties qui en ont usé en cas de nécessité.

Une estimation

Selon Dimitrios Vikélas, « le véritable philhellénisme, le philhellénisme historique a duré autant que la guerre d'indépendance et son destin était de se terminer avec elle ». En fait, au bout d'un moment, les ardeurs philhellènes s'alanguissent. Les raisons sont nombreuses. La création du nouvel État modifie le décor, le point de vue et les exigences. L'« intégration » tant désirée des Grecs dans la famille européenne amène à présent la comparaison avec le niveau culturel européen, la critique et la déception s'ensuivent. D'autre part, le classicisme à présent fatigue. Il perd son intérêt politique et se limite au domaine savant : les réformateurs démocrates et libéraux de l'Allemagne ne trouvent plus à s'exprimer au milieu des manifestations philhellènes, ils recherchent ailleurs leurs modèles (S. Marchand, 1996, 34). Suit la remise en question de l'origine grecque antique des Grecs modernes par Fallmerayer, qui a soutenu d'ailleurs qu'ils étaient biologiquement éteints. Simultanément, d'autres inquiétudes et d'autres préoccupations éveillent à présent l'intérêt du public.

Nous avons déjà fait allusion à l'orientalisme : les gens de lettres et les voyageurs cherchent à connaître l'Orient, et la Grèce n'en constitue pour eux et leurs curiosités qu'un portail, qu'une antichambre. D'ailleurs, ce paysage grec que les anciens ont tant célébré est un lieu désolé, désolant : jusqu'aux monuments antiques qui ne sont pas dans le même état que celui décrit par les voyageurs du XVIII^e siècle. Ses habitants sont dépeints comme des figures d'un pittoresque pitoyable : son peuple, misérable, dépourvu « de savoir-vivre », sa classe dirigeante comme une mauvaise imitation des usages français. Le dénigrement devient pour les étrangers finalement une attitude, une façon d'être (S. Basch, 1995, p. 31). Par la suite, le retour de l'attention vers la Grèce répond à d'autres desseins. À l'intérêt de l'Occident pour son propre Moyen Âge et à la recherche d'informations sur les régions grecques autrefois conquises par les Francs. De leurs recherches dans les monastères grecs émerge ce que les Européens ont appelé Byzance.

Mais qu'est-il advenu du philhellénisme ? Est-il véritablement mort en 1830 ? En dépit d'un renouveau lors des tentatives crétoises de libération, comme par exemple lors de la Révolution de 1866-1869, on a souvent parlé au cours des dernières années d'anti-hellénisme, de mishellénisme. En somme, on peut dire que le philhellénisme de 1821 a laissé des traces profondes dans la conscience collective internationale, à l'endroit où la liaison entre les Grecs modernes et leurs ancêtres antiques, ainsi que la terre classique leur patrie, influe encore sur les décisions et les comportements. N'est-ce pas d'ailleurs sur cette constatation que la Grèce a été introduite dans l'Union Européenne ? Intégrés désormais dans la large famille européenne, à laquelle ils pensaient au début du xixe siècle qu'ils appartenaient de droit, les Grecs n'ont à présent plus besoin de ce bâton pour se soutenir, et ils n'ont plus désormais à affronter les « autres » suivant une conception manichéenne qui les classe en philhellènes et en mishellènes.

Traduit du grec par Danielle Morichon

Bibliographie

Angéliki Amandry, *Η Ελληνική Επανάσταση σε γαλλικά κεραμικά του 19ου αιώνα* [La Révolution grecque sur des céramiques françaises du XIXe siècle].

– *Le philhellénisme en France à travers les étiquettes commerciales*, réimpression de la *Revue de la Bibliothèque Nationale*, no 9 (sept. 1983, 3e année, p. 12-21).

Nina M. Athanassoglou-Kallmeyer, *French Images from the Greek War of Independence, 1821-1830. Arts and Politics under the Restoration*, Yale University Press – New Haven – London, 1989.

Sophie Basch, *Le Mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française* (1846-1946), Hatier, 1995.

René Canat, *L'Hellénisme des romantiques*, I. *La Grèce retrouvée* ; II. *Le romantisme des Grecs* 1826-1840, Paris 1951, 1955.

W. St. Clair, *That Greece might still be free. The Philhellenes in the War of Independence*, Londres – New York – Toronto, Oxford University Press, 1972.

Ar. G. Dimopoulos, *Και Λευτεριά σ'ό,τι απόμεινε από τον Ελληνισμό. Κοινή γνώμη και πολιτική στην Γαλλία τα χρόνια της Ελληνικής Επανάστασης (1821-1827)* [Liberté à ce qui reste de l'hellénisme. L'opinion publique et la politique en France à l'époque de la Révolution grecque], Athènes, Papyros, 1974.

J. Dimakis, *Le Guerre de l'Indépendance grecque vue par la presse française (Période de 1821 à 1824)*, IMXA, Thessalonique, 19768.

– « Le philhellénisme en Europe pendant l'Insurrection grecque et le rôle de la presse », *Études slaves et est-européennes*, XIII, 1968, p. 45-63 (voir aujourd'hui Ioan. D. Dimakis, *Φιλελληνικά. Μελέτες για τον φιλελληνισμό κατά την ελληνική επανάσταση του 1821* [Philhelléniques. Études sur le philhellénisme au cours de la révolution grecque de 1821], Athènes, Kardamitsas, 1992.

Loukia Droulia, *Η δικαίωση του Αγώνα στα ξενόγλωσσα ελληνικά κείμενα του 1821* [La justification de la légitimité du combat des Grecs dans les textes grecs en langue étrangère de 1821], réimpression du texte paru dans *Néa Hestia*, (Noël 1970).

– *Philhellénismes. Ouvrages inspirés par la guerre de l'Indépendance grecque, 1821-1833. Répertoire bibliographique*, Athènes, Centre de Recherches Néo-helléniques/EIE, 1974.

R. Dunki, *Aspekte des Philhellenismus in der Schweiz 1821-1830*, Lang, Bern 1984.

P. Échinard, *Grecs et Philhellènes à Marseille de la Révolution française à l'Indépendance de la Grèce*, Marseille 1973.

Sonia Ilitchkaïa, choix des textes, introduction, édition, *Η Ελληνική Επανάσταση του 1821 στον καθρέφτη της ρωσικής ποίησης* [La Révolution grecque de 1821 au miroir de la poésie russe], Athènes, Hestia, 2001.

St. A. Larrabee, *Ελλάς 1775-1865 : πώς την είδαν οι Αμερικάνοι* [Hellas 1775-1865 : comment l'ont vue les Américains], Athènes, Fexis, 1957 (édition américaine : 1957).

I. Mazarakis-Aignan, responsable de l'édition, *Φιλελληνικά 1821-1831* [Philhelléniques 1821-1831], Athènes, Société d'Histoire et d'Ethnologie de Grèce, 1975 (réimpression de 120 brochures philhellènes).

Kyriaki Mamoni, « Ξενόγλωσσοι εκδόσεις (1821-1820) περί τον Αγώνα – Βιβλιογραφικαί αναλύσεις » [Éditions en langue étrangère (1821-1820) à l'époque du combat des Grecs], *Mnèmosyni* 3 (1970-1971), p. 425-512.

Susanne L. Marchand, *Down from Olympus. Archaeology and Philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton University Press, 1996.

Claude Mossé, *Ο Αρχαίος Ελληνικός Πολιτισμός στο Διαφωτισμό* [La civilisation de la Grèce antique à l'époque des Lumières], Athènes, Savvalas 1998 (édition française 1989).

Vassilis Panayotopoulos, « Κάτι έγινε στη Πίζα το 1821 » [Quelque chose est arrivé à Pise en 1821], *Ta Historika*, t. 3, n° 5, juin 1986, p. 177-182.

Elena Persico, *Letteratura fillelenica italiana*, Rome 1920.

Theophilos Prousis, *Russian Society and Greek Revolution*, Northern Illinois University Press, 1994.

Emm. G. Protopsaltis, *Ιγνάτιος μητροπολίτης Ουγγροβλαχίας (1766-1828)* [Ignatios, métropolite de Hongrie et de Valachie (1766-1828)], t. 2, Athènes, Académie d'Athènes, 1961.

Regine Quack-Eustathiades, *Der Deutsche Philhellenismus während des griechischen Freiheitskampfes 1821-1827*, München, R. Oldenbourg 1984.

F. Rosen, *Bentham, Byron and Greece. Constitutionalism, Nationalism and Early Liberal Political Thought*, Oxford, Clarendon Press, 1992.

K. Simopoulos, *Ξενοκρατία, μισελληνισμός και υποτέλεια* [Domination étrangère mishellénisme et assujettissement], 4e édition Athènes 1990.

Caterina Spetsieri-Beschi – Enrica Lucarelli, édition, *Risorgimento greco e Filellenismo Italiano*, Rome 1986.

Fani-Maria Tsigkakou, *Ανακαλύπτοντας την Ελλάδα. Ζωγράφοι και περιηγητές του 19ου αιώνα* [En découvrant la Grèce. Peintres et voyageurs du XIXe siècle], Ekdotiki Athinon, 1981.

– (dir.), *Η Ελληνική Επανάσταση. Ο Ντελακρουά και οι Γάλλοι Ζωγράφοι* [La Révolution grecque. Delacroix et les peintres français], 1816-1848], Pinacothèque Nationale et Musée Al. Soutsos, Athènes 1997.

Lutgard Wagner-Heidendal, *Het Filellenisme in het Koninkrijk der Nederlanden (1821-1829)*, Bruxelles 1972.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
ET L'IMAGE DE LA GRÈCE :
DE L'HELLÉNISME AU
PHILHELLÉNISME*

*Première publication: « La Révolution française et l'image de la Grèce : de l'hellénisme au philhellénisme », dans *La Révolution française et l'hellénisme moderne*, Athènes, INR/NHRF, 1989, p. 49-58.

Les linguistes modernes prétendent que « les mots n'ont pas de sens, de signification, mais seulement des emplois » : s'il en est ainsi, il nous faut définir immédiatement, dès le début, l'emploi que nous avons fait des deux termes « hellénisme » et « philhellénisme » dans notre titre. Par le terme « hellénisme », nous entendons l'étude de l'esprit classique, de l'esprit ancien, principalement grec, de façon plus générale l'intérêt porté à l'Antiquité et la connaissance très profonde qu'on en a¹. Pour le « philhellénisme », nous conservons la signification consacrée, qui prévaut, pour ainsi dire, celle qui présente un lien direct avec l'intérêt provoqué par le réveil national des Grecs modernes, et plus spécialement avec le mouvement international qui s'est manifesté en même temps que le grand soulèvement de 1821 ; nous signalons cependant que, même dans ce cas, le terme ne semble pas avoir pour tous la même charge, le même contenu².

On a souvent parlé du passage de l'« hellénisme » au « philhellénisme », du déplacement de l'intérêt passant des Grecs anciens aux Grecs modernes, surtout dans les années où la « passion des voyages » met de plus en plus d'Occidentaux en contact avec la « terre classique » et ses habitants modernes. Ces années, comme nous le savons, coïncident avec les grandes transformations socio-économiques et politiques qui se sont effectuées dans l'aire européenne occidentale lors de cette fin troublée de XVIII^e siècle et ce début de XIX^e siècle. Il s'agit de passage, mais aussi de jonction. Car, si le passage évoque en principe une route à sens unique, je dirais que nous avons à faire ici à un courant à double sens, celui précisément qui a créé les conditions préalables au changement, à la possibilité en d'autres termes d'affronter le problème des Grecs modernes avec une nouvelle optique.

Cette nouvelle optique constitue le sujet de notre recherche, étant donné que les Hellènes, les Grecs modernes n'ont jamais cessé, d'une manière ou d'une autre, d'occuper l'Occident durant les siècles qui suivirent la chute de l'Empire d'Orient. La question hellénique, placée initialement dans le cadre de la crainte du danger ottoman, plus tard dans celui des problèmes créés par les antagonismes intereuropéens, surtout lorsqu'ils s'étendirent à l'aire de la Méditerranée orientale, ne fut pas favorisée par

-
1. Émile Egger proteste parce que « ce mot, si commode pour exprimer le génie de la belle antiquité, surtout représentée par la Grèce, n'est plus en usage dans notre langue », mais emploie ce terme dans son ouvrage *L'Hellénisme en France* (2 vols, Paris 1869), dans le sens « d'une histoire de la pensée grecque en France », (voir *op. cit.*, 1.1, p. 4 et note 1).
 2. D'après le dictionnaire *Petit Robert*, le mot « philhellénisme » apparaît pour la première fois en langue française en 1838.

l'esprit de la Renaissance ; elle n'a pas su profiter du retour à l'Antiquité et se rattacher dans la conscience des contemporains avec le glorieux passé au point d'amener des résultats positifs. Les raisons de cela sont nombreuses et variées. Citons seulement à titre indicatif que le partisan par excellence des lettres classiques, l'instigateur des « Grecs du Roi », le roi de France François Ier, est celui qui a signé la mort politique des Grecs par la conclusion des traités commerciaux, les Capitulations : par sa signature est désormais reconnue la présence des Ottomans dans l'aire européenne et, par la suite, la légitimité de leurs conquêtes.

Mais ne poursuivons pas dans cette direction ; rappelons seulement que, pendant toute la durée de la marche historique du nouvel hellénisme, l'Occident continue à s'occuper des études classiques. L'antiquité constituait, avec plus ou moins de force et d'intensité, une source intarissable à laquelle le monde moderne puisait ses valeurs morales et esthétiques, dans la mesure évidemment de ses capacités et en accord avec les choix du moment. Ainsi, en alternance, le mimétisme se portera sur la profonde culture intellectuelle plus ancienne, le renouvellement remplacera la stérilité et l'immobilité, l'emprunt au nouvel appareil théorique écartera les schémas traditionnels tandis que, parallèlement, l'esthétique retrouvera, dans les modèles anciens, une nouvelle inspiration. Il est évident que l'approche du monde antique ne possédait pas une dimension unique et ne se présentait pas, chaque fois, à travers le même prisme. Par ailleurs l'Antiquité non plus n'avait pas une seule expression, unifiée. La « cité des dieux », Athènes, peut assurément avoir mêlé, aux heures les plus florissantes, l'esprit de l'antiquité à toutes ses manifestations mais n'oublions pas Sparte avec ses différenciations et, au-delà, Rome avec ses transformations et ses imitations à travers lesquelles le monde moderne a essentiellement connu l'ancien.

Quoi qu'il en soit l'Occident, à partir de la Renaissance et après, se trouve en relation régulière avec l'Antiquité. Cependant, au XVIII^e siècle, ce lien change, reçoit un nouveau contenu, acquiert, pourrions-nous dire, une nouvelle identité. Si, d'un côté, les superbes découvertes provenant des fouilles effectuées en Grande Grèce créent la conviction que, pour la véritable culture, la connaissance directe, sans intermédiaires, du monde grec est indispensable, dans ce même univers le siècle des Lumières examine de nouveau son héritage intellectuel, cherche et finalement puise des réponses à ses problèmes. Ainsi il est clair que, dans ce resserrement des contacts entre l'Occident et l'Orient — le Levant — ce ne sont pas les conditions favorables, politiques, militaires ou autres, qui en constituent le mobile : c'est la demande de l'époque qui trouve en eux son expression et sa solution, ses dimensions nécessaires. Demande qui, dépassant les frontières de l'érudition, devient pour tous une mode, une raison d'être quotidienne,

un style de vie. Le « Jeune Anacharsis » exprime ces idéaux, ces comportements, cette sensibilité collective ; la demande et le rythme de l'époque. C'est ce que manifestent également le grand retentissement et la réaction avec lesquels le grand public reçut le roman de l'abbé Barthélémy, enrichi par les cartes géographiques de Barbié du Bocage.

« Anacharsis » apparaît pour la première fois un an à peine avant que n'éclate la Révolution française, mais un demi-siècle après la rédaction d'un livre de contenu semblable qui fut seulement édité en douze exemplaires — dans les années 40, quand commençaient les premières fouilles systématiques à Hérakleia. Si les *Athenian Letters*³ — œuvre de quelques étudiants de Cambridge — s'adresse à un public restreint des lecteurs, même quand il fut réimprimé en 1781, à 100 copies, « Anacharsis » par contre peut être surnommé l'« évangile » moderne de l'Antiquité. Il ne contenait pas seulement tout ce qu'on connaissait alors du monde antique, mais il résumait ce qui était resté diffus pendant environ cinquante ans, alimentant ainsi les foules avec tout ce qui devait entourer le délire révolutionnaire, tant sur le plan de l'idéologie et des valeurs politiques et morales que dans les manifestations quotidiennes. La chlamyde de la Révolution fut le précurseur du vêtement féminin « à la Robéline » tandis que le costume corfiote de l'impératrice Marie-Louise ne fait que correspondre aux symboles du nouvel empire français⁴.

Il est donc clair que dans les nouvelles dimensions, temporelles et spatiales, dont cette époque prend conscience, la Grèce a et conserve sa place. Dans l'historicité qui dévoile l'aspect cosmique du passé, le détachant de son lien traditionnel avec la religion, dans l'élargissement de la géographie du monde tel qu'il s'effectue à travers les recherches intellectuelles et spirituelles qui ont marqué le siècle, le monde grec

-
3. *Athenian letters : or the epistolary correspondence of an Agent of the king of Persia, residing at Athens during the Peloponnesian war...* 1741-1743, 4 vols. Ses principaux auteurs étaient Philip York, 2e earl of Harwicke ainsi que son frère Charles. Cf. sur ce sujet John Martin, *Bibliographical Catalogue of Privately Printed Books*, 2ème éd., Londres 1854, p. 46, 90. La revue *Monthly review, or literary journal*, vol. 81 (1789), p. 591, remarque, dans une présentation élogieuse du « Nouvel Anacharsis », que peut-être, l'abbé Barthélémy projeta-t-il son œuvre en s'inspirant de cet ouvrage anglais. L'abbé, réfutant les allégations de la revue anglaise, déclare que : « Si j'avais eu ce modèle devant les yeux, ou je n'aurais pas commencé mon ouvrage, ou je ne l'aurais pas achevé » voir J. J. Barthélémy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce...*, Paris 1839, p. xxvii-xxviii. Cf. Maurice Badolle, *L'abbé Jean-Jacques Barthélémy (1716-1795) et l'hellénisme en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*, Paris, p. 276-279. Certains avaient établi un parallèle entre l'ouvrage de Barthélémy et un autre roman historique, le *Voyage de Sethos* de l'abbé Jean Terrasson, publié en 1731 avec peu de succès. Voir *op. cit.*, p. 275.
 4. « A la Robéline » fut le nom donné au costume féminin qui imitait l'habit de Bouboulina, une des protagonistes grecques de la guerre pour l'Indépendance. Au sujet du costume corfiote de l'impératrice Marie-Louise voir Frédéric Masson, *Jadis*, Paris 1905, 1ère série, p. 253-289 : « Les quadrilles à la cour de Napoléon », et, en particulier, p. 279 où est décrit, avec force détails, le costume de Corfou que l'impératrice a choisi pour elle-même. Cf. C. Rados, *Napoléon 1er et la Grèce*, Athènes 1921, p. 27 note 1.

constitue pour l'Européen occidental un puissant pôle d'attraction. Si la mélancolie du XVIII^e siècle — principalement en Angleterre — trouva souvent une issue dans le départ⁵, si même le heurt avec les conventions poussa les individus à chercher ailleurs de nouveaux cadres de vie, les demandes sans cesse croissantes multiplient l'appel vers un changement, resserrent les relations et, naturellement, amènent avec le temps à une meilleure connaissance d'« autrui ». Le voyage en Grèce, au-delà des contacts avec l'antiquité classique, crée les conditions préalables à une jonction avec l'hellénisme moderne, avec les « autochtones » comme on appelle souvent les Grecs dans les textes étrangers. La politique orientale de Napoléon les développe.

Désormais la question qui nous occupe concerne les points de jonction entre l'hellénisme et le philhellénisme, le repérage des facteurs qui ont contribué à provoquer le changement d'opinions — des Français dans notre cas — envers le peuple grec moderne. Quand et pourquoi cet ensemble social commence-t-il à ne plus être envisagé comme « vil » et « bas », comme un reste « pervers » et « misérable » de sa grandeur passée ? Quand et pourquoi, par la suite, commence-t-il à être considéré comme une « nation », digne d'occuper une place égale entre les autres nations européennes : c'est là la question que nous nous posons.

« Mes pauvres Grecs » s'exclame à tout moment Voltaire. L'image que l'Occident s'était faite des Grecs modernes — essentiellement fondée sur les récits des voyageurs en Orient — se cristallise au milieu du XVIII^e siècle dans l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert. Néanmoins, alors qu'on insiste ici sur l'ignorance et la superstition des habitants modernes de la Grèce⁶, sur la position négative du clergé envers

5. Georges Gusdorf, *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Paris 1976, p. 198.

6. Voir par exemple les articles « Grec vulgaire et moderne » (t. 7, p. 904) « Grecs modernes considérés par rapport à la religion » (t. 7, p. 918-919) « Bibliothèque » (t. 2, à la p. 233) « Grèce - géographie » (t. 7, p. 919) et al. Les deux premiers sont signés G. [= abbé Edme Mallet], cf. la nécrologie de l'abbé Mallet dans l'*Encyclopédie*, t. 6, 1756, p. III-V et « Inventory of Diderot's Encyclopédie », par R. N. Schwab, W. E. Rex, J. Lough in *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, XCIII (1972), p. 204-214 où sont énumérés tous les articles qu'il a rédigés. D'autres articles, comme sont ceux concernant la géographie, l'histoire, la littérature et la philosophie de la Grèce ancienne sont signés par l'huguenot Louis, chevalier de Jaucourt, soit de son nom entier soit en tant que D. J. Sur le chevalier de Jaucourt, rédacteur prolifique de l'*Encyclopédie*, resté longtemps méconnu jusqu'aux années 1950-1960, lorsque R. N. Schwab et J. Lough étudièrent sa vie et son œuvre voir l'ouvrage de Madeleine F. Morris, *Le Chevalier de Jaucourt, un ami de la terre (1704-1780)*, Genève, Droz, 1979, où se trouve la bibliographie plus ancienne. Comme il ressort des études sur le sujet, Jaucourt eut une contribution importante dans le travail de rédaction de l'*Encyclopédie* : sur un total de 60.660 articles, 17.050, c'est-à-dire 28%, sont issus de sa plume, cf. Schwab - Rex - Lough, « Inventory », *op. cit.*, p. 108-191 et M. F. Morris, *op. cit.*, p. 1-2. L'entrée anonyme « Bibliothèque », doit, selon J. Lough, « The Problem of the unsigned articles in the 'Encyclopédie' », *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, XXXII (1965), p. 366, être attribué à Diderot, lequel s'est

l'éducation classique⁷, on signale en même temps que les conditions défavorables qui ont longtemps régné n'ont pas rendu totalement étranger l'instrument linguistique⁸ et n'ont pas non plus effacé chez les Grecs le sentiment de la liberté : « Un avantage particulier aux peuples de la Grèce c'est que la superstition n'étouffa point en eux le sentiment de la liberté et qu'ils conservèrent sous l'autorité des prêtres et des magistrats une façon de penser hardie qui les caractérise dans tous les tems »⁹. Malgré toutes ces caractéristiques négatives que nous avons citées, nous constatons que, pour les Encyclopédistes, le peuple grec conserve sa langue et son identité, il ne se situe pas dans la masse informe des populations chrétiennes asservies des Balkans¹⁰ ; et, le plus important, c'est qu'on reconnaît, malgré la superstition, sa disposition permanente à la liberté. Pour l'esprit rationnel des Lumières, la corrélation entre la tradition divinatoire et eschatologique et les espoirs nationaux grecs est inconcevable. Inévitablement, la comparaison avec les anciens, dont l'origine commune n'a pas encore été contestée, tourne au désavantage des contemporains. L'héritage est lourd, mais en même temps bénéfique.

Néanmoins, si le culte porté par les érudits à l'Antiquité se limitait à l'étude de l'enseignement classique, au sein des frontières étroites de la philologie, « Les savants français... m'admirent comme un antiquaille, comme un vénérable souvenir des temps passés » écrit de façon caractéristique Constantin Stamatis dans une lettre de 1788¹¹,

basé, en ce qui concerne les affaires grecques, sur les témoignages des Père Poissevin, abbé Sevin et abbé Fourmont, cf. aussi Loukia Droulia, « Les foyers de culture en Grèce pendant la domination ottomane : le cas des bibliothèques », in *Le livre dans les sociétés pré-industrielles*, Athènes 1982, p. 189.

7. « Leurs évêques leur défendent la lecture des auteurs Payens, comme si c'étoit un crime d'être savant », voir article « Bibliothèque », (t. II, p. 233).
8. « Cependant il y a encore à plusieurs égards beaucoup de ressemblance entre le grec moderne et l'ancien », voir article « Grec » ou « langue gre(c)que » ou « grec ancien » (t. 7, p. 904).
9. Voir article « Grec vulgaire ou moderne » (t. 7, p. 905).
10. Cf. les articles correspondants dans *l'Encyclopédie*. Voici ce qui y est rapporté sur les habitants de la Serbie : « toute la Serbie est aujourd'hui dépeuplée sans culture et sans argent. On y compte à peine un millier de chrétiens, sous un archevêque latin que les Turcs tolèrent » (t. 15, p. 122), tandis que dans l'entrée « petite Bulgarie » ou « royaume de Bulgarie » les habitants de la région ne sont point mentionnés. C'est dans une entrée particulière que le nom ethnique de « Bulgares » trouve sa place dans le domaine de l'histoire de l'Eglise, identifié à une hérésie (t. 2, p. 461-462). L'Albanie aussi n'est mentionnée qu'en tant qu'ensemble géographique (t. 1, p. 244).
11. *Documents inédits sur l'histoire de la Révolution française. Correspondances de Paris, Vienne, Berlin, Varsovie, Constantinople* publiées par Jules Lair et Émile Legrand, Paris 1872, p. 9, dans une lettre à Pan. Codrikas. Coray s'est senti également froissé face à l'helléniste français D'Ansse de Viljoison qui, se servant de lui comme d'« une tête-de-pont » vers le monde antique, s'efforçait de puiser le maximum dans la solide érudition de l'helléniste de Chio, cf. E. N. Frangiskos, « Η φιλία Κοραή Viljoison και τὰ προβλήματα της » (L'amitié de Coray - Viljoison et ses problèmes), *Ὁ Ἑραμιστής*, 1 (1963), surtout p. 191-210.

l'archaïsme des « philosophes », comme on qualifia les représentants français des Lumières, dépassa ces frontières, créa une idéologie qui devint un fait avec la Révolution française. L'empirisme du XVIII^e siècle veilla à s'approcher davantage de la connaissance de l'homme et de la société. Ce sont donc les « philosophes » et tous ceux qui, en somme, étaient animés par l'esprit des Lumières qui, plus que les hellénistes, ouvrirent la voie de la rencontre avec l'hellénisme moderne et ses problèmes¹² ; les proclamations révolutionnaires concernant les droits et la liberté des individus et des peuples constitueront finalement les conditions préalables au philhellénisme. La Révolution elle-même voudra matérialiser le contenu de celui-ci. Le « citoyen savant » Monge, le « philosophe de la physique » comme l'appelle le Journal grec de Vienne, qui prend une part active aux expéditions de l'armée républicaine, est le premier à diffuser publiquement sa pensée concernant la « liberté de la Grèce », provoquant ainsi une forte réaction de la part de la Porte¹³.

De semblables opinions et projets sont, par ailleurs, dictés par les intérêts plus généralement politiques et économiques de la France. Projets que leurs défenseurs revêtent chaque fois de la chlamyde de l'Antiquité et qu'ils fondent sur l'esprit de la « nation », tel qu'il se dégage des principes de la Révolution française.

Voilà, évidemment, pour le point de vue français, celui des « Français philhellènes », selon l'expression utilisée par C. Stamatis en 1799¹⁴. Mais n'oublions pas que

12. Il semble d'ailleurs que Coray ait compris et accepté ce changement, lorsque, ultérieurement, il cherche à justifier l'attitude et le comportement négatifs de Vilhoison vis à vis des Grecs modernes, écrivant (en décembre 1814) à l'anglais Hobhouse que Vilhoison voyagea en Grèce « en érudit plutôt qu'en philosophe », *Ἀλληλογραφία Ἀ. Κοραΐ* (Correspondance A. Coray), t. III, (1810-1816) Athènes, OMED, 1979, p. 350, cf. E. N. Frangiskos, *op. cit.*, p. 210.

13. *Εφημερίς* (Ephéméride) de Vienne, no 90 (10 nov. 1797), p. 969. Dans les p. 969-972 est publié, traduit en grec, le texte entier du discours que Monge avait prononcé au Directoire le 31 oct. 1797, et où il souligne que : « Une lueur de je ne sais quelle espérance s'est glissée dans l'âme des descendants des anciens Grecs, et leur cœur en a tressailli. Les petits enfants de Sparte et d'Athènes chantent en français l'hymne qui forma nos bataillons, celui qui les conduisit à la victoire ; ils chanteront bientôt celui qu'attendent nos triomphes ; et ces hymnes, comme autrefois ceux d'Orphée, vont de bouche en bouche parcourir les nations et passer à la postérité. » (*op. cit.*, p. 971-972). Ce discours fut diffusé, imprimé dans le journal *Le Moniteur Universel* du 12 brumaire (2 novembre), cf. Spyridion Pappas, « Un point d'histoire peu connu. L'Agence de commerce français d'Ancône (14 novembre 1798 -18 mars 1799) », *L'Acropole*, 7 (1932), p. 125. Le gène de la Porte ainsi que les doléances de son ambassadeur présentés, au ministre français des Affaires étrangères, sont rapportées par l'*Ephéméride* dans une correspondance de Paris, datée du 4 novembre (voir p. 1012-1014). Une série complète de l'*Ephéméride* de Vienne se trouve dans le Centre de Recherches de l'Hellénisme Médiéval et Contemporain de l'Académie d'Athènes, lequel je tiens à remercier pour l'occasion qui m'a été offerte, de parcourir les numéros.

14. Cette qualification figure dans la proclamation adressée par C. Stamatis, sous le pseudonyme de Philopatris Elefteriadis « aux habitants des îles Ioniennes », cf. Catherine Koumariou, « Ἐνέργειες του

le processus qui se constitue, lentement et progressivement, suit une route à double sens où émetteur et récepteur, au-delà des messages échangés, permutent parfois aussi leurs rôles. Ce rapport mutuel est mis en relief par le jacobin, Félix Beaujour, alors consul de France à Thessalonique, dans un de ses mémoires au Ministre des Affaires Etrangères : « Quelle gloire pour la Nation française de se voir la bienfaitrice, la Protectrice d'une Nation à qui elle doit les principes de son Insurrection et qui à son tour doit lui être attachée par les mêmes principes et les rapports immédiats d'une existence commune. Quelle prospérité étanche pour les deux Nations dont l'une jouira des bienfaits de l'autre et celle-ci cueillera à jamais les fruits de ses bienfaits ! quelle grandeur pour la République Française de compter parmi ses filles la mère de la liberté ; quelle satisfaction immortelle pour le Gouvernement français de voir Paris s'élever dans Athènes comme je vois Athènes renaître dans Paris »¹⁵.

Et, pour les Grecs, ces thèses commencent désormais à devenir une conscience commune. D'ailleurs au "mouvement", au "progrès" que proclament les Lumières, le nouvel hellénisme y a, de son côté, déjà répondu : dans la mesure naturellement de sa préparation et de sa capacité. Dans la Déclaration des Droits de l'Homme, il trouve l'expression de ses espoirs nationaux et, de peuple asservi, il est prêt à se constituer en "nation" autonome. Cette réalité contemporaine, Coray tente de la décrire dans le *Mémoire* qu'il lut devant la Société des Observateurs de l'Homme en 1803¹⁶. Lui-même récepteur sensible aux mouvements intellectuels et aux changements politiques de l'époque, il cherche à présenter dans l'aire internationale, les transformations socio-économiques et intellectuelles qui étaient survenues dans le corps collectif grec, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il serait inutile de répéter ici tout ce que Coray expose avec tant de finesse. Je pense cependant qu'un point mérite d'être

Κωνσταντίνου Σταμάτη για την απελευθέρωση της Ελλάδος, 1798-1799 » (Activités de Constantin Stamaty pour la libération de la Grèce, 1798-1799), in *Πρακτικά Τρίτου Πανιονίου Συνεδρίου* (Actes du IIIe Congrès Panionien), 23-29 septembre 1965, t. I, Athènes 1967, p. 171, où est publié le texte grec conservé, avec sa traduction en français, dans les archives du Ministère des Affaires Etrangères de la France.

15. Démocratie Iliadou, « Les Balkans jouet de la politique des Puissances européennes pendant les XVIIIe et XIXe siècles », *Balkan Studies*, 16/2 (1975), p. 149-150.
16. *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce, Lu à la Société des Observateurs de l'Homme, le 16 Nivôse, an XI (6 janvier 1803)*. Par Coray, Docteur en Médecine, et Membre de ladite Société. Sur les rapports de Coray avec la Société, voir Catherine Koumariou, « 'Ο Κοραΐς και η Société des Observateurs de l'Homme » (Coray et la Société des Observateurs de l'Homme), in *Διήμερο Κοραΐ*, 29 et 30 avril 1983, Athènes, Centre de Recherches Néohelléniques/ F.N.R.S., 1984, p. 139-141.

signalé : l'utilisation répétée du terme "révolution" dans ses nouveaux emplois¹⁷. Ce "néologisme" apparaît environ trente fois dans le *Mémoire* de Coray : douze fois pour désigner la Révolution française, tandis que, les autres fois, c'est dans l'emploi de "transformation", "mouvement", "changement moral", comme le rend chaque fois son traducteur grec Dionysios Thereianos¹⁸. Par cette approche quantitative devient immédiatement claire l'insistance avec laquelle le docte Coray voulait mettre en avant ce changement et lui donner une portée plus vaste, changement qui, ces années-là, marqua — indépendamment des oppositions et des répressions quelles qu'elles fussent — la vie du peuple grec.

"Mouvement" et "nation" donc, ces deux mots-clefs nous amènent à l'objet de notre recherche, le changement d'optique envers les affaires grecques. C'est toujours avec, comme support, l'Antiquité et la prise de conscience de ses idéaux reçus et acceptés par les habitants modernes de la terre classique qu'est né, je pense, l'esprit du philhellénisme. Esprit qui s'est transformé en action et qui trouve sa pleine expression dans le Grand Soulèvement des Grecs lorsque le mouvement romantique a désormais pris sa direction. Mais c'est là une autre hypothèse qui, néanmoins, ne détruit pas tout ce que nous avons attribué à l'esprit des Lumières et aux principes de la Révolution française. « A Corcyre », a dit plus tard, en 1828, Charles Dupin, un des fondateurs de l'Académie Ionienne, « à Corcyre, ils nous saluaient les premiers du beau surnom de Philhellènes : surnom qui ne devint européen qu'après avoir été français »¹⁹.

17. Le terme de "révolution", initialement astronomique, fut employé à la fin du XVIII^e siècle pour désigner la transformation consciente de la société, cf. Georges Gusdorf, *La conscience révolutionnaire. Les idéologies*, Paris, Payot, 1978, le chapitre : « Révolution : le mot et l'Idée ».

18. Voir D. Thereianos, *Ἀδαμάντιος Κοραΐς* (Adamantios Coray), t. III, Trieste 1890, Annexe 4, p. μζ'-πβ'.

19. Charles Dupin, *Deux discours prononcés à la Chambre des Députés, sur le Système de l'Ancien Ministère; sur la Bataille de Navarin, et le salut des Grecs*, Paris 1828, p. 48. Cf. le passage dans l'étude de E. N. Frangiskos, « Ὁ Κοραΐς καὶ ἡ Ἰονικὴ Ἀκαδημία » (Coray et l'Académie Ionienne 1808-1814), *Ὁ Εραμιστής*, 3 (1965), p. 188.

LES RÉSISTANCES AU PHILHELLÉNISME PENDANT LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE GRECQUE*

* Première publication: « Les résistances au philhellénisme pendant la guerre de l'indépendance grecque », dans *Les Mishellénismes*, Actes du séminaire organisé à l'École française d'Athènes (16-18 mars 1998), éd. Gilles Grivaud, 2001, p. 69-75.

Comme le disait Épictète, « la sagesse commence par l'examen des mots »¹. Qu'il me soit donc permis de formuler quelques réflexions quant à l'intitulé de ce séminaire consacré aux *mishellénismes*. Je dirais qu'en français, il s'agit d'un contre-emprunt au grec, calqué sur *philhellénisme*, terme dont Stéphanos Koumanoudis indique qu'il est lui même récent, d'abord façonné par les Francs et ensuite seulement utilisé tel quel, par les lettrés grecs². Je rappelle d'emblée que pour la linguistique, les mots sont des symboles dont l'usage précède l'inscription et la normalisation dans les grammaires ou dictionnaires, lorsque naturellement ces mots peuvent être repérés dans le discours écrit. Le *Robert* indique que le terme *philhellène* apparaît pour la première fois en 1825, dans un texte de Chateaubriand, et date de 1838 l'apparition de *philhellénisme*. Le *Littre* constate qu'« on a fait usage du mot *philhellénisme* (amour des Grecs modernes ; intérêt qu'ils inspirent) surtout par opposition à la domination turque ».

Mais prenons les choses par le commencement. Au départ, le terme ancien philhellène signifiait celui qui aime la patrie. Cependant, petit à petit, il est devenu un titre décerné à ceux dont l'action accompagnait ou favorisait en quelque sorte celle des Grecs. Au cours de leur histoire, les Grecs ont même parfois appelé philhellènes de puissants personnages dont la conduite avait été tout sauf amicale, par flatterie, en tout état de cause, pour se gagner leur faveur. Ce même mot-symbole s'est aussi chargé de la notion de passion pour l'Antiquité, autrement dit l'admiration pour la culture grecque. D'ailleurs, selon Isocrate, on appelait Hellènes tous ceux qui participaient de cette culture. C'est dans ce sens que le terme apparaît à la Renaissance puis, plus tard, dans les éditions de textes classiques dont les préfaces sont très fréquemment dédiées aux philhellènes, c'est-à-dire aux amis de la culture classique. Au début du XIXe siècle, on voit souvent les Grecs employer ce qualificatif dans un sens honorifique, lorsqu'ils se réfèrent à des étrangers qui s'intéressent à leurs problèmes ou soutiennent activement leur lutte. S'adressant en grec aux « habitants des îles Ioniennes », Constantin Stamatis se réfère en 1799 aux « Français philhellènes ».

-
1. Platon adopte une position analogue (*Cratyle*, 435e : « Celui qui connaîtra les noms connaîtra les choses »). Dans la suite, il formule toutefois une réserve : les noms risquent de tromper si l'on n'examine pas leur premier créateur et si l'on ne tient pas compte de leur évolution.
 2. S. Koumanoudis, *Συναγωγή νέων λέξεων*, Athènes, 1900, p. 1076 et p. viii. Voir également, du même, le discours prononcé au syllogue *Athénaiou*, publié dans la revue *Πανδώρα*, t. 17/385 (1er avril 1866), p. 1-7, où il expose l'évolution historique du contenu de ce mot et les circonstances où, selon lui, il est judicieux d'utiliser les termes *philhellène* et *mishellène*.

Son discours sera traduit en français, où ce terme se voit donc transposé³. À son tour, Charles Dupin se souvient plus tard, peut-être à partir du texte de Stamatis, qu'« à Corcyre, ils nous saluaient les premiers du beau surnom de Philhellènes : surnom qui ne devint européen qu'après avoir été français »⁴.

Aussi la raison pour laquelle les Français de l'époque des Lumières, imprégnés des enseignements et des valeurs de la culture classique et accoutumés au terme historique philhellènes, choisirent précisément celui-ci pour désigner les « partisans de l'indépendance grecque » est-elle évidente. Par la suite, ils devaient créer le néologisme philhellénisme dans le sens d'« intérêt porté à la cause des Grecs (dans leur lutte pour l'indépendance) »⁵. Et ceci au lieu d'introduire dans la langue par analogie à gallophile et anglophile, des formulations telles que grécophile, grécophilie ou grécophilisme, ce qui aurait été logique puisqu'en français, ce n'est pas au mot hellène que l'on recourait pour désigner le peuple contemporain, mais à grec, issu du latin *græcus*⁶. Une explication possible est que le vocable ethnique grec s'était entre temps teinté d'une connotation péjorative : c'est du moins ce dont témoigne l'interprétation fournie par l'encyclopédie Larousse qui considère pendant des années que « Grec = fripon, voleur » !

Cependant, si l'on admet qu'au début du XIX^e siècle, le terme philhellène avait été choisi pour des raisons relevant de la tradition et recelait la notion d'admiration pour les exploits des Grecs de l'Antiquité, élargie ensuite à celle de soutien apporté à la lutte de leurs descendants, les Grecs modernes, il faudra examiner avec soin les phénomènes que nous appelons manifestations de mishellénisme⁷. S'agit-il en effet toujours de refus du monde classique, de réaction contre celui-ci, contre ce qu'il a

3. Voir C. Koumariou, « Ενέργειες του Κωνσταντίνου Σταμάτη για την απελευθέρωση της Ελλάδος, 1798-1799 », *Πρακτικά Τρίτου Πανιονίου Συνεδρίου (23-29 Σεπτ. 1965)*, I, Athènes, 1967, p. 171. Cette circulaire de C. Stamatis se trouve conservée en France, aux archives du Ministère des Affaires étrangères, Archives diplomatiques, Correspondance politique, Turquie, t. 200, f. 227v-228r ; le texte français est présenté en vis-à-vis du texte grec

4. C. Dupin, *Deux discours prononcés à la Chambre des députés, sur le système de l'Ancien ministère ; sur la bataille de Navarin, et le salut des Grecs*, Paris, 1828, p. 48, cité par E. N. Frangiskos, « Η φιλία Κοραή - Vitloison και τα προβλήματα της », *Ο Εραμιστής* 3 (1963), p. 188.

5. Selon le *Robert*.

6. Selon Aristote (*Les Météores*, 1 14), on appelait Grecs les Hellènes qui, lors du déluge de l'époque de Deucalion, habitaient la région de Dodone et de l'Achéloos. C'est à l'époque alexandrine que l'on voit pour la première fois les poètes recourir fréquemment à ce terme, comme synonyme d'Hellènes. Il passa ensuite au latin et de là, à de nombreuses langues européennes. Voir N. Politis, « Έλληνες ή Ρωμιοί ; », *Λαογραφικά Σύμμεικτα* 1, p. 122-133.

7. Le terme *μισελληνισμός* figure dans *Αντιλεξικόν* de Th. Bostantzoglou dans le sens de désaveu de la patrie et de grécophobie.

marqué ? De tels cas existent bien au XIX^e siècle, aux États-Unis par exemple, avec les divers défenseurs de tendances religieuses et pacifistes : on rencontre alors des « chrétiens » adversaires des partisans du classicisme, des « pieux » réagissant au polythéisme, au paganisme et à la superstition de la mythologie antique, ou enfin, des hommes chez qui les révolutions et les guerres de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle soulevaient un profond sentiment de dégoût. Dégoût qui se reporte sur les lettres classiques, sur les textes d'Homère et des tragiques surtout, avec leurs innombrables scènes de violence sanguinaire. Tous ces éléments ne plaidaient pas dans leur esprit en faveur d'une défense de la lutte grecque. Au contraire, ils les en écartaient, créant un climat très nettement défavorable que les insistantes tentatives de libéraux passionnés par l'Antiquité permirent toutefois plus tard de dépasser.

C'est donc pour d'autres raisons que les Grecs modernes en général et leur lutte en particulier furent considérés d'un œil négatif. Aussi pour être plus exacts faudrait-il probablement, en français, respecter les nuances entre le terme mishellénisme et le terme grécophobie, que l'on pourrait à juste titre former à partir d'anglophobie et de gallophobie.

Puisque je me réfère aux mots, à leur sens lorsqu'on passe d'une langue à une autre, l'occasion me semble bonne d'exposer ici en bref quelques réflexions qui me préoccupent à ce sujet. Les emprunts linguistiques constituent, on le sait, une pratique très ancienne et admise, qui a toujours permis aux langues de s'enrichir. De même pour les contre-emprunts, où souvent un mot revient à sa langue d'origine sans avoir changé de sens mais habituellement sous une forme différente (par exemple le grec *symposion*, qui donne en turc *cümbüs*, puis revient en grec moderne sous la forme *tsimpousi*). Pourtant, avant qu'un tel emprunt soit adopté avec, éventuellement, sa nouvelle charge sémantique, il faut du temps : le temps de s'intégrer et d'être accepté, dans la langue commune et officielle. Si je mentionne ce point, c'est que, ces dernières années, les locuteurs non hellénophones pratiquent couramment l'emprunt de termes grecs consacrés pour exprimer des notions qui apparaissent avec les nouvelles approches et nécessités de la recherche historique. Une des conséquences de cette pratique, c'est qu'il est souvent difficile pour les Grecs de rendre ces notions nouvelles : en effet, le mot grec utilisé par les étrangers continue à avoir, en grec, le sens qu'il avait auparavant. Les Grecs d'aujourd'hui se trouvent donc soit ne plus pouvoir utiliser le terme consacré, soit contraints de créer un doublet.

Pour fermer cette parenthèse d'introduction, il me faut avouer que ces réflexions « linguistiques » me sont venues principalement à la lecture du programme de ce

séminaire. Sous le terme général mishellénisme(s), qui constitue clairement un néologisme, il s'agit de parler de manifestations anti-grecques, aussi bien dans le sens de l'Antiquité grecque que dans celui de la Grèce moderne. Pourtant l'identité de ces deux notions ne va pas de soi.

Par ailleurs, en dehors de la terminologie, le seul fait que le terme mishellénisme ait été créé ou adopté, en tout cas utilisé et entériné par des étrangers à propos de sujets concernant l'histoire de la Grèce moderne continue à soulever bien des questions. Il n'est pas facile pour un petit peuple placé pendant des siècles en position d'infériorité, asservi à divers dominateurs, de comprendre comment il peut provoquer une telle crainte. Car, en fin de compte, l'inquiétude et la haine naissent de la peur et du mépris. On n'a pas affaire ici à une grande puissance, à un empire, à un pays dominant le monde, aux vues expansionnistes ; ni à un mouvement politique unificateur ou dominateur, comme cela a été le cas au cours de l'histoire avec le panslavisme, le pangermanisme, le panislamisme, le sionisme et autres mouvements semblables. Bien sûr, l'orthodoxie sous l'égide de laquelle avaient fusionné toutes les nations orthodoxes, avait joué un important rôle unificateur. Et comme l'Église orthodoxe d'Orient utilisait la langue grecque, que ses dirigeants étaient en règle générale d'origine grecque, le dogme orthodoxe, le rite grec, comme on l'a finalement appelé, représentait une puissance considérable, dont il était naturel qu'elle eût des adversaires. Mais ces schismatiques n'étaient pas liés dans l'esprit de l'Église catholique aux Hellènes, puisqu'eux mêmes avaient abandonné cette dénomination, associée au paganisme. Aux yeux des étrangers, les Grecs modernes ne cesseront d'être simplement des chrétiens orthodoxes qu'au moment où le vif intérêt pour la connaissance de l'Antiquité conduira de plus en plus fréquemment les pas des voyageurs vers l'espace grec, à partir du milieu du XVI^e siècle. Et aussi lorsqu'au XVIII^e siècle, au début du XIX^e siècle, parallèlement aux investigations archéologiques, ils désireront acquérir une connaissance approfondie de la réalité vivante, pensant ainsi acquérir également une meilleure connaissance des ancêtres de l'Antiquité. L'intérêt se déplacera de façon décisive des Grecs de l'Antiquité à ceux de l'époque moderne lorsque ces derniers commenceront à montrer qu'ils répondent aux messages de l'époque tels que mouvement et progrès, qu'ils désirent se distinguer de la masse asservie et qu'ils se préparent à se former en nation autoadministrée.

Après une marche si longue et si pénible, est-il réellement possible que se perpétue la crainte engendrée par les campagnes d'Alexandre, surnommé « le Grand » ? Est-il possible qu'à travers les textes de la culture latine qui nourrissent l'Occident, se perpétue le sentiment d'insécurité et d'infériorité que ressentirent les Romains devant

la supériorité de la pensée hellénique libre, qu'eux-mêmes reconnaissent ? Est-ce possible ? Ou peut-être s'agit-il simplement d'un sentiment de déception qui aboutit au mépris, à la dévalorisation. Est-ce une question de comparaison ? Gobineau avait un jour constaté que « l'Europe ne voyant, ne cherchant que l'Antiquité grecque, avait refusé de regarder en face la réalité néohellénique ». Cette réalité néohellénique que les hellénistes supposés bien disposés envers la Grèce avaient méprisée. Queux de Saint Hilaire, qui étudiait la littérature néohellénique, avait fait remarquer que « la littérature grecque moderne a deux ennemis. Les ignorants et les savants. Les plus grands contempteurs de la littérature grecque moderne sont surtout les hellénistes »⁸. Enfin, citons également Edmond About, qui avait très tôt remarqué qu'« en Grèce, le passé fera toujours tort au présent »⁹ !

Et c'est précisément ce passé qui semble créer bon nombre de résistances qui se sont développées durant les années de la lutte grecque, lorsque s'affirme ce puissant mouvement d'opinion connu sous le nom de philhellénisme. Si celui-ci se manifeste d'abord sous la forme d'un soutien aux Grecs révoltés, il exprime aussi les visions et les espoirs latents de tout un monde à l'esprit libéral, aux origines et expériences de vie très diverses ; il est donc caractéristique de l'époque en question. Finalement, la question grecque dans son ensemble, avec son fonds relatif à l'Antiquité, ne demeure pas une question locale comme ce fut le cas d'autres soulèvements, dans les Balkans, en Italie. L'intérêt mondial porté à une révolution où un peuple tout entier se sent concerné, à une révolution qui, par son opiniâtreté, réussit à s'imposer et à acquérir la durée nécessaire pour se voir légitimée aux yeux des tiers, en fait une partie de l'actualité pratiquement quotidienne et, en même temps, la mêle au réseau international des intérêts qui se contrarient et des problèmes aux causes multiples ; diplomatiques, politico-idéologiques, économiques.

Ce qui a suivi — événements, réflexions, situations — est connu dans les grandes lignes : les antagonismes internationaux en Méditerranée orientale, où les dites Grandes Puissances tentaient d'élargir leurs sphères d'influence, jouent un rôle déterminant dans la manière dont les gouvernements étrangers gèrent la lutte grecque. D'un côté, le maintien du statu quo recherché par les membres de l'Union sacrée engendrera, c'était

8. Queux de Saint Hilaire, « Alexandre Soutzos, le poète national de la Grèce moderne », *Annuaire des Études grecques* 8 (1874), p. 408. Il ajoute même plus bas, à la page 409, qu'« il ne faut donc pas mêler deux époques si différentes et écraser la littérature grecque moderne sous le poids de son glorieux passé ».

9. E. About, *La Grèce contemporaine*, Paris, 1853, p. 8.

naturel, une très vive réaction de la part d'un jeune mouvement révolutionnaire¹⁰. De l'autre, la conviction de l'imminence du démembrement de l'Empire ottoman accrut l'inquiétude et l'intérêt porté au sort de ses territoires, sur lesquels chaque pays concerné avait l'œil rivé. Ces différends eurent pour effet tantôt de retarder la cause grecque, tantôt de la faire avancer, et ceci jusqu'à son heureuse issue.

Le courant philhellène subit également les conséquences négatives d'intérêts économiques plus généraux en Méditerranée orientale. Une guerre cause toujours des retards : elle augmente les risques dans le domaine du commerce et de la navigation, interrompt les communications et, par suite, fait obstacle à l'information, donnée essentielle pour les échanges. Désireux de protéger leurs investissements, les hommes d'affaires font pression sur les gouvernements pour que ceux-ci ne soutiennent pas ouvertement les Grecs en guerre. Leur attitude changera par la suite, lorsqu'ils considéreront le jeune État désormais libre comme un nouveau marché d'intérêt.

Entre temps, les antagonismes politico-idéologiques au sein même de ces États faisaient du problème grec l'objet d'alliances ou de controverses entre groupes politiques. Certains tentent de contrôler les manifestations philhellènes pour les enrayer, d'autres de se les annexer et de les exploiter pour leurs propres visées. D'autres encore, de tendance libérale, et animés de dispositions philhellènes, se cantonnent au domaine de la théorie politique et s'intéressent en priorité non pas à l'indépendance en soi, mais à la fondation d'un régime de liberté constitutionnelle. Ils s'éloignent cependant lorsque la dure réalité du soulèvement les surprend et provoque leur dégoût¹¹. Par la suite, l'État nouvellement formé est considéré comme un terrain vierge propice à la transplantation et à la culture de nouvelles théories économique-sociales ou politiques alors largement diffusées en Europe occidentale. Leurs envoyés, — partisans de l'utilitarisme, du socialisme utopique — sillonnent la Grèce combattante en essayant d'y passer de la théorie à l'acte, aux applications. Mais dans une société qui n'avait pas encore atteint la maturité suffisante pour adopter des propositions concernant développement et progrès, ces tentatives se révélèrent très prématurées.

Une position a toutefois marqué d'emblée la manière dont fut considérée la lutte grecque de libération nationale : le fait que les cercles conservateurs aient contesté

10. La question grecque ne faisait pas partie de l'ordre du jour au Congrès de Laybach (1821) et on empêcha les représentants grecs d'arriver jusqu'à la ville où il se tenait pour y remettre le mémoire grec à ce sujet.

11. Voir F. Rosen, *Ο ελληνικός εθνικισμός και ο βρετανικός φιλελευθερισμός (Greek Nationalism and British Liberalism)*, Athènes, 1998, p. 90-91.

sa légitimité. Si les individus réussirent, au prix de mille difficultés, à se trouver très rapidement sur le théâtre même des opérations, si le discours écrit exprima de bien des façons son soutien philhellène, nombreuses furent également les voix qui émirent des réserves, soutenant que les Grecs s'étaient illégalement révoltés contre leur maître en droit, le sultan. Ces conservateurs traitent les Grecs d'anarchistes, tandis que les libéraux les traitaient d'instruments de la politique russe. Les arguments avancés de part et d'autre allaient provoquer des discussions réellement importantes et d'innombrables écrits. Parallèlement, les réserves sur le soutien à apporter à un combat sanglant seront techniquement dépassées sous le couvert d'une aide humanitaire à des populations non armées.

Les attitudes négatives que nous venons de mentionner ont créé de sérieux obstacles à l'heureuse issue de la guerre. Néanmoins, il n'est pas possible de les considérer exclusivement comme des actes dirigés contre les Grecs, qui découleraient d'un misanthropisme conscient ou d'une forte grécophobie et les exprimeraient. Ces attitudes résultent de la profonde inquiétude qui s'empare de la politique internationale : celle éveillée par une guerre au Levant dont les conséquences pouvaient s'avérer catastrophiques pour l'équilibre européen, la stabilité des affaires politiques intérieures et naturellement les échanges économiques qui intéressaient de façon immédiate tous les États concernés. Tous ces facteurs n'étaient bien sûr pas toujours favorables à la cause grecque, mais c'est ailleurs qu'il faut rechercher les raisons des résistances à la lutte des Grecs modernes. En effet, on peut dire, en bref, que la manière dont elle a été considérée se résume en deux mots : idéalisation et déception. Lorsque les attentes sont déçues, que le monde idéal se défait, que les entreprises de bienfaisance s'envolent, que les nécessités existentielles ne sont pas satisfaites, la conséquence immédiate et naturelle qui s'ensuit est la colère, le durcissement et parfois, le désir de vengeance. Des passions et des sentiments humains que nous rencontrons tous les jours : si ce n'est que nous n'avons pas toujours la possibilité de les interpréter, de comprendre la relation de cause à effet.

Car il était inévitable que la comparaison entre la grandeur de l'Antiquité classique et la réalité néohellénique, dure, souvent inhumaine, se transforme petit à petit, dérape, finisse par dissoudre le philhellénisme contemporain. À partir de là, les situations objectives évoluent en syndromes négatifs qui influencent profondément la question grecque. Surpris, les volontaires qui s'étaient empressés avec grand enthousiasme de gagner les champs de bataille grecs réagissent, souvent violemment, aux conditions catastrophiques dans lesquelles ils sont appelés à vivre et à agir.

Le résultat est évident : les correspondances qu'ils envoient, les descriptions qu'ils livrent témoignent de sentiments tout autres que philhellènes. Beaucoup, pas tous, regagnent leur patrie dégoûtés et tentent de juguler le courant des volontaires. D'autres iront tenter leur chance dans le camp des adversaires, sans pourtant perdre au fil du temps le titre de philhellène : leurs noms continuent à figurer en bonne place dans les listes de ces derniers ! Les choses sont assez confuses. Les visées politiques s'enchevêtrent aux sentiments et intérêts personnels. Les généralisations ultérieures nivelleront les différenciations. Une chose reste certaine : c'est que la déception qui a marqué le philhellénisme militant n'ira pas jusqu'à réduire sa présence dans le cadre du mouvement romantique. Les éléments qui le composent ont en effet beaucoup à offrir à l'inspiration romantique : exploits héroïques, valeurs essentielles, victoire de la Croix, bref tout ce qui caractérise ce nouveau courant spirituel et intellectuel qui domine des premières décennies du XIX^e siècle européen.

Mais qu'en est-il donc des combattants ? Comment considéraient-ils le comportement des étrangers ? D'un côté, c'est dans le soutien moral apporté par le mouvement philhellène dans son ensemble, sur lequel ils comptent beaucoup, qu'ils puisent la force d'âme nécessaire à la poursuite de la lutte. De l'autre cependant, dans ces circonstances de lutte désespérée pour la survie et la liberté, leur conscience est divisée. Tous ceux qui les secourent sont qualifiés d'« amis ». Ceux qui ne les soutiennent pas ou par qui ils se croient accusés sont considérés comme les « ennemis » qui les rabaissent et les haïssent. Ce schéma manichéen philhellènes-mishellènes, dont nous pourrions sans difficulté dire qu'il a survécu jusqu'à aujourd'hui, a créé et crée souvent de nombreux malentendus. Si la comédie antique et le dialogue satirique ont toujours été utilisés dans le dessein de corriger, d'améliorer ou de changer des situations et des comportements dans le domaine politique et social, on pourrait dire la même chose des sévères censeurs de la réalité néohellénique. Ainsi, selon ce critère, Villoison par exemple pourrait-il, au lieu de mishellène, être qualifié de philhellène grécophobe, et Edmond About, ce sévère censeur des Grecs de grécophile ? En fin de compte, aussi désagréable que soit la critique, elle nous permet de mieux comprendre l'image que les autres se font de nous et, au fond, de mieux nous connaître nous-mêmes.

Texte traduit du grec par Edith Karagiannis

L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS LA VIE QUOTIDIENNE DU NOUVEL ÉTAT GREC*

* Première publication: « L'influence française dans la vie quotidienne du nouvel État grec », dans *La Grèce en révolte. Delacroix et les peintres français, 1815-1848*, éd. Claire Constance. Paris, Réunion des Musées nationaux, 1996, p. 25-32.

« **A**près la gallomanie, la gallophobie », selon le mot de Louis Réau¹. Phénomènes paneuropéens, la « gallomanie » et la « gallophobie » se rencontrent chez les Grecs du XVIII^e siècle, puis du XIX^e siècle, lorsque se crée le nouvel État grec. Et l'on peut dire que ce sont précisément les diverses manifestations anti-françaises qui donnent la mesure de la prédominance intellectuelle française dans l'espace qui nous intéresse ici, cette petite Grèce aux deux capitales successives, Nauplie puis Athènes.

Toutefois, c'est bien plus loin dans le temps que plongent les racines de cette prédominance, ici comme dans le reste de l'Europe. Nous pourrions les rechercher dans « le siècle de Louis XIV », avec pour limite plus précise l'année 1714, où, après la signature du traité de Rastatt, le français est institué langue de la diplomatie. C'est la langue dont doivent se servir désormais les Phanariotes de Constantinople pour satisfaire à leurs dignités et remplir leurs devoirs diplomatiques. Ces despotes « éclairés », et les Grecs de la diaspora, récepteurs de l'éducation occidentale mais également agents de sa retransmission en Orient, vont ainsi contribuer à l'extension de la culture et de la langue françaises et intégrer, en ce siècle des Lumières, l'« Orient grec » à l'« Europe française ». Et ceci avec toutes les caractéristiques afférentes à ce fait : l'apprentissage du français et son identification avec les Lumières, l'action civilisatrice, les traductions d'œuvres françaises et, d'une façon plus générale, la diffusion de l'idéologie libérale démocratique. C'est alors, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, qu'apparaissent, encouragés par les princes phanariotes, les premiers manuels grecs – grammaires, dictionnaires – pour l'apprentissage de la langue française. C'est alors que s'accroît le nombre des traductions d'œuvres étrangères, italiennes et françaises.

Tandis que, dans le reste de l'Europe, les guerres napoléoniennes et les occupations militaires vont provoquer des réactions qui ont comme conséquence de refréner l'accueil jusqu'alors favorable de la supériorité intellectuelle française, tel ne semble pas être le cas chez les Grecs asservis, bien au contraire. La présence dynamique de Bonaparte en Méditerranée orientale réveille en eux l'espoir de secouer le joug ottoman. Porteuse d'ébranlements révolutionnaires, elle donne vigueur à l'esprit « gallophile ». Dépositaire pour les Grecs des enseignements de la Révolution, Bonaparte est porté aux nues « en tant que sauveur des Français, libérateur de l'Italie, espoir des Hellènes et vainqueur des Barbares ». Par la suite, le retrait des troupes françaises

1. L. Réau, 1971, *L'Europe française au siècle des Lumières*, Paris 1971, p. 285.

de la Méditerranée orientale et le rétablissement des relations franco-turques feront retomber l'enthousiasme des Grecs. Ils démentiront notamment les espoirs du lettré Adamantios Coray, installé à Paris, qui, malgré sa déception, ne renoncera pas à rechercher l'aide des Français et à croire passionnément en la contribution de la culture française et des principes démocratiques à la renaissance du peuple grec et à l'organisation du nouvel État.

Présent en permanence au cœur des événements, à Paris, ce citoyen de la « nouvelle Athènes », nom donné dans ses lettres à la capitale française, deviendra un pôle d'attraction pour les Grecs progressistes et un vecteur de diffusion des idées modernes, avec toutes les conséquences que comporte ce rôle dans le cadre d'une société traditionnelle asservie. Déjà, dès la fin du XVIII^e siècle, l'Église avait diversement réagi à cette diffusion. Ses membres dissuadaient les jeunes de partir faire leurs études en Europe, d'apprendre des langues étrangères, rédigeant à cet effet des textes détracteurs qui, néanmoins, contribuaient largement à informer les lecteurs grecs du contenu des œuvres étrangères. En 1793, le Patriarcat œcuménique condamne Voltaire², le philosophe des Lumières que prend précisément pour modèle Coray : ce dernier note qu'il voudrait lui-même devenir un Voltaire grec. Un peu plus tard, les encycliques patriarcales qualifient la Révolution française de « fléau » et de « serpent malin » ; parallèlement, il est recommandé aux fidèles de retirer de la circulation les exemplaires d'une œuvre de Rhigas Pheraios, le visionnaire annonciateur de la liberté des Balkans (1798). Enfin, mentionnons à titre d'exemple qu'en 1819 le Patriarcat décide de rédiger une liste de livres interdits, sur le modèle de l'*Index*³.

Rendons-nous, toutefois, dans la Nauplie de 1830, cette « première capitale de la Grèce » où de partout affluent ceux qui veulent se tenir à proximité des nouveaux centres du pouvoir : Grecs venus de tous les coins du territoire et de la diaspora, étrangers accourus pour s'engager de façon volontaire dans la lutte ou missionnés pour servir les intérêts divers de la diplomatie internationale, au moment même où commence à se faire jour une nouvelle situation dans la région. On voit également s'y presser ceux qui croient que, dans une société non structurée, dans un État en train de se former, ils pourraient appliquer leurs nouvelles théories, l'utilitarisme, le socialisme utopique. Une véritable Babel, où la fonction communicative ne se heurte

2. Sur Voltaire, cf. C. T. Dimaras, « La fortune de Voltaire en Grèce », *La Grèce au temps des Lumières*, Genève 1969, p. 61-94.

3. Cf. C. T. Dimaras, « Dix années de culture grecque dans leur perspective historique », *La Grèce au temps des Lumières*, op. cit., p. 59.

plus seulement aux idiomes des Grecs arrivant de régions différentes mais également à la diversité des langues des étrangers.

L'élection du comte Jean Capodistria en tant que premier gouverneur de la Grèce et son arrivée à Nauplie, le 6 janvier 1828, assoient la légalité désirable de l'État nouvellement fondé. Ancien collaborateur et ministre du tsar Alexandre Ier, ayant à son actif une carrière diplomatique internationale, Capodistria est appelé à organiser, face à l'anarchie qui règne à l'intérieur du pays, et aux intérêts contradictoires des grandes puissances, un État à structure démocratique. Les problèmes sont immenses et difficiles les solutions : son assassinat donne la mesure des oppositions et des passions. Nous n'évoquerons pas ici les parties politiques et diplomatiques, déjà en jeu en 1821, quand éclata la Révolution grecque. Signalons simplement que l'intérêt des Français pour la Grèce et leurs efforts pour s'y introduire furent largement favorisés par les actions entreprises par Capodistria à Paris, avant même son arrivée en Grèce : il s'était mis en quête d'une aide économique et d'une mission militaire qui organiserait l'armée régulière grecque⁴.

La mission militaire française commandée par le général Maison dans le Péloponnèse puis, un peu plus tard, l'expédition scientifique de Morée amenèrent une foule de Français dans la région, où déjà circulaient des compatriotes philhellènes, officiers demi-solde et agents divers⁵. Des officiers français vont être chargés d'organiser l'armée grecque et de fonder l'École centrale de guerre (*Evelpidon*). Simultanément, les projets d'implantation d'une colonie française dans le Péloponnèse – puisque de nombreuses familles y avaient suivi les militaires – et, enfin, l'attention portée par le gouverneur à l'organisation de la vie économique créaient un terrain favorable à une présence accrue des Français. Sur l'orientation économique influèrent beaucoup les propositions françaises de monter des entreprises à partir d'investissements productifs, l'amitié unissant Jean Capodistria et le Banquier Jean Gabriel Eynard, et le fait que ce dernier était disposé à prêter de l'argent à l'État grec. Par les soins d'Eynard, en contact avec le ministère français des Affaires étrangères, des économistes furent

-
4. Cf. D. Théméli-Katiphori, *L'intérêt français pour la Grèce au temps de Capodistria 1823-1833*, Athènes 1985 (en grec).
 5. Cf. L. Droulia, « Reflets et répercussions de l'expédition française en Grèce », Actes du Symposium *Enquêtes en Méditerranée. Les Expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie*, Actes du colloque Athenes-Nauplie, 8-10 juin 1995, dir. M.-N. Bourguet – B.-D. Nordman – V. Panayotopoulos – M. Sinarellis, CRN/FNRS, Athènes 1999, p. 45-55.

envoyés en Grèce pour contribuer au redressement économique de l'État, mais aussi, semble-t-il, pour suivre de près la marche de leurs propres intérêts⁶.

Alors, et sous la monarchie d'Othon, des spécialistes français occupent des places de conseillers économiques, notamment lorsque domine la faction politique « gallophile », le « parti français » de Jean Coletti. Recommandé par Eynard, Arthémon de Régny est nommé « conseiller des Finances et responsable de la Comptabilité » en 1831; il se trouvera à nouveau en Grèce avec des responsabilités analogues en 1833-1836 et en 1838-1841⁷. D'autres propagateurs de l'influence française furent les saint-simoniens, qui occupèrent en Grèce des postes importants dans les rouages de l'État et visèrent à y mettre en application leurs théories économique-sociales. Mentionnons ici, à titre d'exemple, François Graillard et Gustave d'Eichtal. Le premier, qui avait pris part à la lutte grecque dès 1821, est nommé à la tête du Corps de la gendarmerie royale (1833), tandis que, la même année, le second devient membre du Bureau de l'économie civile, dont il avait lui-même préconisé la création. Tous deux remirent des rapports détaillés, avec des propositions libérales pour le développement, l'organisation et le fonctionnement de l'État néo-hellénique⁸. Peut-être trop progressistes pour cette époque, qui n'était pas encore prête à les adopter.

Il est manifeste que la présence des Français avait circonscrit, sans bien sûr les faire disparaître, toutes les autres présences étrangères, provoquant jalousies et rivalités dans le camp des autres délégations. En tout cas, au-delà de cette réalité, il faut souligner d'autres éléments qui accentuent l'impression de prédominance française en Grèce. Même si, selon Régny, « les personnes un peu civilisées parlaient soit l'italien, soit le français, mais surtout l'italien⁹ », au fil du temps, l'influence française sur l'éducation et les manifestations de la vie quotidienne, l'administration et

6. Cf. C. A. Vacalopoulos, *L'économiste français Arthémon de Régny et son rôle dans l'histoire financière de la Grèce (1831-1841)*. Recherches sur la période de la monarchie, Institute for Balkan Studies, Thessalonique 1977, p. 13.

7. Cf. C. A. Vacalopoulos, *op. cit.*, p. 1 et *passim*.

8. Cf. respectivement C. Dimakopoulou, « Le saint-simonien François Graillard sur les affaires politiques grecques. (Remarques et propositions) » (en grec), *Deltion tes historikes kai Hetaireias*, vol. 22, 1979, p. 368-450 ; G. Eichtal, *Situation économique et sociale de la Grèce après 1821* (en grec), édité par les soins de T. C. Papadopoulos, Byron, 1974. Eichtal a été accusé d'avoir organisé une société secrète saint-simonienne à Nauplie, « hérésie » en désaccord avec les principes du droit et de la légalité par lesquels veulent être gouvernés « nos fidèles sujets », selon un document émanant de la vice-royauté (19 septembre 1834), qui ordonne des poursuites de la part de l'État grec, *op. cit.*, p. 104.

9. C. A. Vacalopoulos, *op. cit.*, p. 12. Langue du commerce et de la navigation pour les Grecs, l'italien sera encore longtemps utilisé, surtout dans l'Heptanèse, profondément marqué par la domination vénitienne, mais aussi en Grèce occidentale en raison du voisinage de l'Italie et de ses marchés.

la vie économique, ne cesse d'augmenter dans la Grèce renaissante, cette Grèce qui tente de renouer avec son passé antique, si brillant. Et la France des Lumières et de la Révolution, qui avait promu les valeurs antiques et pris pour modèle l'Antiquité dans nombre de ses manifestations, s'offre comme la voie à suivre. Le phénomène civilisateur peut alors être considéré dans sa réciprocité : la connaissance du français à l'époque dont nous parlons est assimilée à la notion d'action civilisatrice, de même que celle du grec dans l'Antiquité.

Capodistria offre un exemple manifeste de cette influence au quotidien. Habitué par son activité internationale à s'exprimer et à correspondre en français, il n'abandonna pas cette pratique lorsqu'il fut chargé d'administrer la Grèce. Il fallait cependant que les documents qu'il dictait en français fussent également traduits en grec. Nicolas Dragoumis, alors son jeune secrétaire, raconte dans ses *Mémoires* l'événement suivant, révélateur de la diffusion de la langue française en ces premiers temps de l'État : comme Capodistria s'étonnait de la rapidité avec laquelle Jacobaky Rizo Néroulos¹⁰ réussissait à traduire autant de documents, on l'informa que ces traductions étaient le fait d'une équipe de six jeunes rédacteurs grecs. Sidéré, Capodistria s'écria : « Comment ! Et ils connaissent le français¹¹ ? ».

La question de la connaissance du français chez les Grecs se combine, nous l'avons déjà noté, à celle de la diffusion des idées modernes. En dehors des Phanariotes de Constantinople ou des provinces danubiennes et des étudiants grecs des universités étrangères, il faut aussi prendre en compte un grand nombre de jeunes fréquentant des lycées fondés durant la deuxième décennie du XIXe siècle à l'initiative de commerçants grecs de l'étranger et de notables locaux (Chio, Kydonies, Jannina, etc.) : la langue française y fait partie des matières enseignées. À l'école de Chio, le professeur de français Jules David est resté célèbre : ses élèves garderont de lui un souvenir plein d'amour et d'estime¹². De jeunes Grecs étudient également dans les écoles catholiques

10. Notons ici que Capodistria était entouré de compatriotes heptanésiens et de Phanariotes qui s'étaient empressés de s'installer à Nauplie, à la fin de la lutte. Le phanariote Jacobaky Rizo Néroulos, auteur de deux ouvrages français (*Cours de la littérature grecque moderne*, Genève, 1827, et *Histoire moderne de la Grèce*, Genève, 1828), fut le collaborateur de Capodistria avant de conquérir de hauts postes gouvernementaux.

11. N. Dragoumis, *Souvenirs historiques*, Athènes 1973, 1.1, p. 91. (en grec).

12. Jules David contribua également de façon essentielle à l'enseignement du grec moderne : il composa deux manuels rapidement traduits dans d'autres langues européennes (*Parallèle des langues grecques ancienne et moderne*, 1820, et *Méthode pour étudier la langue grecque moderne*, 1821). Le poète Panayotis Soutzos ne tarderait pas à dédier à son maître de français ses *Odes d'un jeune Grec* (Paris, 1828).

du Levant grec. Ainsi des grammaires françaises répondant aux besoins didactiques courants continuent-elles à être rédigées (1814, 1816, 1824, 1827). Au cours des décennies suivantes, leur nombre connaît un accroissement significatif (1830-1850 : vingt-trois manuels), qui n'est pas sans rapport avec l'introduction officielle, dès 1836, de l'enseignement du français dans les écoles toutes récentes¹³. En outre, selon des témoignages de cette époque, cet enseignement continue aussi à être dispensé par des professeurs particuliers.

Des remarques statistiques analogues peuvent être faites en ce qui concerne les dictionnaires et les chrestomathies, qui apparaissent un peu plus tard, en 1839, témoignant des besoins accrus de l'enseignement, et donc, pourrait-on dire, des exigences accrues du public. La *Chrestomathie française* de Jacques Pitsipios (Hermopolis, 1839) et l'*Encyclopédie française* d'Alexandre Rizo Rangabé (Athènes, 1842, rééditée en 1846, 1850, 1852) préparent le terrain à la première tentative de rédiger en grec une histoire de la littérature française. C'est Jean Minotos, étudiant à l'université d'Athènes, comme le déclare le titre de son ouvrage, qui se charge de cette entreprise en 1845. Des chrestomathies sont également éditées par d'autres lettrés de renom qui, comme Jean Carasoutsas, s'occupent de littérature et de traductions du français. L'étude des fragments et extraits qu'ils retiennent pour leurs manuels est intéressante. Leurs choix reflètent leurs positions idéologiques et politiques personnelles ou, le cas échéant, celles des rédacteurs des manuels français qu'ils prennent pour modèles et dont ils tirent leur matière¹⁴.

Si nous avons insisté sur la présentation des manuels de langue française, c'est pour faire ressortir la capacité des Grecs à recevoir et à absorber l'influence française, à suivre de près la production intellectuelle de ce pays et à imiter largement les manières de se comporter qui y ont cours, lors des vingt premières années environ du nouvel État, période essentiellement dominée par les Bavares, où l'on s'attendrait à voir accentué l'élément allemand : mais la Bavière ne faisait-elle pas, elle aussi, partie de l'« Europe française » ? Alors réalisée par les Bavares (avril 1833), la première division administrative du nouvel État grec eut pour modèle celle de la France, déjà introduite en Bavière et dans d'autres États allemands¹⁵.

13. Cf. D. Antoniou, *Les programmes de l'enseignement secondaire (1833-1929)*, Athènes 1989, t. III, p. 13 : « Programme horaire de l'année 1836 » (en grec).

14. Pour une approche plus détaillée de ces questions, nous renvoyons à É. Papageorgiou-Provata, *La langue française en Grèce. Contributions à la recherche sur la diffusion de la langue et des lettres françaises (fin XVIII^e siècle et XIX^e siècle)*, Athènes 1994 (en grec).

15. Cf. E. G. Skiadas, *Diagramme historique des dèmes de la Grèce*, Athènes 1993, p. 3-4 (en grec).

Promenons-nous maintenant en esprit dans les rues d'Athènes, où l'on pourrait rencontrer tous les individus dont il vient d'être question et également, depuis 1846, les archéologues et les architectes membres de l'École française d'archéologie, dont la présence et les études ont tant marqué l'histoire culturelle du-pays. Dans ces rues où circulent, comme d'ailleurs à Nauplie¹⁶ et à Syros, des journaux grecs dont certains contiennent des sections en français¹⁷ et des feuilles rédigées entièrement en français et imprimées en Grèce, ce qui ne se produit pas pour les autres langues. Dans ces rues où les hôtels, qui surgissent les uns après les autres, portent tous des noms français, même ceux qui ont été construits par des Italiens, des Allemands ou des Anglais : *Hôtel de France*, rebaptisé par la suite *Hôtel Royal*, *Hôtel de Munich*, *Hôtel de Londres*, *Hôtel de l'Orient*, *Hôtel de France*, *Hôtel de l'Italie*¹⁸... Le promeneur peut se livrer à des remarques analogues en ce qui concerne les restaurants, fonctionnant « à l'européenne et à la turque » : boissons grecques et européennes, « vins de Bordeaux et de Bourgogne, Champagne, bières porter et aie de Malte affluent dans les hôtels et les restaurants¹⁹ ». Ou encore les cafés, ruches bourdonnant des fermentations politiques quotidiennes où, au milieu des portraits des rois, des héros de la révolution de 1821, etc., s'affichent ceux de lord Byron et de Napoléon le Grand²⁰, démontrant une fois de plus la place que le chef militaire occupait dans la mémoire des Grecs. Dans les *zacharoplasteia*, combinaison des pâtisseries et des confiseries françaises, l'influence française est encore plus manifeste. Les sucreries et les boissons que l'on peut y goûter, en dehors des pâtisseries orientales, ont depuis

16. Ce sont des « journaux grecs et français » que l'homme d'affaires saint-simonien Louis Feraldi offre, parallèlement à d'autres lectures, dans l'annonce qu'il fait paraître pour le nouveau *Spoudastérion* {cabinet de lecture} qu'il veut ouvrir à Nauplie en 1832. Cf. A. Boutzouvi-Bania, « Nauplie durant les années 1828-1833. Esquisse de la vie sociale culturelle et intellectuelle », *O Eranistis*, 18, 1986, p. 130 (en grec). Dans les journaux de cette époque, on trouve souvent entre parenthèses, à côté d'un terme utilisé pour la première fois en grec, le mot français correspondant.

17. Le poète Alexandre Soutzos, par exemple, présente et critique la presse de l'époque dans des textes bilingues, en grec et en français, dans le journal *La Grèce renaissante* (en grec) de son frère Panayotis.

18. Cf. M. Scaltsa, *Vie sociale et espaces publics de rassemblement dans Athènes du XIXe siècle*, Thessalonique 1983, p. 125-131 (en grec).

19. Cf. M. Scaltsa, *op. cit.*

20. Cf. M. Scaltsa, *op. cit.*, p. 159. À Tripolis, en 1822, des témoignages attestent l'existence d'un café « des Francs » (cf. A. Boutzouvi-Bania, *op. cit.*, p. 121). En ce qui concerne Patras, J. Mangeart note que « déjà l'on avait vu surgir à Patras un café aussi simple que prétentieux. Il portait le nom de café *Parisien* » (*Souvenirs de la Morée*, Paris, 1830, p. 102).

lors conservé, en grec, leur dénomination française : *caramels, bonbons, petits fours, fruits glacés, liqueurs*²¹...

Plus loin, à la bibliothèque ou à la librairie, le curieux trouve facilement des lectures en français ou des traductions de romans français, qui ont envahi le marché du livre. Plus de la moitié des ouvrages étrangers traduits circulant avant 1850 sont français²². Certaines œuvres anglaises sont même traduites à partir de leur édition française : le *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe transformé en livre didactique, comme cela se faisait alors en France²³, en offre un exemple caractéristique. Il est également intéressant de noter que, sur les quelque onze cents livres que comprend le *Catalogue de la librairie Constantin Garpolas*²⁴, les titres étrangers, presque exclusivement français, atteignent environ le nombre de six cent vingt. Suivent les titres grecs (465 environ) : textes anciens, mais également dictionnaires, grammaires... du français, et quelques traductions grecques d'ouvrages français ; et, pour finir, les titres latins (25). Sans nous livrer ici à une analyse plus approfondie, nous pensons que ces chiffres sont révélateurs de la diffusion du livre français sur le marché grec. Cependant, la multiplication de ces traductions finit par provoquer un malaise dans certains cercles de lettrés. Ils soulignent la nécessité de créer une production littéraire néo-hellénique originale. La réaction s'amorce même si elle ne concerne pas le domaine de l'éducation, créé sur le modèle du système allemand. Là aussi, on peut percevoir une influence française, si l'on accepte le point de vue que les Français avaient eux aussi commencé à organiser leurs propres établissements d'éducation selon le modèle allemand²⁵. En tout cas, cet ascendant sur la pensée juridique grecque s'accroît lors des premières décennies du XIXe siècle, où la Faculté de droit de Paris exerce un puissant pouvoir d'attraction sur les étudiants²⁶.

21. Cf. M. Scaltsa, *op. cit.*, p. 174.

22. Sophia Denissi inventorie au total cent treize traductions de romans étrangers pour les années 1830-1850, cf. S. Denissi, *Traductions de romans et de récits, 1830-1880. Étude introductive et inventaire*, Athènes 1995, p. 43-61 (en grec).

23. Cf. S. Denissi, *op. cit.*, p. 35.

24. Athènes, 1839, p. 40. Je remercie mon collègue E. Frangiskos de m'avoir indiqué ce catalogue. Des traductions d'œuvres littéraires françaises et de manuels d'enseignement du français sont très tôt imprimés à Syros (cf. « 1828-1863 : littérature française imprimée à Syros » (en grec), *Syriana grammata*, vol. 9, 1990, p. 69-73, numéro spécial, consacré aux liens historiques unissant Syros et la France).

25. Cf. A. Dimaras, « Influences étrangères sur la formation du système éducatif », *Deltio tis hetaireias spoudon neoellenikou politismou kai genikis paideias*, Athenes 1978, vol. 2, p. 60 (en grec) ; Z. N. Tsirpanlis, « Les étudiants grecs dans les universités européennes et leur présence dans la vie universitaire de la Grèce moderne (1800-1850) », *Parnassos*, 21, 1979, vol. 21, no 3, p. 337 (en grec).

26. Cf. Z. N. Tsirpanlis, *op. cit.*, p. 343.

Enfin, lors de cette promenade, l'oeil ne peut manquer d'être attiré par la diversité des costumes ; « d'une extrême coquetterie, au dernier cri de la mode du *Petit Courrier*, les toilettes parisiennes de Grecques éprises de modernité » circulent au milieu des costumes locaux portés par d'autres « Grecques, jeunes et surtout âgées »²⁷. Si à Nauplie, en 1830, le poète Alexandre Soutzos fait la satire de la tendance mimétique des femmes qui suivent la mode parisienne, esquissant en même temps le heurt des mentalités traditionnelle et libérale progressiste (« Celles qui maintenant marchent seins découverts, / Avec deux larges doigts de peinture sur le visage/ [...] / Si j'avais un fils à marier, je ne laisserais ce fils / Épouser aucune de ces créatures à la robe ajustée²⁸ »), dans les décennies qui suivent immédiatement, les choses changent. Les magazines s'empressent de répondre à la demande des lectrices²⁹ et publient régulièrement des images de « costumes à la dernière mode de Paris », tandis que des témoignages attestent l'existence à Athènes d'ateliers de couture et de chausseurs suivant exclusivement la mode française³⁰, féminine naturellement, mais également masculine. Des habitudes analogues sont observées à Syros, durant les premières années de la vie du nouvel État grec³¹. Le lien direct entretenu, par voie maritime, avec l'Europe occidentale, en fit très tôt un centre de passage commercial et intellectuel vivant, réceptif aux idées progressistes et à l'influence culturelle française. D'ailleurs, la langue française s'était implantée dans cette île depuis des siècles, à partir de l'installation de jésuites et de capucins qui y avaient fondé, au fil du temps, des écoles de garçons et de filles³². Il faut cependant signaler que les exagérations de la xénomanie à Syros dépassèrent les limites supportables et furent souvent l'objet de sérieuses critiques exprimées dans la presse.

27. « Lettres d'une dame d'honneur d'Athènes à une amie en Allemagne (1837-1838) », trad. grecque par K. Tsaousopoulos, *Deltion tes Historikes kai Etnologikes Hetaireias*, no 8, 1922, p. 391, où est décrit un bal au palais.

28. Alexandre Soutzos, *Le Prodigue, comédie en cinq actes* (en grec), Nauplie, 1830, p. 30-31. La même attitude négative s'y manifeste à l'encontre des « airs francs ».

29. Il est manifeste que les femmes contribuèrent de façon décisive à l'importation de la mode française. Connaissance du français, lecture d'ouvrages faciles, éducation musicale, mode parisienne, savoir-vivre français pénètrent dans les cercles bourgeois grecs modernes principalement à l'initiative des femmes ou, disons, du fait de leur réceptivité.

30. Cf. A. Politis, *Années romantiques. Idéologies et mentalités dans la Grèce de 1830-1880*, Athènes 1993, p. 123 (en grec), qui renvoie à la traduction grecque d'A. Proust, 1862, 1.1, p. 49-80. Bien que l'information livrée par Proust porte sur une période plus tardive, le nombre considérable d'ateliers de couture ou de tailleurs (70) et de chausseurs (50) révèle de façon manifeste que ceux-ci existaient déjà depuis longtemps.

31. Cf. V. Patsiou, « Signes extérieurs de l'influence franque et de l'étude du français lors du développement de la ville d'Hermoupolis », *Syriana Grammata*, 1990, no 9, p. 26-31 (en grec).

32. Cf. F. Strong, *Greece as a Kingdom or a Statistical Description of that Country*, Londres 1842, p. 366.

Les inquiétudes xénophobes augmentent au fur et à mesure que la conscience que les tarées ont d'eux-mêmes mûrit et qu'elle constate les phénomènes mimétiques entraînant son aliénation et recelant un danger de « déshellénisation ». « [...] dans nos demeures, nos unaux, l'Université, notre armée régulière, que voit-on d'autre que des imitations de faits français ? Il n'existe pratiquement pas de citoyen de la classe pensante qui ne connaisse le français : cette langue est presque devenue langue générale de la Grèce ; dans nos librairies, on ne voit pratiquement que des livres français ; la plupart de nos lettrés ont fait leurs études en France ou les y ont perfectionnées », note le journal *Elpis* en 1845³³. Le compte à rebours a désormais commencé pour la « gallomanie », comme cela a d'ailleurs été le cas également dans d'autres pays européens³⁴. Nous avons déjà signalé les réactions provoquées par la xénomanie exagérée et la diffusion considérable des romans traduits du français, notamment de ceux dont la qualité littéraire et morale ne répondait pas toujours à un niveau acceptable³⁵. Si ce n'est que, pour les Grecs, ces manifestations n'expriment pas simplement une lassitude face à la prédominance culturelle française : elles révèlent aussi, dans une certaine mesure, un heurt culturel ou plutôt une nouvelle démarche, dont résulte une tendance à s'écarter de l'Occident³⁶. L'identification avec l'Europe occidentale, autrefois souhaitée, mais maintenant sans objet, n'est plus considérée comme une exigence nationale. Dans la question que l'on entend de plus en plus fréquemment (« Orient ou Occident ? ») perce le sentiment qu'éprouvent désormais les Grecs instruits dans l'« Europe éclairée », celui de la nécessité de retransmettre à leur tour les « lumières » à ce que l'on appelle l'Orient grec. Le nouveau slogan qui s'impose, « l'Orient par l'Orient », donne le ton de la nouvelle orientation des Grecs et leur projet au milieu du XIXe siècle³⁷.

Traduit du grec par E. Karagiannis

33. Cité par É. Papageorgiou-Provata, *op. cit.*, p. 77.

34. Cf. L. Réau, *op. cit.*, p. 285 sq.

35. Cf. S. Denissi, *op. cit.*, p. 22.

36. Ce qui ne signifie pas que l'influence française ne continua pas à s'exercer longtemps encore après la Première Guerre mondiale. Ainsi le cliché « une jeune fille jouant du piano et connaissant le français », qualifiant la bonne éducation dispensée aux jeunes filles des couches bourgeoises, est-il actuellement toujours en usage, avec toutefois, à notre époque, un soupçon d'ironie.

37. Ces questions ont souvent préoccupé la recherche néo-hellénique, notamment C. Th. Dimaras, dans ses travaux sur le XIXe siècle, auxquels nous renvoyons le lecteur.

LE LIVRE ÉLECTRONIQUE DE LOUKIA DROULIA
SENS ET PORTÉE DU PHILHELLÉNISME TEXTES
RÉUNIS PAR ALEXANDRA SFOINI AVEC MISE
EN PAGE ET DESSIN DE COUVERTURE PAR
CHRISTOS SIMATOS A ÉTÉ PUBLIÉ EN DÉCEMBRE
2020 SOUS FORMAT EPUB ET PDF ET IL EST LE
01 DE LA SÉRIE « DIGITAL PUBLICATIONS » DE
L'INSTITUT DE RECHERCHES HISTORIQUES

ISBN: 987-960-371-071-4